00100580

THE
Asiatic Society of Bombay
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

COLLECTION

COMPLETTE

DES ŒUVRES

DE

100580 a

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME SIXIEME. Vol. VI

NOUVELLE EDITION.

00-i-11

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

1779

God
Fg 840.8
CrE/Cd
100580

00100580

LETTRES ATHÉNIENNES.

LIVRE SECOND.

LETTRE XXXII.

ASPASIE AU MÊME.

CE jour que je me flattois qui me feroit si heureux, a passé pour moi comme les autres, plus cruel toutefois que ceux qui l'ont précédé, puisqu'il m'a enlevé l'espérance qui m'avoit soutenue jusques-là; & que non-seulement je ne vous ai pas vu, mais que vous n'avez pas daigné me donner de vos nou-

velles. S'il se peut que vous n'aimiez point assez pour concevoir des inquiétudes, se peut-il que vous vous croyiez assez peu aimé pour ne point imaginer combien votre silence en donne ? Vous me direz, peut-être, que n'ayant pas eu le tems de m'écrire, & ne pouvant point me voir aujourd'hui, il vous a paru inutile d'envoyer chez moi : pensez-vous donc qu'il puisse m'être indifférent de sçavoir si je vous occupe ou non ? Que vous avez peu de délicatesse, & que je suis à plaindre d'aimer si fortement quelqu'un qui prouve & si peu d'amour & si peu de reconnoissance de ce qu'il en inspire ! ce n'est qu'avec la plus vive douleur que je vois combien le ciel nous a formés différents l'un de l'autre. Ne croyez point que cette même douleur ne soit en moi qu'un mouvement passager, ou qui ne naisse que du moment : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis atteinte ; & si vous, ou moi, ne changeons pas de façon de penser, je la garderai, selon toute apparence, long-tems encore. Me sera-t-il donc toujours impossible de ne vous aimer que comme vous m'aimez vous-même ! Ah ! je vous jure que je vais y travailler bien sérieuse-

ment; & que, ſi je n'y puis parvenir, je ſçaurai du moins le feindre ſi bien que même, avec toute l'envie du monde que cela ne fût pas, vous y ſeriez trompé encore. Qui ſçait ſi, lorſque je ne vous montrai de tendreſſe que ce que vous en avez pour moi, vous ne concevrez pas mieux que vous ne faites, combien peu le plus ſouvent je dois être contente de vous? Il y auroit à moi, ſans doute, plus de ſageſſe à me dégager tout à fait; mais j'avoue que cet effort n'eſt pas plus en mon pouvoir que je ne deſire qu'il y ſoit. Peut-être même me flatté-je trop encore, lorſque je crois pouvoir me mettre au même point que vous. Ingrat! quand je vois combien la plus légere partie de ce que vous m'inſpirez, rendroit un autre heureux! combien il en ſeroit reconnoiſſant! à quel point moi-même je ſerois heureuſe ſi je pouvois, comme il le mériteroit ſi bien, lui rendre toute ma tendreſſe! lorſque je compare ſes ſoins à votre inattention, & ſon amour à votre indifférence, qu'il s'en faut peu que je ne me reproche mon injuſtice, & que je ne ſois honteuſe d'être ſi ſinguliérement attachée à un objet de qui j'obtiens ſi peu de retour! .... Ah! l'on n'a

que trop de raiſon ! Vos yeux ne ſont que des trompeurs : les traîtres annoncent des mouvements dont vous n'êtes point ſuſceptible : ce ſont eux qui m'ont ſéduite : que je voudrois pouvoir les haïr ! Que, s'il eſt poſſible pourtant, que jamais je ceſſe de vous aimer, vous me ſerez odieux ! ..... Moi ! vous haïr jamais ! Ah! vous ne le craignez pas! vous ſçavez, & ne le ſçavez que trop, qu'il me ſeroit bien plus aiſé de me haïr moi-même, que de... Mais ne pourrai-je donc jamais vous apprendre à aimer ; & ne me ſouviendrai-je de vous avoir vu ſenſible, que pour me plaindre le reſte de ma vie de ce que vous ne pouvez plus l'être ! Car ce n'eſt pas un ſonge : vous m'avez aimée. Quelle tendre émotion regnoit dans vos yeux ! Avec quelle douce volupté ne les ai-je pas vus s'arrêter ſur moi, & s'y oublier ! Quoi ! vous avez été aſſez heureux pour la ſentir, & vous pouvez vous conſoler de ne la ſentir plus ! Que, malgré les tourmens que vous me cauſez, mon état eſt préférable au vôtre, puiſque mon ame eſt perpétuellement remplie de ce qui ne vous a que ſi paſſagérement affecté ! J'avois commencé cette lettre avec la ſeule intention de

me plaindre de vous ; & je n'ai encore pu que vous jurer que je vous adore : mais c'est avec tant de chagrin que je me vois toujours entraînée par ma tendresse ! Je rougis tant de me trouver si foible, qu'il faut qu'en effet vous ayez pour moi toute l'indifférence dont je vous soupçonne, pour ne pas craindre de me faire de mes sentimens une si grande peine ! Il me seroit, à moi si doux de faire votre bonheur, vous me comblez de tant de plaisir, quand vous daignez me jurer que mon amour peut tout pour votre félicité, que je ne comprends pas comment, à votre tour, vous n'imaginez ni ce qui pourroit faire la mienne, ni à quel point elle dépend de vous ! Il ne faudroit pour cela que me prouver, comme quelquefois vous voulez bien me le dire, que rien ne vous est aussi cher que moi. Un mot, un seul mot est si-tôt écrit ! Quelque occupé que vous vouliez toujours l'être à mes yeux, jamais, non jamais vous ne parviendrez à me faire croire que vous n'ayez pas trouvé un moment pour me dire que vous pensez à moi, lorsqu'avec tant d'entraves, je sçais trouver le moyen de m'occuper de vous toute la journée..... Que j'ai, ce matin, été ten-

tée de brûler tout ce que, depuis que je ne vous ai vu, je vous avois écrit ! mais ce n'étoit pas là le moyen de vous mettre dans votre tort ; & je ne voulois pas que vous puſſiez nier que vous n'y fuſſiez. J'aimerois mieux, cependant, que, pour me prouver l'injuſtice de mes plaintes, on me rapportât encore plus de votre écriture qu'avec une moins grande certitude que je ne ferois que vous ennuyer, je pourrois, ainſi que je vous le prouverai, vous envoyer de la mienne : c'eſt, à vous parler avec franchiſe, ce dont je ne me flatte point du tout. Quoi qu'il en ſoit, cette lettre eſt la derniere que je vous écrirai, juſques à ce qu'il vous plaiſe de me donner de vos nouvelles : je deſire plus vivement que je ne pourrois l'exprimer, que ce ſoit demain ; & je ne ſçais pourquoi je l'eſpere encore moins que je ne l'eſpérois hier.... En vérité ! vous rendez ma vie bien malheureuſe ! Songez-vous qu'il y a trois mortels jours que je ne vous ai vu ? Au moins, c'eſt ma raiſon ſeule qui me dit qu'il n'y en a que trois, car mon cœur en compte bien davantage. Il me ſemble que je vous veux de votre négligence un mal inexprimable : vous auriez peine à ima-

giner combien vous m'en faites, quand je parois vous être un objet d'indifférence. Me donneriez-vous en effet de pareils sujets de plainte, s'il étoit aussi vrai que vous m'aimassiez, que vous paroissez quelquefois avoir envie que je le croie? Il y a, ce me semble, des torts que l'amour ne permet pas, & qui ne peuvent avoir leur source que dans la foiblesse des sentimens. Tout cruels, au reste, que me sont les vôtres, j'aime infiniment mieux avoir à vous en reprocher, que de vous voir en droit de me faire les mêmes plaintes.... Mais adieu; je tombe de lassitude. Il a fallu, pour que je vous écrivisse autant que j'ai fait, que je prisse sur mes nuits, parce qu'il s'en est fallut beaucoup que le jour on m'en ait laissé le tems. A la reconnoissance que vous paroissez avoir de tout ce que je fais pour vous, je crois qu'il sera très-sage à moi de prendre le parti d'écrire moins, & de dormir davantage. Il y a déjà plus de deux heures que le soleil nous éclaire. Ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour mon amour, peut-être, est qu'en ce moment il ne luise point pour vous; & que si vous m'êtes infidelle, au moins, ce ne soit qu'en songe.... Adieu encore une

fois, il eſt tems que j'eſſaie du nouveau régime que je viens de me preſcrire: ne ſerez-vous pas bien fâché que l'idée ne m'en ſoit venue plutôt ? Si je le croyois pourtant !

LETTRE XXXIII.

ALCIBIADE A THÉRAMENE.

JE vous exprimerois difficilement, mon cher Théramene, toute la joie que je reſſens de vous voir perſiſter dans le deſſein que vous avez formé de rendre aux femmes, ſi pourtant cela vous eſt poſſible, toutes les noirceurs que vous en avez éprouvées. Puiſſent les dieux vous y laiſſer auſſi fidele qu'à l'horreur que vous avez pour les courtiſannes! Si la premiere de ces diſpoſitions eſt néceſſaire à votre bonheur, l'autre n'importe pas moins à votre gloire. Auſſi ne puis-je trop vous féliciter de ce que les dégoûts que les femmes vous ont donnés, quelque grands, quelque continus même qu'ils aient été, n'ont pu vous tourner du côté de leurs rivales. Sans compter qu'il eſt, pour ne rien dire de

plus, fort douteux que vous eussiez trouvé dans celles-ci moins de fausseté que dans les autres, ou je vous connois mal, ou, accoutumé comme vous l'êtes à des vices ornés, la bassesse des leurs, & l'impudence de leurs graces, (si toutefois l'impudence & les graces peuvent jamais se rencontrer ensemble) vous auroient bientôt fait repentir de vous être souillé du goût qui regne ajourd'hui. Quelque corruption d'ailleurs, qu'à parler avec franchise, on soit actuellement en droit de reprocher aux femmes, il n'est pas encore aussi vrai que bien des gens le prétendent, qu'il n'y en ait plus avec qui l'on puisse, sans se donner le plus grand des ridicules, se faire l'illusion d'être aimé. Puisque c'en est une dont notre amour propre a tant de besoin, n'est-il pas plus raisonnable de la chercher auprès des objets qui, à la rigueur, nous la permettent encore, qu'auprès des objets de qui la seule profession nous l'interdit? Si dans les premiers on ne trouve pas le sentiment aussi souvent qu'on s'en flatte, du moins y trouve t-on communément tout ce qui peut y faire croire; & vous ne vous trompez pas, lorsque vous croyez que les autres ne nous offrent jamais les

mêmes ressources. *Ce n'est*, dit on, *de la part des femmes qu'une perfidie de plus*; cela est probable, j'en conviens; mais les courtisannes ne s'avisent-elles pas aussi de jouer l'amour; & peuvent-elles, quoi qu'elles fassent, parvenir à y mettre cette noblesse, & même cet appareil de décence qui, où vous êtes le plus physiquement sûr de ne triompher de rien, offrent encore à notre vanité toute l'apparence du triomphe? J'avoue, pour moi, que si cette apparence ne m'abuse jamais, elle m'entraîne toujours. Soit vanité, soit délicatesse, il m'est possible de me passer du bonheur de me croire aimé. Bonheur, au reste, qui ne tire pour moi à aucune conséquence, puisque je n'en aime pas davantage. Ce seroit précisément ce que je vous desirerois, & ce dont, malgré toutes vos résolutions, je vous crois bien éloigné. A ne vous rien cacher, mon cher Théramene, la derniere fois que nous avons soupé ensemble, je vous observois; & , s'il faut vous le dire, ce ne fut qu'avec la plus vive douleur que je remarquai, & combien, sans le sçavoir peut-être, vous tenez encore à vos anciens préjugés, & le repoussement involontaire que vous avez pour nos

maximes. Je vis même, au travers de toute l'intrépidité dont vous vous pariez, le récit de toutes les horreurs dont nous sommes coupables envers les femmes, exciter en vous un aussi grand frémissement que si c'eût été de ces crimes qui révoltent la nature, que nous eussions fait trophée à vos yeux. Ce mouvement, qu'en vain vous tâchâtes de nous dérober, m'alarma pour vous, & avec d'autant plus de justice que, ne voulant qu'essayer votre ame, ce ne fut que les moindres de nos forfaits que nous vous racontâmes. Quelle n'eût donc point été votre terreur, si nous nous fussions peints bravant les reproches d'une amante abusée, repaissant notre barbarie du spectacle de ses larmes; & sans en plus changer de couleur que, souvent dans cette intéressante situation, elle n'en change elle même, soutenir, avec une férocité presque incroyable, ses évanouissemens redoublés! Nous avons cru devoir vous épargner ces horribles tableaux; mais ce même égard que nous avons eu pour votre foiblesse, doit vous dire assez combien nous vous en croyons encore. Quand, après avoir éprouvé tous les désagrémens qui y sont attachés, on

croit le plaisir d'aimer sincérement une femme, préférable au plaisir de la tromper ; on doit, en effet, faire présumer de soi qu'on n'est point éloigné de s'en laisser tromper encore. Je ne dis pourtant pas que, si l'on pouvoit avoir la plus entiere certitude que, dans l'instant même où on se la soumet, elle ne songeât point à se soumettre à un autre, toutes les regles de sa morale ne vous imposassent point la loi d'attendre, pour vous livrer à l'inconstance, l'excès de la satiété : mais l'a-t-on & peut-on l'avoir ? Laissons, au surplus, une discussion à peu près étrangere à mon objet, & revenons à ce que j'ai à traiter. Une des choses qui me paroît en vous s'opposer le plus à votre entiere conversion, est la crainte que, si vous nous imitez, on ne vous accuse de manquer de mœurs. Crainte puérile, & où l'on ne reconnoît que trop bien tout ce que les propos des femmes ont encore d'empire sur vous. Il est, croyez-moi, très-prouvé que, sans avoir les mœurs qu'il leur conviendroit que nous eussions, on peut en avoir beaucoup : mais, cela ne fût-il pas, c'est pour avoir des mœurs, un plaisant siecle que celui ci ; & avec ce qu'elles en ont elles-même, il leur

ſied bien d'exiger que nous en ayons d'autres ! Que cette terrible imputation, *il manque de mœurs*, ne vous épouvante donc pas. Quelque entendue qu'elles vouluſſent lui donner, tout ce que, dans leur bouche elle peut en avoir, c'eſt ſeulement de nous accuſer de ne feindre l'amour le plus tendre, lorſqu'à peine nous avons des deſirs; de jurer, ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, une fidélité éternelle, quand nous ſommes déjà inconſtans, ou que nous méditons de le devenir; enfin, de ne nous pas moins permettre avec elles le menſonge que le parjure : & ſi, comme elles, vous croyez que ce ſoient de véritables crimes, vous êtes encore plus loin que vous ne penſez, de regarder ces objets avec la même philoſophie que nous, & d'en juger auſſi ſainement. Vos retours fréquens vers votre ancienne façon de penſer, l'incertitude qu'ils m'ont paru mettre dans votre conduite, cette malheureuſe habitude où vous êtes de transformer en paſſion le plus léger deſir, tout cela réuni a été cauſe que j'ai jugé néceſſaire de vous faire débuter par Ageſandre. C'eſt plus votre faute que la mienne, ſi, dans la crainte que vous ne puſſiez reſter fidelle à votre

projet, si c'eût été par quelque femme qui eût eu de quoi surprendre votre estime, & vous inspirer de l'amour, que je vous eusse fait débuter, j'ai été forcé de vous faire commencer votre cours de perfidie par celle de toutes qui devoit naturellement vous le rendre moins pénible. Vous avez, d'abord, je l'avoue, on ne peut pas mieux secondé mes vues : il est impossible d'avoir pour une femme moins de goût, & plus de mépris que vous n'en aviez pour celle-là ; mais elle rend le goût si difficile, & le mépris si indispensable que ce ne sera pas de votre conduite avec elle, quelque irréprochable à nos yeux qu'elle ait été, que je vous croirai revenu de vos anciennes erreurs. Pourquoi, en effet, si vous aviez véritablement des femmes, l'opinion que vous en affichez aujourd'hui, diriez-vous encore que *si elles vous ont toujours trompé, c'est moins à elles qu'à vous-même que vous auriez à vous en prendre ?* Je doute que, si vous cherchiez à vous expliquer ce langage, vous n'y trouvassiez pas plus de raisons de vous confirmer dans vos projets actuels, que de motifs de les abandonner ; mais, en supposant que l'examen le fît tourner

en leur faveur, plus elles auroient à y gagner, moins, ce me semble, vous devriez le tenir. Ce n'est pas, pour répondre enfin à vos plaintes, & justifier en même tems ma désapprobation du nouveau choix que vous voudriez faire, que je vous crois en ce moment pour Théognis plus que ce qu'elle doit naturellement vous inspirer. Malgré tout le goût que vous m'accusez d'avoir pour elle, & qui vous paroît l'unique raison que j'aie de vous en écarter, vous me verriez vous servir dans ce dessein, avec la plus grande chaleur, si vous me faisiez moins craindre que bientôt en vous l'amour le plus tendre ne prît la place de la simple fantaisie. *Quoi!* me dites-vous avec humeur, *dois-je donc le reste de ma vie, me donner le ridicule d'être attaché à Agésandre?* Non, sans doute; je sçais, aussi-bien que personne, à quel point il est impossible de la garder long-tems; mais je n'ignore pas davantage que vous ne pouvez, sans le plus grand danger pour vous, lui faire succéder Théognis. Je ne vous trouve point encore, puisqu'enfin il faut vous le dire, assez affermi dans vos nouveaux principes, pour pouvoir me flatter que des graces,

de l'esprit, du manege, ne vous menassent beaucoup trop loin. C'est à vous-même, pour peu que vous vouliez être de bonne foi, que je laisse à juger si au même écueil où, malgré toute son expérience, Thrazylle vient de faire un naufrage si éclatant, vous pouvez espérer de vous sauver; & si, tant que vous serez sous ma direction, je puis, moi, pour ma propre gloire, vous permettre de former un engagement où vous laisseriez si peu reconnoître un disciple d'Alcibiade.

LETTRE XXXIV.

THARGÉLIE A ALCIBIADE.

QUELQUE polie que fût hier la tournure de vos propos, & de quelque obscurité que vous parussiez vouloir les envelopper, je n'eus pas plus de peine que dans le fond vous ne le desiriez, à comprendre combien, soit avec Xantippe, soit avec moi même, vous me croyez des torts. Vos idées à cet égard ont si peu de bornes! Vous

êtes si convaincu que vous ne pouvez pas les porter trop loin ! Cette conviction semble vous causer tant de plaisir ! J'en trouve, moi-même, tant à vous en faire, que ce seroit de tout mon cœur que je voudrois & pouvoir convenir de tout ce qu'on m'impute, & avoir même à vous confier des traits de ma vie que tout le monde ignorât, & qui fussent aussi beaucoup plus contre moi que tout ce qu'on m'attribue. Consolez-vous, pourtant, mon cher Alcibiade. Si je ne puis ni l'un, ni l'autre, sans blesser la vérité, je suis, du moins, forcée d'avouer que, moins au dessus que je ne le suis aujourd'hui de toutes ces petites idées de vertu, ou de décence qui reglent encore la conduite d'une assez grande partie des femmes, j'aurois à me reprocher de ne m'être pas respectée autant que je l'aurois dû; & que, si malheureusement les faits n'ont pas toujours été contre moi, mon étourderie y a toujours mis les apparences. Puisque c'est moins sur ce que nous faisons, que ce que nous paroissons faire, que le public nous juge, & nous apprécie, je ne dois ni m'étonner, ni me plaindre qu'il me punisse par son mépris du peu de cas que j'ai

fait, tant de son estime que de la mienne propre. Vous-même, comme vous voyez, n'en avez guere plus à rabattre de l'opinion qu'il vous est si doux d'avoir de moi. Ne craignez donc point que j'entende assez mal mes intérêts auprès de vous, pour avoir l'idée de chercher à vous prouver à quel point ce même public a quelquefois poussé l'injustice à mon égard. Je me donnerois plutôt des crimes, que je ne voudrois m'en ôter. Sans vous ennuyer, cependant, de l'histoire de toute ma vie, je vais me borner au simple récit de ce qui s'est passé entre Xantippe & moi. Moins il y en a de témoins, plus il me feroit facile de nier, ou de pallier tout ce qui m'y condamne ; mais quand, en me présentant dans cette histoire sous une face avantageuse, je craindrois moins d'affoiblir la considération que toutes les horreurs dont vous me croyez capable, me donnent à vos yeux, ma conduite avec lui, que j'ai la sottise d'envisager autrement que vous ne ferez sans doute, me couvre aux miens d'assez de honte, pour que je n'aille pas chercher dans le mensonge de nouveaux sujets de rougir de moi-même.

Xantippe vous a dit exactement vrai.

Ce fut ſans qu'il me plût, peut être même avec une ſorte de repouſſement pour ſa perſonne, que je m'engageai avec lui. Deux fois je l'ai pris, autant de fois je l'ai quitté; mais (vous m'allez bien plus reconnoître là) c'eſt beaucoup moins cette inconſtance répétée, toute abominable qu'elle lui paroît, que je me reproche, que de ce qu'il a été quelque choſe pour moi, lorſque rien ne me néceſſitoit à le prendre, ou que tout devoit m'éloigner de retourner à lui. Ne me faites pas, je vous en ſupplie, l'injure de croire que ce ſoit dans la vue de ſurprendre votre eſtime, ou, du moins, d'y ajouter, que je me vante ici d'une choſe où des gens moins philoſophes que vous, ne trouveroient, ſans doute, que des raiſons de penſer de moi plus mal encore. Non, je crains d'autant moins de vous le répéter, que les plaintes de Xantippe lui-même m'en ſont de plus ſûrs garants, il étoit de tous les hommes celui qui m'étoit le plus indifférent lorſque je jugeai à propos de me l'attacher. Je deſirerois de toute mon ame, à cauſe de vous; que cette affaire n'eût été qu'un de ces coups de caprice auxquels il nous eſt toujours ſi honteux de céder; mais j'avoue, en rougiſſant, que j'eus

d'autres motifs, & qu'il est même impossible de faire plus de sang-froid, une plus inéxcusable sottise. Tout cela, pour le bien entendre, ayant besoin du tableau de la situation où j'étois alors, je me flatte qu'avant que d'aller plus loin, vous voudrez bien me permettre de vous le tracer.

Vous pouvez aisément vous rappeller la violence & la durée de mon attachement pour Démophon. Ce choix, je le sçais, ne fut point approuvé du public; mais, a-ce donc jamais été d'après son opinion, quelle qu'elle fût, que nous avons reglé nos goûts? S'il est vrai, comme je le pense, que, de tout tems, les agrémens ont eu & dû avoir plus de pouvoir sur nous que les vertus, & que rien ne soit & plus libre, & plus capricieux que l'amour, je ne crois pas lui devoir d'excuses d'avoir plutôt pris Démophon, malgré l'indignation qu'il inspire, que Socrate, avec la vénération qu'on a pour lui. Jamais, cependant, femme ne fut plus punie de n'en avoir voulu croire que son cœur. Rien ne pourroit, en effet, vous donner l'idée de ce que je souffris sous cette chaîne cruelle; mais quelque accablée que j'en fusse, ce ne fut pas moins vai-

nément que les hommes les plus aimables d'Athenes tenterent de me la faire briser. Vous-même (il est vrai que vous ne tentâtes pour cela que de légers efforts), vous-même, dis-je, ne pûtes m'y déterminer. Lasse, enfin, de m'immoler à l'amant le plus perfide, & qui, d'ailleurs, réunissoit le plus de ces vices qui forcent une femme à se faire honte de son sentiment, j'eus la force de secouer un joug qui déshonoroit à la fois mon cœur & mon esprit: mais comme je ne pouvois prendre ce parti sans me faire la plus grande violence; que Démophon lui-même, malgré ses infidélités, m'aimoit encore assez pour ne pouvoir me perdre qu'avec un extrême regret; que je ne doutois pas qu'il n'y eût rien qu'il ne tentât pour tâcher de me ramener à lui; qu'enfin je ne craignois pas moins ses ruses que l'ascendant qu'il conservoit encore sur moi, je crus que le plus sûr moyen que j'eusse pour échapper au malheur de retourner sous son empire, étoit de m'engager avec un autre.

Adymante, Callicrate, Charès, le bel Agathon, avoient depuis long tems des prétentions sur moi. Chacun d'eux paroissoit attendre avec la plus grande

impatience l'instant qui mettroit un terme à mon aveuglement. Pour le hâter, jamais Démophon ne me faisoit une infidélité dont, quelque cachée qu'elle pût être, ou par la bassesse de son objet, ou par les précautions qu'il prenoit pour qu'elle ne transpirât pas, chacun d'eux à l'envi, ne se hâtât de m'instruire, & ne m'instruisît inutilement. Ce n'est, en pareil cas, que la vanité qui ne pardonne point; & j'avois encore trop d'amour pour que ce fût ce mouvement qui parlât le plus haut dans mon cœur. D'ailleurs, tout aimables qu'ils étoient, il n'y en avoit pas un d'eux, ou qui ne me laissât dans la plus profonde indifférence, ou qui ne m'offrît quelque chose à craindre. Adymante sec, & pédant, comptant pour peu les agrémens où il ne trouvoit pas *de mœurs*, & rempli sur ce point des plus ridicules préjugés, ne pouvoit jamais être pour moi qu'un amant très-incommode, puisqu'il en étoit déjà aux remontrances. Si j'étois forcée de trouver à Callicrate beaucoup d'esprit, la raillerie qui fait du sien le caractere particulier, & dont, même en cherchant à me plaire, il ne pouvoit gagner sur lui, de m'épargner les traits, si elle lui donnoit le droit de m'amuser,

empêchoit qu'il ne me séduisît. Charès étoit de tous celui qui sembloit m'aimer le plus ; mais sa tendresse avoit quelque chose de si monotone & de si triste, qu'il n'y avoit pas d'élégie, quelque langoureuse qu'elle pût être, que je n'eusse mieux aimé lire que de l'entendre m'en assurer. Quant à Agathon, j'étois trop convaincue que le jour qui verroit son bonheur, n'en verroit pas moins la fin que la publicité, pour que cette conviction pût me permettre de penser à lui un seul instant.

Assez de tems avant que je rompisse avec Démophon, Xantippe venoit chez moi; si ce qu'il est, m'ordonnoit de le recevoir avec politesse, le gauche de ses idées, & le peu d'agrémens qu'il a dans l'esprit, ne me permettoient pas de l'y voir avec plaisir. Quoique, dès ce tems-là, il me vît assez fréquemment pour que je dusse lui supposer quelque objet, & que j'eusse même commencé par-là le silence constant dont les soins qu'il me rendoit, étoient accompagnés, me fit bientôt croire que je m'étois trompée. Ce fut avec la même taciturnité que, quand je fus libre, il vit ceux que je viens de nommer, chercher à engager mon cœur. Comme il étoit l'homme

d'Athenes qui me convenoit le moins, & que c'étoit, par conſéquent, celui de tous à qui je cherchois le moins à plaire, ce fut long-tems, auſſi, avec la plus grande indifférence que je remarquai la ſienne. Cependant, & ſans avoir en quoi que ce fût changé d'avis ſur ſon compte, ſans croire même qu'il eût des idées ſur moi, ce fut celui que je pris. Mais il eſt, ce me ſemble, tems de vous dire ce qui m'y détermina. Si je ne me flatte pas trop, ma conduite en cette occaſion vous paroîtra d'une bien mauvaiſe tête.

Il ſeroit inutile que je vous diſſe combien, ſoit par ma propre étourderie, ſoit par la vanité des autres, j'avois été affichée. Moins philoſophe ſur cela que je ne l'avois été, & différentes circonſtances de ma vie m'ayant fait ſentir qu'à l'être tant, il y a moins à gagner pour une femme que ſouvent elle ne l'imagine, j'avois réſolu de me laiſſer oublier. Une affaire qu'on ne pût point ſoupçonner, quelque peu que d'ailleurs elle me rendît, devenoit donc dans mon nouveau ſyſtême l'affaire à laquelle je devois donner la préférence. La figure de Xantippe, ſon tour d'eſprit, auſſi peu fait pour me ſéduire, tout ce qui, dans

mes idées ordinaires, ne m'auroit pas ſeulement laiſſé ſonger qu'il exiſtât, fut, avec cette fureur de l'*incognitò* qui, je ne ſais comment, m'étoit venue, ce qui me tourna vers lui. A conſidérer, en effet, ceux qui avoient été juſques-là les objets de mes fantaiſies, il me paroiſſoit de l'impoſſibilité la plus grande qu'on imaginât jamais que j'euſſe Xantippe. Je ne ſçais ſi vous ſerez de ceux qui me diroient qu'au lieu de faire un pareil choix, je n'avois qu'à renoncer à l'amour; mais avec l'uſage que vous avez du cœur, j'ai peine à croire que, ſi je vous euſſe alors conſulté ſur ma ſituation, c'eût été ce conſeil que vous m'auriez donné. En prenant l'habitude d'être aimée, il ne ſe pouvoit point que je ne m'en fuſſe pas fait à tous égards la plus urgente des néceſſités. Convaincue, par les diverſes épreuves que j'en avois faites, qu'à peu de choſe près, tous les hommes ſe reſſemblent, je m'étois bien dit, rompant avec Démophon, qu'il ſeroit le dernier, des perfidies de qui j'aurois à me plaindre; mais l'ennui cruel dont j'étois accablée, & les vapeurs qui furent la ſuite de cette réſolution, me firent bientôt ſentir que, de toutes les femmes peut-être, j'étois celle à qui le

régime que je m'étois prescrit, pouvoit le moins convenir. Il m'étoit par conséquent indispensable d'en changer. Je ne sçais pourquoi je me persuadai qu'indépendamment du motif politique qui me portoit à choisir Xantippe, je devois plus attendre de lui que d'aucun de ceux qui me l'offroient, la tranquillité que chaque jour qui s'écouloit, sembloit me rendre plus nécessaire. Je me connoissois trop pour croire que, dans quelque position que je me misse avec lui, il prît jamais sur mon cœur; mais j'avois dû trop d'infortunes à l'amour, pour que la certitude qu'il ne m'en inspiroit pas, ne fût point pour moi plus une raison de m'engager avec lui, que de ne le pas faire.

Comme Xantippe, il faut dire la vérité, ne m'aidoit absolument en rien, avant que de lui dire, non que je l'aimois, (je n'ai pas cette fausseté à me reprocher,) mais *que je lui permettois d'essayer de me faire oublier Démophon*, il n'y eut rien que je ne misse en usage auprès de lui, pour qu'il m'épargnât une démarche dont je ne sentois pas moins le danger que la honte. Mais, soit, ainsi qu'il me l'a dit depuis, qu'il craignît de se tromper à ce que lui disoient mes

yeux, soit plutôt, comme la suite ne me l'a que trop prouvé, qu'il crût que, plus je me serois avancée avec lui, plus il en auroit le droit de me tyranniser, jamais il n'eut l'air de m'entendre. Il fallut donc que je prisse le parti de parler; & mon imprudence, en cette occasion, fut d'autant plus grande que, si l'interprétation qu'il me plaisoit depuis longtems de donner à ses assiduités, se trouvoit fausse, qu'enfin il ne sentit rien pour moi, je me préparois, en le prévenant, l'affront le plus sensible qu'une femme puisse jamais essuyer; ou, en supposant que je ne m'y fusse pas méprise, je m'exposois à lui donner de ma façon de penser une opinion qui ne pouvoit jamais que faire le supplice de ma vie. N'importe, je bravai tout; & dans les premiers momens, Xantippe qui me parut encore plus enchanté que surpris, d'un bonheur auquel il osoit si peu prétendre, sembla m'en justifier. Eh! plût aux dieux que tout l'amour qu'il me montra, eût pu passer dans mon cœur! Il est si fort d'usage dans ces circonstances qu'un homme nous demande des preuves du sentiment que nous lui avouons, & vous sçavez trop quelles sont celles qu'il exige, pour qu'il soit nécessaire que je

vous dise !..... Mais, passons sur ce funeste instant de ma vie.

Quelque desir que j'eusse que Xantippe bannît Démophon de ma mémoire; quelques illusions, même, que je me fisse pour tâcher de ne m'offrir plus que l'image de l'homme à qui je venois de me livrer, mon cœur, qu'aucune des fausses combinaisons qui avoient égaré mon esprit, n'avoit abusé, ne me fit que trop douloureusement sentir combien souvent ce qui persuade l'un, a peu de pouvoir sur l'autre. Quoiqu'alors, & même assez long-tems après, je n'eusse qu'à me louer de Xantippe; qu'il allât jusques à me pardonner l'indifférence constante que je portois dans ses bras; & que la façon dont je m'y étois jettée, ne me semblât point lui avoir donné de moi la défavorable impression que j'en avois crainte, je crus enfin entrevoir dans ses discours combien le remede que je m'étois cherché contre la pénible situation où j'étois, (& qui ne peut être conçue que par une femme sensible, & de qui même la sensibilité a été vivement, & long-tems exercée) m'avoit intérieurement dégradée à ses yeux. Mais, quelque affreuse que pût être l'idée qu'il s'étoit faite de moi, qu'il étoit difficile

qu'elle égalât le mépris que j'avois conçu pour moi-même! Au désespoir de m'être conduite sur un si faux espoir, & avec une si impardonnable légéreté, dans une circonstance où l'amour le plus tendre peut seul nous excuser, se joignit la cruelle certitude que jamais, de mon côté, il n'entreroit pour rien dans la liaison que je venois de former. Je vis, à n'en pouvoir plus douter qu'entre le caractere de Xantippe, & le mien, il y avoit cette antipathie dont on ne triomphe jamais. Enchaînée, cependant, par l'indécence de mes premieres démarches; & persuadée (si toutefois, elle en étoit susceptible en aucun sens,) qu'il n'y avoit que la plus grande constance de ma part qui pût lui servir de justification, je ne travaillai qu'à m'armer contre les répugnances de tout genre qui me rendoient si onéreuse cette derniere imprudence; & peut-être, en effet, serois je parvenue à les vaincre, si, par ses procédés Xantippe ne les eût pas sans cesse renouvellées. Ce n'étoit pas que, quant au sentiment, j'eusse à m'en plaindre. Tout en lui me prouvoit avec quelle violence j'en étois aimée; mais en même tems il étoit rare que chaque preuve qu'il m'en donnoit, ne fût

point de nature à me faire regretter de lui avoir inſpiré une paſſion ſi vive. Notre vanité eſt toujours, je l'avoue, flattée des tranſports d'un amant; mais c'eſt bien moins l'excès de ſon amour qui va juſques à notre ame, que la maniere dont il nous l'exprime & les graces qu'il y met. S'il y a des femmes au cœur de qui l'on n'arrive que par les ſens, il y en a auſſi aux ſens deſquelles on n'arrive que par le cœur; &, peut-être *, ai-je le malheur d'être de ces dernieres. Vainement je tâchois de trouver aimable l'homme à qui je venois de me donner, & de vaincre le repouſſement qu'où j'aurois voulu le trouver le moins, la nature oppoſoit en moi à ſes efforts; jamais, quels que fuſſent les miens, je ne pouvois lui livrer qu'une femme déſeſpérée de ſa ſituation, & à qui, même, il étoit impoſſible de ne pas l'être. Que m'importoit, dans le fond, qu'il ſçut m'aimer, quand il ne ſçavoit pas me plaire? Ce n'étoit pas qu'il eut à me reprocher de ne lui avoir point indiqué tous les moyens qui pouvoient l'y conduire; mais il ſembloit que je ne les lui euſſe fait connoître que pour lui apprendre à s'en écarter.

* Nous avons une extrême peine à croire qu'elle diſe vrai.

Quelque désavantageuse, par exemple, que puisse m'être l'idée que par la légéreté dont, avec Démophon, je formois & rompois mes engagemens, j'ai donné de ma façon de penser, il n'en sera pas moins vrai qu'il n'y a point de femme à qui le mensonge & la perfidie aient pu paroître plus avilissans qu'à moi. Je me suis, sans doute, méprise trop souvent aux mouvemens de mon cœur; trop souvent ou l'imagination, ou des sens trop faciles à s'émouvoir, m'en ont tenu lieu; mais jamais je ne me suis apperçue que le sentiment que je me croyois, n'étoit qu'une erreur, que je n'en aie sur le champ instruit celui qui l'avoit fait naître. Je conviens que cette franchise qui a toujours moins consulté le goût que l'on avoit pû prendre pour moi, que l'état de mon ame, & l'inconstance dont nécessairement elle étoit acompagnée, ont dû me faire passer pour être sans égards pour les autres, & sans aucune retenue vis-à-vis de moi-même; convenez à votre tour que, sans me faire une bien grande injustice, on n'a pas dû m'accuser de manquer de vérité.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez, delà, juger aisément à quel point la ja-

lousie qui suppose nécessairement qu'on croit de la fausseté à une femme, doit m'être insupportable. Je m'étois promptement apperçue combien, Xantippe est par lui-même susceptible de cet odieux mouvement. Quoiqu'il cherchât à me cacher toutes les terreurs qu'en prevenant son aveu, je lui avois données sur mon compte, je ne les avois pas moins bien démêlées que sa jalousie même. En conséquence de cette double découverte, je m'étois hâtée de lui dire à quel point il se nuiroit dans mon esprit s'il en croyoit plus à ses préjugés contre moi, qu'à la conduite qu'il me verroit avec lui. Cette précaution me fut inutile : le coup étoit porté ; & l'étoit sans remede. N'ayant pas de quoi être déterminément jaloux de personne, il le devint indistinctement de tout le monde. Ce fut en vain que, pour tâcher de calmer ses craintes, je me dévouai à la plus profonde solitude, ou que je ne reçus qu'en sa présence le peu de gens que je voyois encore. Où il lui étoit impossible de soupconner l'infidélité, il m'en supposoit toujours le desir ; mais il seroit trop humiliant pour moi, & pour lui, peut-être, de vous dire jus-

ques à quels misérables il ne craignit pas d'étendre sa jalousie.

Tout odieux cependant qu'elle me l'avoit rendu, le souvenir de la façon dont je m'étois engagée avec lui, ce que je croyois me devoir, le desir de lui prouver que ce n'étoit point aux motifs honteux qu'il s'obstinoit à m'attribuer, qu'il m'avoit dûe, l'espoir que tôt ou tard il me rendroit plus de justice, me firent, malgré le supplice journalier qu'il me faisoit éprouver, m'obstiner moi-même à languir deux ans entiers sous le poids de la chaîne plus cruelle qu'on puisse jamais imaginer. Enfin, ma patience se lassa. Une occasion offrit Tolmide à mes yeux. Comme il ne me plut pas moins que je ne parus lui plaire, je sçus, malgré l'esclavage où me tenoit Xantippe, me ménager le plaisir de le revoir. Tolmide n'avoit rien oublié auprès de moi de tout ce qui pouvoit me prouver que sa tendresse égaloit la mienne; j'étois pressée de me venger de mon tyran; j'abrégeai ces préliminaires qui, selon moi, prouvent tout contre l'amour d'une femme, & rien du tout pour sa vertu; & ce fut, par conséquent avec autant de célérité que de plaisir, que je rendis heureux mon nouvel amant.

Mais, de quelque perfidie que Xantippe m'accuse dans cette circonstance, ce ne fut qu'après lui avoir écrit que je cessois pour jamais d'être à lui, que je me livrai sans réserve à mes nouveaux sentimens. Je ne m'étendrai pas sur leurs suites : on a plus à m'en plaindre qu'à m'en blâmer. Si je fus trompée dans cette liaison, je n'y trompai, du moins, ni personne, ni moi-même, à qui ceux mêmes qui cherchent le plus à me donner des torts, n'ont pu en imputer la rupture. Dans l'excès de la douleur que me causa l'inconstance prématurée de Tolmide, je pris, je l'avoue, le parti le plus mauvais que je puisse jamais prendre, un parti, enfin, que rien ne peut justifier. Ce fut de revenir à Xantippe qui, dans les lettres qu'il m'écrivoit sans cesse, n'accusant que lui de son infortune, parvint à me persuader que cette infortune même l'avoit corrigé. Cette idée sans doute n'avoit pas le sens commun : aussi, dans une position plus tranquille, ne me la serois-je jamais faite ; mais si vous sçaviez à quel point une femme que l'on quitte inopinément, a la tête renversée, vous ne vous étonneriez pas qu'elle me fût venue. Comme il n'est pas, cependant, aussi possible de changer de carac-

tere, que j'eus l'imbécillité de le croire alors ; & que ce qui venoit de se passer entre nous deux n'avoit pu qu'ajouter à la mauvaise opinion qu'il avoit toujours eue de moi, je le trouvai plus insupportable que jamais. Dans la fausse persuasion où il étoit, qu'après l'avoir repris, je n'oserois plus le quitter, il me seroit impossible de vous dire jusques à quel point & avec quelle impatientante sécurité il se livra à toute son humeur. Ses nouvelles plaintes vous disent assez combien il auroit mieux fait de la contraindre davantage. Sûre, ainsi que je le suis aujourd'hui par toutes les épreuves que j'en ai faites, qu'on ne peut attendre des hommes que des desirs, je suis déterminée à joindre désormais à la sagesse de ne plus croire à l'amour le bon esprit de m'en passer. J'ai remarqué aussi, que si nous étions assez raisonnables pour n'exiger des hommes que du goût ; & que nous-mêmes ne nous crussions pas davantage pour eux, nous en tirerions à tous égards un beaucoup meilleur parti. J'en demande pardon, soit à leurs préjugés, soit aux nôtres ; mais comme je ne fais pas une expérience qui ne me prouve la justesse de ma remarque, il est fort à craindre que

je n'agiſſe toujours d'après. Je ne crois pas plus qu'on m'aime, que je ne l'exige; je ne décore plus moi-même mes ſenſations du nom auguſte de *ſentimens*; & je ne m'en trouve que plus heureuſe. Si je ne vous parois pas actuellement digne de toute votre eſtime, je vous avoue, mon cher Alcibiade, que je ne ſçais plus comment m'y prendre pour y parvenir.

P. S. A propos : puiſque vous prenez à Xantippe un ſi tendre intérêt, vous devriez bien lui conſeiller d'étudier un peu moins la politique ſous ſon pere Périclès, & de demander à ſa belle-mere Aſpaſie quelques leçons ſur l'art de plaire.

LETTRE XXXV.

**** AU MÊME.*

JE ſerois ce que les dieux ont formé de plus parfait que, ſi je n'en concevois plus l'eſpérance de vous plaire, je n'en compterois pas davantage ſur le bonheur de vous rendre conſtant. Malgré cette perſuaſion que l'excès même de l'amour que vous m'inſpirez ne m'affoiblit

point, j'ose vous écrire que je vous aime. Si je ne partois que d'après ce que l'on paroît me trouver de beauté, je croirois avoir de quoi mériter que vous voulussiez bien me consacrer quelques instans de votre vie; mais si je ne considere que ma tendresse pour vous, & ce qu'elle vous rend à mes yeux, je crains de me flatter trop encore quand je l'espere. Je sens, avec la plus cruelle douleur, combien la démarche que je fais va me dégrader dans votre esprit: il m'est mille fois plus affreux que je ne pourrois vous l'exprimer, de m'exposer à votre mépris; & telle est cependant la force du sentiment qui m'entraîne, que tous les reproches que je m'en fais, les suites que j'en envisage, la certitude même que, me trouvassiez-vous, à tous égards, digne de vous fixer, vous ne m'en sacrifieriez pas moins à vos principes, ne peuvent me sauver de la honte de la faire. Avant que de vous avoir vu, je vous aimois: je vous trouvois involontairement dans toutes mes idées: je ne desirois que de pouvoir, du moins, vous apprendre un jour que, sans vous connoître, je ne vivois que pour vous. A mon entrée dans le monde, vous avez été le seul objet que j'y aie cherché, & le seul

en même tems que j'y aie vu ; mais, née dans un rang inférieur au vôtre, quoique j'en ſois un peu rapprochée par la fortune, jamais je ne me ſuis trouvée à portée de vous dire ce que vous êtes pour moi. Mes yeux ſeuls auroient pu quelquefois vous en inſtruire ; hélas ! ſoit qu'ils vous parlaſſent de trop loin, pour que vous puſſiez les entendre, ou que vous m'euſſiez vue avec trop d'indifférence pour daigner prendre la peine d'y lire, jamais je n'ai pu me flatter que vous y euſſiez ſaiſi le ſecret de mon cœur. Je ne doutois pas qu'en prenant, pour vous l'apprendre, la voie dont je me ſers aujourd'hui, ſi je n'avois pas même l'honneur de vous faire naître des deſirs, je ne vous inſpiraſſe du moins de la curioſité ; mais je ne pouvois me retracer l'idée qu'une demarche ſi indécente dans une perſonne de mon ſexe, vous donneroit de ma façon de penſer, ſans que cette même plume que j'ai mille fois priſe dans l'intention de vous dévoiler l'état de mon ame, ne me ſoit autant de fois tombée des mains. Qu'eſt-ce qui me donne donc aujourd'hui la force de braver les conſidérations de toute eſpece qui m'ont ſi long-tems arrêtée ? Eſt-ce l'attention marquée dont,

hier, dans le bois d'Agraule, vous avez paru m'honorer ? A l'obſtination de vos regards, à ce qu'ils ſembloient même chercher à m'exprimer, j'ai dû croire, à la vérité, que vous ne me voyiez point avec ce peu d'intérêt que j'ai toujours craint de votre part, & ſur lequel les hommages des autres ne m'ont jamais raſſurée : mais eſt-il donc impoſſible que je m'y ſois mépriſe ? S'il eſt vrai, comme je le crains encore, que je m'y ſois trompée, avez vous du moins entendu les miens ; & vous rappellez-vous aſſez tout ce qu'ils vous ont dit, pour que cette lettre ne trouve rien de nouveau à vous apprendre ? Si l'extrême deſir que j'en avois, ne m'a pas non plus fait illuſion, il m'a ſemblé voir dans vos mouvemens beaucoup d'envie de vous approcher de moi. S'il ſe peut que vous l'ayez eue, ah ! que j'ai de graces à vous rendre de n'y avoir pas cédé ! J'étois ſous la garde d'une mere de qui la défiance & la ſévérité paſſent toute imagination, & que votre nom ſeul fait trembler. Dans l'eſpoir que, je ne ſçais pourquoi, j'avois de vous y rencontrer, il n'y avoit rien que je n'euſſe employé auprès d'elle, pour qu'elle me menât au bois d'Agraule ; & pour peu que, ſous

quelque prétexte que c'eût été, vous nous eussiez abordées, il m'auroit été d'autant plus difficile de lui persuader que je ne vous y eusse pas cherché, que j'aurois dû plus avoir à ses yeux l'air de n'avoir pas eu d'autre intention. Ce fut d'après les idées que vos regards & les miens peut-être lui donnerent, qu'elle se pressa tant de me soustraire à vos yeux. Lûtes-vous du moins dans les miens toute la douleur que je sentis de la violence qu'elle me faisoit ? M'en plaignîtes-vous ? Enfin trouvâtes-vous, après mon départ, que quelque chose vous manquât ? Je ne sçais si, dans le trouble inexprimable où me mettoient, & votre présence, & l'impression que, contre ce que j'en craignois, je paroissois faire sur vous, j'ai pu me contenir assez pour que ma mere n'ait pas surpris mon secret ; mais elle a, ce me semble, été toute la soirée d'une humeur exécrable. Je dis, ce me semble, parce que, toute remplie du bonheur, & de vous avoir vu, & de vous avoir préparé à l'aveu que de ce moment je me suis déterminée à vous faire, il ne m'a pas été possible de m'occuper beaucoup de ses mouvemens. Une mere vigilante, & soupçonneuse ! Un mari d'une jalou-

ſie inexprimable ! Que d'obſtacles à ſurmonter ! Quels qu'ils ſoient, cependant, qu'ils ne vous épouvantent pas : ſi je n'en trouve point dans votre cœur, peut-il s'en offrir dont mon amour pour vous, ne me faſſe triompher ! Le haſard même (eh ! puiſſe-t-il m'être toujours auſſi ſavorable !) m'offre à point nommé, ſi toutefois, vous ne voulez point la laiſſer échapper, l'occaſion de vous voir, & de vous parler avec toute la liberté que je deſire ; mais je ne puis vous en dire davantage ſur cela, que je ne ſçache ſi ce n'eſt point en pure perte qu'elle ſe préſente. Je vous aſſurerois que vous êtes le ſeul à qui j'en aie offert une, ſi cette lettre même, ſi peu d'accord avec ce que je me dois, pouvoit me laiſſer l'eſpoir d'en être crue. Avec tout autre que vous, je pourrois, & avec ſuccès, peut-être, en appeller aux lumieres qu'une liaiſon, auſſi durable, qu'elle doit, malheureuſement, commencer par être tendre, pourroit vous donner ſur mon caractere ; mais je ſçais trop que vous ne me laiſſerez que le tems de vous donner mauvaiſe opinion de moi, pour eſpérer de vous un répit ſi contraire à vos maximes : non ! votre cœur même vous le demandât-il pour

moi, vous ne me l'accorderiez pas. Grands dieux ! & je n'en ſçaurois douter, & je vous écris que je vous aime !

P. S. L'eſclave par les mains de qui cette lettre vous ſera remiſe, ignore abſolument qui je ſuis ; & ce ne ſera pas de lui que je recevrai votre réponſe. Quelque impoſſible que, par les précautions que j'ai priſes, il lui fût de ſatisfaire votre curioſité, je ne vous en conjure pas moins de ne lui en montrer aucune. Les queſtions que vous lui feriez, vous ſeroient inutiles, & pourroient m'être dangereuſes. Si vous ne répondez point à mes ſentimens, il doit vous être indifférent de connoître ou non la perſonne qui vous écrit ; & ſi je ſuis plus heureuſe que je ne m'en flatte, vous ne devez pas craindre que je vous laiſſe ignorer rien de ce qui me concerne. L'extrême contrainte où l'on me tient, me force de vous dire que l'occaſion dont je vous ai parlé plus haut, ne peut jamais ſe préſenter auſſi favorable qu'elle l'eſt, & que dans quelques jours, ce ſeroit, peut-être, vainement que vous voudriez la voir renaître

LETTRE XXXVI.

ALCIBIADE A THÉMISTÉE.

JE ne puis, ce me ſemble, vous prouver mieux, & que vous ne vous êtes point trompée à mes regards, & qu'à mon tour j'ai entendu les vôtres, qu'en vous nommant lorſque vous me cachez qui vous êtes. Je ſçavois dès hier au ſoir qu'une mere, digne, par le retréciſſement de ſes idées, du tems de Codrus, & le plus odieux des maris d'Athenes vous tiennent à l'envi dans le plus cruel eſclavage. Par le ſoin que j'ai pris de m'inſtruire de tout ce qui vous regarde, autant que par la diligence que j'y ai miſe, il doit vous être aiſé de juger de la violence des ſentimens que vous m'avez inſpirés. Je n'ignorois donc aucun des obſtacles que l'on peut vouloir nous oppoſer; mais les obſtacles n'ont jamais été pour moi qu'un encouragement de plus. Quelquefois même, pour me faire une paſſion d'un mouvement qui, s'il n'eût pas été contrarié, auroit été auſſi paſſager qu'il étoit foi-

ble dans sa naissance, il a suffi qu'on m'en suscitât. Jamais je n'en ai trouvés dont, quels qu'ils pussent être, je n'aie triomphé. Jamais je n'ai si ardemment desiré qu'il n'y en eût point d'invincibles ; &, peut-être, convaincrai-je ceux sous le joug de qui vous gémissez, qu'en effet, il n'y en a pas qui puissent arrêter Alcibiade. Tout sûr que je suis, cependant, de franchir les barrieres que vous m'annoncez entre vous & moi, je ne vous cache pas que je regarde comme autant de perdu pour l'amour, le tems qu'on est forcé de donner aux stratagêmes. Vous m'avez, d'ailleurs, trop vivement touché pour vouloir toujours attendre du hasard le bonheur de vous le dire. Ne seroit-il pas plus facile encore de vous soustraire à vos tyrans que d'être toujours occupé à en tromper la jalousie ? J'aurois mille choses à vous dire sur cela ; mais la mauvaise opinion que vous avez de ma façon de penser, & que j'ai, je l'avoue, trop méritée pour qu'il puisse m'être permis de m'en plaindre, me force de vous laisser seulement entrevoir mes vues. J'attendrai donc, pour vous les développer, que je vous aie convaincue que ce ne sera point à un caprice vain, & qui avec la honte

de l'éclat ne vous laisseroit que toutes les infortunes qui le suivent ; mais à l'amour le plus tendre & le plus sincere que vous accorderez les sacrifices que je me propose de vous demander. Je me flatte, & que vous ne trouverez dans ce que je vous écris rien qui vous empêche de saisir l'occasion de nous voir, qui se présente, & que vous n'aurez pas moins de plaisir à m'entendre vous parler de ma tendresse que je n'en aurai à vous jurer que je vous adore. J'ajouterois *& que je vous adorerai toujours*, si vous étiez plus disposée à m'en croire ; & que la malheureuse expérience que j'ai de mon cœur ne me forçât point moi-même à ne pas trop compter sur la durée de mes sentimens. J'ai toutefois plus que de quoi douter que ma légéreté soit ici ce que j'ai à craindre le plus : mais si, contre mes pressentimens & mes propres vœux, mon inconstance vient à justifier vos terreurs, vous pourrez, du moins, vous dire avec justice que, de toutes les femmes à qui j'aurai pu plaire, & qui m'auront arrêté, il n'y en aura pas eu qui dût, autant que vous, se flatter de n'en pas être la victime, & qui m'ait fait me la reprocher davantage.

LETTRE XXXVII.

THÉMISTÉE A ALCIBIADE.

VOTRE lettre m'a causé tout à la fois la joie la plus sensible & la douleur la plus vive que l'on puisse éprouver. Barbare! ne craignois-je pas assez de moi-même votre légéreté; & ne pouviez-vous m'annoncer mon bonheur sans me prévenir en même tems sur le peu qu'il durera? Quoi! c'est dans l'instant même où vous me parlez de votre tendresse pour la premiere fois que vous en prévoyez le terme, & que vous me le faites envisager! Hélas! quand, après toutes les preuves que, chaque jour, vous donnez de votre inconstance, j'aurois pu me flatter de vous fixer, étoit-ce à vous à m'en ôter l'espoir? mais, non, ce que vous craigniez n'étoit pas qu'un jour je réclamasse les sermens que l'habitude vous dicte, & que jamais votre cœur n'a avoués. Ce n'étoit pas assez pour vous que je succombasse, il auroit manqué à votre triomphe, que ce ne fût

point avec ignominie, & que la certitude du fort cruel que vous me prépariez, ne m'empêchât point de voler dans vos bras. Me fussé-je fait l'illusion qui seule auroit pu me sauver la honte, plus affreuse pour moi que vous ne le croyez sans doute, d'avoir tant à rougir de moi-même, n'étiez-vous point sûr de la détruire quand vous le voudriez ? Est-ce de votre part, cruauté ou bonne foi ? Que gagnez-vous à m'avilir à mes propres yeux ? Etoit-ce, enfin, par-là que vous deviez commencer avec moi ? Quelle lettre ! avec quelle froideur elle est écrite ! Comment se peut-il que je m'y sois si peu trompée, & que je vous aime encore ! .... N'importe : le sort en est jetté : entraînée vers vous par un sentiment dont je serois trop sûre de ne pas triompher, pour essayer seulement de le combattre, je vais achever le malheur de ma vie.

Je suis actuellement dans une maison assez belle que nous avons sur le chemin qui conduit au Pyrée, mais qui est plus près d'Athenes que de ce dernier lieu. Les lumieres que vous vous êtes procurées sur moi, me dispensent de vous apprendre que l'homme terrible à qui je suis liée, est un des fermiers de

la république. Vous ne devez pas ignorer davantage que c'eſt dans deux jours qu'elle renouvelle ſes baux. La néceſſité d'aller faire ſa cour à Nicias qui eſt ſon protecteur, & la crainte de ne ſe pas trouver d'aſſez bonne heure aux encheres, feront demain partir d'ici Stratoclès immédiatement après ſon-dîner, & le retiendront à Athenes le reſte de la ſemaine. Auſſi-tôt que j'ai été inſtruite de ſa marche, j'ai gagné l'eſclave qui eſt chargé en chef du ſoin de nos jardins : il ne m'a fallu pour cela que de l'or; & ce n'eſt pas ce qui me manque. C'eſt par le ſecours du même eſclave, quoique ce ne ſoit point par ſes mains, que j'ai pu faire parvenir dans les vôtres ma derniere lettre; & ce ſera par la même voie que vous recevrez celle-ci. Tout ce que j'ai exigé de lui, a été qu'il ne fermât pas une petit porte de ces mêmes jardins qui donne ſur une ruelle inhabitée, mais ſur laquelle auſſi l'on en trouve beaucoup d'autres qui ont entre elles ſi peu de différence que, dans l'obſcurité ſur-tout, il ſeroit difficile de ne s'y point tromper. Le peu de beſoin que j'ai eu juſques ici d'en bien connoître la poſition, ne m'a point permis de m'en occuper : je crois, pourtant, qu'elle

qu'elle eſt là quatrieme, en venant de la ville. Cette même porte eſt remarquable par une tête de faune qui en fait le couronnement : envoyez-la donc reconnoître avant que la nuit efface les objets. Si (ce dont vous ne me permettez point de me flatter) je vous intéreſſe aſſez pour que, ſoit par égard pour ma réputation, ſoit dans la crainte d'une mépriſe, vous n'ayez voulu vous en rapporter qu'à vous-même, arrivez ſeul : dans le cas contraire, ne ſoyez accompagné que de l'eſclave que vous aurez chargé de cette commiſſion. Deux heures après la fin du jour, ſans autre compagnie que ma tendreſſe, vous me trouverez à cette porte à vous attendre. Comme il n'y a rien que je ne craigne, & qu'en effet je ne doive craindre, j'oſe exiger de vous que vous ſoyez traveſti. L'éclat qui vous environne ordinairement, pourroit, même à cette heure, trahir votre marche : il vous eſt inutile, pour me plaire ; & ſous quelque habit que vous paroiſſiez à mes yeux, vous n'en ſerez pas moins Alcibiade pour mon cœur. Soyez exact, je vous en conjure : le ſoleil termine actuellement ſa courſe ſi tard, & la recommence de ſi bonne heure que je

voudrois, s'il se pouvoit, ne perdre aucun des momens que son absence me laisse : puissiez-vous penser comme moi sur cela ! Adieu, puisque vous sçavez combien je vous aime, il est inutile que je vous dise avec combien d'impatience je vous attends.

LETTRE XXXVIII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

JE n'aurois point la certitude de vous voir dans quelques heures d'ici, que ma lettre n'en seroit pas beaucoup plus longue. Ce n'est point, assurément, que j'eusse moins de choses à vous dire que de coutume ; mais je ne croirois pas pouvoir vous parler en sûreté. Periclès n'est point sorti ; & quoique je sçache qu'en cet instant même, il est fort occupé, je ne m'en imagine pas plus à l'abri d'une surprise. Il faudroit donc que, dans la crainte très-légitime que j'en ai, je ne vous écrivisse que sur un ton de sécheresse, & de cérémonie, aussi peu fait pour les sentimens qu'il m'est si nécessaire de vous croire, que

pour ceux que je voudrois bien n'avoir pas ; & lorſque je me trouve dans ce cas-là, vous êtes, de tous les hommes du monde, celui à qui j'écris le plus mal, & le moins volontiers. Heureuſement, nous nous verrons bientôt ; & l'amour (ah ! grands dieux ! dépêchons - nous d'écrire ce terrible mot), & l'amour, dis-je, comme cela arrive quelquefois, me permettra, peut-être, de me dédommager de ce que je perds en ce moment, & de la crainte cruelle que je m'impoſe ; mais ne peſons point ſur cela, car il ſe pourroit très-bien qu'entraînée par le ſujet ſans que je m'en apperçuſſe, en croyant beaucoup me gêner, je finiſſe par ne me pas gêner du tout : hâtons-nous donc de venir au fait. Je vous renvoie l'ouvrage que vous avez bien voulu ſoumettre à ma cenſure : vous m'avez dit que vous n'en êtes pas encore content : ſi j'ai quelque peine à croire que cela ſoit, en revanche, je crois aiſément que vous auriez de quoi ne pas l'être. Si vous cherchiez des éloges, vous avez très-ſagement fait de ne le pas montrer à Périclès : ſi vous craigniez les critiques, vous auriez pu m'en faire le même myſtere qu'à lui ; peut-être même ſerai - je d'autant plus

févere que vous me paroiffez plus vous être flatté que je le ferois moins ; & que vous arracheriez à l'amour l'approbation que vous n'étiez pas bien fûr d'obtenir du goût. Ne fut-ce donc que pour vous punir de m'avoir cru trop peu de lumieres, ou trop de foibleffe, je vais ne vous pas plus ménager que n'eût fait le juge terrible à qui vous avez voulu échapper ; mais je crains bien que quelque amertume, que, foit par juftice, foit par efprit de vengeance, je mette dans mes obfervations, elles ne vous bleffent beaucoup moins que n'auroient pu faire les fiennes. Si, avec ce qu'on aime, on a toujours plus d'amour-propre qu'avec les autres, on y a toujours moins de vanité. Je n'ai donc trouvé dans votre ouvrage, rien qui me rappellât ni l'éloquence de votre maître, ni même celle dont la nature vous a doué ; & je ne conçois pas bien aifément, je l'avoue, comment vous avez pu imaginer que les fophiftes feroient pour vous de meilleurs modeles que Periclès. Je conviens que le genre d'éloquence dont ils font profeffion, eft extrêmement brillant ; mais je ne penfe pas que pour cela, il en mérite plus d'eftime. Ceux

qui connoissent l'art d'écrire & l'art de parler, croiront toujours qu'il est bien plus aisé de s'écarter de la nature, ou de la charger, que de la peindre, ou de s'y assujettir ; que des sophismes coûtent moins que des raisons ; que le spécieux n'est pas le vrai ; & ne feront jamais de cette éloquence, encore plus fausse qu'elle n'est éblouissante, le même cas que de ce ton mâle & simple, mais si noble, & si touchant, même dans son austere simplicité, qui regne dans toutes les harangues de Périclès, & qui l'a rendu, non le premier, mais le seul orateur de la Grece. Je laisse à part l'usage odieux qu'on fait de ses talens, lorsque pour en mieux développer & l'étendue & la facilité, l'on plaide également pour le vice & pour la vertu ; & que, quelquefois ne s'arrêtant pas là, on pousse l'extravagance de l'esprit, & la corruption du cœur jusques à vouloir prouver combien le premier des deux a d'avantage sur l'autre. Vous me direz que ce sont des jeux uniquement imaginés pour donner à l'esprit plus de souplesse ; & je crois, en effet, que de si absurdes paradoxes ne seront jamais pris par les ames honnêtes que pour ce qu'ils sont ;

que la nature, enfin, a pris elle-même soin de nous prémunir contre ces déclamations encore plus pernicieuses pour les mœurs, qu'elles ne sont dangereuses pour le goût; mais il n'y en a pas moins des hommes qui ne sont déjà, par leur propre perversité, que trop disposés à immoler leurs devoirs à leurs passions; &, ne s'en trouvât-il qu'un seul que ces détestables sophismes eussent achevé de corrompre, l'orateur qui l'auroit trompé, mériteroit de partager avec lui l'indignation, la honte & le supplice. J'oubliois de vous dire (& je doute, entre nous, que vous me l'eussiez pardonné) que j'ai trouvé à votre Anaximandre beaucoup d'esprit; peut-être même, si je voulois vous ôter du plaisir que vous sentiriez à me l'entendre avouer, vous dirois-je que je lui en trouve un peu trop. Toutes réflexions faites, cependant je veux bien ne pas insister sur cette critique, non qu'à mon sens, ce ne soit un très-grand défaut, mais parce que c'en est un de votre âge; vous prêtez, de plus, à cet Anaximandre de si singulieres opinions, que vous ne pouviez, sans cette ressource en masquer un peu le faux. Au reste, vous vous corrigerez,

& plutôt même que vous ne pensez, de cette surabondance dont aujourd'hui vous vous sçavez tant de gré. Il faut, en effet, avoir quelque tems abusé de l'esprit pour n'en plus mettre dans les choses qu'autant qu'elles en exigent; mais comme c'est tout à la fois l'ouvrage de la maturité, & le chef-d'œuvre du goût que de sçavoir que l'esprit que l'on répand hors de son sujet, est autant d'esprit perdu, il y auroit trop d'injustice à exiger de vous un sacrifice dont votre âge ne vous permet de sentir ni l'importance, ni la nécessité. On seroit, d'ailleurs, très-fondé à vous faire un crime de ce qu'ayant pour vous former, les premiers hommes de l'univers, vous leur préférez des gens qui, à quelque égard que ce soit, ne peuvent que vous égarer. Adieu, je crains toujours qu'on ne me surprenne; mais cette crainte, toute bien fondée qu'elle est, ne m'empêchera pas de vous dire combien je vous aime: & votre humeur même, si, comme je le crains un peu, ma critique vous en donne, ne m'empêchera pas de vous le répéter ce soir, & plus tendrement que vous ne le voudriez peut-être. Non; mon cher Alcibiade, non, cela ne se peut pas.

LETTEE XXXIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

QUOIQU'AXIOCHUS persiste à prendre à témoins tous les dieux, que loin d'avoir, comme vous persistez, vous, à l'en accuser, formé le dessein de vous enlever Théognis, la bonne volonté qu'elle se tuoit de lui marquer, n'auroit été pour elle qu'en pure perte, s'il eût eu le plus léger sujet de vous y croire attaché ; que les mœurs de Théognis, qui doivent vous être connues, ne dussent point vous permettre de douter de la vérité de ce qu'il allegue, & que le peu de tems qu'il lui est resté, dût encore vous en être une preuve, je ne suis pas étonné que, ni cette considération, ni même le tems qui s'est écoulé depuis, n'aient rien pris sur votre colere. En effet, que ce soit d'elle-même qu'elle s'est portée à l'inconstance, ou qu'elle ait eu besoin d'y être sollicitée, il n'en sera pas moins vrai qu'elle vous a quitté, que vous l'avez

été pour Axiochus, & que rien ne doit vous être plus égal que le reſte. Je ſens même, qu'il doit déjà vous être aſſez difficile de concevoir comment, quoi qu'il ait pu faire, il eſt parvenu à vous bannir d'un cœur où vous aviez, pour la ſeconde fois, la gloire de regner, pour que vous ne puiſſiez point vous perſuader que Théognis lui ait, pour ainſi dire, offert ſes bontés. Il ſeroit moralement impoſſible, ſi vous vous rappelliez avec quelle franchiſe, en me priant de la délivrer de vos tendres perſécutions, elle me montra tout l'ennui dont vous l'accabliez (vous voudrez bien, je crois, que je ne vous rappelle pas ici des ſouvenirs encore plus fâcheux,) que vous vous obſtinaſſiez à charger Axiochus d'une crime dont, de ſon aveu, elle eſt ſeule coupable. Dans notre ſyſtême d'amour-propre, le rival, quelque choſe même qui puiſſe l'excuſer, ne doit jamais trouver grace devant nos yeux. Ma façon de penſer ſur ces ſortes de choſes doit vous être trop connue pour que vous ayez à craindre que la vôtre, fût-elle, s'il ſe pouvoit, pourtant plus ſinguliere encore, ne m'eût pas pour partiſan; & qu'à quelque point que vous puſſiez

porter l'injuſtice, vous me paruſſiez jamais la pouſſer aſſez loin. Auſſi, ne ſçaurois-je trop vous louer du deſir que vous avez de voir Praxidice, aujourd'hui l'objet des vœux d'Axiochus, lui faire éprouver, par ſon inconſtance, tous les tourmens que vous lui avez dûs: mais pourquoi faut il que ce ſoit moi qui n'ai rien à lui reprocher, qui les lui faſſe connoître? Si c'eſt que votre vengeance vous paroît plus ſûre entre mes mains qu'entre les vôtres, par quel haſard croyez-vous ce que l'éclat, & la multiplicité de vos conquêtes, devroient ſi peu vous permettre de penſer? Si c'eſt le peu de goût qu'elle vous inſpire, qui fait que vous aimez mieux que ce ſoit moi que vous qui tente cette aventure, je crois devoir vous dire que, ſi je ne conſultois que le peu d'impreſſion qu'elle fait ſur moi, perſonne n'auroit moins que moi envie de l'enlever à Axiochus.

Ce motif de tranquillité, joint à l'amitié qui nous unit tous deux, me défendroit donc de ſervir votre reſſentiment, ſi, par préſomption, ou par un excès de confiance en Praxidice, qui me paroît encore plus déplacé, il n'étoit auſſi convaincu qu'il ſoit poſſible

de l'être, que ce feroit le plus vainement du monde, que l'on tenteroit de lui plaire. Quoique l'opinion que les femmes ont de moi, eût pu lui faire desirer que je ne l'entrepriffe pas, il ne m'a point même jugé plus redoutable pour lui que tout autre. Vous fentez aifément que fi je n'en ai point trouvé Praxidice plus aimable, je n'en ai pas moins, dès cet inftant, formé le projet de le faire repentir de penfer fi bien de lui, & fi peu favorablement de moi: & je n'en ferois point à vous l'apprendre fi, fans que j'en fçache la raifon, il n'y avoit près de huit jours que je ne vous ai vu.

Concevoir ce deffein, chercher les moyens de le faire réuffir, les trouver, les mettre en œuvre; tout cela n'a été pour moi qu'une même opération. Faire croire Praxidice à mes foupirs, n'étoit pas ce qui m'embarraffoit. Si la femme qui préfume le moins de fes charmes, fe flatte encore trop facilement de plaire, celle-là de qui l'amour-propre eft extrême, ne devoit pas m'oppofer une bien opiniâtre incrédulité; mais, l'attaquer de façon à la déterminer, malgré la circonfpection que m'impofent & les défiances d'Af-

pasie, & la nécessité où je suis encore de la tromper, étoit une chose dont, avec tout mon art, je ne me serois peut-être pas tiré heureusement, si la vanité de Praxidice ne m'en eût pas applani toutes les difficultés. Pour Axiochus de qui, sur-tout, vous me recommandez de tâcher de tromper les yeux, loin de chercher, ainsi que vous le voudriez, à lui dérober mes projets, j'aurois, au contraire, desiré d'y mettre toute la publicité possible, afin que les obstacles qu'indubitablement m'auroit suscités sa jalousie, eussent donné plus d'éclat à mon triomphe. Forcé, par les raisons que je viens de vous exposer, de n'employer, pour le supplanter, que les voies les plus sourdes, je tire, du moins, quelque parti de cette contrainte, en la faisant auprès de Praxidice servir de prétexte au mystere que je mets à la place d'un éclat qui, sans doute, la détermineroit beaucoup plus promptement, mais que tout m'interdit. Quant à Praxidice, je ne sçais pas encore absolument où j'en suis avec elle : je crois voir seulement qu'elle a plus d'envie de me faire acheter sa conquête que de manquer la mienne; &, ce qui pourroit fonder cette opinion, c'est que, non-seulement elle

n'a rien dit à Axiochus de mes projets, mais qu'elle commence à former des doutes ſur ma conſtance. Je ſens auſſi que, ſoit pour ſe juſtifier la ſorte de goût que je lui inſpire, ſoit, ce qui me paroît plus probable encore, pour la ſatisfaction de ſa vanité, elle deſireroit de ma part des ſoins qui lui marquaſſent plus d'amour que les ſoins que je lui rends; mais, comme libre même de l'attaquer de la façon qu'elle le voudroit, ma vanité à moi me feroit toujours une loi de lui refuſer ce qu'exigeroit la ſienne; que, pour la ſoumettre, je n'ai pas beſoin du ridicule d'en paroître amoureux; qu'il n'eſt ici queſtion que de quelques jours de plus ou de moins; que la modération de mes deſirs me laiſſe attendre, ſans une bien grande impatience, l'inſtant heureux qui doit les combler; que, plus l'attaque eſt ſecrete, plus la réſiſtance eſt ignorée; & que, par conſéquent, ma gloire n'en eſt pas commiſe, tout ce que j'accorde à Praxidice eſt, dans de petites lettres que je ſens d'une froideur extrême, & qu'il ne m'en eſt cependant pas plus poſſible d'animer davantage, de feindre d'être jaloux d'Axiochus, &, ce qui peut-être lui

nuira le plus, de jetter du ridicule sur la tendresse que je lui suppose pour lui. J'ignore combien, avec tant de ménagemens pour moi, & si peu d'égards pour elles, je manquerois de femmes : je crois seulement qu'on en prend autant pour le moins, en laissant à leur amour-propre tout à desirer, qu'en lui accordant tout ce qu'il desire ; & je suis l'homme du monde le plus trompé, si, malgré le peu de vivacité que j'y mets, Praxidice ne vous prouve pas bientôt que le systême d'après lequel je me conduis dans cette occasion, n'est point aussi peu fait pour triompher d'une femme, que le desir ardent que vous avez de me voir vainqueur de celle-là, va sans doute vous le faire craindre.

LETTRE XL.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

PLUS je me souviens de vous avoir, & très-vivement sollicité de négliger moins que vous ne faisiez, les talens que vous montrez pour l'éloquence, moins

je me rappelle d'avoir, par aucun des discours que vous m'attribuez, paru vous blâmer de la déférence que vous aviez eue pour mon conseil. L'art de la parole n'a pas cessé de me paroître de la nécessité la plus indispensable dans une république où tout à la fois citoyens & législateurs, il s'offre à ceux qui y vivent, des occasions aussi fréquentes qu'inopinées d'en faire usage : & moins, malgré tous les avantages que vous avez reçus de la nature, j'ai cru que ce qu'elle a fait pour vous, put vous suffire, moins aussi, il est, ce me semble, à présumer que, si je me suis plaint de quelque chose, ç'ait été de ce qu'enfin vous aviez cru devoir penser sur cela comme moi. Ce que Thrazylle vous a dit ne sçauroit donc, comme vous voyez, être ce qu'il m'a entendu dire. Ce n'est pas, au moins, que mon intention soit ici de l'accuser de ne vous l'avoir pas rendu fidellement ; mais ces mêmes discours, tels que, sans doute, ils vous sont parvenus, avoient trop de quoi blesser votre orgueil pour qu'il doive m'être défendu de croire que vous les avez interprétés de la façon qui pouvoit le mortifier le moins. Afin de fixer vos idées à cet égard, je vais moi-même vous

apprendre sur quoi mon improbation & mes craintes ont roulé. Vous jugerez après si je suis, en effet, aussi inconséquent que, dans votre supposition, j'ai nécessairement dû vous le paroître.

J'ai craint, je l'avoue, que vous ne prissiez pour l'art dont je vous avois recommandé l'exercice, d'autant plus de dégoût que vous vous y seriez livré d'abord avec plus de fureur; & vous devez convenir à votre tour, que l'inconstance qui marque presque tous les instans de votre vie, ne rendoit cette peur que trop légitime. Je vous ai blâmé de ce que, vous ayant conseillé de n'avoir que des amis pour témoins de vos essais, votre auditoire n'est jamais composé que de flatteurs. Je n'ignore pas qu'à vos yeux, les uns valent au moins les autres; & que, si c'est une méprise de votre part, vous êtes bien éloigné de croire que c'en soit une où il y ait à perdre pour vous, autant que je le présume; mais vous ne devez pas être étonné que sur cela, notre façon de voir & de penser ne soit point absolument la même. J'ai craint encore que l'admiration de vos adulateurs, ne fût pour vous d'un plus grand poids que les critiques de vos amis; & que vous ne crussiez être devenu ora-

teur, ſans avoir d'autres raiſons de vous en flatter, que les applaudiſſemens de ces lâches & vils paraſites que vous traînez par-tout ſur vos pas. J'aurois auſſi deſiré que, ſur la foi de tels juges, auſſi juſtement ſuſpects du côté du goût, qu'ils ſont décriés du côté des mœurs, vous ne vous expoſaſſiez pas, comme l'on m'a aſſuré que c'étoit votre deſſein, à paroître dans la tribune, avec une eſpérance ſi peu fondée de juſtifier par des ſuccès l'audace, que, dans un âge ſi tendre, & ſans aucune connoiſſance des affaires publiques, vous auriez d'y monter. On m'a dit, de plus, (& j'ai eu, je l'avoue, peu de peine à le croire) que vous ne doutiez pas que la facilité d'expreſſion dont vous êtes doué, ne dût ſuppléer à ce que vous ſoupçonnez qui pourroit vous manquer d'ailleurs. Je ne nie pas que vous n'en ayez; mais ſi cette même facilité qu'à mon ſens, vous comptez pour infiniment plus qu'elle ne vaut, n'eſt point accompagnée de beaucoup de fécondité, elle ne rend que verbeux; &, de cela à être éloquent, vous auriez peine à imaginer combien il y a de diſtance. Il eſt vrai, que, comme l'on retranche à la nature plus aiſément qu'on n'y ajoute, il vaut mieux encore être

abondant que ſtérile : mais ſi l'eſprit ſtérile glace par la ſéchereſſe, la froideur, & la triſte auſtérité qui ſont la ſuite & l'effet du manque d'imagination, l'eſprit qui, ſans meſure ainſi que ſans diſcernement, emploie toutes les idées, & les images qui ſe préſentent, fatigue par ſon abondance, autant que par ſa diſette, l'autre peut laiſſer à deſirer : & vous le dirai-je, mon cher Alcibiade? ſi les perſonnes déſintéreſſées que le haſard a miſes à portée de vous entendre, n'ont pas eu à vous reprocher la derniere, elles ont cru trouver dans vos eſſais de quoi ſe plaindrede l'autre. C'eſt, au reſte, bien moins vous que j'en accuſe, que les prétendus orateurs à qui vous vous êtes attaché, & qui vous communiquent d'autant plus facilement le mauvais goût qui les infecte, que vous les voyez plus admirés. Vous ignorez, ſans doute, lorſque vous les trouvez ſi dignes de leur ſuccès, combien on a communément à rougir dans la maturité de l'âge, des jugemens qu'on a portés dans ſa jeuneſſe. Les talens ſupérieurs, ſur-tout dans le genre où ils vous paroiſſent ſi communs, ſont ſi rares que, dans Athenes même, celle ſi toutes les villes de la Grece où, par la raiſon que

l'éloquence y est d'une plus grande utilité, elle est le plus en honneur, à peine, de tous ceux qui la cultivent, en peut-on compter trois qui méritent d'être nommés. Car vous voudriez bien que je ne mette pas au nombre de ceux que la postérité regrettera de n'avoir pas entendus, &, sur les harangues de qui, ceux que leur génie appellera à ce genre, chercheront à se former, ses déclamateurs aussi indécens qu'effrénés, à qui leurs brigues, le caprice, l'ignorance, & même la vénalité de la multitude y font passagérement un nom. De ce que, par exemple, Cléon est enfin parvenu à sortir de cette obscurité profonde où son peu de talens, bien plus encore que la bassesse de sa naissance, sembloit l'avoir à jamais plongé; & qu'il y a même une assez grande partie de nos citoyens qui, pour ne pas dire plus, le croient aussi orateur que moi: croiriez-vous ne vous point tromper, en inférant du jugement qu'ils en portent, qu'entre lui & moi, il n'y a aucune différence, ou que, s'il y en a, elle est toute à son avantage? Je vous ai vu, tout au moins, fort près de le penser; & je ne voudrois pas répondre que, n'osant plus, par de certaines considérations, le dire tout haut,

vous fussiez, dans le fond, aussi corrigé de le croire, que seulement pour l'honneur de votre goût, je le desirerois: mais c'est une erreur dont vous serez un jour trop puni par la honte d'avoir pu en être capable, pour que je ne m'impose pas loi de ne vous en point parler avec plus d'amertume. Les reproches ne sont pas, d'ailleurs, plus que les préceptes, l'objet de cette lettre: tout ce que je m'y proposois, étoit de vous apprendre que je vous verrois avec d'autant plus de chagrin abandonner l'exercice de l'éloquence, que, malgré ce qui manque encore à vos talens, j'en espere davantage; & que l'objet de mes craintes n'est pas de vous voir orateur, mais que ce ne soit trop prématurément que vous ne vous flattiez de l'être; ou que votre prévention pour ceux que le mauvais goût du siecle place aujourd'hui dans le rang le plus distingué, ne vous fasse un jour trop ressembler aux modeles que vous vous serez choisis.

LETTRE XLI.

THEOGNIS AU MÊME.

IL me paroît si simple que votre constance soit en raison de la promptitude & même de la façon dont je vous ai cédé, que, quand en m'annonçant qu'il faut que je me résolve à vous voir vivre pour d'autres que moi, vous affligeriez bien vivement mon cœur, je ne m'en croirois pas plus en droit de vous en faire des reproches. Il est possible aussi que ce soit moins au raisonnement, & à une force d'esprit qui jusqu'ici n'a pas été à mon usage, que je dois la philosophie que je me trouve dans une occasion qui devroit m'en laisser si peu, qu'à la très-légere impression que, malgré tous vos agrémens vous aviez faite sur moi. Je ne sçais si votre amour-propre ne vous fera pas souhaiter que cette même impression eût été beaucoup plus vive, ou si vous ne croiriez pas que le mien vous en dissimule la force; mais je vois peu d'apparence que le dernier vous paroisse probable, si vous voulez considérer com-

bien il feroit de mon intérêt de pouvoir rejetter fur la feule force de mon amour pour vous une foibleffe dont lui feul auroit rendu excufable la rapidité. Plus c'eft à ma honte que je le confeffe, moins vous devez douter de la fincérité de l'aveu : foit que je fuffe défendue contre vous par la certitude de ne vous rien infpirer, ou par le fentiment que je confervois pour un autre ; fi vous aviez fçu me diftraire de ma paffion vous ne l'aviez pas éteinte. Sans doute, par vos principes en amour, ou plutôt par le peu que vous y en mettez, & que vous m'en croyez à moi-même, il vous paroît de la plus grande fimplicité que la douleur où me plongeoit l'inconftance d'Axiochus, toute vive qu'elle étoit ne m'ait pas empêchée de répondre à vos défirs ; & vous agiriez même bien peu d'après vos maximes, fi j'en étois plus dégradée dans votre efprit ; mais je fuis fi loin de regarder la chofe des mêmes yeux, que j'aurois peine à vous exprimer avec quelle indignation, depuis ce fatal moment je leve les miens fur moi-même. Si le malheur que j'ai de ne pouvoir plus que me méprifer, ne m'a point permis de paroître m'offenfer de l'infultante légéreté dont vous me traitiez, je ne l'en ai

pas moins senti & presque aussi vivement que si je ne l'eusse pas méritée. Vous n'êtes point ma premiere erreur : quand il me seroit possible de vous persuader le contraire, je ne voudrois pas en prendre la peine : pour chercher à surprendre l'estime, il faut avoir besoin d'être aimée. Je sçavois donc, & sans l'énumération que vous me faites, &, ce me semble, fort indécemment, de tous ceux que *j'ai honoré de mes bontés*, combien, sur ce point, j'ai à rougir de moi-même, mais, ce que je vois que vous ignorez, c'est que, de tout ce que j'ai à me reprocher, il n'y a rien que je me pardonne moins que ce qui s'est passé entre vous & moi, parce que je n'en trouve pas plus l'excuse dans mes sens que dans mon cœur ; & que, moins une femme a de motifs de se rendre, plus elle est méprisable de s'être rendue. S'il vous eût été possible de concevoir l'excès de la douleur que je portois dans vos bras, & tout ce que me coûtoient de larmes les complaisances qu'un seul instant, le plus funeste de ma vie, vous avoit mis en droit d'exiger de moi, je présume trop de votre générosité pour ne pas croire que vous m'auriez beaucoup plutôt que vous ne faites, & rendu une liberté que, de moi-même,

je n'osois pas reprendre, & délivrée du plus cruel supplice que, selon moi, l'on puisse jamais éprouver. Ce n'est donc pas de ce que vous me quittez si promptement, mais de ce que vous me quittez si tard que vous me devriez des excuses. Peut-être, ce que nous sommes, vous & moi, auroit-il exigé que vous m'en eussiez fait du ton desquelles je n'eusse pas eu à me plaindre. Il pourroit m'être plus facile qu'à ce que vous vous permettez avec moi, vous ne le croyez, sans doute, de vous faire repentir d'avoir si visiblement cherché à m'humilier, & même avez d'autant plus de cruauté de votre part, que cela vous étoit moins néceſſaire; mais je crois qu'il est de ce que je me dois, de m'en venger plus par la modération que par la représaille. A l'égard de Thrazylle de qui, dites-vous, ni ma tendresse pour Axiochus, ni même mon aventure avec vous, toute honteuse qu'elle est pour moi, n'a pu éteindre l'amour, & que vous osez me solliciter de reprendre; tout ce que j'ai à vous répondre, c'est que je me souviens encore assez qu'il ma été cher, pour desirer très-sincérement que cette proposition ne vienne que de vous, parce qu'il ne se pourroit point que je ne reversasse

reverſaſſe pas du mépris que je m'inſpire ſur un homme qui ſe reſpecteroit aſſez peu pour aimer encore une femme qui s'eſt elle-même ſi peu reſpectée.

LETTRE XLII.

ASPASIE AU MÊME.

L'ENNUI qu'avoient avant-hier paru vous cauſer mes plaintes, le peu de ſoin que vous aviez pris de les calmer, & l'air de froideur dont vous m'aviez quittée m'avoient ſi peu permis de me flatter d'un retour ſi tendre & ſi prompt de votre part, que je ne ſçais ſi je n'en ſuis pas preſqu'auſſi ſurpriſe que j'en ſuis charmée. Tous mes ſens ont été ſi émus, même ſi bouleverſés d'un bonheur ſi inattendu que, quand on m'en auroit laiſſé le loiſir, il ne m'en auroit pas été plus poſſible de vous en rendre graces dans l'inſtant. Avec quel ſaiſiſſement de cœur n'ai-je pas reçu votre lettre! Avec quelle crainte de n'y trouver que mon arrêt, ne l'ai-je pas ouverte! Vous m'aimez! vous! Alcibiade!... Quoi! encore! ah!... mais, comment ſe peut-

il que l'on réunisse tant d'indifférence & tant d'amour ! comment, tout entier à ce dernier sentiment, peut-on prendre assez sur soi pour ne montrer que l'autre ! Comment, enfin, se peut-il qu'il semble vous en coûter si peu pour m'affliger, & que vous paroissiez en même tems vous reprocher si amérement de l'avoir fait ! Autant à la singularité de votre conduite avec moi, qu'à ses perpétuelles variations, je suis quelquefois tentée de croire que vous ne voulez que faire des expériences, & que ce que vous considérez le moins, est ce que je les paie. Oui, sans doute, vous cherchez à apprendre jusques à quel point l'ame peut influer sur le corps, le cœur sur l'esprit, jusques où peut s'étendre votre pouvoir sur tous les deux. Ah ! cessez, je vous en conjure, d'avoir une curiosité si cruelle pour moi, & que l'extrême tendresse que vous m'inspirez, vous rend si peu nécessaire. Si elle vous amuse, songez que non-seulement elle me tue ; mais (ce que je sens avec bien plus de vivacité encore que le mal physique que je lui dois), qu'elle m'humilie au-delà de ce que je pourrois vous exprimer. Contentez-vous de jouir en souverain de l'empire que vous avez sur moi, sans

en abuser en tyran : car, n'est-ce pas me tyranniser à l'excès, que de me faire passer à votre volonté de la plus profonde douleur, à un plaisir qui ne connoît pas plus de bornes? Voyez, pour me donner des secousses si opposées, quels sont les puissans ressorts que vous employez! Me faire concevoir la crainte de ne vous plaire plus, ou seulement de vous plaire moins, me rendre l'espoir, quelques lignes tracées de votre main, du silence, une parole seulement un peu seche, un mot tendre, ou simplement obligeant, voilà quelle est la sublime magie que vous mettez en usage pour me rendre tour-à-tour, ou la plus heureuse, ou la plus à plaindre de toutes les femmes! Ah! mon cher Alcibiade! cela peut-il se concevoir? cela peut-il même être si fortement senti par quelqu'autre que moi! Mon être est-il donc si inférieur au vôtre que je ne puisse que vous être si absolument soumise! Faut-il que d'un seul mot, d'un seul regard, vous me précipitiez à votre gré dans un abyme de maux, ou m'éleviez au comble de la félicité, sans qu'il me soit possible de trouver en moi-même la force de résister aux différentes impulsions qu'il vous plaît de me donner! Au moment que je vous parle, de combien de

mouvement ne ſuis-je pas agitée ! mais, y en a-t-il qui puiſſent l'emporter ſur ma tendreſſe ? Non, tout y cede : je ne ſens plus qu'elle : je vous adore, & vous le dis, puiſque je ſuis aſſez heureuſe pour que vous vouliez bien encore l'entendre. .... Je ne ſçais quel charme vous avez répandu ſur toute votre lettre ; mais, depuis long-tems, aucune des vôtres, de celles mêmes dont j'ai eu le plus à me louer, ne m'a cauſé un ſi ſenſible plaiſir. J'y retrouve, ce me ſemble, des traces de ces ſentimens dont vous m'aviez flattée, & dont je ne me flattois plus : je crois y reconnoître ce ton que vous avez quand vous voulez plaire, & dont quelquefois mon ame a été ſi voluptueuſement pénétrée. Eſt-il donc vrai que je n'ai pas à me plaindre de votre cœur, ou, du moins, que je ne puiſſe ſans injuſtice m'en plaindre encore ! *Quand il ſeroit poſſible que vous euſſiez des rivales*, me dites-vous, *quelles qu'elles fuſſent, devroient-elles vous alarmer ?* Ah ! Alcibiade, ſe peut-il que vous aimiez, que vous ſçachiez combien je vous aime, & que vous croyiez que je puiſſe un ſeul inſtant imaginer avec tranquillité que votre cœur ſe partage ? Lorſqu'on peut ſe permettre d'être infidelle, on eſt ſi près d'être in-

constant ! --- Mais vous ne voulez pas que j'aie à vous reprocher les distractions auxquelles votre sexe se livre si facilement, & qui font tant gémir le nôtre : pourquoi voudrois-je, en doutant de ce que vous me jurez, empoisonner mon bonheur ! Je ne sens que trop que, par l'excès même de ma tendresse, il se peut que je vous déplaise quelquefois : il faut soi-même avoir tant d'amour pour en concevoir les craintes, & les pardonner ! Si, par elles-mêmes, ces craintes ne sçauroient être offensantes, leur vivacité permet-elle toujours qu'on les exprime avec tous les ménagemens dont l'amour-propre a besoin ? Ce que je n'appelle que délicatesse, ne le qualifiez-vous pas d'injustice; & n'en avez-vous pas raison quelquefois ? --- Au nom des dieux, ne me trompez pas ! vous voyez que je vous rends un compte, si non bien clair, du moins très-exact, de toutes les impressions que vous faites sur moi : vous devez en conséquence juger de tout le danger qu'il y auroit à me rien exagérer. Quoi que vous fassiez, je vous adorerai toujours; mais ne me faites point espérer un bonheur auquel je ne serois pas destinée. Je crains, au delà de toute expression, ces chimeres char-

mantes que l'on ne peut abandonner ſans s'arracher le cœur, & dont la triſte vérité qui les fait évanouir, a déjà tant de fois déchiré le mien.

LETTRE XLIII.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

SI, grace au myſtere profond dont je couvre les ſoins que je rends à Praxidice, mes prétentions ſur elle ſont encore ignorées d'Aſpaſie, les clameurs d'Axiochus en ont d'ailleurs ſi bien répandu le bruit, que je me vois actuellement engagé pour mon propre compte, dans une entrepriſe que l'envie de punir votre ancien rival de ſa préſomption, m'avoit beaucoup moins fait former, que le deſir de ſervir votre vengeance. Mes premiers progrès avoient été ſi rapides, & ç'avoit été ſi vainement qu'Axiochus avoit tout mis en uſage pour les interrompre, que jamais nous ne nous ſerions doutés qu'une femme que nous voyons, pour ainſi dire, voler au-devant de ſa défaite, pût, tout près de ſe rendre, s'aviſer d'y mettre des conditions. C'eſt,

cependant, ce que fait aujourd'hui Praxidice : ce qu'elle m'impose, constatant de la façon la plus éclatante ses bontés pour moi, & ne pouvant par conséquent, tourner qu'à ma gloire, je serois, dans toute autre position, bien loin de m'y refuser ; mais je la trouve si peu faite pour me dédommager de ce que je perdrois en me prêtant à ses desirs, que, quelque intéressant qu'il soit devenu pour moi de triompher d'elle, j'aime encore mieux subir la honte de paroître l'avoir vainement attaquée, que de payer si cher la gloire de la soumettre. Le desir de vous venger d'Axiochus vous occupe si vivement ; que, quelque chose qu'il puisse m'en coûter, vous brûlez de le voir satisfait ; & que vous m'accusez, peut-être, d'en retarder l'instant par des craintes déplacées : mais je me flatte que vous en prendrez une autre idée ; quand vous sçaurez que cette même Praxidice à qui j'avois, enfin, sçu faire prendre, comme une des plus fortes preuves que je pusse lui donner de ma tendresse, l'excès de précaution qui accompagne toujours les hommages que je lui rends, & qui m'en étoit même si obligée, semble en avoir deviné la cause en imaginant que c'est bien

moins par diſcrétion que je prends tant de peine, que parce que j'ai quelque femme à ménager. D'après cette idée, elle exige, mais abſolument, ou que j'affiche, ſans aucune retenue, mon goût pour elle, ou que je ne la revoie jamais. J'ai eu beau lui repréſenter combien ce qu'elle exigeoit ſeroit contraire à ſa gloire; combien même en écartant cette raiſon qui devroit, cependant, être pour elle d'un ſi grand poids, elle ſe déroberoit de plaiſir en donnant à notre liaiſon une grande publicité; qu'enfin il me paroiſſoit entrer dans une ſi dangereuſe fantaiſie plus de vanité que d'amour. Jamais, quoi que j'aie pu lui dire, je n'ai pu la faire changer d'opinion, ni de volonté. Elle m'a toujours répondu que » rien ne lui étoit plus ſuſpect que » le ſoin que je prenois de ſa réputa» tion; que je ne devois pas vouloir » faire à cet égard, plus qu'elle ne » croyoit elle-même devoir exiger; » que je craignois moins de la commet» tre, que je n'avois envie de me ca» cher; & que ſi je voulois la convain» cre que je l'aimois ſans réſerve, & » uniquement, il falloit que je lui don» naſſe dans ceux de mes jardins où l'on » peut le moins ſe dérober au public,

» une fête qui ne pût laisser personne
» douter de mes sentimens pour elle ; &
» que ce ne seroit qu'en remplissant cette
» condition, que je parviendrois à ban-
» nir ses craintes, & que je pourrois
» avoir à me louer de sa reconnoissan-
» ce «. Une si imbécille prétention, &
si constamment soutenue, me mettant
en fureur, il s'en est fallu peu que,
dans mon premier mouvement, je n'aie
abandonné toutes les miennes : mais
j'ai sçu le calmer par la considération
des suites qu'en m'y laissant entraîner,
il pourroit avoir pour moi. Je me suis
donc contenté de lui répondre avec
toutes les marques de la plus vive dou-
leur, que » d'elle-même elle ouvriroit
» les yeux sur ses véritables intérêts ;
» & que, sans qu'il lui fallût pour ce-
» la beaucoup de réflexion, elle sen-
» tiroit qu'il y avoit dans ma conduite
» avec elle autant de tendresse & de
» vérité que des gens qui cherchoient
» moins encore à me nuire, qu'à elle-
» même, vouloient qu'elle y trouvât de
» froideur & de mauvaise foi ; qu'au
» reste si, contre mon attente, elle per-
» sistoit à vouloir que je la perdisse dans
» le monde, je lui prometrois toutes les
» imprudences qui pouvoient l'y com-

» mettre le plus « ; & vous sçavez, qu'en effet, elle n'auroit pas besoin de me presser sur cela si moi-même j'en avois moins de cacher en Aspasie cette infidélité. Vous voyez aisément dans quel embarras je suis : pour acquérir l'une, risquerai-je de perdre l'autre ? Quelque intérêt que vous ayez à décider pour l'affirmative, je doute pourtant que vous l'osiez : d'un autre côté, m'exposerai-je à faire dire de moi, que j'ai vainement attaqué Praxidice ; &, près de remporter sur Axiochus la plus éclatante des victoires, puis-je consentir à le voir me l'arracher des mains ? Entre nous, je soupçonne fort ce dernier qui n'a pu, sans le désespoir le plus marqué, se voir enlever une femme sur qui son triomphe paroissoit assuré, d'avoir suggéré à Praxidice, & les craintes qu'elle vient de me montrer, & les propositions qui en ont été la suite. Je suis très-sûr que, malgré toute sa colere contre moi, mon secret ne lui est point échappé, & qu'il n'aura pas compromis Aspasie ; mais il n'en est pas moins probable que, ne pouvant ignorer dans quel embarras il me plongeroit, soit que je prisse, ou ne prisse pas le parti de lever le masque, non-seulement il n'ait inspiré cette fantaisie

à Praxidice, mais qu'il ne l'ait appuyée de tous les sophismes qui pouvoient en déguiser le ridicule & le danger à une femme sans expérience, & qui, pour ne rien dire de plus, a fort médiocrement d'esprit. Comme vous me paroissez avoir pris sur elle beaucoup d'empire, vous m'obligerez plus que je ne puis vous l'exprimer, mon cher Thrazylle, d'aller la voir dans l'instant, & de ne rien oublier pour l'obliger de se désister de ce qu'elle exige. Peignez-moi comme d'autant plus accablé des loix qu'elle m'impose, qu'elles sont plus visiblement contre elle; mais pourtant, déterminé à m'y soumettre, si elle persiste à me les prescrire. Dans la supposition très-bien fondée que ce ne peut être qu'à Axiochus que je dois un caprice si inattendu, montrez-lui tout l'intérêt qu'il a par ses sentimens, soit à tâcher de nous désunir, soit à se venger d'elle, en l'entraînant dans de fausses démarches. Quand, ce qui, je l'avoue, me paroît presque impossible, ce ne seroit pas lui qui m'auroit tendu un piege qui est tant dans le genre de son esprit, la prudence ne m'en ordonne pas moins, tant qu'il n'en sera pas guéri, ou que je n'en aurai point triomphé, d'affoiblir le plus qu'il

me ſera poſſible, la confiance qu'elle peut encore avoir en lui. Quand je l'aurois quittée, nous la laiſſerons, ſi elle le veut, lui rendre avec ce ſentiment tous ceux dont elle l'a honoré. Je vous attends ce ſoir au céramique, mais ſi vous pouvez m'inſtruire plutôt du ſuccès, quel qu'il ſoit, de la négociation dont je vous charge, vous me ferez un extrême plaiſir. Je vais dîner chez Périclès : ſelon toute apparence, Aſpaſie m'y retiendra la plus grande partie de la journée; & je craindrois, ſi vous y veniez, & qu'elle nous vît quelque empreſſement à nous parler, qu'elle n'en conçût de l'ombrage. Ses ſoupçons ameneroient peut-être une querelle; & comme, ſi c'eſt à la paſſion que je la devrois, ce ne ſeroit point la paſſion qui l'eſſuieroit, je voudrois bien, s'il étoit poſſible, jouir du plaiſir d'être ingrat, ſans eſſuyer le déſagrément d'être ennuyé.

LETTRE XLIV.

THRAZYLLE À ALCIBIADE.

JE fors à l'inftant de chez Praxidice : j'aurois peine à vous exprimer à quel point elle tenoit aux ridicules conditions qu'elle vous avoit impofées, combien elle les croyoit néceffaires pour s'affurer de vous, & avec quelle difficulté j'ai obtenu d'elle de vous en faire grace. Elle veut bien, enfin, renoncer à ces fêtes brillantes qui devoient annoncer à tout l'univers fa défaite, & votre bonheur ; &, pour tout prix de fes bontés, ne vous demande plus qu'une tendreffe éternelle. Comme fi, de toutes les promeffes qu'on eft forcé de faire dans la fituation où vous vous trouvez, la promeffe d'aimer éternellement, n'eft pas la plus aifée à tenir, c'eft, du moins, celle qu'on donne le plus volontiers ; je lui ai, fans balancer, engagé ma parole, que vous l'aimeriez jufques au tombeau. Sur un engagement fi pofitif, & dont apparem-

ment, ſon amour-propre lui garantit la ſûreté, elle conſent à ſe rendre quand vous le voudrez, & (ce qui eſt encore à remarquer,) dans celle de vos maiſons qu'il vous plaira de choiſir. Quoique je ne vous croie pas auſſi preſſé qu'elle le ſuppoſe, de profiter de ſes diſpoſitions actuelles, je n'en perds pas plus un moment à vous en inſtruire : votre rival à qui, ainſi que vous l'aviez penſé, vous deviez ſeul cette tracaſſerie, pourroit encore les changer ; & avec d'autant moins de peine que j'ai vu bien peu de femmes moins diſcuter, & par conſéquent croire plus aiſément ce qu'on lui dit, que Praxidice. J'ai donc imaginé qu'il étoit très-important qu'à ſon retour, qui ne ſçauroit être éloigné, Axiochus trouvât terminée une affaire dont nous ne devons le ſuccès qu'à ſon abſence. S'il ſe peut qu'il ne vous arrachât pas des mains une victoire ſi bien préparée, il n'eſt point douteux qu'il ne cherchât encore les moyens de la rendre moins prompte ; & je crois qu'il y va de votre honneur à ne pas l'attendre plus long-tems. J'ai, de plus, un motif particulier, & même aſſez preſſant de ſouhaiter que vous ne la reculiez pas ; & même que cette ten-

dresse éternelle que je lui ai si intrépidement jurée de votre part, ait un terme plus court encore que le terme que, tout en la lui promettant, je lui assignois moi-même; & ce motif que vous auriez, je crois, peine à deviner, c'est qu'elle m'a désigné pour votre successeur. C'est-à-dire, que si (ce qu'à la vérité elle ne craint point du tout), vous venez à cesser de l'aimer; ou si (ce qui, comme de raison, lui paroît beaucoup plus probable) vous cessez quelque jour de lui plaire, elle voudra bien me permettre de lui rendre des soins; & que même elle s'engage à les recompenser. Lorsque vous m'avez chargé auprès d'elle de vos intérêts, j'étois fort éloigné de croire que j'aurois à vous prier de précipiter votre inconstance: Praxidice, toute faite qu'elle est pour inspirer le desir, ne prenoit rien sur moi; & j'ai tout sujet de penser qu'elle étoit aussi à mon égard dans la tranquillité la plus profonde. De vous dire comment de cette indifférence respective, nous en sommes tout d'un coup venus à de si tendres arrangemens, c'est ce que je ne pourrois faire qu'avec le secours des conjectures; & je doute fort qu'elle pût, plus que moi-même,

vous dire ce qui l'a déterminée. De toutes les causes que je pourrois donner à un événement si inattendu, la cause que je croirois la plus probable, c'est qu'en lui parlant pour vous, je me suis machinalement si animé ! c'étoit avec tant d'ardeur que je lui baisois les mains, qu'il faut nécessairement & qu'elle en ait conclu que j'avois dans l'ame beaucoup de chaleur ; & qu'une femme ne puisse impunément se faire d'un homme une pareille idée. Quoi qu'il en soit, j'ai surpris dans les yeux de Praxidice une langueur si voluptueuse, & tant de mollesse dans ses mouvemens, que ni mon amitié pour vous, ni même le souvenir de ce que je vous dois, n'ont pu me sauver des charmes d'un moment dont vous êtes plus que personne fait pour sentir tout le danger. Il m'étoit, de plus, pour mon instruction particuliere, de la derniere importance de sçavoir, & si j'expliquois bien les symptomes que je remarquois, & jusques où, d'ailleurs, une femme défendue par un sentiment auquel elle est tout près de céder, & qui, par conséquent, doit la rendre moins accessible aux impressions instantanées, peut se laisser entraîner, soit loin de ce sen-

timent même, soit loin des principes qu'elle se croit; &, par malheur, il n'y avoit qu'une témérité qui pût m'éclairer sur cela. J'en ai donc hasardé une; & la douceur de la résistance que m'a opposée Praxidice n'a pas été la seule preuve que j'aie eue de la sagacité dont j'avois jugé le moment & elle-même. Tout persuadé que je suis cependant, qu'il vous est beaucoup plus important de passer pour le premier vainqueur d'une femme, que de l'être en effet; & qu'en partant d'après cette certitude & le peu d'égards que vous aviez eu pour mes sentimens, dans l'aventure de Théognis, j'eusse pu, sans scrupule, mener Praxidice beaucoup plus loin, vous mettez toujours si peu de philosophie où vous attachez de l'amour-propre, que cette considération, jointe au souvenir, que c'étoit beaucoup moins pour vous que pour moi-même que vous vous étiez embarqué dans cette affaire, m'a forcé de laisser mon triomphe imparfait. Mon audace auprès d'elle, le point où je l'avois poussée & sa propre complaisance avoient dû si peu lui laisser craindre de ma part cette retenue, que je suis fort heureux si elle n'en a été qu'étonnée. Pour tâcher

de m'en justifier auprès d'elle, j'ai feint de me rappeller avec douleur que ce n'étoit qu'après vous qu'elle devoit m'aimer ; &, quelque ridicule qu'un souvenir si déplacé pût lui paroître, quelque désavantageusement qu'il l'ait fait penser de moi (car sûrement elle ne s'en fera pas prise à mon trop de mœurs) je m'y suis si obstinément arrêté, qu'enfin le seul parti qu'elle ait cru avoir à prendre a été de se le rappeller aussi. Je doute fort, pour ne rien dire de plus, qu'en pareille circonstance vous m'eussiez fait le même sacrifice ; &, dans le tems même que je me l'imposois, je ne me le cachois point ; mais je n'en ai pas moins eu la force de me le prescrire. Il m'a été si pénible que ce ne peut être qu'en ne gardant Praxidice qu'autant de tems qu'il en faudra pour qu'on ne puisse douter que vous l'avez enlevée à Axiochus, que vous pouvez le reconnoître. Adieu, je me rendrai ce soir où vous m'attendez.

LETTRE XLV.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

JE crains fort que vous ne prouviez ; & moins de connoiſſance des vues de Sparte, que vous ne vous en ſuppoſez, & pas autant de politique que vous voudriez qu'on vous en crût, lorſqu'en reglant uniquement ſur ce que cette république nous demande, tout ce qu'elle deſire de nous, vous êtes ſurpris que nous aimions mieux nous expoſer à la guerre, que de révoquer le decret par lequel nous dénonçons à Mégare une éternelle inimitié, quand ce n'eſt, ſelon vous, que cette condition qu'elle attache à la continuation de la paix. Je me ſuis trompé ſans doute ; car j'étois au conſeil ; & il ma ſemblé que ce n'étois pas à cela ſeul que leurs prétentions ſont bornées ; mais, pour raiſonner un inſtant comme vous, je veux qu'en effet, la révocation de ce decret ; ſoit tout ce qu'elle exige d'Athenes. Une demande ſi modérée ne cache

t-elle rien dont nous ayons droit de nous alarmer? Quel intérêt si pressant Lacédémone peut-elle avoir à ce que nous rétablissions les Mégariens dans notre amitié, elle qui nous a toujours mieux aimé des ennemis que des alliés, surtout lorsque, comme ceux là, ces ennemis sont à nos portes, & par conséquent, toujours plus à portée que d'autres, de se joindre à elle, dans les ravages qu'aux dépens, à la vérité, de son propre territoire, elle fait si fréquement sur le nôtre? Est-ce le seul amour de la paix qui l'anime à desirer entre les deux peuples une réconciliation si diamétralement opposée à ses intérêts & à ses vues? Mais, elle souffle par-tout le feu de la guerre; & déjà, par ses intrigues redoublées, elle l'a allumé dans tout le Péloponese. N'eût-il, au reste, véritablement question, pour l'avoir cette paix, que de rendre aux Mégariens tous les avantages dont le decret que nous avons lancé contre eux les prive; il suffiroit que ce fût Sparte qui nous imposât cette condition, pour que je fusse toujours d'avis qu'on la rejettât, parce que ce seroit bien moins à notre modération qu'elle attribueroit notre condescendance pour elle, en cet-

te occasion, qu'à la terreur qu'elle auroit cru nous inspirer. Il faut donc, demandassent-ils en apparence, moins encore (car, enfin, ce qu'ils demandent n'est pas si peu de chose qu'ils feignent de le croire, & que vous le croyez) il faut, dis-je, ne leur répondre que les armes à la main, puisque nous ne pouvons leur rien céder volontairement sans les voir tous le jours nous demander quelque chose de nouveau. Mais que dis-je? ils formeroient de nouvelles prétentions! » Peut-être, n'est-ce, diront » ceux qui manquent absolument de » cette prévoyance si nécessaire au sa» lut des états, que la disposition qu'a » Periclés de s'effrayer aisément, qui » lui rend d'une importance si grande » la légere complaisance que les La» cédémoniens exigent de nous, & qui » lui fait en même tems présumer que » ce ne sera pas le seul sacrifice que nous » pourrions avoir à leur faire; car » écoutez leurs ambassadeurs: rien ni » de si simple que leurs propositions, » ni qui annonce moins ce que Péri» clès voudroit que nous crussions » avoir à en craindre «: écoutons les donc ces Spartiates si modérés: *Révoquez*, nous disent-ils, *comme le plus grand obs-*

tacle qu'il y ait à la paix, le decret que vous avez lancé contre Mégare. Ce sont leurs propres termes. Mais s'il en est le plus grand, il n'est donc pas le seul; &, ou Sparte manque singuliérement de logique, ou ce n'est pas là tout ce que vous avez à nous déclarer de sa part: expliquez-vous donc, & sans détour. Si nous consentions à révoquer le décret, aurions-nous la paix? *Oui, si vous consentez, de plus, à l'affranchissement d'Egine, & à lever le siege de Potidée: Non, dans le cas contraire.* Eh bien! Alcibiade, vous voyez à présent que ce ne sera pas le seul intérêt de Mégare qui armera contre nous Lacédémone & ses alliés; & que, fussé-je, comme on le publie, celui de tous qui ai eu le plus de part à ce decret si fameux, je n'en serois pas plus la cause de la guerre, puisque, même en consentant à l'abolir, nous n'en aurions pas la paix davantage. Voilà donc à la fois bien constatés, & le chagrin que Sparte a de nous voir conserver nos conquêtes, & le desir qu'elle a de nous en priver. Cela ne me paroît pas tout à fait de l'équité dont elle se pare; mais, du moins, y reconnoît-on son éternelle jalousie contre nous, & l'esprit qui dirige tou-

tes ses entreprises. Pressez-les, en effet, de motiver ces deux demandes si nouvelles, & en même tems si étranges : qu'ils nous disent, si toutefois ils le peuvent, pourquoi ils exigent qu'Athenes leve le siege d'une ville qui s'est soustraite à son obéissance, & qui, de plus, n'a jamais, de quelque façon que ce pût être, dépendu d'eux. Est-ce parce que ce sont eux qui ont fomenté, & même favorisé sa rebellion ? Egine peut être dans un cas différent : cette république, toujours foible, mais libre avant que nous l'eussions assujettie, peut, dans le desir si naturel de recouvrer sa liberté, avoir engagé les Lacédémoniens à nous demander de la lui rendre ; & nous serions aussi loin de nous plaindre de ce qu'ils l'ont fait, si, quoique nous n'en soyons pas priés par les Hilotes ; mais ayant autant de droit de nous intéresser à eux, que Sparte peut en avoir de prendre le parti des Eginetes, elle vouloit bien, de son côté, rétablir Hélos, & la repeupler de ces infortunés qu'elle fait gémir sous le poids d'une servitude d'autant plus horrible, qu'elle a plus hautement déclaré que cette servitude n'auroit pas de terme. *De quel droit*, nous demanderoient-ils

s'il arrivoit que nous leur fissions une proposition qui ne me paroîtroit pas plus déplacée que la leur, *voulez-vous que nous nous privions de nos esclaves?* Eh! de quel droit vous-même, exigez-vous qu'Athenes rende la liberté à un peuple qu'elle s'est assujetti? Lacédémone doit-elle s'en arroger plus sur les conquêtes d'Athenes, que cette derniere n'auroit à s'en attribuer sur les conquêtes de Lacédémone, si, comme l'autre, cette derniere étoit dans l'usage d'en faire? Mais je veux que leurs armes nous impriment assez de terreur pour que nous leur accordions tout ce qu'ils nous demandent aujourd'hui (& ce seroit, je crois qu'à présent vous-même en conviendrez, leur accorder beaucoup,) pensez-vous qu'ils n'eussent rien de plus à nous prescrire? *Nous voulons*, nous diroient-ils, puisqu'ils osent déjà l'insinuer, *que la Grece soit libre.* Quoi! toute entiere! *Oui, toute entiere; mais*, ajouteroient-ils, s'ils vouloient s'expliquer avec franchise, *c'est beaucoup moins, ainsi que vous-même n'en doutez pas, pour la gloire de rompre ses fers, que nous voulons que vous lui rendiez la liberté, que pour vous voir sans alliés, sans tributaires, sans sujets, retombés*

bés dans l'état de foiblesse dont les grandes vues de Thémistocle vous ont tirés, & dans lequel seulement Athenes peut n'être pas odieuse aux yeux de Sparte. Eh bien! Alcibiade, n'est-ce donc encore que du decret de Mégare, & même d'Egine & de Potidée qu'il est question? Quand je crois devoir refuser la paix que Sparte semble nous offrir à ce seul prix, témoigné-je donc, & aussi peu de prudence, & une opiniâtreté aussi condamnable que vous osez, & trop publiquement pour vous, m'en accuser? J'ai, sans doute, été de l'avis que nous ne cédassions rien à Lacédémone: peut-être même est-ce moi qui ai ouvert celui-là; & comme ce sentiment n'a pas été fondé ni sur la vaine gloire de défendre un decret donc je ne crains point de m'avouer l'auteur, mais sur mon amour pour la patrie, autant que sur la profonde connoissance que j'ai de ses intérêts, le blâme de ceux qui ne se font encore remarquer dans la république que par l'excès de leur inconsidération, n'est pas capable de m'en faire changer. Ce n'est pas que j'ignore que souvent au premier échec que l'on essuie, on croit, quelque juste que d'abord la guerre ait paru, s'y être témérairement engagé, parce que les

hommes sont toujours plus frappés des événemens que des raisons. De-là vient que toutes les fois que la fortune semble les condamner, ils rejettent sur eux tous ses torts, de même que non-seulement ils s'absolvent du projet le plus mal concerté, mais s'en applaudissent, lorsqu'il arrive que le succès le couronne. Pour moi, ce n'est pas ainsi que je sçais juger; & si dans la guerre qui, selon toute apparence, suivra nos refus, la fortune se déclare contre nous, je ne m'en reprocherai pas plus d'y avoir porté mes concitoyens, puisque, sans se déshonorer aux yeux de toute la Grece, ils ne pouvoient céder aux Spartiates; & que ce n'est point le malheur, mais la lâcheté qui avilit. Avec les fausses lumieres qu'on vous a données sur l'état présent des choses, vous serez surpris, sans doute, que je parle de cette guerre, comme n'étant point encore décidée; mais c'est qu'il est vrai qu'à cet égard rien ne l'est encore. Mon avis (& cet avis a été suivi,) a été de répondre aux ambassadeurs de Sparte: *Que nous sommes près de rétablir le commerce entre nous & les Mégariens*, pourvu (ce qu'à la vérité, j'ai cru qu'ils n'accepteroient pas) *que les Lacédémo-*

niens n'interdisent le leur, ni à nous, ni à nos alliés : qu'à l'égard des villes de la Grece, nous laisserons libres celles qui l'étoient lors du dernier traité, si, de leur côté, ils permettent à celles qui sont en leur possession, de se gouverner comme elles le jugeront à propos : que si, dans l'exécution de ce même traité, il arrive quelque différend entre eux & nous, nous mettrons en arbitrage les points contestés, & que nous ne serons pas les premiers à commencer la guerre ; mais que si l'on nous y force, nous tâcherons de la conduire de façon à ne pas être obligés non plus à demander la paix les premiers. Voilà ce qu'il m'a paru convenable de répondre, quoique, sûr comme je le suis que nous ne pouvons éviter la guerre, ou les déshonneur, j'aimasse mieux que nous la commençassions que de l'attendre, parce que l'on attaque toujours avec plus de courage qu'on ne se défend : mais nous avons des citoyens à qui les bravades des Lacédemoniens imposent, ou qui masquent de la crainte des événemens, les liaisons secretes qu'ils ont avec eux ; j'ai à ménager la peur des premiers, & à attendre que le tems nous dévoile les dispositions des autres ; & toutes ces considérations, beaucoup plus que la

crainte qu'on ne me rendît responsable des événemens, ont fondé mon avis. Je ne sçais si vous persisterez dans le vôtre; mais, beaucoup moins encore pour vous contredire que pour vous éclairer, j'ai cru devoir vous rendre compte de tous les motifs qui ont déterminé le mien.

LETTRE XLVI.

ASPASIE AU MÊME.

JE ne suis pas étonnée de ce que vous vous êtes hier permis de me quitter avec l'humeur le plus indécemment marquée. Je n'avois pas besoin de cet emportement de votre part pour apprendre que, rempli pour vous du plus profond respect, il ne vous est pas plus aisé de pardonner que de concevoir qu'on puisse n'en point penser comme vous-même, & vous le dire. Je n'en suis pas plus à remarquer que, de toutes les personnes qui osent ne vous pas trouver aussi fait pour l'admiration que vous croyez l'être, je suis celle en qui cette audace vous choque le plus. Je n'en excepte même

pas Socrate : tout irrité que vous êtes contre lui, de ce qu'il n'admet pas plus que moi la supériorité que vous vous attribuez, vous daignez quelquefois vous souvenir que vous êtes son disciple; &, si ce titre n'empêche point qu'intérieurement vous ne le haïssiez de son obstination à ne pas convenir que vous soyez un si grand homme, il vous oblige du moins à le dissimuler. Avec moi vous ne vous gênez pas tant, par la raison, apparemment, que vous me devez davantage. Je croyois, à ne vous rien cacher, avoir à combattre en vous beaucoup d'erreurs, mais je ne m'attendois point à vous trouver encore plus de vices dans le cœur que je n'avois sujet de vous croire de travers dans l'esprit. Un langage si ferme, & qui, faute de bien connoître l'amour, vous paroîtra incompatible avec lui, ne vous étonne pas moins sans doute, qu'il ne vous offense; mais l'idée que j'en ai, est si différente de l'idée que vous me semblez en avoir, que je ne croirois pas moins manquer au sentiment que vous m'inspirez, qu'agir contre mes propres principes, si comme je vois que vous m'y avez condamné, je n'étois que le premier, & par cela même, le plus vil

100580

de vos flatteurs. Je vous aime : pour que vous ne pussiez point en douter, il devroit suffire que je vous l'eusse dit ; je vous l'ai prouvé ; vous devez en douter moins encore ; mais en consentant à me soumettre à tous vos desirs, j'ai cru ne remplir que le moindre des devoirs que ma tendresse m'imposoit auprès de vous, que le plus sacré & le plus indispensable de tous pour moi étoit de vous dire des vérités que votre naissance, vos richesses, & d'autres considérations que, par égard pour vous, je veux bien ne pas détailler ici, ne permettent pas à la vile foule qui vous environne sans cesse, de vous offrir. Si je vous connois trop pour ignorer combien vivement vous desireriez que je m'abaissasse jusques à la grossir, vous devez, à votre tour, me connoître assez pour ne pas attendre de moi des complaisances que je me reprocherois d'autant plus, qu'en ajoutant à votre orgueil, elles rendroient plus révoltante encore la haute idée que vous avez de vous-même. Vous voudrez donc bien que je laisse à ces lâches adulateurs qui ne cherchent qu'à corrompre votre jeunesse, à vous louer, même de ce que vous faites de plus mal ; & que je ne croie devoir vous apprendre à quel

point vous m'êtes cher, qu'en tâchant de vous prouver combien vous avez encore à faire, je ne dis point pour inspirer ce sentiment d'admiration que vous vous croyez si bien dû, & que, peut-être, jamais vous n'exciterez, mais seulement pour parvenir à mériter l'estime. C'étoit ce qu'hier je voulois discuter avec vous, lorsque, moins impatienté encore de ce que j'avois déjà dit, que, craignant ce que je pouvois encore avoir à dire, vous me quittâtes avec une si scandaleuse brusquerie. Etoit-ce ma faute, cependant, si vous sçavez assez peu ce que c'est que la gloire, pour la confondre avec la rumeur; & si, parce que vous excitez beaucoup celle-là, vous vous croyez couvert de l'autre. Ce ne seroit pas que je blâmasse en vous le desir ardent que, dès vos plus tendres années, vous avez marqué de vous faire un grand nom, si je vous voyois ne chercher la gloire que par les choses qui doivent seules la procurer; mais, comment puis-je l'approuver lorsque je vous vois ne l'avoir mise que dans les ridicules les plus outrés, les éclats les plus révoltans, enfin, dans l'affectation de tous les vices, & de ceux même que peut-être vous n'avez pas encore ? ... Mais laissons là cette these:

aussi bien n'est-ce pas pour la discuter avec vous que je vous écris. Vous m'avez prouvé trop de fois que ce n'est pas à moi qu'il appartient, ou de diriger votre esprit, ou de former vos mœurs, pour que je ne m'épargne pas désormais une peine que tant de désagrémens accompagnent, & qui est constamment suivie de si peu de succès. Aussi découragée de la prendre, que vous le desirez sans doute, je ne voulois vous écrire que pour me plaindre à vous de la façon outrageante dont vous m'avez quittée hier, & qui m'a été d'autant plus sensible que Périclès en a été témoin, qu'il m'en a paru plus blessé. Vous avez (sans le croire peut-être) poussé les choses si loin, qu'il a fallu toute la confiance qu'il a en moi pour qu'il ait pu n'attribuer qu'à votre pétulance ordinaire, à l'ignorance où vous êtes de ce qu'on doit aux femmes, & au ton que vous avez pris auprès de celles avec qui, jusques à moi, vous avez vécu, un manque d'égards si marqué : mais il y a fait trop d'attention, m'a trop vivement blâmée de vous passer de pareils écarts ; & vous connoissez trop sa sagacité pour croire qu'à quelque point que l'opinion qu'il a de moi, l'aveugle, une seconde

ſcene telle que celle dont je me plains, ne lui deſſillât pas les yeux. S'il n'eſt donc pas vrai, comme malheureuſement tout de vous me porte à le croire, que vous ne vous ſoyez permis un éclat ſi ſcandaleux que dans l'intention de l'éclairer ſur la cauſe de mon indulgence pour vous, & de me mettre, par conſéquent, dans l'impoſſibilité de vous revoir, vous ſçaurez, par des égards, que, pour peu que vous penſaſſiez, je n'aurois pas à vous demander, lui faire oublier juſques où vous vous êtes égaré, & combien j'ai moi-même paru peu le ſentir.

LETTRE XLVII.

ALCIBIADE A ANTIPE.

VOUS vous trompiez, mon cher Antipe, beaucoup moins que moi-même, lorſque, malgré tout l'amour que je me croyois pour Aſpaſie, vous m'aſſuriez que ſa conquête étoit infiniment plus néceſſaire à ma vanité qu'à mon cœur; & je tremble que vous ne deviniez l'avenir auſſi-bien que vous avez jugé le paſſé,

quand vous m'annoncez que ni ſes charmes, ni ſa tendreſſe n'empêcheront point que je ne lui faſſe bientôt éprouver le même ſort que toutes celles qui l'ont précédé. Je ſerois, ſans doute, inexcuſable & même à mes propres yeux, de n'avoir eu pour une femme ſi digne à tous égards, de la plus conſtante adoration, que de ſimples deſirs, s'il eût autant dépendu de moi que vous me ſemblez le croire, de rendre ſa paſſion auſſi heureuſe que, de mon aveu même, elle méritoit de l'être : mais vous ne devez pas ignorer qu'il eſt plus aiſé de convenir que l'on n'aime point autant qu'on le devroit, que de ſe donner ce même ſentiment que l'on ſe reproche de n'avoir pas. Peut-être auſſi, à quelqu'excès qu'aille mon inconſtance naturelle, & quelque choſe même que les principes que je me ſuis faits ſur cela, aient dû y ajouter, l'auroit-elle plus long-tems enchaînée, ſi d'abord elle m'eût aimé moins, ou, ce qui, ſans bleſſer de même mon orgueil, auroit également mis à couvert ma liberté, qu'elle eût pu regler ſa tendreſſe ſur ce que j'avois beſoin qu'elle m'en montrât ; & qu'enſuite elle m'eût dit un peu moins ſouvent, combien, par ma façon de penſer, je ſuis indigne d'un

cœur tel que le sien. Je conviens sans peine qu'en croyant, & que l'on ne peut l'aimer trop, & qu'on ne sçauroit, moi, m'aimer trop peu, elle ne se fait pas plus de grace, qu'elle ne me fait d'injustice : convenez à votre tour, que ces deux vérités qu'elle me présente sans cesse, ne pouvoient, à la longue, m'inspirer que le plus mortel des ennuis. J'aurois encore desiré que, si c'étoit toujours en vain que je voulois l'abuser sur ma conduite, elle me permît quelquefois de me flatter d'y être parvenu, & qu'elle ne m'écrasât pas continuellement du poids de sa sagacité. Différentes expériences m'ont convaincu que j'ai de quoi tromper les femmes ; comme même, en général, elles sont plus défiantes qu'éclairées, nous avons, pour y réussir, besoin de beaucoup moins d'art qu'elles ne font l'honneur de le supposer ; mais, quelque bien que je sçache jouer l'amour, quelque ressemblant que je sçache lui rendre le desir, quelque abondant que je sois en ruses, quelque variété, enfin, qu'il y ait dans les miennes, jamais il ne m'a été possible de mettre un seul instant en défaut la pénétration d'Aspasie. Quelques exemples pris au hasard, non seulement vous prouveront ce que j'avance, mais pour

ront vous faire juger de la justice de mes plaintes, du désagrément de ma situation, & de toute l'impatience qu'elle doit me causer.

Nous eûmes ensemble, il y a quelques jours, une scene affreuse. Vous allez croire, sans doute, que ce fut à la découverte qu'elle fit d'une nouvelle infidélité de ma part, que je la dûs: vous vous tromperez. Je lui avois écris le matin une lettre que je croyois infiniment tendre, & dont, par conséquent, il étoit naturel que je me flattasse d'être remercié: j'arrive dans cette espérance: point du tout: c'est pour essuyer, au sujet de cette même lettre, une des plus vives querelles qu'elle m'ait jamais faites: de mes jours, je n'ai, je l'avoue, été si confondu! *L'esprit & le desir*, disoit elle, *& non l'amour, l'avoient écrite*: plaisante distinction! & qu'au reste, il n'y avoit qu'elle qui pût la faire: car cette lettre si condamnée étoit d'une chaleur, d'un emportement à la faire prendre à toute autre, pour l'ouvrage de la passion même? Non: je m'étois trompé. *Beaucoup d'habitude à la galanterie & des tournures d'une imagination ardente, des sens bien disposés*: c'étoit pour qu'elle n'y trouvât que cela, que je m'étois donné tant de

peine ; concevez-vous rien de plus revoltant ? Ce qui me piquoit le plus, c'est qu'en même tems qu'elle se plaignoit du peu de sentiment qui regnoit dans cette même lettre, elle me prouvoit combien il y avoit de justice dans ses reproches, en la composant, comme, disoit-elle, je l'aurois faite, si c'eût été l'amour qui me l'eût dictée ; & je confesse que j'étois étonnée de tout ce que le sien lui faisoit trouver sur une matiere qui m'avoit paru d'une aridité si grande. Convaincu donc, du tort horrible en amour, de n'écrire qu'avec des desirs, & de l'esprit, après m'être, cependant, récrié en termes vagues sur le tort qu'elle me faisoit, je voulus faire succéder aux plaintes les plus tendres caresses ; mais les secondes lui parurent aussi peu à leur place, que les autres lui avoient semblé peu fondées. Enfin, ne sçachant plus qu'employer, je me mis à pleurer ; & je puis, je crois, dire, sans trop d'amour-propre, que personne ne peut ni avoir de plus belles larmes, ni en répandre avec autant d'abondance & de facilité que moi. Prosterné aux genoux d'Aspasie, j'inondois ses mains de mes pleurs, & ces pleurs étoient accompagnés de sanglots à faire croire que ma douleur alloit m'étouffer ; mais

la cruelle, trop persuadée pour son propre bonheur, qu'une sensibilité si grande n'est pas de mon caractere, me fixant avec autant de sang froid, que je m'étois flatté de lui causer d'émotion! *Assurément!* me dit-elle de l'air du monde le plus dédaigneux, *il faut convenir que c'est un bien beau talent que le talent de répandre tant de larmes sans être affligé.* Vous pouvez juger de-là, à quel point, quelqu'aimable qu'elle puisse être d'ailleurs, une femme qui vous laisse si peu de moyens de l'abuser, doit être insupportable.

Hier, banni de sa présence par une nouvelle tracasserie de sentiment (car il n'y a rien, graces aux dieux! qui n'en fasse naître une entr'elle, & moi) j'allai, malgré les défenses réitérées qu'elle m'avoit faites d'oser jamais me présenter devant elle, me promener dans ses jardins. Quoique son premier soin, en m'y appercevant, eût été de me faire signe & qu'elle n'y descendroit pas, & qu'elle ne vouloit point me voir, j'étois sûr qu'elle ne pourroit jamais prendre sur elle de m'y laisser long tems seul: peu de tems après, en effet, elle y parut: ainsi, quand je l'aurois assez aimée pour que sa vue m'eût causé quelque trouble, plus je l'attendois, moins ce mouvement

devoit être marqué ; mais, à force de recherches & de soins, je suis, depuis peu de jours, parvenu à me faire battre le cœur avec une violence inexprimable, lorsque j'ai besoin de persuader à une femme qu'elle fait sur moi une forte impression. Vous sentez bien que je n'eus garde de négliger une si favorable occasion, & d'employer le nouveau talent que je venois d'acquérir, &, s'il se pouvoit enfin, de me procurer l'honneur de tromper Aspasie. Après avoir donc mis dans mes yeux l'expression la plus tendre, lui avoir dit tout ce que je crus de plus fait pour la convaincre tout à la fois de mon amour & de mon repentir, & l'avoir trouvée à ces deux égards aussi incrédule qu'elle l'est ordinairement, pour toute réponse je lui portai la main sur mon cœur. Elle fut d'abord étonnée de l'extrême agitation qu'il lui dénotoit ; & dans son premier mouvement, elle ne put, ou n'osa y soupçonner de l'artifice ; mais, par malheur pour tous deux, elle s'avisa de me regarder en face ; &, soit que sa défiance naturelle la guidât, ou que mes yeux ne lui confirmassent pas ce que sembloit lui dire mon cœur : Ah ! malheureuse ! s'écria-t-elle, après un moment de silen-

ce, *helas! il a découvert une nouvelle façon de tromper!*

Je fus si confondu de cette nouvelle preuve de sa sagacité, que d'abord il me fut impossible de lui répondre, & qu'après il ne me le fut pas moins de lui répondre comme je l'aurois dû. Des reproches froids & amers sur son injustice furent tout ce qui se présenta à mon esprit. Si c'étoit le moyen de faire couler ses larmes, ce n'en étoit pas un de calmer ses craintes? Que vous dirai-je? Nous nous sommes séparés brouillés; mais, qu'avec une femme de ce caractere, il y a loin de la brouillerie à la rupture!

LETTRE XLVIII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

JE ne vous demanderai de ma vie compte de vos idées, &, beaucoup moins encore de vos sentimens. Ce que vous m'avez dit aujourd'hui, ce que vous avez refusé de me dire, l'état où vous m'avez mise, la tranquillité dont vous m'y avez laissée; la dure-

té, pardonnez-moi le terme, avec laquelle vous m'avez refusé un sacrifice qui, même ne m'eussiez-vous pas dit vrai, devoit vous coûter si peu, mais que les circonstances me rendoient si nécessaire; tout enfin, ne m'éclaircit que trop de mon sort. *Il ne l'aime pas*, me dit-il, & c'est moi! moi qui l'adore, moi que, peut-être, il devroit aimer! moi qui ne lui demande qu'une heure, que la crainte de lui déplaire en le retenant m'auroit, sans doute, fait abréger! c'est moi qu'il quitte impitoyablement pour la chercher! Ah dieux! ... Quelque affreuse que soit ma destinée, quelque douloureuse que me soit l'impression que me cause cette horrible preuve de votre inconstance, ne craignez point que je veuille ni m'en plaindre, ni vous la reprocher. Non: je ne veux simplement que vous conjurer de ne pas ajouter à la douleur à laquelle je sens que je succombe en ce moment, la douleur de vous irriter de nouveau; & cela seroit indubitablement si je vous voyois. Ce ne sont pas mes discours que je crains, je sens, & ne le sens que trop, que rien n'aura jamais le pouvoir de m'arracher un mot qui puisse vous offenser; mais je sens,

avec la même certitude, que rien ne pourra non plus m'arracher le trait dont vous venez de me percer. Oui, j'en ai l'ame déchirée ; mais, encore une fois, mon intention n'est pas de vous faire des reproches : je veux, au contraire, me persuader que je mérite toute l'horreur de ma situation : il m'est bien moins cruel d'avoir à me plaindre de moi-même que de croire que j'aie à me plaindre de vous. Mais, quelque méritée cependant que je la suppose cette situation dont aucun terme ne pourroit rendre l'horreur, je n'y suis pas moins sensible. Je n'aurois pas plus la force de vous deguiser la douleur où vous me plongez, que vous n'auriez, vous, la patience d'en soutenir le spectacle. Au nom des dieux ! ne vous exposez pas à une scene qui vous seroit aussi désagréable qu'elle me seroit inutile. Laissez, abandonnez une infortunée qui ne peut plus que troubler votre tranquillité ; & qui, en ce moment même le plus cruel de sa vie, dans cet instant où vous lui faites de son existence le plus horrible supplice, craint encore au dessus de tout, le malheur de vous être odieuse. Adieu : dans quelque tems, peut-être, serai je en état

de vous écrire avec plus de ſuite que je n'en ſens actuellement dans mes idées : ne craignez pas la lettre dont je vous menace : mon intention n'eſt ni de vous tourmenter, ni même de me plaindre; mais de tâcher de vous convaincre que ſi, comme vous avez eu la barbarie de me le faire entendre, je me ſuis attirée le malheur qui m'accable, c'eſt, du moins, par un ſentiment dont la violence & la ſincérité auroient dû m'empêcher à jamais de l'éprouver. Adieu ; ne me faites point de réponſe : ſans le vouloir, même ſans vous en douter, vous m'écririez, ſans doute, du ton dont vous venez de me parler; & je n'ai pas la force de le ſupporter davantage : la meilleure preuve que je puiſſe vous en donner, c'eſt que je le redoute plus encore que votre ſilence.

LETTRE XLIX.

SOCRATE AU MÊME.

PERSUADÉ depuis quelque tems que les hommes, en général, & mes concitoyens en particulier, ont toujours raison, au lieu de commencer, selon mon ancien usage, par tourner en ridicule le goût effréné que nous avons aujourd'hui pour nourrir des cailles, & la haute considération dont jouissent parmi nous ceux qui sçavent leur donner ce degré d'embonpoint qu'ont déterminé les amateurs, j'ai cru devoir philosophiquement rechercher les causes de l'un & de l'autre. *Car*, me suis-je dit, *de ce que je ne découvre du premier coup-d'œil, ni comment il peut y avoir à nourrir des cailles, une sorte de volupté, ni la raison de la gloire que l'on attache à les sçavoir engraisser au gré des curieux, oserai-je inférer qu'il ne se peut pas que les premiers y trouvent du plaisir, & que les seconds y acquierent de la gloire ? Non, sans doute : cette conclusion seroit tout à*

à la fois impertinente & déraisonnable. D'après ce raisonnement, & la résolution que j'avois déjà formée de ne jamais parler de quelque chose que ce fût, que je ne l'eusse, autant qu'en elle même la chose pourroit me le permettre, auparavant éprouvé, je me suis mis à mon tour à élever des cailles. Si, par le malheur de ma constitution, apparemment, qui ne m'a donné pour ces oiseaux aucune sorte d'attrait, j'y ai trouvé assez peu de plaisir pour ne pas comprendre comment tant d'autres y en prennent, je suis en revanche, soit par la constante application que j'y ai mise, soit par l'aptitude que, sans que j'en sçusse rien, m'y avoit donnée la nature, parvenu à posséder cet art, au point que je pourrois le disputer à ce Midias qui s'y est fait une si haute réputation. Quel parti pensez-vous que j'aie pris alors? d'aller dire à mes concitoyens qu'il n'y a point du tout de plaisir à nourrir des cailles, & qu'à sçavoir leur donner ce juste degré de rondeur qu'ils leur desirent, il n'y a pas plus de gloire? Ne leur apportant pour toute preuve sur le premier de ces points que ma propre sensation; & sur l'autre, que mon préjugé, n'au-

roient-ils pas été fondés à me répondre qu'ils n'étoient obligés ni de sentir, ni de penser comme moi? Cette réflexion qui m'a paru sensée, & la certitude qu'en m'élevant contre le goût qui regne aujourd'hui, je ne ferois qu'accroître le nombre de mes ennemis, m'ont donc déterminé au silence. J'ai plus fait encore : considérant que le seul moyen de me rendre utile qui me restât, étoit de faire part au public de tout ce que j'avois appris sur l'art de nourrir les cailles, je me suis déterminé à ouvrir un cours sur cette matiere : hier, je l'ai commencé ; & j'ose dire que j'ai été bien dédommagé par l'attention & les applaudissemens de la plus grande partie de mes auditeurs du tems que j'avois employé à l'approfondir : mais vous jugerez mieux, par ce qui vient de m'arriver, que par tout ce que je pourrois vous dire, du succès avec lequel je l'ai traitée, & de l'étendue de la confiance que j'inspire.

Antigemes, cet homme à peu près aussi fameux dans cet art que le grand Midias lui-même, qui, par le plus grand hasard du monde, étoit présent à ma leçon, convaincu par la finesse de mes observations, que j'étois en cette

partie un des premiers hommes de mon siecle; mais craignant que la modicité de ma fortune ne me permît pas de continuer mes expériences, vient de m'envoyer, avec trois douzaines de cailles, de quoi les nourrir somptueusement. Pour que je pusse même prouver mieux par les faits, la sûreté de la méthode que la veille il m'avoit entendu prescrire, il a eu soin que les cailles qu'il m'envoyoit, fussent de la maigreur la plus horrible.

Ce présent tout magnifique qu'il est, ne m'a flatté que parce qu'il me met en état de réparer la perte que Thrazylle vient de m'apprendre que vous aviez tout nouvellement faite de la plus grande partie des vôtres, & à laquelle vous avez été si sensible, que, depuis deux jours vous n'en avez point fermé les yeux. Quoiqu'entre nous je n'aie point trouvé dans les cailles de raisons de s'y attacher avec cette violence, je n'en conçois pas moins l'état où vous met un malheur que les soins assidus que vous en prenez, & les connoissances que vous avez acquises en cette partie, ne devoient pas vous laisser prévoir. Daignez donc accepter les cailles d'Antigenes: je me flatte qu'en les

voyant ; loin d'avoir de quoi m'accuser de vous avoir exagéré leur état, vous croirez, au contraire, qu'on ne pourroit dans toute l'Attique, en trouver de plus dignes des soins d'un amateur, ni qui fussent plus propres à lui faire un nom. A l'égard de votre affliction actuelle, loin d'entreprendre de vous en consoler, je crois devoir, sans balancer, la mettre au nombre de ces douleurs que le tems seul peut adoucir. Il n'y a guere que vous, Antigenes, & Midias qui puissiez sçavoir à quel point il est affreux de se voir enlever, tout d'un coup, des oiseaux de qui l'éducation nous avoit coûté les plus grandes peines, & qui n'étoient pas moins l'objet de notre gloire que le sujet de nos plaisirs ; mais aussi, pouvez-vous vous vanter de le sçavoir bien.

Adieu, mon cher & trop malheureux Alcibiade : quelque pressé que je sois de vous revoir, ce ne sera point dans un moment où vous êtes si peu en état de vous livrer aux douceurs de la société, que je vous solliciterai de vous y rendre. Si, cependant, il vous arrivoit de croire que les consolations de vos amis pussent, dans une infortune si cruelle, vous être de quelque secours ;

cours; & qu'en conséquence, vous en souffrissiez quelques-uns auprès de vous, je me plais à penser que vous voudriez bien vous souvenir que vous n'en avez aucun, ni qui vous soit plus attaché que moi, ni qui partage plus sincérement votre douleur.

LETTRE L.

ASPASIE AU MÊME.

JE me flatte que cette lettre vous trouvera plus disposé à m'entendre que vous ne l'étiez quand vous m'avez quittée, & que vous voudrez bien m'accorder la grace de faire à tout ce que je vous dirai, l'attention la plus sérieuse. Votre tranquillité actuelle, & le bonheur de ma vie en dépendent également; & si la derniere de ces considérations peut n'avoir pas de quoi vous toucher, je crois avoir peu à craindre que l'autre n'obtienne point de vous ce que je vous demande. Faites donc, je vous en conjure, autant d'efforts pour réprimer cette impatience qui, si elle ne vous est pas naturelle, vous est, du moins bien familiere avec moi,

que j'en ferai moi-même pour écarter tous les mouvemens d'une passion trop aveugle pour n'être pas emportée, & par cela même, injuste peut-être. Daignez donc m'écouter, non comme une maîtresse qui vous adore, parce qu'à ce titre je n'en trouverois que moins d'accès auprès de vous, mais comme une amie qui vous estime, & qui vous chérit, & à laquelle vous ne pouvez, sans la plus cruelle injustice, refuser votre amitié & votre confiance. Quelque cruelle que soit pour moi la confidence qu'hier, enfin, vous m'avez faite, le premier mouvement passé qui, je l'avoue, a été d'une violence inexprimable, elle m'a causé tout le plaisir dont l'état où vous me réduisez, pouvoit me laisser susceptible. Il y avoit long-tems que j'exigeois de vous de ne prétendre plus à me cacher rien, parce que, dans ma façon de penser, votre confiance m'étoit de la nécessité la plus absolue, & qu'en même tems je croyois que, de tous les sentimens que vous pouviez me devoir, c'étoit le sentiment qui devoit vous coûter le moins. Je vais, par le plus sincere des aveux, vous prouver & que je mérite cette même confiance, & qu'il vous étoit inutile de me la refuser.

Vous avez trop d'esprit, & ne m'en croyez point assez peu pour que le silence que ma soumission à tous vos desirs, même à ceux qui me rendoient le plus à plaindre, m'a fait long-tems garder, ne vous ait paru que l'effet de ma crédulité. A quelque point que l'évidence fût contre vous, je vous voyois obstiné à me persuader : il ne se pouvoit pas que vous y parvinssiez ; mais, tant pour votre satisfaction que dans le dessein d'éviter entre nous des querelles qui, par la façon dont votre cœur s'y montroit, finissoient toujours par percer le mien, je feignois une conviction que j'étois bien loin, & que j'eusse été trop heureuse d'avoir. C'est la seule fausseté que vous ayez à me reprocher, & la seule en même tems dont vous puissiez me trouver jamais coupable, à la réserve, cependant, d'une autre dissimulation dont je vous ferai bientôt l'aveu : mais il faut auparavant que je vous dise que vous ne m'avez pas un seul instant abusée. J'ai, vous le sçavez, sur vos plus légers mouvemens une pénétration qui m'a souvent plus encore mise au désespoir, qu'elle ne vous a impatienté. J'ai, pour ainsi dire, pressenti le moment où vous avez commencé à vous éloigner de moi : je vous ai vu,

lors même que vous vous flattiez encore que je ne voyois rien, des retours, des remords: je vous ai vu, ou du moins j'ai cru vous voir combattu par votre reconnoissance, par votre tendresse même: car, comme je ne consulte actuellement ni le désespoir d'un amour malheureux, ni le dépit de l'amour-propre offensé, je conviens sans peine, qu'au travers de tous vos égaremens, & de tous les sujets que vous me donniez de douter que je vous fusse chere encore, j'ai cru voir ces différens mouvemens vous agiter tour-à-tour. Ce sont donc eux, & non pas moi qui vous ont tourmenté; ce sont eux qui vous ont enfin forcé de m'ouvrir votre cœur. Ah! que ne l'avez-vous fait entiérement! qu'une demi-confidence, qui ne pouvoit servir qu'à me prouver combien de choses vous me cachiez encore, étoit pour moi un supplice cruel! mais je ne crois pas devoir vous la reprocher: la pitié seule vous a sans doute empêché de m'en accorder davantage: vous craigniez de donner la mort à une infortunée qui ne vit que pour vous; & cette crainte seule aura pu mettre des bornes à votre sincérité. Je le suppose, du moins, & bien plus pour moi qui, sans mourir de douleur;

ne pourrois vous croire capable de fausseté, que pour vous à qui, peut-être, il est indifférent que j'aie de vous bonne ou mauvaise opinion. Quelque desir, toutefois, que j'eusse de vous croire, & quelque peine que vous prissiez à me persuader, je voyois, malgré vous, & bien plus encore, malgré moi-même, que, supposé que vous n'eussiez point pour Thrazyclée, plus de goût que vous ne m'en vouliez avouer, vous aviez formé avec elle une sorte de liaison qui, en réduisant beaucoup ici l'impression que j'en devois recevoir, ne pouvoit qu'inquiéter infiniment mon cœur. Comment (en partant d'après ce que vous m'en disiez, me demandois-je cent fois le jour), se peut-il que je sois l'unique objet de sa tendresse, & en même tems la victime du sentiment que, sans le partager, il inspire à une autre? Il ne l'aime point; il jure qu'il n'a même pas pour elle ce goût qui, sans mériter le nom d'amour, le supplée si fréquemment; il ne peut pas plus se dissimuler l'horreur de ma situation, que moi désavouer qu'elle ne l'afflige! il voit combien une rupture si indifférente pour lui, seroit essentielle, je ne dis pas à ma tranquillité seulement, mais à ma vie

même ! & pourtant il me laisse souffrir, il me laisse même mourir, plutôt que de rompre un lien qui, si je dois l'en croire, lui pese au delà de toute expression ! Voilà quelles étoient les réflexions cruelles qui, sans relâche, me poursuivant, mettoient mon esprit à la gêne, mon cœur à la torture, & vous mettoient vous-même dans l'impossibilité de me rassurer. J'en appelle à votre équité : étois-je fondée à les faire, ou, à moins que d'être dépourvue de sens, pouvois-je ne les faire pas ? Il n'a cependant pas, je vous le jure, tenu à moi de vous les sacrifier. Lorsque j'ai vu que vous me vouliez aveugle, j'ai humainement fait tout ce que j'ai pu pour m'aveugler : mais tout ce que j'ai pu obtenir de moi-même (& c'étoit, croyez-moi, en obtenir beaucoup), a été de renfermer & le desir, & le besoin que j'avois d'un éclaircissement que je voyois que vous vouliez éviter, & que, par conséquent, j'étois déterminée à ne vous demander jamais. Je vous le demande aujourd'hui, parce que la confiance que vous m'avez marquée, m'en inspire assez pour me flatter que je le puis sans risquer de vous blesser. Je vous conjure donc, & par tout ce qui peut vous tou-

cher, de continuer à m'ouvrir votre cœur, de me l'ouvrir même entiérement. L'incertitude eſt pour moi le plus horrible des maux : au nom des dieux ! tirez moi-de l'état où je ſuis. Si vous pouviez imaginer à quel point j'aurois beſoin de votre confiance! ce qu'elle diminueroit de l'amertume de ma douleur ! ce qu'elle ôteroit à l'horreur de ma ſituation ! je ne craindrois pas que vous héſitaſſiez à me l'accorder ſans réſerve. Songez que c'eſt comme un bien qui m'eſt dû, comme le ſeul prix de mes ſentimens que je vous le demande : ſongez, enfin, combien il me ſeroit affreux d'être trompée par vous ! Ah ! vous ne ſçauriez concevoir ni combien je le redoute, ni toute la terreur que j'en ai eue ! combien l'eſtime que j'ai pour vous m'eſt précieuſe ! combien, enfin, je craindrois de voir bleſſer des ſentimens qui me ſont tout à la fois, & ſi chers & ſi néceſſaires ! montrez-moi donc le fond de votre ame : je ſuis digne de ce que j'exige : ce n'eſt jamais ſans le déſeſpoir le plus violent que je la pénetre malgré vous : l'aveu que je vais vous faire vous le prouvera.

Vous conviendrez qu'il n'y avoit rien de moins conſéquent que vos actions, &

vos discours. Comment, en effet, pouvois-je concilier le plaisir que vous vouliez que je vous crusse à me voir, avec l'empressement que vous aviez toujours à me quitter. Quelquefois, ah ! trop souvent, sans doute ! je ne pouvois vous cacher le desir que j'avois de vous arrêter : vous aviez beau feindre de ne le pas saisir, je voyois, je sentois qu'il ne vous échappoit point : toutefois vous me quittiez : pour qui ? pour des amis ! Quand ils vous auroient été aussi chers qu'il est possible que des amis le soient, auroient-ils dû m'être toujours préférés ; & pouvois-je même croire qu'ils me le fussent ? Mille fois je vous ai, mais vainement, supplié de ne pas m'en imposer : mille fois, & avec tout aussi peu de succès, j'ai voulu m'en imposer à moi-même. Lasse de ne pouvoir pas plus sur vous que je ne pouvois sur moi, je me suis enfin déterminée, quelque danger même que par ma position il y eût pour moi, à faire observer vos marches ; & je ne doutois point que je ne fusse instruite, avec la derniere exactitude, de tous les pas que vous auriez faits. Le croiriez-vous ? il n'y avoit rien que je redoutasse plus que ces mêmes lumieres que j'avois cherché à me procurer. Ce

que je craignois, n'étoit pas que l'on m'apprît que vous auriez vu Thrazyclée, puisque je ne doutois pas que vous ne le fissiez ; mais je cragnois plus que la mort même que, sur le prétexte spécieux de ménager ma délicatesse, vous crussiez ne devoir point me l'apprendre. Je sentois que, quelque douloureusement que j'en pusse être affectée, je vous le pardonnerois ; mais je sentois aussi distinctement que, jamais, malgré tout l'empire que vous avez sur moi, vous ne pourriez effacer l'impression cruelle que j'en recevrois : car, plus je vous aime, plus je vous préfere à moi, plus je serois, s'il le falloit, disposée à me sacrifier pour vous, plus il m'auroit paru à vous de la derniere indignité de payer, par de la fausseté, des sentimens aussi tendres, aussi vrais, aussi incompréhensibles même que le sont les miens. Voilà pourquoi il n'y eut hier rien que je ne tentasse pour prévenir l'horreur de me voir réduite à me défier de votre véracité, ou, pour parler plus juste, à ne pouvoir plus compter dessus ; pourquoi je vous pressai avec tant d'ardeur, à me déclarer ce que, même avant les bruits publics, mes propres pressentimens ne m'avoient que trop appris ; pourquoi,

enfin, je m'obſtinai à vouloir tenir de votre propre bouche, ce que, malgré vous, j'allois infailliblement ſçavoir de la bouche d'un autre. Ce n'étoit (comme d'après l'opiniâtre réſiſtance que vous opposâtes long-tems à mes efforts, j'ai dû inférer que vous l'imaginiez ;) ni la curioſité, ni même la jalouſie qui me guidoient, mais le ſeul deſir de vous trouver auſſi eſtimable que je deſirois que vous fuſſiez. Je ne me trompois pas au point de croire que les confidences que vous auriez à me faire, ne fuſſent pas horribles pour moi; mais j'étois auſſi sûre que, quelles qu'elles puſſent être, il ne ſe pouvoit que vous me portaſſiez de coup plus ſenſible que le coup que je voulois éviter. Je ne vous déguiſe, comme vous voyez, rien de mes plus ſecrets mouvemens : ne ſoyez point, de grace, moins ſincere que moi : vous le pouvez : ce n'eſt pas le caprice du cœur qui décide la confiance, c'eſt l'eſtime ſeule qui la donne; & ſi ce ſentiment peut ſe mériter, je crois que vous ne pouvez, ni ne pourrez même jamais me refuſer la vôtre.

Peut-être êtes-vous arrêté par la crainte que je n'exige de vous, que vous me ſacrifiez Trazyclée : ſi céla eſt, vous

ne me rendez pas justice. Hélas ! je souffrirois plus que vous-même, des sacrifices que vous pourriez me faire. Je veux seulement, pour notre tranquillité respective, que vous me disiez pourquoi vous ne me faites pas celui-là. Si vous l'aimiez, je n'aurois pas besoin de vous demander la raison de la préférence que vous paroissez lui donner sur moi. Si même elle vous inspiroit seulement, ou du goût, ou quelque chose de moins encore, mais enfin, qui, tout foible que ce mouvement pourroit-être, vous y feroit tenir, quoi qu'il pût m'en coûter, je prendrois sur moi de vous le laisser user sans m'en plaindre; mais s'il est vrai qu'elle ne fasse pas sur vous plus d'impression que vous ne me dites, pourquoi la tant ménager! Qu'avez-vous à en craindre? Seroit-ce pour moi que vous seriez si alarmé? Sçait-elle le malheureux amour que vous m'avez inspiré? La cruauté de ma destinée m'auroit-elle, enfin, livrée à sa discrétion? Cela, je l'avoue, seroit affreux; mais, s'il se peut, il me le seroit encore plus de l'imaginer comme je fais depuis longtems, sans oser vous le dire, que d'apprendre de vous si mes craintes à cet égard, sont fondées ou non. Adieu: je suis

plus abattue que je ne pourrois vous l'exprimer, tant de la ſituation où vous mettez mon eſprit & mon cœur, que d'avoir écrit ſi long-tems. Si, ce que je ne crois point qui ſe puiſſe, cette lettre a le malheur de vous déplaire, ne me voyez pas demain, ou même ne me rendez votre préſence que quand vous ſerez dans un état plus calme; & en attendant que vous puiſſiez décider mon ſort (car je ne puis, ni ne veux être toujours heureuſe ou malheureuſe à demi,) vivons enſemble comme ſi l'amour ne nous eût jamais unis. Comptez ſur toute ma tendreſſe, & ſur toute mon eſtime; & laiſſez-moi jouir à mon tour de votre confiance & de votre amitié..... Dieux! que cette ſoirée eſt différente de celle que je paſſai hier! Comment pouvez-vous avoir la barbarie de me combler de tant de joie, & de m'accabler de tant de douleur!.... Ma tête ſe trouble: vous ſçavez que tout ce que j'exige de vous, eſt que vous me faſſiez de vos diſpoſitions l'aveu le plus ſincere, & de m'éclaircir des contrariétés que je ne ſçaurois comprendre, & du moins, de me rendre tranquille, s'il ne vous eſt pas poſſible de me rendre heureuſe. Se pourroit-il que vous me le refuſaſſiez! ſi cela

eſt, vous ne m'avez jamais aimée ! Ah ! ſeroit-ce cela que vous voudriez que je cruſſe.

LETTRE LI.

ALCIBIADE À THRAZYLLE.

JE ne ſuis point ſans quelque crainte d'avoir encouru votre indignation. Je viens dans l'inſtant, non de quitter indécemment Thrazyclée, mais de la ſupplier de vouloir bien oublier que j'ai joui du bonheur de lui être cher. J'ignore ſi c'eſt ſon indiſcrétion ou la curioſité que j'inſpire, & qui ne permet pas que celles mêmes de mes démarches qui devroient en exciter le moins, ou que je deſirerois le plus de cacher au public, que je dois en accuſer ; quoiqu'il en ſoit, Aſpaſie eſt inſtruite ; &, toutes réflexions faites, Thrazyclée eſt ſans doute la ſeule à qui je doive m'en prendre, puiſque j'ai ſi bien ſçu dérober à la premiere ma liaiſon avec Praxidice. Par une ſingularité dont je doute qu'Aſpaſie pût plus aiſément que

moi-même rendre compte, cette Thrazyclée pour qui elle n'a que le plus profond mépris, la tourmente à un point que je ne pourrois que difficilement vous exprimer. J'étois, comme vous sçavez, dans l'intention de ne convenir jamais avec elle de cette infidélité, en fussé-je même convaincu ; & y persister eût été sans doute ce que j'aurois pu faire de mieux ; mais elle m'a tant assuré que l'unique chose qui pût lui faire croire qu'elle n'étoit pas aussi bannie de mon cœur que cette fantaisie de ma part lui donnoit sujet de le craindre, étoit de la lui avouer, qu'enfin, par une foiblesse que je suis loin de me pardonner, je me suis déterminé à lui en faire la confidence. De tous les effets que ce même aveu qui, disoit-elle, pouvoit seul la tranquilliser, a produit sur elle, le premier a été de soupçonner que je la trompois quand je lui jurois que je n'aimois point du tout Thrazyclée ; & que, pour m'être prêté quelques instans aux vues que cette derniere avoit eues sur moi, je ne lui en étois pas à elle moins tendrement attaché. *Car si je l'eusse aimée autant que je l'en assurois, comment m'eût-il été possible de m'engager avec une autre,*

quelque passagérement même que ce pût être ? Mais vous sçavez trop quelle est sur cela leur façon de raisonner, pour que j'aie besoin de vous répéter les discours d'Aspasie. Le second de ces effets a été d'exiger de moi le sacrifice de Thrazyclée ; le dernier, enfin, de s'étonner que je pusse balancer à lui accorder une chose si nécessaire au bonheur de sa vie, & qui devoit en même tems, si je lui disois vrai, ne rien coûter au bonheur de la mienne. Que vous dirai-je ? las de joindre au désagrément de vivre avec l'une, le tourment que me faisoit éprouver la jalousie de l'autre ; n'ayant, peut-être, pas plus d'amour pour celle à qui je fais le sacrifice, que pour celle que je sacrifie ; mais entraîné malgré moi par je ne sçais quel respect pour son sentiment, dont il ne m'est pas possible de triompher, j'ai cru ne pouvoir sortir de la fâcheuse situation où je m'étois mis, qu'en lui accordant ce qu'elle exigeoit de moi. Périclès a pourtant raison, quand il dit qu'il y a bien moins à gagner qu'on ne pense, à être un fat. Je ne pourrois, en effet, vous dire combien, soit par elle-même, soit par toutes les précautions que j'étois obligé de prendre pour cacher à Aspasie cette in-

fidélité, Thrazyclée m'a fait éprouver de contrainte & d'ennui. J'en reçois dans l'instant une lettre où elle m'assure que, même le voulût-elle, il lui seroit *du dernier impossible* de survivre à mon inconstance. Comme, quoi qu'elle en dise, je ne vois point de raison pour que la mienne ne lui soit plus funeste que ne le lui a été l'inconstance de tant d'autres, c'est sans inquiétude, & sans trouble que j'attends ce qu'il plaira aux dieux d'ordonner de son sort. Je n'ai, de mes jours, je crois, reçu de lettres de ce genre où il y eût plus de mots, & moins d'idées, & où le désespoir fût plus froid & eût l'air plus faux: elle m'y invite tendrement, selon l'usage, à aller jouir *du plaisir, bien digne d'un cœur aussi barbare que le mien, de la voir expirer*; mais dans la crainte assez bien fondée qu'elle ne s'en tînt à ces évanouissemens, auxquels, malgré l'habitude, où elle est de les jouer, elle n'est pas encore parvenue à donner l'air de la vraisemblance, je lui ai simplement répondu que je n'avois point pour les spectacles funebres autant de goût qu'elle m'en supposoit, & je la laisse impitoyablement dans l'embarras de mourir toute seule. Je ne m'en flatte pas davantage que les nouvelles que je

viens de recevoir d'elle, ſoient les dernieres qu'elle m'en donne. Les dieux vous préſervent, ſur tout des choſes d'une femme qui croit bien écrire, & s'abuſe quand elle le croit ! Celle-là qui, ſans avoir aucun des ſentimens de l'amour, en connoît toutes les minuties, & les obſerve avec une régularité à faire frémir, a penſé me déſeſpérer, tant par l'opinion qu'elle a de ſon ſtyle, que par la cruelle facilité que lui a donnée la nature, d'écrire autant qu'il lui plaît, & avec auſſi peu d'eſprit que de tendreſſe. Elle eſt toujours, d'ailleurs, ſur quelque ton que l'on ſoit avec elle, & dans quelque moment, même, que ce puiſſe être, d'une politeſſe ! d'une dignité! d'une cérémonie ! qui font quelquefois le plus ridicule des contraſtes, & m'ont jetté dans des impatiences que je tâcherois vainement de vous peindre.

A ce propos, je trouve, à mon avénement dans le monde, deux établiſſemens que, s'il plaît aux dieux, je n'y laiſſerai pas ſubſiſter, parce que je n'ai que trop éprouvé à quel point l'un eſt ridicule, & même contraire à la nature, & tout ce que l'autre peut procurer d'ennui. Le premier de ces deux établiſſemens eſt l'uſage qui veut que deux amans, s'ils

ont, ſur-tout, le bonheur d'être d'un certain ordre, conſervent juſques dans les plus tendres tranſports le ſouvenir de ce qu'ils ſont, & qui leur interdit ſévérement entre eux cette douce familiarité qui eſt un des plus grands charmes de l'amour. L'autre eſt cette loi que, même lorſqu'ils ont le moins à ſe dire, deux amans s'impoſent de s'écrire tous les matins. Je ne ſçais ce qu'en pareil cas l'amour peut fournir aux autres; & ſi, tout abondant qu'il eſt en redites, quelque ingénieux qu'il puiſſe être à donner à ces fades rapſodies un air de nouveauté, il n'en eſt pas le plus ſouvent réduit à ne ſçavoir que dire, & à ne pouvoir plus trouver de tours qui déguiſent ſa ſtérilité; mais pour moi, je ſuis dans ce commerce d'une ſéchereſſe qu'on n'imagineroit pas aiſément d'un homme qui doit être tant dans l'habitude de dire des riens. Il n'y a, ce me ſemble, que quelques circonſtances où l'on puiſſe avec ſuccès, écrire à une femme: quand on a ſes deſirs à lui propoſer & à l'y rendre favorable: pour lui rendre graces d'avoir bien voulu s'y prêter, & pour l'aſſurer, par la même occaſion, de ſon éternelle reconnoiſſance: quand on eſt jaloux, ou qu'on a beſoin

de feindre de l'être : qu'on a un rendez-vous à arranger avec elle, ou que l'on voudroit en éviter un : enfin, quand en l'assurant, avec tout le respect possible, d'une estime inviolable, on est obligé de lui apprendre qu'on a le malheur d'en aimer une autre

Comme, de tout cela, ce qui me restoit à dire à Thrazyclée, étoit ce que je lui ai mandé hier, que je viens de le lui confirmer, & que je voudrois bien que tout lui parût aussi terminé entre elle & moi, que cela me le paroît à moi-même ; je vous conjure, mon cher Thrazylle, de me délivrer de ses cruelles lettres, en l'assurant que je suis dans l'usage de ne déclarer jamais mon inconstance à une femme, que lorsque je suis parfaitement sûr qu'elle ne m'inspire plus rien du tout ; & que, par conséquent, tout ce qu'elle tenteroit pour me ramener, seroit inutile. Pour reconnoître tout ce que je vous devrai dans cette occasion, je vous donne ma parole qu'avant peu, je n'aurai pas moins à vous prier de me sauver des persécutions de Praxidice, que je ne vous implore aujourd'hui contre les derniers efforts de Thrazyclée.

LETTRE LII.

LE MÊME AU MÊME.

JE viens dans l'inſtant de quitter Praxidice, & même de la quitter irrémiſſiblement, quoique j'aie tout ſujet de penſer qu'elle ne prend cette rupture que pour une ſimple altercation, & que le dégoût le plus décidé ne lui paroît qu'un caprice que les charmes qu'elle ſe croit, & l'amour qu'elle me ſuppoſe, ne peuvent pas laiſſer ſubſiſter. Moins ſon opinion ſur cela, peut & doit, en effet, influer ſur mes ſentimens, plus je lui laiſſe volontiers, la liberté de s'y méprendre. Vous ſerez ſurpris, ſans doute, que, malgré ce que je vous avois promis, nous ayons ſi promptement terminé; moi-même quelque foiblement qu'elle m'intéreſſât, j'aurois, ce matin encore, cru que cette affaire pourroit traîner quelques jours de plus; mais je ne ſçais, le deſir de m'en débarraſſer m'eſt venu ſubitement, & même après un entretien qui, par la tournure qu'il avoit pris, ne ſembloit pas devoir annoncer que ce ſe-

roit le dernier de ce genre que nous aurions l'un avec l'autre. Je crois, entre nous, qu'il y a de sa faute. Elle s'est avisée tout d'un coup de me faire une de ces querelles que, tout incommodé qu'on en est, on passe à la délicatesse & à l'amour; mais qu'on ne peut trouver qu'insupportables, lorsqu'on ne sçauroit se flatter que ni l'un ni l'autre en soient le principe. Cette fausseté de sa part ne pouvant donc que me faire peser davantage sur l'inertie où, dans les plus tendres momens elle laissoit mon ame, je ne lui ai d'abord répondu que par cette ironie froide que je possede si bien, parce que, sans compter que cette tournure me sauvoit l'ennui des justifications, j'ai cru que, comme Praxidice est excessivement vaine, c'étoit, de tout ce que je pouvois employer, ce qui devoit la mortifier le plus. Elle a tenté de m'en punir en me disant des choses dures: je les lui ai rendues avec ce ton de politesse qui acheve d'outrer celle à qui on les adresse: insensiblement la conversation s'est échauffée; &, selon mes desirs, elle a fini par une convention respective de ne nous aimer de notre vie; mais ç'a bien moins été à ses propres dépositions que j'ai dû ce succès, qu'à la cruelle opiniâtreté

dont, malgré toute la douceur qu'elle a fini par vouloir y mettre, j'ai tenu aux miennes. Las, enfin, de cette scene, je l'ai terminée en lui offrant, selon l'usage, mon amitié, & la priant de vouloir bien m'honorer de la sienne. A la fureur où l'a mise cette proposition, il n'y a pas à douter qu'elle ne fût morte de rage, si j'eusse, ainsi que par hasard, cela pouvoit arriver, été jusques à l'assurer de mon estime; mais, heureusement, les dieux n'ont pas permis que l'idée m'en soit venue. Nous avons donc pris congé l'un de l'autre; &, comme vous le jugez bien, avec un peu moins de cordialité que quand nous nous étions abordés. Vous me demanderez, peut-être, pourquoi je risque de vous faire réveiller pour vous apprendre une nouvelle dont, sans qu'il en résultât rien de fâcheux pour vous, j'aurois pu vous instruire quelques heures plus tard? La raison de la diligence que j'y apporte est que, pendant toute notre querelle, Praxidice n'a cessé de se reprocher la préférence qu'elle m'avoit donnée sur Axiochus. *Ce n'est pas, ainsi*, se disoit-elle, *qu'Axiochus m'auroit traitée : j'étois adorée de lui, moi-même je l'aimois : par quelle inconcevable fatalité avez-vous pu parvenir à me le faire oublier?*

Ah! s'il pouvoit encore me trouver digne de lui! Oui je m'y connois mal, ou ces retours de Praxidice vers ses premieres idées, annoncent qu'elle ne tient pas si fortement à la parole qu'elle vous a donnée de vous faire mon successeur, que si vous ne vous hâtez point de le lui rappeller, & même d'avoir l'air de la prendre pour moins sujette à variation qu'elle ne l'est, peut-être, Axiochus ne pût, le plus aisément du monde, vous enlever cette conquête. Ses efforts pour se la conserver, sa douleur de l'avoir perdue, ses tentatives redoublées pour tâcher, du moins, de me la ravir, tout vous prouve que, sans risquer de la perdre, vous ne pouvez différer de vous présenter. Il est possible, cependant, que ç'ait moins été par un reste de tendresse pour lui, que pour me cacher l'arrangement qu'elle avoit fait avec vous, que vous n'avez point paru vous offrir à sa mémoire; mais il doit vous suffire que le contraire puisse être aussi, pour que vous ne laissiez rien au hasard, soit du caprice, soit d'un reste de passion que j'ai tout sujet de croire peu difficile à rallumer. Je vous conseille donc de vous rendre chez elle le plutôt qu'il vous sera possible. Vous la trouverez, à ce que je présume, plus

outrée dans le fond, de ce qu'elle a été ma dupe, qu'affligée de m'avoir perdu : que les transports factices qu'elle ne manquera point d'étaler à vos yeux ne vous imposent donc pas. On ne remplace jamais avec plus de facilité auprès d'une femme, l'amant qui l'a quittée, que dans les premiers instans de la douleur qu'elle imagine en ressentir, parce qu'elle ne peut alors écouter que les conseils de sa vanité ; & qu'il est bien rare que ce qu'elle lui prescrit, ne soit pas d'en prendre un autre. D'ailleurs ce qui s'est déjà passé entr'elle, & vous, avec des droits qu'il lui seroit difficile d'infirmer, vous donne plus de moyens d'en triompher avec toute la célérité que l'occasion exige. Vous ne devez pas davantage ignorer que ce n'est point d'après le plus ou le moins de souvenir qu'il lui aura plû de conserver des bontés qu'elle a eues pour vous, mais de la mémoire que vous croirez qui doit vous en rester, que vous avez à agir ; & qu'il vaut infiniment mieux qu'elle ait à se reprocher de vous avoir laissé remporter sur elle une victoire trop facile, que d'avoir, vous, à regretter ou de l'avoir marquée par des ménagemens déplacés, ou de l'avoir achetée par des soins qui,
de

de votre aveu même, la paieroient trop.

LETTRE LIII.

ALCIBIADE A ASPASIE.

APRÈS y avoir, par un bonheur jusques à moi, sans exemple, remporté trois prix, je viens, mon aimable Aspasie, d'être proclamé vainqueur aux jeux olympiques; mais que m'importe un triomphe que votre philosophie dédaigne, & dont vous n'avez pas voulu être témoin? Je sens, ainsi que vous, combien, laissant même à part son peu d'importance réelle, ce qu'on doit de celui-là à la fortune, est fait pour lui ôter de son prix; & je puis, aussi, vous jurer avec vérité, que vous ne m'en trouverez pas énorgueilli; mais, quelque peu de cas que nous en devions faire, & qu'en effet nous en fassions tous deux, ce qu'il est aux yeux des autres, ce qu'il m'y rend, tout m'a fait croire que je ne devois pas plus négliger de vous en instruire, que si nous en pensions comme tout le monde. Je ne serois

cependant pas surpris que toute ma promptitude à m'acquitter de ce devoir, n'eût point empêché la renommée de me prévenir. Ce n'est, comme vous l'imaginerez peut-être, ni votre façon d'envisager cet objet, malgré l'éclat que le préjugé de toute la Grece lui donne, ni la certitude que, par conséquent, je devois avoir de ne vous annoncer qu'une chose qui vous seroit presque indifférente, qui m'ont fait retarder ma lettre. L'ivresse où plus sûrement vous croirez qu'un si brillant succès a dû me plonger, n'a pas plus été la cause de ma négligence apparente, qu'elle n'en auroit pu être l'excuse, ce qui vous paroît si peu digne d'estime, n'a pas de quoi flatter ma vanité. Vous n'auriez donc à vous en prendre qu'à cette foule de devoirs que les circonstances m'ont imposés, & auxquels il ne m'a pas été plus possible que permis de me dérober un instant. Vous ne devez pas, non plus, ignorer que, par la gloire qui, du vainqueur, rejaillit sur sa patrie ceux des états de la Grece qui ont de leurs concitoyens au nombre des combattans, dans la supposition que quelqu'un d'eux peut être couronné, tiennent des couriers tout prêts. Vous connoissez trop Athenes, & l'esprit qui y

regne pour croire qu'elle ait plus que toute autre république, négligé de prendre les précautions nécessaires pour y porter avec la derniere célérité la nouvelle de mon triomphe! S'il a de quoi remplir un cœur ambitieux, qu'il est accablant pour une ame sensible que, par tout ce qu'il entraîne, il semble encore plus séparer de ce qu'elle aime! Toutes ces acclamations peuvent-elles, ô ma chere Aspasie! effacer de ma mémoire ce jour heureux, ce jour qui ne peut jamais qu'être le plus brillant de ma vie, où... mais je ne dois oublier ni avec quelle sévérité vous m'avez défendu de me le retracer dans mes lettres, ni toutes les raisons que vous avez eues de me le défendre. Pourquoi faut-il que je sois forcé de taire si rigoureusement le seul de mes triomphes qui doive véritablement m'honorer! Qu'il me seroit doux de pouvoir aux yeux de toute la Grece, avouer l'amour que vous m'inspirez, & me vanter du bonheur de vous l'avoir fait partager.

LETTRE XLIV.

ASPASIE A ALCIBIADE.

IL faut néceſſairement que l'ivreſſe de vos ſuccès, plus longue que vous ne l'aurez cru, ne vous ait permis que bien tard de vous ſouvenir de ce que vous deviez à l'amour, ou que la diligence de vos couriers ait peu répondu à votre impatience. Quelle qu'en ait été la cauſe, je n'ai reçu votre lettre que plus de ſix heures après l'arrivée d'un homme que, malgré toute l'indifférence que vous me ſuppoſez pour ce qui s'y paſſeroit, j'avois, dans le plus grand ſecret, envoyé à Olympie pour en être inſtruite la premiere. Je ne ſuis point, cependant, aſſez injuſte pour accuſer votre cœur d'une négligence qu'il eſt poſſible que vous n'ayez pas eue, & dont je deſire ſi vivement que vous ne ſoyez pas coupable. Je n'ai point, non plus, beſoin de ce motif pour concevoir comment, ſi vous n'aviez pas d'avance pris vos meſures, mon courier que ceux mêmes de la répu-

blique n'ont fait que suivre, a pu devancer les vôtres. Les félicitations auxquelles, eût-il même la force de le vouloir, le héros nouveau ne sçauroit se soustraire ; la curiosité des Grecs empressés à le contempler, & de qui il est contraint de recevoir les hommages ; la peine que l'on doit avoir à s'arracher à la hauteur de l'opinion qu'on prend de soi-même ; toutes ces choses réunies suffisent, & de reste, pour faire oublier à un ambitieux, d'ailleurs couronné pour la premiere fois, une femme de qui, sans tout cela, peut-être, il seroit de lui-même, fort médiocrement occupé. Je ne doute point que, tout éclatant qu'est le triomphe que vous venez de remporter, vous ne l'ayez vu avec autant d'indifférence que vous m'en annoncez ; mais qui sçait s'il ne seroit pas plus raisonnable de s'en prendre à cette inconstance qui semble imprimer pour vous le dégoût sur tout ce dont vous jouissez, que d'en faire honneur à votre philosophie ? Nous m'en parleriez, du moins, avec plus de modération encore, que je n'en serois guere plus disposée à croire que vous ne veniez d'acquérir l'immortalité, que pour en être plus modeste.

Les hommes font toujours le moins qu'ils peuvent, honneur de leurs succès à la fortune, par la raison très-simple qu'ils ne pourroient convenir de ce qu'ils lui en doivent, que ce ne fût autant de pris sur leur vanité; & je vous connois bien mal, ou jamais il n'en exista un qui fût moins disposé que vous, à lui sacrifier rien de la sienne. S'il y avoit, au reste, quelque chose au monde qui pût, ainsi que vous le voudriez me faire croire, que la gloire dont vous venez de vous couvrir, toute brillante qu'elle est, ne sçauroit égaler à vos yeux, la gloire d'avoir pu me rendre sensible, c'est (si pourtant je dois m'en rapporter aux bruits qui m'en reviennent de tous côtés,) qu'il ne dépend point de vous que la victoire que vous avez remportée sur moi, n'ait & toute la publicité, & toute l'étendue de la victoire dont la Grece entiere est en ce moment occupée à vous féliciter. Il seroit inutile de vous dire à quel point m'affligent ces rumeurs, moins encore pour l'intérêt de ma réputation que je n'imaginois, cependant, pas sacrifier d'une façon si cruelle, que par l'affreuse nécessité où je serois de cesser de vous voir, si elles s'éten-

doient jufqu'à Périclès : mais qui fçait fi... ah ! grands, dieux ! puis-je penfer ce que je crains, & vous aimer encore !

LETTRE LV.

ALCIBIADE A DIODOTE.

VOTRE amitié, Diodote, à force de vouloir être févere, eft quelquefois injufte. Je n'en ai jamais exigé une complaifance fervile qui n'auroit fervi qu'à nous dégrader tous deux ; mais, fans la defirer trop indulgente, je la voudrois plus douce ; & fi vous me permettez de vous le dire, peut-être n'en feroit-elle que plus éclairée. Je ne puis qu'être bleffé de vous trouver toujours difpofé à me juger, moins d'après ce que je fuis, que d'après de vagues imputations qui encore ont le plus fouvent fi peu de vraifemblance que (même en donnant à la haine toute l'impudence qu'elle peut avoir) j'ai peine à concevoir comment, fans en mourir de confufion, mes ennemis peuvent ofer les répandre. Cependant, à la honte, non-feulement de

l'amitié qui nous lie, mais de votre discernement, plus compromis que vous ne pensez, par l'excès de votre crédulité, il semble que, plus les rumeurs qu'ils élevent contre moi me sont injurieuses, moins vous les révoquiez en doute. A quoi me sert-il donc de pousser avec vous la franchise jusques à vous faire part de mes plus secretes pensées, si tout le fruit que j'en retire est d'en être aussi peu connu que de ceux mêmes à qui j'accorde le moins ma confiance?

Ce n'est pas que, comme on vous l'a mandé, il ne soit très-vrai que Socrate & moi ne soyons en ce moment, on ne sçauroit plus mal ensemble. Je conviens encore que quand, ce qui arrive fréquemment, il naît entre nous deux quelque altercation, il est probable qu'il y a plus de ma faute que de la sienne; mais, malgré cela, le hasard pouvant très-aisément faire que le plus probable ne soit pas le plus vrai, jamais, pour quelqu'un de sensé, la probabilité, même la plus forte, ne doit avoir force de preuve. J'ignore, au reste, comment on vous a raconté la cause de notre brouillerie actuelle: mais je vais moi-même vous la dire; & je vous laisse après à juger lequel, dans cette occa-

ſion, du maître ou du diſciple a le plus de tort.

Le lendemain de mon retour d'Olympie, Socrate, qui avoit affecté de ne ſe point montrer au milieu de la foule d'amis qui s'empreſſoient à célébrer mon triomphe & m'en féliciter, Socrate, dis-je, eſt venu chez moi, & ſuivi de tout le monde qu'il avoit pu raſſembler, afin que, ſelon toute apparence, il y eût plus de témoins de la cruelle leçon qu'il me préparoit. Aux portes, il a demandé, non *le vainqueur*, mais *les vainqueurs*. Comme les eſclaves qui les gardent ne l'entendoient pas, il s'eſt avec tout ſon cortege, tranſporté à mes écuries. Là, il s'eſt fait montrer ceux de mes chevaux qui avoient couru aux jeux, les a abordés avec reſpect, & leur a récité avec toute l'emphaſe imaginable l'ode qu'Euripide a compoſé ſur ma victoire, & qu'il avoit arrangée de façon à faire retomber ſur eux toutes les louanges que ce grand poëte m'y donne, comme voulant inſinuer, ſans doute, que c'étoit eux & non pas moi qu'il auroit dû célébrer : enſuite, il eſt ſorti ſans daigner ſeulement me voir.

Par cette ſcene, ſelon moi, plus digne

d'un bouffon que d'un philosophe tel que lui, qu'a-t-il prétendu ? M'apprendre que je ne devois pas m'énorgueillir d'un triomphe dont la plus grande partie ne m'appartient pas ? Mes chevaux, je ne le nie point, le partagent avec moi, du moins pour ce qu'il a de plus éclatant, & je conviens le premier de ce que j'en dois à leur prodigieuse vîtesse; mais si ces mêmes chevaux n'eussent pas été guidés par une main également sage & hardie; que la justesse du coup-d'œil, l'adresse, le courage même, d'autres qualités dont il n'est pas nécessaire que je vous fasse l'énumération, n'eussent point concouru à me faire remporter le prix de la course des chars, pense-t-il que je l'eusse dû à leur seule vigueur ? S'il ne le pense point, comme en effet, malgré toute sa mauvaise volonté contre moi, il lui est impossible de le faire, peut-il, sans la derniere des injustices, me refuser ce qui m'est dû si légitimement de la gloire qu'il veut qu'ils se soient acquise; mais je veux moi même (ce qui certainement n'est pas vrai) que je n'aie rien à en revendiquer sur eux; à la lutte, à la course à pied, ces mêmes vainqueurs m'ont-ils aidé à remporter le prix ? Quelle ressource lui restera-t-il donc pour s'obstiner avec

quelque ombre de justice à ne le déférer qu'à eux seuls ? Quel peut, encore une fois, être le motif de l'insulte aussi publique que sanglante qu'il est venu me faire chez moi ? Me direz-vous » qu'avec plus » d'égards pour ma vanité, il ne la dompteroit pas ; & que, sans doute, il n'eût » point, pour la réprimer, employé de si » violens moyens, si l'excès de cette même vanité ne l'y eût pas forcé «. A quel titre, même en la supposant excessive, ose-t-il me faire essuyer une mortification qui devoit m'être d'autant plus cruelle, qu'elle avoit plus de témoins ? Quels sont hors les droits que ma volonté lui donne sur moi, les droits qu'il pourroit reclamer ? Si j'ai consenti à me mettre en quelque sorte sous sa tutelle, me suis-je engagé à m'en laisser humilier ; & quand j'aurois pu m'abaisser jusqu'à faire avec lui un traité si honteux, peut-il, lui qui croit me connoître si bien, se flatter que j'y eusse été fidelle ? » Ma victoire » aux jeux olympiques avoit, dit-il, » ajouté tant à mon orgueil naturel, que » je l'ai contraint pour mon avantage » même, de chercher à le réprimer «. L'ivresse qu'elle m'a causée n'a peut-être pas été portée aussi loin qu'il le dit : j'avoue cependant que j'y ai éte sensi-

ble : eh ! comment eussé-je pu ne pas l'être à ce que les hommes même les plus illustres ont regardé comme le complément de leur gloire, & qui me donne dans toute la Grece cette célébrité que dès mes premieres années j'ai desiré si vivement ? *Mais*, dit Socrate ; *cette espece de gloire n'est pas bonne*. Non-seulement je le crois comme lui, mais je le défie, malgré le peu de cas qu'il en fait, de sentir mieux que moi, combien, quand ils en attachent une si grande à un triomphe, par lui-même si futile, les hommes l'ont mal placé. Je ne voudrois pas moins que lui, que cette même gloire ne fût jamais le prix que des actions véritablement vertueuses ou utiles, soit à l'humanité en général, soit à ses concitoyens en particulier ; il ne sçauroit enfin lui paroître plus ridicule qu'à moi-même, que cette victoire ne me rende guere moins considérable aux yeux des Athéniens, que ce Thémistocle même à qui, dans le tems de l'invasion des Perses, ils dûrent leur salut, qui, après la défaite de ces barbares, releva leurs murs, & le premier commença leur puissance & leur gloire.

Mais, que ce Socrate qui, de son chef, s'est fait le législateur du genre-humain,

apprenne à ces mêmes hommes à placer mieux leur estime qu'ils ne le font; qu'il leur dise que plus il est facile d'avoir avec d'excellens chevaux de bons écuyers, de l'être soi-même, de courir avec plus de légéreté, ou de lutter avec plus de force ou d'adresse qu'un autre, moins ces choses là sont faites pour être prisées : qu'il le leur dise ; mais que jusques à ce qu'il les en ait convaincus, il ne dévoue point à la risée publique ceux qui chercheront la gloire où, de quelque façon que ce puisse être, ces mêmes hommes l'auront placée.

Vous voyez trop le fond de mon cœur pour que j'aie besoin de vous dire à quel point il est ulcéré contre Socrate, & combien, tout ce que vous tenteriez pour me rapprocher de lui, seroit actuellement inutile. Je vous conjure donc, mon cher Diodote, d'attendre, pour travailler à notre réconciliation, que mon ressentiment se soit un peu calmé ; que le penchant, la réflexion, le besoin même que nous avons l'un de l'autre, nous invitent respectivement à nous rapprocher ; qu'enfin sa philosophie devenue moins amere ne mette plus le desir d'humilier ses amis à la place du devoir qu'il s'est fait de les instruire, ou, pour ne

pas lui donner tous les torts que j'aie gagné sur mon amour-propre, de se blesser moins facilement.

LETTRE LVI.

THEODOTE A ALCIBIADE.

IL vous paroîtra singulier, sans doute, que, sçachant comme je fais, combien peu vous croyez au sentiment, sur-tout, quand ce n'est pas vous qui en inspirez, ce soit cependant vous que je charge de travailler au bonheur du mien; mais, toute convaincue que je suis de votre façon de penser à cet égard, je n'en ai pas moins compté sur l'amitié que vous m'avez jurée, & dont, malgré la différence de nos principes, vous m'avez donné plus d'une preuve. Vous connoissez ma tendresse pour Antipe : quoique cette passion subsiste depuis quatre ans, le tems, loin de lui avoir rien ôté de sa violence, n'a fait que l'affermir dans mon cœur; & j'ai mille raisons de croire qu'Antipe ne m'en est lui-même que plus attaché. Je l'aime au point de ne pouvoir sans horreur, imaginer qu'il seroit possible qu'un jour je cessasse de l'aimer; & toutefois, malgré cet amour si tendre & si

réciproque, je tremble qu'il ne me force enfin, non à former une nouvelle chaîne, mais à briser des nœuds dont, jusques à présent, il n'a sçu faire que son supplice & le mien. C'est donc pour tâcher de prévenir un malheur qui ne seroit pas moins cruel pour lui, qu'il ne le seroit pour moi-même, que je me détermine enfin à vous confier tous les sujets de plainte qu'il me donne. Je crois sa passion pour moi l'on ne peut pas plus sincere; &, sans doute, il ne doit pas moins à cette opinion, qu'à la force même de la mienne, la patience que depuis si longtems j'oppose à ses injustices. J'ai senti de bonne heure qu'il est né jaloux; & ce vice de caractere que, même avant que je le rendisse heureux, il ne me déguisa pas, fut cause non-seulement qu'il le fut beaucoup plus tard, mais pensa l'emporter sur le penchant qui m'entraînoit vers lui, tout rapide qu'il étoit: mais je l'aimois; & il étoit tout simple que mon amour le fît triompher des obstacles qu'il opposoit à son bonheur, après lui en avoir fait surmonter qui paroissoient encore plus invincibles: il ne l'étoit pas moins que je me flattasse que, plus connue de lui, il m'épargneroit l'injure du soupçon, qu'au moins il

ne la pousseroit pas jusques à n'attribuer qu'à une malheureuse disposition à la foiblesse, tout ce que je ferois pour lui ; ou qu'en supposant qu'il s'obstinât à ne me point voir telle que je suis, il n'oseroit jamais, ne fût ce même que pour l'honneur de son propre sentiment, croire capable des plus honteuses actions la femme qui en étoit l'objet. La façon dont j'avois vécu dans le monde, la réputation que je m'y étois acquise, l'inutilité reconnue des soins de ceux qui, jusques à lui, avoient cherché à me rendre sensible, tout devoit, en effet, me rassurer contre ce qu'il me laissoit à craindre. D'ailleurs, lorsque je découvris en lui le vice odieux qui nous rend respectivement si à plaindre, je lui avois déjà donné tant de preuves de la vive impression qu'il faisoit sur moi, que j'eus peur, si je consultois plus mes terreurs que mon amour, qu'il ne crût que la coquetterie seule m'avoit arraché ce que je n'avois donné qu'à l'amour; &, pour ne lui point faire prendre de moi une idée qui ne pouvoit que me dégrader infiniment à ses yeux, je franchis enfin, malgré la vivacité de mes craintes, l'unique pas qui me restât encore à faire. Il ne tint qu'à lui de s'ap-

percevoir en cette occasion, que je lui avois plus sacrifié qu'à moi-même, & même que je n'y avois cherché que le plaisir de le rendre heureux : il le remarqua ; mais ce ne fut que pour s'en plaindre ; j'essuyai des reproches où, sans me faire trop d'illusion, j'aurois dû voir éclater la reconnoissance la plus tendre ; &, dans l'instant même où, moins encore par l'étendue de ma complaisance, que par le peu de nécessité dont il m'étoit pour moi-même, de la pousser si loin, je lui prouvois à quel excès il m'étoit cher, j'eus la douleur de le voir encore douter que je l'aimasse. Si, dans cette situation, quelque chose pouvoit me consoler de lui faire si inutilement de si grands sacrifices, c'étoit l'espoir, en apparence, assez bien fondé, que cette même disposition dont il me faisoit un si grand crime, le rendroit, du moins, plus tranquille sur mes sentimens ; mais, quelque chose que j'eusse craint de son injustice, je ne la connoissois pas bien encore. Loin d'attribuer à sa véritable cause la sorte de froideur qu'il me trouvoit, il crut que, si je l'eusse aimé davantage, il n'auroit pas eu à s'en plaindre, & tourna contre lui, & par conséquent, contre moi, la chose même qui

auroit dû le plus le raſſurer. J'oſois encore ſur cet article, eſpérer du tems; mais, loin qu'il lui ait appris à me connoître, & à ne pas juger mon ſentiment d'après des choſes qui, ce me ſemble, prouvent ſi peu pour ou contre l'amour, il me ſeroit impoſſible de vous dire de combien de querelles cette idée, que rien n'a pu bannir de ſon eſprit, a été la ſource entre nous. Mes démarches les plus ſimples l'alarment; mes ſacrifices les plus éclatans ne le calment pas. Son éternelle jalouſie m'a forcée, contre mon caractere, aſſez ami de la ſociété, à me renfermer dans la plus profonde ſolitude, ou à ne vivre qu'avec les perſonnes qu'il me déſigne; & quoique celles qu'il choiſit, ne ſoient jamais celles qui me conviendroient, & qu'il ne puiſſe l'ignorer, je n'en ai pas moins beſoin de le tranquilliſer ſur leur compte, que, ſi chacune d'elles étoit ou vous, ou lui. Ses ſoupçons, enfin, dont, lors même qu'il paroît le plus en reconnoître l'injuſtice, il n'eſt pas exempt, me tiennent ſans ceſſe dans la plus affreuſe contrainte. Si, dans un ſi cruel eſclavage, il m'arrive quelquefois de rire d'un trait plaiſant qui ſera échappé à quelqu'autre que lui, un mouvement ſi naturel, & même

ſi involontaire, lui paroît l'ouvrage d'une préférence ſecrete, ſur laquelle il faut que je me juſtifie ſérieuſement, & ſouvent en vain. Si, comme vous n'ignorez pas que mon caractere naturellement mélancolique m'y porte aſſez volontiers, il m'arrive de tomber dans la rêverie, il faut ou que je lui rende compte de mes idées, de celles mêmes qui, par leur peu d'importance, ou de réalité, laiſſent le moins de traces, ou, que je me voie accuſée d'avoir occupé mon imagination d'une maniere qu'en effet il avoit à me reprocher. Par l'odieuſe tyrannie qu'il exerce ſur mon eſprit, il vous eſt aiſé de juger ſur combien d'autres objets il l'étend, & combien, par conſéquent, elle doit me rendre à plaindre. Il n'y a même pas juſques a ma douceur, & à mon égalité, qu'il ne tourne contre moi. Il a tout à la fois l'injuſtice & la barbarie de trouver dans la facilité dont je lui pardonne les écarts les plus violens, les plus injurieuſes imputations, l'humeur la plus inſupportable, de nouvelle raiſon de douter de ma tendreſſe; & ne concevant pas que l'amour puiſſe être différent de ce qu'il le trouve dans ſon cœur; c'eſt-à-dire, bizarre, pur, & mépriſant, par la ſeule raiſon que j'igno-

re l'art cruel de tourmenter ce que j'aime, il m'accuse de ne sçavoir point aimer. Le détail où je viens d'entrer, vous paroîtra peut-être trop étendu ; & je ne puis moi-même en justifier la longueur, que par l'importance dont il m'étoit que vous sçussiez à quel point, & par combien d'endroits je suis à plaindre. C'est avec un extrême regret que je romps un silence que, par égard pour lui, j'ai gardé si long-tems ; mais ma situation me devient si difficile à supporter ; j'ai tant de peur, enfin, qu'Antipe ne me force à m'en tirer par un coup d'éclat, que pour prévenir, s'il se peut, un malheur dont il ne seroit pas moins accablé que moi-même, j'ai cru ne devoir vous cacher aucun des miens. Je sçais tout ce que l'amitié vous donne d'autorité sur lui ; & j'ai d'autant plus sujet de me flatter que ce que vous lui direz lui fera plus d'impression que tout ce que je pourrois moi-même lui répéter, que vous lui paroîtrez nécessairement plus désintéressé que moi. Ecrivez-lui donc, je vous en conjure ; mais en lui montrant combien il est honteux à lui de tourmenter mon cœur, ne lui faites pas d'abord, du moins, envisager qu'il est possible qu'il lui échappe : lui faire

craindre qu'il peut le perdre, seroit lui faire croire qu'il l'a déjà perdu ; je n'en serois pas plus inconstante, & il ne m'en rendroit que plus malheureuse.

LETTRE LVII.

ALCIBIADE A ANTIPE.

QUOIQUE Théodote me prie, ainsi que vous le verrez, de vous laisser ignorer qu'elle m'a écrit, j'ai cru que ses plaintes auroient sur vous plus de pouvoir que tout ce que je pourroisvous dire; & qu'en les voyant tracées de sa propre main, vous croiriez, peut-être, davantage qu'elle peut réellement avoir à se plaindre de vous. C'est dans ce seul espoir que, contre ses desirs, je vous communique sa lettre. J'ignore si elle vous convaincra de tous les torts que vous avez avec elle ; mais elle a, je vous l'avoue, achevé de me persuader que ce n'est qu'à votre inquiétude naturelle, & à des principes qui, tout justes qu'ils sont en eux-mêmes, ne sçauroient pourtant avec équité s'appliquer à toutes les

femmes, que vous devez les désagrémens qui accompagnent votre tendresse, & les perpétuelles altercations qui vous la rendent à tous deux également onéreuse. Que, dans les premiers tems de votre union, vous ayez douté de son cœur, que même, suivant notre usage, vous vous soyez obstiné, quelque peu de raison que vous en eussiez, à attribuer sa foiblesse pour vous, à toute autre chose qu'à l'amour; qu'enfin vous ayez mieux aimé lui faire vingt injustices, que de risquer un seul instant de l'estimer trop; je ne vois dans votre conduite rien que la prudence n'autorise, & dont ce que nous nous devons à nous-mêmes, ne vous fît une loi: mais ce qui alors vous étoit permis, a depuis long-tems cessé de vous l'être. Se peut-il, en effet, que depuis quatre ans que vous vivez avec Théodote dans la plus tendre intimité, vous en soyez encore à douter d'elle; & pouvez-vous penser qu'elle ne doive pas être blessée de cette éternelle défiance dont toutes les preuves qu'elle vous a données de sa sincérité, & le tems même n'ont pu jusques ici triompher? Comment voulez-vous qu'elle croie que vous l'aimez autant que vous le lui jurez, ou qu'elle puisse être con-

tente de ce qu'elle vous inſpire ; quand elle voit toujours le mépris marcher en vous à côté de la paſſion ? Car, enfin, Antipe, quelque cauſe que vous vouliez donner à votre jalouſie, peut-elle en avoir d'autre que cet injurieux ſentiment ? S'il n'en étoit pas la baſe, la vôtre ſeroit momentanée ; elle naîtroit des circonſtances, les attendroit ; & ſi elle n'étoit pas fondée en raiſon, du moins elle auroit des prétextes. Mais je veux que, comme vous l'imaginez, & que je ſuis, moi, très-loin de le croire, elle ſoit née avec un cœur moins tendre que le vôtre, ſera-ce en vous en plaignant ſans ceſſe que vous étendrez en elle la faculté d'aimer ? Et ſi, ce que je ne crois pas davantage, ſon amour pour vous a perdu de ſa vivacité, ſera-ce encore en lui faiſant de ſon ſentiment, & du vôtre, le plus douloureux des ſupplices, que vous lui rendrez toute l'ardeur qu'autrefois vous lui inſpiriez ? *J'aimerois mieux*, m'avez-vous dit cent fois, *ſon inconſtance déclarée, que de la voir, n'étant plus ſenſible à ma tendreſſe, s'y prêter cependant encore.* Non, Antipe, ou vous avez trop d'amour, ou vous n'avez pas aſſez de philoſophie pour que ſon changement vous rendît moins à plaindre

que la tiédeur que vous lui ſuppoſez ; &, plaiſe aux dieux que vous ne la forciez pas à vous prouver combien vous vous abuſez quand vous la croyez ! *Cette même femme qui*, ajoutez-vous, *même en convenant qu'elle étoit paſſionnément aimée, ne croyoit pas encore l'être aſſez, ne ſe plaint plus aujourd'hui que de l'être trop.* Ne vous tromperiez-vous pas encore ſur cela ? Ne ſeroit-ce point plutôt de la façon dont elle eſt aimée, que de l'être trop, que Théodote ſe plaindroit ? L'homme heureux a-t-il autant qu'il le croit, conſervé tous les tons de l'homme qui vouloit le devenir ? N'exigez-vous pas d'elle avec empire, ce que vous ne lui demandiez autrefois qu'avec ſoumiſſion ? Le tyran ne ſe cache-t-il jamais ſous le maſque de l'amant, & y eſt il toujours auſſi bien déguiſé qu'il ſe flatte de l'être ? A la déférence que vous aviez pour ſes volontés, quelles qu'elles fuſſent, n'auriez-vous pas fait ſuccéder le deſir qu'elle ſoit aſſervie aux vôtres, quelles qu'elles ſoient ? C'eſt que ces changemens ſont bien plus aiſés que vous ne le croyez, peut-être ; & que, de plus, nous y arrivons par des degrès ſi peu ſenſibles que, ſouvent ils ſe ſont faits en nous, ſans que nous nous en ſoyons doutés, ou

qu'ils

qu'ils soient bien apperçus que de l'objet qui en est la victime. Je veux, cependant que, sans avoir rien à vous reprocher, Théodote, à certains égards, ne soit plus pour vous tout ce que vous l'avez vue : en êtes vous beaucoup plus en droit de conclure qu'elle veut changer ? Je ne connois point, comme vous sçavez, ce que l'on nomme *amour*, puisqu'enfin on a décidé qu'il n'est pas vrai qu'un goût, quelque vif qu'il soit, dès qu'il n'est point durable, soit ce sentiment : mais du moins, je crois qu'on ne me disputera pas de connoître ce que peut sur nous le desir le plus ardent. Tout inconstant qu'on me croit, & que je suis, je pourrois citer des femmes à qui j'ai été attaché plus d'un mois, & que j'ai aimées pendant quinze jours, mais aimées au point d'oublier qu'il en existât d'autres dans l'univers : c'étoit assurément en avoir la tête bien tournée ! Eh bien ! me trouvoient-elles toujours le même : &, quelque vif que fût le mouvement qu'elles me donnoient, ne me surprenois-je pas quelquefois auprès d'elles, dans une sorte de langueur ? » C'est, me direz-vous, que les sens n'ont » pas les mêmes ressources que le cœur, » & qu'enfin vous n'aimez pas « : erreur :

j'aimois, puisque je croyois aimer. Toutes nos passions dépendent de notre imagination; celle-là, sur-tout, lui doit plus que vous ne pensez; & vous n'ignorez pas à quel point la mienne est capable, non-seulement d'emportement, mais d'exagération. Pourquoi donc, si malgré toute sa fougue, elle se lasse quelquefois, l'imagination de Théodote, qui, selon toute apparence, ne se nourrit pas des mêmes objets, ne se lasseroit-elle point? N'est-ce point à vous une singuliere tyrannie que d'exiger d'elle une égalité dont l'amour est par lui-même si peu susceptible, que vous connoissez, vous, moins que personne, & dont, peut-être, si elle y parvenoit, vous lui feriez un beaucoup plus grand crime que de l'inégalité dont vous vous plaignez? Elle en commet donc un bien impardonnable d'être plus accoutumée à ce que vous lui inspirez, qu'elle ne l'étoit dans les commencemens, de se rendre à vos desirs avec moins d'appareil; &, sans en priser moins vos sentimens, d'être plus tranquille sur votre cœur, parce qu'en effet, à la violence dont vous l'aimez, l'inquiétude à cet égard, ne lui seroit pas permise? Vous qui, d'ailleurs, devriez avoir tant d'usage & des femmes &

de l'amour, en êtes-vous encore à ignorer combien, dans les premiers tems d'une paſſion, une femme s'exagere ce qu'elle ſent, & même tout le beſoin que, pour pouvoir ſe reprocher moins ce qu'elle lui ſacrifie, elle a d'exagérer ? Et pouvez-vous avec raiſon, exiger que cette ſorte d'erreur dure plus que les circonſtances qui la lui rendoient néceſſaires ? Si, au reſte, vous me permettez de vous dire ce que je penſe, les ſens de Théodote ont avec vous plus de tort que ſon cœur : mais Antipe, les femmes les plus ſenſibles ne ſont pas toujours les plus tendres ; & j'en ſuis ſi convaincu que, s'il ſe pouvoit qu'il m'arrivât d'aimer celles à qui, dans mon ſyſtême actuel je donne la préférence, ne ſeroient ſûrement pas alors celles qui l'obtiendroient. Comme ſouvent les femmes ſe feroient de ce qu'elles nous inſpirent, une trop haute idée, ſi elles n'en jugeoient que par la violence de nos deſirs, il ſeroit poſſible auſſi, qu'en ne jugeant de leur ſentiment que par la raiſon contraire, nous leur fiſſions une bien grande injuſtice. Je vous conjure donc, autant pour votre propre bonheur, que pour le bonheur de Théodote, de ne pas décider de ſon cœur par une choſe

beaucoup plus étrangere à la passion ; qu'il se pourroit que vous ne le crussiez, de ne la plus tourmenter par l'excès d'une jalousie que sa conduite avec vous rend si peu excusable, de vous reposer de sa fidélité & de sa constance sur l'honnêteté de ses principes, & de songer, enfin, que le premier devoir d'un amant, est de rendre heureux ce qu'il aime.

LETTRE LVIII.

LE MÊME A THRAZYLLE.

J'AIMOIS à me flatter, je l'avoue, qu'Axiochus, désormais bien convaincu de toute la supériorité que j'ai sur lui, ne me forceroit pas de lui en donner de nouvelles preuves ; & j'en avois, ce me semble, d'autant plus de sujet, que, même dans les premiers momens de l'inconstance de Praxidice, il ne cessoit de répéter que j'étois le seul qui eusse pû la lui rendre infidelle. Le plus sage parti qu'il eût eu à prendre, auroit été de continuer à le dire ; mais, soit pour se vanger d'elle, en la peignant comme une

femme qui, par quelque homme même qu'elle lui soit offerte, ne peut que céder à la séduction; soit que par réflexion, il ait voulu diminuer de mon triomphe, il s'est depuis obstiné à soutenir que c'est beaucoup moins à ce que je suis, qu'à ce qu'elle est elle-même, que je l'ai dû. Quoique je me garde bien d'en convenir, je ne m'éloigne point du tout de croire avec lui, que si, en effet, je lui eusse trouvé plus de caractere, la conquête que j'en ai faite, auroit vraisemblablement été un peu moins prompte; mais, que je l'en eusse manquée davantage, c'est ce que, tout amour-propre à part, il ne me persuadera jamais. Ce qui pourroit, cependant, me faire penser qu'il me rend intérieurement plus de justice qu'il ne veut paroître m'en rendre, est la crainte qu'il a marqué que je ne fusse instruit de son nouvel amour, & toutes les précautions qu'il a prises pour tâcher de m'en dérober l'objet. Dois-je croire, & vous-même le croirez-vous, que l'intimité qui, malgré le chagrin que je lui ai fait essuyer, n'a pas cessé de regner entre lui & moi, lui eût permis de m'en faire un mystere si profond, si la crainte que je ne cherchasse à plaire à ce qu'il aime, & que je

n'y parvinsse, ne l'y eût pas obligé ? Il est, je crois, difficile de donner une autre cause à sa réserve avec moi. Quelle qu'elle ait pu être, je n'ai pas plutôt, soit à sa rêverie, soit à son air agité, eu sujet de penser que quelqu'idée nouvelle avoit effacé Praxidice de son cœur, que j'ai mis tous mes soins à découvrir l'heureuse mortelle qui le renflammoit ; & que, dans l'instant qu'à ses assiduités auprès d'Hégézide, je n'ai pu imaginer qu'elle ; j'ai formé le projet de la soumettre, projet, au reste, dont, puisque vous ne connoissez pas moins que moi-même la sévérité des principes qu'elle affiche, & toute la fierté que ses charmes lui inspirent, je n'ai pas besoin de vous peindre les difficultés. Les obstacles que sa façon de penser, & ma réputation qui commence à alarmer les femmes que je juge dignes de mes soins, me suscitoient dans cette entreprise, n'étoient pas, quelque grands qu'ils dussent me paroître, ce que je croyois avoir à y redouter le plus. Ce qu'une femme appelle *ses principes*, peut bien à la rigueur, nous rendre auprès d'elle la victoire un peu plus difficile ; mais ne l'a, de mémoire d'homme, sauvée de l'affront de la céder. La mauvaise opinion qu'elle

avoit de moi, n'avoit pas de quoi m'alarmer beaucoup davantage. Quand Hégézide seroit moins belle, & ignoreroit plus combien elle l'est, quelle est la femme qui ne se flatte point d'avoir en elle-même de quoi fixer le volage le plus déterminé ? De tous ces obstacles, ou réels, ou prétendus, le seul que j'eusse donc véritablement à craindre, étoit le goût qu'Axiochus commençoit à lui inspirer, & qui, tout caché qu'elle vouloit le tenir encore, se déceloit par ces sortes de complaisances qu'une femme, telle qu'Hégézide ne peut avoir que pour ce qu'elle aime déjà, ou, pour ce qu'elle va aimer. Non seulement elle agréoit ses soins; mais elle recevoit ses lettres; &, si elle rejettoit encore sur leur élégance le plaisir qu'elle trouvoit à les lire, il ne se pouvoit point, fût-elle même indifférente encore, qu'elle s'exposât long-tems à la séduction de toutes, la plus dangereuse, sans qu'elle eût bientôt à se repentir de ne l'avoir pas assez crainte. Une femme à sa premiere idée, voit déjà assez de faveurs accordées pour ne pouvoir point, sans mériter un peu le reproche de n'avoir été que coquette, ne pas tenir ce qu'elles avoient promis. Tel étoit entre eux l'état des choses, lorsque je for-

mai le projet de l'enlever à Axiochus ; & si vous ajoutez à tout cela, la crainte extrême qu'ont du mépris les femmes qui ne s'y sont pas encore exposées ; vous conviendrez que tout autre que moi n'y auroit trouvé que des causes de découragement.

Partant de mes propres principes, & toujours laissant à Axiochus la consolation de croire qu'il m'abusoit, je n'en ai pas moins rendu à Hégéside des soins aussi assidus que je le pouvois sans l'alarmer : j'ai fait plus : persuadé que ce n'est jamais d'avoir compté sur la foiblesse d'une femme, que nous avons à nous repentir, j'ai osé parler : on me dit qu'on ne me croit pas : on m'écoute pourtant : on commence même à douter qu'il soit aussi impossible qu'on le croyoit, de m'inspirer une passion vive & sincere. On me reproche, à la vérité, de n'avoir fait jusques ici que de mauvais choix ; mais on veut bien présumer que le hasard peut autant, & même plus que mon propre goût, en avoir été la cause. Si je ne me trompe, ce sont-là les plus favorables dispositions que je puisse desirer : mais, pour les soutenir, & même les augmenter, il seroit tems que j'écrivisse ; & c'est précisément ce qui m'embarrasse.

Accoutumé à faire parler le desir avec toute l'audace d'un homme à qui il a toujours suffi, & qui regarde à peu près comme une fable la vertu des femmes ; ou qui, s'il en suppose l'existence, en pense assez mal, ou présume de lui-même assez bien pour croire qu'il n'y en a point dont il ne doive triompher, j'ignore, je l'avoue, l'art de faire parler l'amour. Si j'ai trouvé beaucoup de femmes qui, en faveur de la chaleur, & de l'air de vérité dont je peins le premier, m'ont passé d'oublier l'autre, j'en ai rencontré aussi qui se plaignoient de ce que je paroissois toujours, au ton de légéreté que j'avois avec elles, moins croire à leur cœur qu'à leurs sens. Ce n'est pas que celles qui se sont prétendu le plus blessées de l'opinion que je semblois avoir d'elles, m'aient prouvé qu'elle fût en effet bien contraire à mes succès ; mais, pour diminuer autant qu'elles le pouvoient, la honte de s'être rendues à ce qu'elles trouvoient si peu fait pour les séduire, elles m'ont toujours soutenu qu'elles m'auroient (quelques heures de moins, apparemment,) fait attendre la victoire, si j'eusse pu me déterminer à avoir l'air d'en douter un peu plus. En conservant dans toute son

étendue une façon d'agir & de penser; où l'expérience n'a dû que me confirmer, j'ai, pourtant, aujourd'hui besoin de changer de marche. Sans compter que, par elle-même, Hégéside aime tous les hommages que peut exiger une femme très-vaine de sa beauté, je me suis fort trompé à son caractere, si elle ne joint à l'opinion qu'elle a de la sienne, beaucoup plus d'envie de toucher que de plaire. Si, malgré cette disposition, son cœur n'étoit pas prévenu, il seroit possible que sa fierté, toute grande qu'elle est, ne me fît pas mettre plus de changement dans ma conduite, qu'elle n'en met dans mes maximes; mais il est ici question d'une femme qu'il faut arracher à un sentiment, ou à une idé qui a déjà fait sur elle de grands progrès. Il est, de plus, nécessaire de considérer que l'homme qui a sçu la mener jusques-là, n'y est parvenu que par tout ce qui pouvoit le plus flatter son orgueil; qu'il joint à tout ce qui, d'ailleurs, peut séduire, une imagination vive & passionnée, une extrême habitude de tous ces riens dont, communément, les femmes se font de si grandes choses, l'art de les leur rendre plus intéressantes encore, &, soit qu'il parle, soit qu'il écrive,

le talent de s'exprimer avec une élégance & une chaleur qui ne peuvent jamais que les subjuguer. Quelle comparaison ne fera pas Hégéside, de ces lettres si tendres, & qui déjà l'ont touchée, aux billets vifs & galants, j'en conviens ; que je lui écrirai, mais où, quelque gêne que je m'impose, je mettrai toujours moins d'amour que d'emportement ! Nous sommes unis par l'amitié la plus tendre ; vous n'avez point encore assez pardonné à Axiochus pour ne vous pas intéresser personnellement à mes desseins : la nature vous a doué du don précieux d'écrire de sang-froid les choses du monde les plus touchantes : c'est vous dire assez quel est le service que je vous demande. Faites-moi donc, je vous en conjure, une lettre où, sans oublier de louer excessivement Hégéside sur sa beauté, il paroisse, cependant, que ses vertus ont fait sur moi beaucoup plus d'impression encore que ses charmes mêmes : cela n'est pas, je l'avoue, probable à un certain point ; mais jamais une femme n'a discuté que ce qu'elle n'avoit pas de plaisir à croire. Souvenez-vous, sur tout, que je dois m'y reprocher amérement d'avoir cru jusques ici que le plaisir pût tenir lieu de l'amour, & que, sur cet

article, je ne sçaurois être d'une trop grande confusion. Vous ne manquerez pas d'ajouter que ce qui prouve invinciblement que ce n'étoit pas la faute de mon cœur, est la violente passion qu'elle m'a inspirée. Si comme je l'imagine, vous pouvez lui dire tout cela d'une façon un peu moins usée que je l'exprime, vous le ferez. Vous ne devez pas ignorer combien, pour couvrir les choses communes qui lui échappent, le sentiment a besoin d'élégance ; & elle est ici d'autant plus nécessaire qu'Hégéside, accoutumée aux lettres de l'homme d'Athenes qui, dans ce genre, après vous écrit le mieux, ne peut que juger avec sévérité, celles qu'elle recevra de moi. Si, par hasard, vous en aviez pour votre propre compte, une qui fût toute prête, ne fût-elle pas même en tout point analogue à la situation où je me trouve, ne manquez pas de me l'envoyer sur le champ, j'aurai toujours moins de peine à l'y adapter que je n'en aurois à la faire. Sans me l'avoir dit, Hégéside ne doute pas qu'à son réveil, elle ne doive entendre parler de mon amour ; & vous connoissez trop les femmes pour ignorer combien il est dangereux auprès d'elles, de manquer

à ce que leur amour-propre s'est promis de notre part.

LETTRE LIX.

LE MÊME A ANTIPE.

SI je suis fâché, ce n'est pas d'avoir pris une courtisanne ; mais de ce que le bruit en est assez répandu pour avoir été jusques à vous. Je me flattois que par la prudence dont je conduis cette affaire, elle seroit ignorée du public, ou du moins ne lui parviendroit que, quand ne subsistant plus, je pourrois la nier avec succès à Aspasie, pour qui seule j'avois besoin qu'elle fût un mystere. Le hasard, ou plutôt la vanité de Némée, a donné à cette fantaisie plus de célébrité que je ne voulois qu'elle en eût ; & quoique je l'eusse assurée que je la quitterois, dès l'instant où je serois seulement soupçonné de la voir, il faut, ou qu'elle n'ait pas cru cette menace bien sincere de ma part, ou que la crainte de me perdre, ait eu sur elle moins de pouvoir que le plaisir de l'em-

porter aux yeux de tout le monde sur Aspasie, ou du moins, de me partager avec une femme si illustre à tous égards. Je suis surpris, au reste, que vous ayez tant de peine à croire réelle cette infidélité : sans compter qu'elle est tout-à-fait dans mon caractere, les dégoûts que me donne Aspasie, & que je vous ai confiés, auroient, ce me semble, dû vous la rendre plus vraisemblable. Vous ne vous en tromperiez pas moins à l'état de mon cœur, si vous me croyiez absolument détaché d'elle : j'y tiens toujours par les mêmes sentimens ; mais quand il se pourroit qu'ils fussent éteints, ce ne seroit point à Némée que ma vanité me permettroit de la sacrifier. Persuadé, à l'ennui que, malgré tout son esprit & tous ses charmes, elle me fait assez souvent éprouver, que si je ne me faisois pas un objet de distraction, il me seroit impossible d'y tenir plus long-tems, j'ai choisi Némée comme celle de toutes les femmes qui pouvoit le moins tirer à conséquence pour mon cœur. Aspasie & elle sont, en effet, d'un ordre si différent, qu'il ne se pourroit pas, quelques illusions qu'on voulût se faire, ou quelque loin que l'on portât le caprice du goût, que l'on fût jamais tenté d'accor-

der à l'une ce qui n'eſt fait que pour l'autre : ne craignez donc pas, encore une fois, que je me dégrade juſques-là. Némée ne poſſede pas plus mon cœur, ni qu'elle ne mérite, ni même, quelqu'amour qu'elle paroiſſe ſentir pour moi, qu'elle ne deſire, peut-être, de le poſſéder ; & je crois que, dans le fond, nous ne nous exagerons pas plus l'un que l'autre la ſorte de mouvement qui nous joint ſans nous unir. Ce n'eſt point qu'en ne voulant même lui tenir aucun compte d'avoir, uniquement dans l'eſpoir d'être à moi, quitté Pharnabâze, de qui elle étoit adorée, elle ne reſſemble tout ce qu'il faut pour l'être. La figure la plus ſéduiſante, toute la fraîcheur, toutes les graces de la jeuneſſe, une ame vive & ſenſible, &, peut-être, quoique ſous une autre forme, c'eſt à-dire, avec moins d'appareil, autant d'eſprit qu'Aſpaſie ; une nobleſſe infinie dans ſa façon de penſer, & qui touche d'autant plus qu'on l'attend moins de ſon état ; voilà quelle eſt cette même Némée dont vous vous faite un ſi odieux portrait. Ne penſez point, je vous en conjure, que ce ſoit l'amour qui vous la peigne ici : je vois aiſément, par ce que vous m'en écrivez, que vous me croyez pour elle

la plus violente passion ; mais, fût-ce ou d'Axiochus, ou de Thrazylle que vous tinssiez cette nouvelle, n'en soyez pas moins convaincu qu'on s'est trompé à ce que Némée m'inspire. Mes goûts, j'en conviens, ressemblent assez à des fureurs, pour que l'on puisse d'abord s'y méprendre ; mais personne n'ignore qu'ils sont d'aussi peu de durée qu'ils ont de violence ; & si je donne quelquefois à mes amis sujet de craindre qu'ils ne me menent trop loin, du moins, ne dois-je jamais leur laisser à redouter qu'ils m'emportent trop long-tems. Vous-même pouvez-vous penser qu'un cœur sur qui la plus aimable femme de la Grece n'a pu faire qu'une légere impression, puisse être subjugué par Némée ? Il est vrai que, suivant mon usage, ce que j'ai senti pour elle a d'abord été d'une vivacité prodigieuse ; & que j'ai cru même pendant quinze jours que je l'aimerois toute ma vie ; mais les choses sont déjà rentrées dans leur ordre ordinaire ; & si elle m'amuse encore beaucoup, je n'en ai pas moins de quoi être sûr non-seulement que je me suis trompé, quand je me suis cru pour elle une véritable passion ; mais que je me tromperai toutes les fois que je me croi-

rai capable d'en avoir une : conviction qui, toute bien fondée qu'elle est, ne m'en empêchera pas plus de m'y méprendre à la premiere occasion, & d'agir en conséquence. Quelque plaisir, toutefois, que m'offre encore la possession de Némée, je sens que ce ne seroit pas sans douleur que je perdrois Aspasie. N'est-ce que par vanité que je desire qu'elle ne cesse pas d'être à moi ? N'entre-t-il point encore de l'amour dans le desir que j'aurois de la conserver ? Mais quand il se pourroit qu'elle fût assurée sur mon cœur par les avantages réels qu'elle a sur l'objet de ma fantaisie actuelle, ou qu'elle m'aimât assez pour en attendre patiemment la fin, pensez-vous que le choix que j'ai fait ne me dégradât point à ses yeux ; & se peut-il qu'elle perde de son estime pour moi sans perdre beaucoup de sa tendresse ? Tout humilié, cependant, que je suis moi-même de lui donner une pareille rivale, je n'en voudrois pas plus qu'elle en exigeât le sacrifice, parce que, soit que mon goût pour Némée ait encore trop de violence, ou qu'il soit de mon caractere d'attacher de la honte à céder, je craindrois qu'en y mettant de l'empire, Aspasie ne me

rendît Némée d'un plus grand prix qu'elle ne m'eſt ; & je connois trop ſa fierté pour ne pas craindre qu'en cette occaſion elle n'agît beaucoup plus d'après ſa façon de penſer, qu'elle ne ſe prêteroit à la mienne. C'eſt cette crainte, que vous qui la connoiſſez, ne trouverez pas moins bien fondée que moi-même, & non la vaine crainte de voir blâmer mon choix par des gens peu faits pour influer ſur mes goûts, qui m'avoit fait deſirer que mon caprice pour Némée ne tranſpirât pas ; mais malgré mes ſoins, j'ai tout lieu de croire qu'Aſpaſie en eſt plus inſtruite que je ne voudrois. Ce n'eſt pas, cependant, qu'elle ait daigné m'en faire le reproche le plus léger : l'air que je lui vois avec moi eſt juſqu'à préſent l'unique choſe qui puiſſe me faire croire qu'elle ignore moins ce que je fais qu'elle ne veut paroître l'ignorer. Ce n'eſt point encore qu'elle ſe refuſe abſolument à mes deſirs ; mais ou elle trouve tant de raiſons pour les éluder, ou quand enfin elle ſe détermine à s'y rendre, elle porte dans mes bras ſi peu d'ardeur & tant de contrainte que, moins je puis la ſoupçonner de méditer une infidélité, plus il m'eſt impoſſible de me flatter de lui avoir bien

caché la mienne. Il est bien difficile, en effet, que l'on puisse confondre cette complaisance seche & froide qu'une femme peut prendre sur elle de s'imposer, avec cette ardeur vive & tendre que lui donne l'amour; & il n'est, selon moi, permis qu'aux maris, qui sont aussi rarement aimés qu'amoureux, de prendre pour de la tendresse la soumission au devoir, & d'en être contens; soit parce qu'ils n'en desirent pas plus, soit parce qu'on les a accoutumés à n'en pas voir davantage. Puis-je aussi raisonnablement me flatter que, l'imagination pleine de Némée, je paroisse à Aspasie ce qu'elle m'a vu lorsque je n'étois occupé que d'elle? L'envie que j'ai de croire que je n'en desire pas une autre, suffit-elle pour lui rendre l'empire qu'elle avoit sur moi? Puis-je me déguiser que nos rendez-vous sont plus courts, & moins animés qu'ils ne l'étoient, & que je ne dois en accuser que mon cœur? Autrefois, & il n'y a pas encore bien long-tems, elle ne m'entretenoit jamais assez de sa tendresse; & je me plaignois amérement quand je la voyois employer à m'instruire, un tems qui me sembloit ne devoir être consacré qu'aux plaisirs. Aujourd'hui je la porte de moi-même

sur ces mêmes sujets que je ne pouvois tranquillement lui voir traiter, & chercher plus à l'y arrêter qu'à l'en distraire. Mes sens, toutefois, n'ont pas à beaucoup près autant perdu que mon cœur; & il m'est, par je ne sçais qu'elle bizarrerie, plus aisé de lui prouver qu'elle les anime encore, que de lui dire que je l'aime. Ah! j'en rougis; quels que soient les charmes de Némée, elle n'est pas faite pour remporter sur Aspasie un pareil triomphe; il m'avilit encore plus qu'il ne l'honore. Indépendamment de tout ce que mérite d'estime & d'attachement la femme de Périclès, je ne sçaurois douter qu'elle ne m'aime de la plus vive tendresse; & quelqu'impression que je paroisse faire sur Némée, je sens, malgré tout le desir que j'aurois de m'aveugler à cet égard, ou que tout autre que moi lui pourroit être aussi cher, ou du moins que je n'obtiens sur le reste de l'univers qu'une préférence momentanée. Mais, en pensant de chacune d'elles comme je le dois, ce qu'y gagne Aspasie, ne me ramene pas plus à elle, que ce que Némée y perd ne me soustrait à son empire; & né plus voluptueux que délicat, moins reconnoissant du sentiment que je puis inspirer, que gêné du prix qu'on

en exige, j'ai bien peur qu'en convenant de toute mon injustice, je n'y mette le comble en rendant, par mon inconstance, Aspasie aussi à plaindre que vous la supposez déjà.

LETTRE LX.

ASPASIE A ALCIBIADE.

QUE vous êtes barbare! ou ne vous offensez point de ce que je voudrois cesser de vous aimer, ou ne me rendez pas nécessaire un si cruel effort. Aimez-moi s'il se peut, ingrat! ou laissez ce cœur que vous semblez n'avoir cherché à rendre sensible que pour jouir du plaisir si digne de vous, de le déchirer, reprendre, si pourtant il le peut jamais, avec son ancienne indifférence pour vous, ses premiers sentimens pour Périclès. N'en est-ce donc pas assez pour votre gloire que d'avoir fait naître la plus violente des passions, & de l'avoir rendue si malheureuse, sans exiger encore que les tourmens que vous me faites éprouver soient

éternels ? Vous aimez Némée : que vous importeroit-il donc que je ne vous aimasse plus ? Je ne sçais comment vous pensez ; mais je ne sçaurois douter que si quelqu'un vous avoit succédé dans mon cœur, votre amour, si après mon inconstance je vous en inspirois encore, ne fût pour moi le plus horrible des supplices. Non, vous ne sçauriez jamais imaginer tout ce que, malgré la reconnoissance, l'estime, & même la vénération qui m'attachoit à votre illustre rival, la passion que je lui inspire, me fait souffrir ; & combien, quelque contraire que ce sentiment de sa part pût être au bonheur de ma vie, je desirerois que la haine ou l'indifférence en eussent pris la place. J'en serois plus à plaindre, sans doute ; mais du moins, je ne m'en trouverois pas si criminelle ; & n'éprouverois ni la honte, ni le tourment de feindre des mouvemens que je n'ai plus, & que je ne suis jamais forcée de montrer sans en être avilie à mes yeux, au delà de toute expression. Libre, autant que je suis enchaînée, rien ne peut vous forcer à ces égards qui me désesperent. Si tout me défend de découvrir à Periclès l'état de mon cœur, rien ne vous impose la loi de

me dissimuler la situation du vôtre ; & quand je vous entends me dire avec tant de froideur que vous m'aimez toujours, ou recevoir de même tout ce que mon amour me dicte pour vous ; moins enfin, je vous vois de motifs pour l'un & pour l'autre ; plus je dois nécessairement en conclure que vous ne m'aimez plus. Mais, comment, après l'aveu que vous m'en avez fait vous-même, pourrois-je en douter encore ? *Ce n'est*, dites-vous, *qu'un goût* : ah ! quelle distinction ! Et comment avez-vous pu vous flatter que je l'adoptasse, ou que, si enfin je consentois à l'admettre, à votre frénésie pour elle, autant qu'à votre langueur auprès de moi, je ne fusse point obligée de croire qu'il faut qu'un goût prenne sur vous plus qu'une passion ? On abuse long-tems l'amour ; je ne vous en ai que trop donné la preuve : le besoin qu'on a d'être aimé : ce que, par sa tendresse propre, on sent qu'on mérite de retour : l'opinion que l'on a de ce qu'on aime, & que l'on s'obstine à conserver comme le bien le plus précieux dont on puisse jouir : la crainte même de voir s'altérer un sentiment qui est devenu le charme de notre vie ; loin de permettre que l'on

cherche à s'éclairer, ou que l'on profite des moyens que l'on peut en avoir, tout au contraire, nous engage à nous affoiblir; tout ce qui pourroit porter dans le cœur une si funeste lumiere. Vous prétendez que je juge mal de vos sentimens : il est vrai que, soit par fausseté, soit ce que je croirois plutôt encore, que votre orgueil souffre de me perdre, il n'y a rien, hors la seule chose qui pourroit me prouver ce que vous me dites, que vous ne tentiez pour me retenir dans vos chaînes. Hier même encore vous ne répondiez à mes plaintes que par des reproches qui m'offensoient d'autant plus que vous étiez intérieurement plus sûr que je ne les méritois pas. Vous jaloux! ah perfide! si vous l'étiez!.... Mais quelle illusion! & à quel point ne faut-il pas que j'aime encore pour me la faire! Hélas! vous ne sçavez que trop que ce n'est point pour me livrer à une nouvelle erreur que je voudrois m'arracher à la cruelle passion qui me déchire. Quelque chose que j'aie perdue, peut-être, à vous avoir donné cette certitude, je serois, cependant, désespérée que vous ne l'eussiez pas. Que votre vanité, cet unique sentiment de votre ame, qui souffre

souffre seule du parti que vous me forcez de prendre, se console donc : croyez même qu'après vous avoir aimé, il n'y a rien sous le ciel qui puisse me paroître aimable ; que je ne puis que gémir le reste de ma vie du malheur de n'avoir pu vous rendre sensible ; & qu'enfin, malgré votre ingratitude, vous seul en remplirez tous les instans. Il m'auroit été aussi doux que vous n'eussiez dû cette certitude qu'à votre estime pour moi, qu'il m'est affreux de ne pouvoir l'espérer que de votre amour-propre ; mais, quoi que ce soit qui vous la donne, la seule consolation qui me reste est de ne pouvoir douter, quelque desir même que vous puissiez avoir de la perdre, que vous ne la conserviez toujours. Toute sûre que je suis, cependant, que votre estime ne peut jamais m'être enlevée, je tremble que votre injustice ne voie qu'une méprisable inconstance dans la nécessité où vous-même me mettez de briser des noeuds qui, si vous eussiez pensé comme moi, auroient été éternels ; & qu'enfin, vous ne m'accusiez quand vous ne devriez que me plaindre. Me fussiez-vous aussi indifférent qu'il est vrai que vous m'êtes cher, je ne soutiendrois pas, sans le

plus horrible désespoir, l'idée que dans cette cruelle circonstance vous semblez vous faire de moi; mais dussiez-vous en penser effectivement ce que, pour ne me laisser aucun tourment à ignorer, vous feignez d'en croire; fussé-je même dans votre esprit au rang de cette Némée qui, toute vile qu'elle est, dites-vous, à vos yeux, m'enleve pourtant votre cœur, je n'en voudrois pas continuer davantage une liaison dont vous ne me faites plus qu'un supplice. Vous ne cessez de me répéter que, si je vous aimois véritablement, je serois plus indulgente : ah! cruel! combien n'y a-t-il pas de tems que je vous pardonne! Quels égards n'ai-je pas eu pour la méprisable passion qui vous entraîne, tant que j'ai pu me flatter que ce n'étoit qu'une fantaisie; & quel autre sentiment que l'amour peut inspirer tant de patience! Ce n'est, osez-vous ajouter, que la vanité qui, prenant à mes yeux le masque de la délicatesse, fait le malheur de ma vie des plaisirs qu'une autre vous procure. Quoi! vous voudriez que ma tendresse respectât jusques à ceux de vos caprices qui l'outragent le plus!... Je ne répondrai point à des sophismes dont il

ne ſe peut pas que vous ne ſentiez vous-même tout le faux, & qui font encore plus de tort à votre cœur qu'à votre eſprit. Quoique je ne doive point préſumer qu'en étendant vos raiſons, vous leur donniez plus de force, ou que ma préſence ne change rien à votre façon de penſer; que je ſente, enfin, qu'en conſentant encore à vous voir en particulier, je ne me prépare que de nouveaux chagrins, comme à vous de nouveaux crimes, je veux bien, & pour la derniere fois, me prêter à ce que vous deſirez. J'aurois, ſans doute, beaucoup à rougir de ma facilité à céder à tout ce que vous exigez de moi, ſi je n'étois pas convaincue qu'il vous ſera toujours plus honteux d'abuſer de mon indulgence, qu'il ne peut me l'être d'en avoir tant.

LETTRE LXI.

LA MÊME AU MÊME.

NÉMÉE n'eſt pas plus faite pour diſputer rien à Aſpaſie, qu'Aſpaſie pour partager rien avec Némée. Il faut donc néceſſairement, ou que vous rompiez, & ſans retour, avec la derniere, ou que vous renonciez à la prétention de faire croire à l'autre que vous l'aimez toujours. Je trouve, même, que, vous pardonner une infidélité qui doit me bleſſer d'autant plus qu'elle vous dégrade davantage, eſt pouſſer l'indulgence auſſi loin qu'elle puiſſe aller ; c'eſt, à vous parler avec franchiſe, un effort dont je ne me ſerois jamais crue capable ; & qui ne peut que m'avilir ; ſi par le plus ſincere repentir, & par tous les ſacrifices qui peuvent me le conſtater, vous ne vous en rendez pas digne. Tel eſt le réſultat de toutes les réflexions qui ſe ſont préſentées à moi dans le cours de cette nuit, que vous m'avez ſi généreuſement accordée pour prendre ſur ce qui nous

divise un parti définitif. Si je veux bien (ainsi que par pure politesse, sans doute, vous paroissez le desirer) ne point croire que vous me confondez avec le nouvel objet qui vous occupe, ce n'est pas assurément que vous me donniez sujet de m'en flatter; mais parce que j'ai besoin de ne vous mépriser que le plus tard qu'il me sera possible. Ce sera, selon toute apparence, bien moins à l'estime que je m'obstine, malgré vous-même, à vous conserver, qu'à une vanité dont je ne suis, peut-être, pas aussi susceptible que vous le pensez, que vous attribuerez ce sentiment; mais pour peu que vous puissiez encore nous juger sans partialité, vous conviendrez que si vous êtes attaché à Némée autant que de tout ce que vous faites pour éviter de rompre avec elle, je dois l'inférer, ce n'est pas pour moi une raison ni de penser plus mal de moi-même, ni de croire que ce soit moi qu'une pareille préférence doive humilier. J'ai beaucoup de sujets d'être sûre que vous ne rougissez point de ce choix autant que vous me le dites; mais quand, à cet égard, vous ne m'exagéreriez rien, les attachemens dont on rougit le plus, ne sont pas toujours

ceux que l'on rompt le plus aisément, & je crois vous en donner la preuve. Tout ce que vous me dites hier sur cela, étoit admirablement bien travaillé. Vous m'établîtes avec tout l'art imaginable, entre le foible des sens & les sentimens du cœur, de très-délicates distinctions; mais, en même tems, elles étoient si subtiles que, quelque esprit que l'on veuille bien m'attribuer, j'avoue qu'il ne me fut pas possible de les saisir. Ce qui me fait penser que ce n'est aussi qu'à mon peu de pénétration que vous vous en êtes pris du malheur qui m'est arrivé de ne les point entendre, c'est que vous avez cru qu'en les écrivant vous me les rendriez tout à la fois plus frappantes & plus sensibles. Je dois, du moins, vous supposer cet objet : car si vous ne l'aviez pas eu, votre lettre n'étant qu'une répétition fort étendue de notre entretien d'hier, elle seroit parfaitement ridicule; & je ne sçaurois présumer que, quelqu'indifférent que vous soyez ajourd'hui sur l'opinion que j'ai de vous, votre intention ait été que je n'en pusse porter que ce jugement. Vous me priez de vouloir bien la lire sans prévention : c'est ce, qu'autant que l'intérêt que je

prends à la chose, a pu me le permettre, je crois avoir fait. Vous me demandé encore que je vous fasse la grace de bien peser vos raisons : comme c'en est une que je vous ai déjà accordée, & que vous ne m'offriez rien de nouveau à discuter, c'est une peine que j'ai cru devoir m'épargner. Vous avez tort de vous en prendre, soit à votre peu d'éloquence, soit à une sorte d'obscurité dont en cette occasion, ce me semble, vous vous accusez fort gratuitement, du peu d'impression que font sur moi des choses qui, selon vous, devroient me frapper si vivement. Vous sçavez que je m'y connois ; & je suis bien aise, pour rassurer sur cela votre vanité, de vous dire que je vous ai trouvé autant d'éloquence & de clarté que vous pouviez, en effet, desirer que je vous en trouvasse : mais vous seriez, s'il se pouvoit, aussi éloquent & aussi lumineux que Périclès lui-même, que vous ne m'en persuaderiez pas davanrage qu'entre les bras d'une autre, vous n'en êtes pas moins à moi. Quant, au reste, il seroit possible que vous parvinssiez à me persuader une pareille absurdité, comme il n'en seroit pas moins sûr que ce seroit toujours me faire cou-

rir le risque de vous paroître moins aimable, je croirois n'en avoir pas moins à me plaindre de ce que vous vous seriez mis dans une position qui, en me faisant, tout au moins, douter de votre tendresse, ne pourroit qu'alarmer beaucoup la mienne. Vous me faites trop de grace de me demander ce que je desire que vous fassiez. Je sens, assurément, tout le prix des égards que, dans les circonstances où nous sommes tous deux, vous voulez bien avoir pour moi; & je crois ne pouvoir ni mieux vous le prouver, ni mieux vous les rendre, qu'en vous laissant, à mon tour, le maître de faire ce qui vous plaira.

LETTRE LXII.

NÉMÉE AU MÊME.

QUOIQUE, dans son origine, Aspasie ne fût que ce que je suis, l'étendue de ses lumieres, les graces de son esprit, la sublimité de son éloquence, l'amour de Périclès, & enfin, l'estime & l'amitié de Socrate, lui ont

fait un si grand nom, que je ne suis point surprise que vous la mettiez dans le nombre des femmes qui ont fait honneur à leur siecle & à leur patrie; mais je le suis beaucoup, je vous l'avoue, de vous voir me placer dans la même classe. Ce n'est pas, assurément, que je ne sois fort célebre; mais, qu'est-ce, pour mériter de ne pas mourir toute entiere, qu'une célébrité que je ne dois qu'à mes erreurs, à une façon de penser qui, si elle est par quelques-uns, décorée du titre de philosophie, est par un beaucoup plus grand nombre d'autres, fort différemment qualifiée, & à une beauté que chacune des années qui vont s'écouler, dégradera insensiblement, & dont, enfin, le tems ne me laissera pas la plus légere trace. *Mais*, dites-vous, *vous êtes la seule qui ayez sçu allier la noblesse d'ame avec une profession qui semble nécessairement l'exclure : vous êtes donc une femme extraordinaire.* Quand j'admettois que l'on dût me tenir un si grand compte d'une vertu qui me coûte si peu, de ce que je serois extraordinaire, s'ensuivroit-il que je fusse illustre? Que je joigne encore à cette façon de penser, qui vous paroît si singuliere, la probité

la plus exacte ; & que, même en amour, je ne me permette pas le plus léger déguisement, rien ne me paroît plus simple encore. Si je n'ai pas cru que les préjugés méritassent d'être respectés, je n'ai point pensé de même sur les principes : peut-être aurois-je mieux fait, pour ma réputation, d'immoler les derniers, & de paroître sacrifier aux autres ; mais l'estime du public ne m'a jamais été d'un aussi grand prix que la mienne ; & je me console aisément de ne point porter le masque de ce qu'en nous on nomme *vertu*, par le plaisir de trouver dans mon cœur toutes celles & qui honorent le plus l'humanité, & dont elle peut se passer le moins. Je n'ignore pas qu'on ne me confond point dans la foule des courtisannes qui, aujourd'hui, inondent Athenes ; & que Némée, toute mal définie qu'elle est par le plus grand nombre, y est, du moins, toujours nommée à part. Aussi, ne serois-je pas moins étonné, si votre projet étoit de donner l'histoire des plus célebres courtisannes, que l'on y cherchât vainement la mienne, que je le suis de votre obstination à me placer parmi les femmes dont la Grece s'honore. Votre goût actuel pour moi vous

aveugle, mon cher Alcibiade ; mais je n'ai ni assez de vanité, ni assez peu de sens pour vouloir abuser de ce qu'il vous conseille en ma faveur ; & pour ne point tâcher de vous éclairer sur le ridicule d'un projet dont vous vous moquerez autant que moi-même, lorsque le mouvement qui vous l'inspire aura fait place à quelque nouvelle fantaisie. Vous n'êtes pas, au reste, le premier de mes amans qui aura voulu me sacrifier sa gloire, & à qui, malgré lui-même, je l'aurai conservée. Peut-être, en effet, compromettriez-vous la vôtre plus que vous ne pensez, si vous persistiez à vouloir me mettre à côté d'une femme avec qui je n'ai rien de commun que les erreurs qui ont avili sa jeunesse. En supposant même que je fusse plus digne que je ne le présume, de l'honneur que vous voulez me faire, il devroit vous suffire que le public ne le crût pas, pour que ce fût sur l'opinion que, quelque peu fondée même qu'elle pût être, il a de moi, & non sur celle que vous en avez, quelque juste qu'elle vous paroisse, que vous devriez vous regler, puisque ce n'est jamais d'après le cas que nous faisons de nous-mêmes, ou sur la façon favorable dont pensent

de nous nos amis, mais d'après ce qu'il croit nous devoir d'estime, qu'il détermine la portion qu'il nous en accorde. Vous prétendez, de plus, que liée, ainsi que je le suis, mais par des hasards ou des motifs qui ont peu de quoi flatter mon orgueil, avec les plus grands hommes de mon siecle, mon nom ne doit pas moins que le leur se sauver de l'oubli; que, malgré toute la répugnance que je me sens pour cela je passerai à la postérité; & qu'enfin l'objet des sentimens d'Alcibiade ne doit pas moins que lui-même franchir la nuit des tems. Ah! si le principe qu'aujourd'hui, par rapport à moi, vous cherchez à établir, étoit reçu, que de femmes, même assez peu dignes d'exister, vous rendriez immortelles dans le cours de votre vie! Mais instrumens peu considérés des foiblesses des grands hommes, à moins, ce qui ne peut arriver que rarement, que nous n'ayons fait la destinée d'un empire, un historien se contente d'apprendre à ses lecteurs que le héros de qui il les entretient eut le foible de l'amour; & ne fait pas aux femmes qui en occupoient les loisirs, l'honneur de les nommer. On dira de vous, sans doute, un jour (pardonnez si je vais d'avance en

parler, comme en parleront nos neveux.) » Alcibiade paſſa toute ſa vie à » ſéduire des femmes, & n'en aima ja» mais aucune. Dans les conquêtes de ce » genre qu'il tenta, il mit dans le nom» bre la gloire que la plus grande par» tie des hommes, vraiſemblablement » moins juſtes appréciateurs des choſes » qu'il ne l'étoit, ne place que dans le » choix. Une juſtice que nous lui de» vons, & que par le prix qu'il attachoit » à ces ſortes de triomphe, nous ne » pourrions lui refuſer ſans outrager » ſes mânes, c'eſt que jamais il n'atta» qua de femme ſans la vaincre: auſſi, » ne craint-on point d'aſſurer qu'il eût » été ſans comparaiſon plus piqué d'en » manquer une, que de perdre une ba» taille. Le plaiſir de plaire lui tint conſ» tamment lieu du bonheur d'aimer: il » ſe fit autant un point-d'honneur de rap» procher de l'amour les femmes que » leurs principes en éloignoient le plus, » que d'en inſpirer à celles qui font une » profeſſion auſſi publique de ſe refuſer » au ſentiment que de ſe livrer au deſir. » De l'un & de l'autre côté, le triom» phe lui paroiſſant égal, les plus fa» meuſes courtiſannes de ſon tems » ne lui parurent pas moins dignes de

» son attention, que les femmes de qui
» il devoit être le premier vainqueur.
» Ceux des écrivains de sa vie sur qui
» nous pouvons le plus compter, assu-
» rent que le nombre des beautés qu'il
» se soumit fut si grand que, s'il n'eût
» pas pris le double soin d'en faire une
» liste fort exacte, & de se la lire tous
» les jours, lui même, sur la fin de sa
» carriere, n'en eût pas retrouvé tous
» les noms. On ne doit pas être surpris
» qu'une chose qui, sans cette sage pré-
» caution, l'auroit au moins fort em-
» barrassé, nous devienne impossible
» aujourd'hui; & que, de toutes les
» femmes de qui il fit la renommée,
» ou de qui il détruisit la réputation,
» le seul nom d'Aspasie, célebre d'ail-
» leurs par tant de côtés, soit par-
» venu jusques à nous. Nous avons,
» au reste, peine à croire que la perte
» du catalogue d'Alcibiade en soit une
» à déplorer, &c «.

Voyez si, dans tout cela, il est seu-
lement question de cette Némée de qui
vous croyez la vie assez digne de passer
à la postérité, pour vouloir l'écrire
vous-même. Ne vous opposez donc,
croyez-moi, ni à la nature, ni à la for-
tune, qui, toutes deux, ont voulu que

je ne laissasse de moi aucune mémoire; & prenez vous-même, pour mériter qu'on se souvienne de votre existence, un rôle plus digne de vous que le rôle de mon historien. Il vaut beaucoup mieux, à mon sens, que les hommes ignorent que nous avons été, que de ne leur laisser de nous que des monumens qui, après nous avoir exposés à la dérision de nos contemporains, ne nous survivent que pour nous rendre ridicules aux yeux de ceux qui viennent après nous. Pour vous prouver, cependant, que, comme vous pourriez le croire, ce n'est point pour le seul plaisir de vous contredire, que je ne suis point de votre sentiment, je consens que la chose soit discutée devant Socrate; & je vous donne ma parole que si, après m'avoir entendue, il me condamne à l'immortalité, je ne m'opposerai plus au généreux desir que vous avez de me la procurer: tâchez donc de l'amener ce soir au céramique. Si, comme je vous avoue que je m'en flatte, vous perdez votre cause, je vous adoucirai ce malheur par toutes les consolations que l'amour peut fournir: si, contre mon espoir, c'est à moi que le sort est contraire, je serai comme si j'en étois affli-

gée, afin de trouver dans votre sensibilité toutes les ressources que, d'avance, vous offre la mienne.

LETTRE LXIII.

ASPASIE AU MÊME.

QUAND votre lettre seroit aussi tendre que vous avez & si vainement tâché qu'elle fût, elle ne me feroit rien changer à mes résolutions : je vous aime encore; quelque honteux que cela me fût, je ne pourrois que vous le dire, & peut-être y joindrois-je encore l'affront de vous le prouver. Je ne vous verrai plus, du moins en particulier, & si, par ma conduite & la tendresse que j'eus pour vous, vous me jugez digne de quelques égards; si, en me forçant à immoler mon sentiment, ou, ce qui m'est bien plus pénible encore, à le renfermer pour jamais dans le fond de mon ame, je puis vous inspirer quelque pitié, vous ne me verrez, même en public, qu'autant que cela sera nécessaire pour me dérober à des soupçons qui me feroient mourir de douleur, si,

pourtant, il est possible qu'après m'avoir si peu menagée, il n'y ait encore contre moi que des soupçons. Non, encore une fois, je ne vous verrai plus, comme, & sans doute, dans la seule vue de remporter sur moi un nouveau triomphe, vous paroissez le desirer. Vos larmes, toutes perfides que je les croirois, ne trouveroient que trop aisément encore le chemin de mon cœur. Je me souviens trop bien des dispositions que j'apportai à notre dernier rendez-vous, & avec quelle facilité, toute convaincue que j'étois de votre fausseté, je vous cédai la victoire : je me suis trop amèrement reprochée une foiblesse que vous me rendez, en effet, si inexcusable, pour que je puisse espérer une plus heureuse issue, de l'entretien que vous me demandez, & que n'en devant attendre que le même succès, il puisse m'être permis de me rendre à vos desirs.... Non, je ne m'y exposerai pas, même ne dussiez-vous point, comme la derniere fois, attribuer plus à l'impression que vous faisiez sur mes sens, qu'à la violence de mon amour, l'avantage que vous remportâtes sur moi. Vous n'osâtes pas, à la vérité, me faire un reproche que vous sentiez si injuste, & qui vous au-

roit encore plus dégradé que moi-même : mais je vous connois trop bien, & malgré l'égarement où vos perfides caresses m'avoient plongée, ou vous ne cherchiez point assez à me dissimuler ce que vous pensez, ou vous ne sçaviez pas me le cacher assez bien pour que je pusse ne le pas saisir. Eh! qui sçait même si votre intention n'étoit point que je le saisisse! Vous ne deviez que me plaindre; vous ne sçûtes que m'outrager. Ne vous flattez donc pas que je consente à vous donner encore un spectacle qui m'humilie d'autant plus qu'il n'intéresse que votre amour-propre. Me reste-t-il encore, ingrat! quelque sacrifice à vous faire? N'ai-je point.... mais à quoi me serviroient les reproches, lorsque vous-même ne vous en faites pas, & que, peut-être même, vous ne croyez pas vous en devoir; ou que, s'il se peut que vous ne poussiez point l'injustice jusques à ne pas sentir à quel point vous êtes coupable envers moi, vos remords me sont inutiles? Hélas! vous m'avez tout dit, ou du moins, il ne me sied plus de rien entendre de votre part. Vos raisons, toujours les mêmes sans doute, ne peuvent plus me persuader; & vos transports, si je m'y prêtois avec la certitu-

de d'avoir perdu votre cœur ne feroient que m'avilir. Que la lettre à laquelle je réponds ici ſoit donc la derniere que vous m'écriviez. Quelque important qu'il me fût que ma foibleſſe fût ignorée, & quelque cruels que puſſent être les malheurs qui ſeroient indubitablement la ſuite & l'effet de votre indiſcrétion, je ne vous demande pas ſur cela les égards que vous me devriez : vous me les promettriez ſans doute; mais puiſque la vanité ſeule vous avoit attaché à moi, comment pourrois-je raiſonnablement me flatter que vous euſſiez la force de faire un triomphe que vous avez cru pouvoir l'honorer? Hélas! peut-être ne m'attaquiez-vous pas encore, peut-être même le deſir que vous en aviez n'étoit-il point encore déterminé, que tous vos amis, ſans doute, ſçavoient déjà les vues que vous aviez ſur moi. Eh! comment, avec cette certitude que trop de choſes ont dû me donner, pour qu'il me fût poſſible de ne l'avoir pas, pourrois-je croire que vous ne leur ayez point confié votre victoire? L'amour, tout impétueux qu'il eſt, peut quelquefois ſçavoir ſe taire, mais l'amour-propre a toujours beſoin de parler. Vous avez tant immolé au vô-

tre un ſentiment qui pouvoit ne vous pas toucher, mais qui, par ſa violence & ſa ſincérité, méritoit au moins de vous quelque ménagement, qu'il ne ſçauroit m'être permis de douter que vous ne lui ſacrifiez pas encore ma réputation. Tout, de votre part, me percera le cœur, mais rien ne m'en ſurprendra. Vous en agirez donc à cet égard comme vous voudrez : ſi je n'ai pu me garantir d'une foibleſſe, vous verrez comme je ſçais m'en punir & échapper au déshonneur. Adieu, tout eſt dit entre nous, & pour jamais : ſouvenez-vous ſeulement, quelque parti que vous preniez, que j'enviſage avec plus d'intrépidité encore le mépris de Périclès, quelque affreux qu'il fût pour moi, & votre haine même, dont il ne ſe peut pas qu'en ce moment je ne me faſſe le plus cruel des malheurs qui peuvent m'accabler, que la honte de vous être plus long-tems attachée.

LETTRE LXIV.

ALCIBIADE A ANTIPE.

ASPASIE, oui, Antipe, cette même Aſpaſie qui, à l'entendre, devoit, quelque choſe que je puiſſe faire contre le bonheur de ſon ſentiment, me reſter éternellement attachée, Aſpaſie, dis-je, vient de me quitter. Vous m'aviez, de votre côté, ſi fortement aſſuré qu'il n'y avoit rien de moins poſſible que, ſi ne comptant pas tout-à-fait autant que vous ſur la durée de la fantaiſie d'une femme, j'avois, malgré de ſi grandes raiſons d'être tranquille, oſé preſcrire un terme à l'épouvantable patience dont celle-là me menaçoit, ſon inconſtance étoit du moins un malheur que je n'eſpérois pas ſi-tôt. La promptitude dont elle prend ce parti acheve de me perſuader que c'eſt moins à la violence du penchant qui l'entraînoit vers moi qu'elle a cédé, qu'à cette laſſitude ou de la conſtance, ou de la vertu que les femmes qui ſe commandent l'une ou l'autre éprouvent intérieurement, à laquelle nous

devons, ſelon toute apparence, plus de triomphes que nous ne penſons, & dont, quelle que puiſſe être la philoſophie dont Aſpaſie ſe pare, elle peut n'avoir pas moins qu'une autre ſenti le poids. Vous ne manquerez pas, ſans doute, de vous récrier ſur l'injuſtice que je lui fais de compter ici ſon cœur pour peu de choſe; mais ſi ſa tendreſſe eût en effet été auſſi exempte de tous les mouvemens qui ſe mêlent toujours à l'amour, & qui ſi ſouvent en tiennent lieu, que vous voudriez que je le cruſſe, la vanité auroit-elle eu ſur elle plus de droits que le ſentiment; &, l'eût-elle même voulu, lui auroit-il été poſſible de préférer la douleur de me perdre, au chagrin de me partager:

Tout onéreux, cependant, que par l'exceſſive régularité que cette même vanité lui fait exiger de ce qu'elle aime, elle me rendoit communément le bonheur de lui plaire, vous auriez tort de croire que ce ſoit avec autant d'indifférence que j'en affiche à ſes yeux, que je la perds. Je vous avoue même que ne trouvant jamais auprès d'aucune des femmes à qui je la ſacrifiois ſans ceſſe, ni cette certitude d'être aimé qui, lors même qu'elle nous touche le

moins, eſt toujours ſi flatteuſe pour nous, ni cette volupté ſi douce dont, plus encore que la beauté, je la crois la ſource, ſi cette fureur de conquérir, la plus vive, & peut-être, des miennes, la ſeule durable, m'impoſoit ſouvent la néceſſité d'être infidelle, je n'avois pas encore ſenti le beſoin d'être inconſtant. Je ne doute même point que ſi je n'en euſſe pas plus que je n'ai fait, réſiſté aux occaſions qui ſe préſentoient, ou même cherché à les faire naître, la ſorte de reſpect que, malgré moi-même elle m'inſpiroit, ne m'auroit point permis de mettre dans mes crimes contr'elle, tant d'audace & de publicité, ſi les égards que nous devions tous deux à Périclès, ne m'euſſent rendu preſqu'inutile la gloire de me l'être ſoumiſe : car, enfin, c'étoit devant ſi peu de gens que j'oſois m'en vanter! Cette obligation de me taire dont vous n'ignorez pas que je ſentois tout le poids long-tems même avant que de triompher d'elle, & qui devoit effectivement m'être d'autant plus pénible que je deſirois davantage que ſes bontés pour moi fuſſent plus connues; ſes plaintes, ſes défiances perpétuelles; & qui faiſoient de la plus grande partie de nos rendez-vous des

ſcenes d'aigreur ; cette ſi rigoureuſe fidélité qu'elle me preſcrivoit, & que chaque jour qui ſe ſeroit écoulé, en m'ôtant de mon goût pour elle, ne m'auroit rendue que plus impoſſible, ne m'ont point permis de tenter rien de ce qui auroit pu me la ramener. Ce n'eſt pas que l'inſtant qui, ſur-tout après que l'on a cru que l'on ſe quittoit pour la vie, amene un raccommodement, n'ait des charmes ; & que ce jeu de l'amour, du deſir, ou de la vanité qui ſucceſſivement le remplit, n'offre à des yeux un peu philoſophes un très-intéreſſant ſpectacle ; mais, ſans compter qu'Aſpaſie me l'a trop ſouvent offert pour qu'il puiſſe me reſter à cet égard la plus légere curioſité, les femmes ont dans ce moment ſi peu la prudence, ou le moyen de ſe varier, que, quelle que puiſſe être la cauſe de la querelle, celui qui une ſeule fois y en a vu une, doit être ſûr de l'y trouver toujours la même. J'ai, de plus, éprouvé trop ſouvent combien eſt fauſſe la chaleur que cet inſtant ſemble rendre à l'ame, & avec quelle promptitude elle s'éteint, pour que je n'en redoute pas plus les ſuites que je n'en cherche les plaiſirs. Combien, en effet, n'a-t-on point de regret

regret de s'y être livré, quand, au lieu de tout l'amour qu'on s'étoit flatté d'y reprendre, on ne se trouve plus que la satiété qu'on y avoit portée, le chagrin de s'être de nouveau chargé de ces mêmes chaînes qui paroissoient si pesantes, & l'embarras d'avoir encore à les rompre! Malgré tant de raisons de ne pas renouer avec Aspasie l'impression que quelquefois elle fait sur mes sens, toute momentanée qu'elle est, & plus encore, ma vanité blessée du courage que dans cette occasion elle trouve contre son propre cœur, auroit pu m'en faire naître le desir, si elle n'eût pas cru devoir me cacher sous le masque, à mon gré, très-revoltant de la colere, les sentimens qu'elle conserve pour moi. Une douleur tendre qui m'auroit intéressé, ou un dédain froid & sans humeur, qui m'auroit fait croire que je ne l'occupois plus du tout, l'auroient mieux servie que la desagréable sécheresse dont elle a cru devoir s'armer. Ces choses dures & piquantes qu'elle affecte de me dire sans cesse, sont, peut-être, faites pour rendre, même en l'humiliant, à un homme amoureux, de l'activité qu'il pourroit avoir perdue; mais elles ne peuvent, à mon sens, que confirmer un

volage dans son inconstance, parce que si le sentiment qu'on nous inspire, nous force à tout pardonner, l'amour que nous inspirons, mais que nous ne partageons plus, n'est pas fait pour trouver la même indulgence. D'ailleurs, ce que le cœur encore plein de sa passion, je la vois capable de sacrifier à son amour-propre, me donne pour elle un repoussement dont il ne me seroit pas facile de triompher. Je crois donc qu'à moins que pour réparation de l'injure qu'en me quittant, elle vient de me faire, elle ne s'humilie jusques à me redemander mon cœur, nous ne renouerons point, & c'est ce que, pour notre bonheur respectif, nous pouvons, selon moi, faire de mieux. D'un côté le dégoût, de l'autre, les querelles renaîtroient bientôt; & si vous joignez à cela le desir que j'aurois indubitablement de me venger de son inconstance, vous comprendrez sans peine que rien ne seroit & plus sûr, & en même tems moins éloigné qu'une seconde rupture entre nous. Je vois, de plus, Aspasie payer trop cher la gloire de m'avoir quitté, pour que je croie devoir y joindre la douleur de se voir quittée à son tour. Vous aurez, sans doute, peine à concevoir en moi un

égard que l'excès de mon orgueil, & de sa sensibilité sur ce qui le blesse, doit, en effet, vous rendre assez peu croyable; mais moins, par la position d'Aspasie, elle peut se vanter de m'avoir prévenu, moins aussi je crois devoir me ressentir d'un affront dont la publicité seule pourroit me rendre la vengeance nécessaire, & dont je suis, d'ailleurs, si sûr de prendre tant de revanches.

LETTRE LXV.

ASPASIE A ALCIBIADE.

VOUS avez hier été si lumineux en politique, développé des vues si profondes, montré, enfin, une connoissance si grande, soit des forces, soit de la foiblesse des différens états dont la Grece est composée, que Périclès s'est fait un scrupule d'envoyer, sans que vous le vissiez, le manifeste que vous trouverez ici. Il croit en même tems que ce ne seroit pas assez présumer de vos lumieres, que de vous dire à quelle des républiques alliées, ou feignant de l'ê-

tre, ce même manifeste est adressé; & n'imagine pas, en ne vous la nommant point, vous mettre dans un bien grand embarras. Il desire aussi que vous lui disiez ce que vous aurez pensé de cette piece, plus disposé à se soumettre à vos critiques, que vous ne le feriez, peut-être en pareil cas, à vous rendre aux siennes. Si jamais, ainsi qu'il me semble que, malgré ce que je vous en ai dit dans des tems plus heureux, vous en avez le desir, vous donnez au public votre très-spirituel Anaximandre, je pense que vous feriez très-sagement d'en user avec lui comme aujourd'hui il en use avec vous.

ATHENES A.....

NOus n'avions pas besoin de la derniere réponse que vous avez faite à nos ambassadeurs, pour nous assurer de vos dispositions à notre égard; mais celles que nous serions en droit de vous supposer, pourroient vous être si funestes, que quelque clairement que vous nous les montriez, nous voulons bien en douter encore. Vous nous demandez aujourd'hui de vous instruire plus amplement

des causes de la guerre qui s'est élevée entre Sparte & nous ; &, sans nous dire affirmativement quelles sont vos idées, vous voudriez que nous entrevissions que votre intention est de juger les deux républiques ; & de vous déterminer après, en faveur de celle des deux à qui vous croirez devoir la préférence. Quoique, peut-être, nous n'eussions pas voulu remettre à votre arbitrage de si grands intérêts, & que nous eussions pu vous demander de quel droit vous vous constituiez juges entre nous, nous aurions été bien loin, & de nous plaindre d'une disposition si équitable de votre part, & de croire même que nous le dussions, si, avant que d'entrer dans notre alliance, vous eussiez exigé de nous ce que vous en exigez aujourd'hui : mais il doit, pour ne rien dire de plus, nous paroître extraordinaire que ce soit cette demande que vous mettiez à la place des secours que vous vous étiez engagés à nous fournir ; & que ce qui auroit dû précéder votre traité, ne soit que la derniere, & en même tems la moins recevable de vos excuses. Plus nous vous avons laissé les maîtres d'embrasser celui des deux partis qui pouvoit, ou vous paroître le plus juste, ou vous être le plus agréa-

ble, moins nous avons cherché à vous effrayer par des menaces, ou à vous séduire par des promesses, plus nous avons sujet d'être surpris du prétexte que vous prenez aujourd'hui, soit pour nous être des alliés inutiles, soit pour vous tourner du côté de Sparte. Vous auriez, certes, ou trop d'opinion de votre prudence, ou pas assez de la nôtre, si vous vous flattiez de nous tromper par la demande que vous nous faites. Nous voulons bien, cependant, ne la trouver encore ni aussi déplacée, ni même aussi téméraire qu'elle devroit naturellement nous le paroître, & vous répondre, non comme nous le devrions, & que peut-être vous vous en êtes flattés, mais comme à d'anciens alliés qui nous auroient dans toutes les occasions donné les preuves les plus fortes de leur fidélité & de leur zele. Si nous étions Spartiates, nous nous contenterions de vous dire que ce n'est pas à vous à mettre en question ce que nous avons décidé : mais nous n'oublions jamais que nous parlons à des hommes ; & d'ailleurs, ce n'est point par l'insolence que nous aimons à montrer notre supériorité.

Notre intention n'est pas de vous faire ici toute l'histoire de la guerre de Co-

rinthe, parce qu'elle eſt bien moins la cauſe de celle qui ravage actuellement tout le Péloponeſe, qu'elle n'en eſt le prétexte. S'il eſt vrai qu'il fut libre à Lacédémone de ſe déclarer pour les Corinthiens, l'on ne doit pas nous faire un crime d'avoir pris le parti de Corcyre; comme elle eut ſes motifs, nous eûmes les nôtres : elle ne crut pas nous devoir rendre compte des ſiens; nous pûmes avec autant de raiſon, nous croire diſpenſés d'avoir pour elle plus d'égards qu'elle n'en montroit pour nous. Il a plû depuis aux Lacédémoniens de répandre que nous ne nous ſommes déterminés en faveur de Corcyre, que dans l'intention de rompre la trêve que nous avions faite enſemble. Nous pourrions, & même avec beaucoup plus d'apparence de raiſon, en dire autant d'eux, puiſqu'en envoyant dix galeres au ſecours de Corcyre, nous défendîmes au général qui les commandoit, de combattre les Corinthiens, à moins que ceux-ci n'attaquaſſent ou l'iſle de Corcyre, ou quelqu'autre ville qui nous fût alliée : & nous fûmes ſi fideles à ce que nous nous étions preſcrit, que nous ne prîmes au combat que, peu de tems après, les deux peuples ſe livrerent à

la vue de isles de *Sibote*, une part réelle, que lorsque nous vîmes les Corcyréens près d'être entiérement défaits. Athenes crut alors sa gloire engagée à ne pas laisser anéantir un peuple à qui elle avoit accordé sa protection ; & nos galeres prenant en cet instant le parti que les insultes des Lacédémoniens auroient dû, peut-être, leur faire prendre dès le commencement de l'action, nous changeâmes assez la face des choses pour que ni Corinthe, ni Corcyre ne pussent raisonnablement s'attribuer la victoire.

Ce fût par le même motif que le lendemain de la bataille, nous envoyâmes encore vingt galeres au secours des Corcyréens ; mais beaucoup plus pour contenir leurs ennemis, que pour tenter encore le hasard d'un combat: & c'est ce que Lacédémone, quelque desir qu'elle ait de rejetter sur nous tous les torts, a pu d'autant moins désavouer, que ceux de Corinthe effrayés de l'arrivée des vingt nouvelles galeres, ayant député à nos généraux pour sçavoir quelle étoit à leur égard, l'intention de la république, & se plaindre en même tems & de ce que nous rompions la trêve, & de ce que nous les empêchions de punir leurs

ſujets révoltés, nous répondîmes » que
» nous ne croyions, par notre conduite,
» donner au traité aucune atteinte ; qu'il
» nous étoit auſſi permis de ſecourir nos
» alliés, qu'aux Lacédémoniens de pren-
» dre le parti des leurs ; & que nous ne
» prétendions pas empêcher les Corin-
» thiens de ſe porter par-tout où ils le
» jugeroient à propos, pourvu que ce
» ne fût ni contre nous, ni contre aucu-
» ne place qui, de quelque façon que ce
» fût, en dépendît «. Sur cette réponſe, les Corinthiens, ſans s'être expliqués ſur leurs vues, ſe déterminerent à partir ; & quoiqu'avant que de leur en laiſſer la liberté, nous fuſſions en droit de leur demander quelles étoient leur réſolutions, ni nous, ni même les Corcyréens ne cherchâmes à troubler leur retraite.

Prévoyant, toutefois, que Corinthe, moins encore par une ſuite de ſon propre reſſentiment, que par un effet des ſollicitations de Sparte, ne tarderoit pas à vouloir ſe venger de l'injure qu'elle croyoit avoir reçue de nous, nous ordonnâmes à ceux de Potidée qui, quoique colonie de Corinthe, nous étoit alliée, ou, pour mieux dire, étoit une de nos tributaires, de démolir leurs

murs du côté de Pallêne, de nous donner des ôtages, de renvoyer à Corinthe les magiſtrats qui, de cette ville, venoient tous les ans les gouverner, & de n'en plus recevoir à l'avenir. Toutes ces précautions que l'on a qualifiées injuſtement d'actes de tyrannie, puiſque c'étoit vis-à-vis de nos ſujets que nous agiſſions, nous étoient, quelque dénomination qu'on leur donne, abſolument néceſſaires, puiſque nous avions tout ſujet de craindre qu'à la ſuggeſtion de ces mêmes magiſtrats que nous voulions bannir, les Potidéens ne ſe révoltaſſent contre nous, & n'entraînaſſent dans leur révolte tous les alliés qu'ils avoient dans la Thrace.

La déſobéiſſance de Potidée à nos ordres, ſa rebellion déclarée contre nous, ſoutenue ouvertement par le roi de Macédoine, fomentée en ſecret par Sparte, les différens événemens de cette guerre, tout cela vous eſt trop connu pour que nous croyons devoir entrer dans de ſi inutiles détails. Les Lacédémoniens las de la peu ſéante politique avec laquelle ils nous avoient juſques-là combattu, parurent enfin vouloir mettre en délibération ce qu'ils avoient depuis long-tems décidé; & au milieu d'une

aſſemblée de leurs alliés qu'ils convoquerent, nous firent déclarer la guerre, comme ayant enfreint ce même traité qu'ils avoient reſpecté beaucoup moins religieuſement que nous, puiſqu'il eſt de toute notoriété que quand nous nous déterminâmes à ſecourir Corcyre, ils s'étoient déja rangés du côté des Corinthiens.

Mais, en ſuppoſant que dans cette circonſtance, nous euſſions tous les torts qu'ils nous attribuent, & qu'ils en euſſent même de plus grands à nous reprocher, il ne ſeroit pas encore vrai que ce fut pour cela ſeul que l'on nous a déclaré la guerre. Les Lacédémoniens, moins bleſſés de leur propre foibleſſe, que jaloux de la puiſſance des autres, n'ont jamais vu, ſans la plus vive douleur, s'agrandir les peuples mêmes dont ils avoient le moins à craindre; &, de toute la Grece, nous ſommes ceux qui leur avons de tout tems donné le plus d'ombrage. Ils nous le prouverent d'une façon tout à la fois bien marquée & bien cruelle, lorſqu'après la défaite & la fuite des Perſes, nous voulûmes relever nos murs que ces barbares avoient renverſés. N'oſant nous le défendre, bien moins à cauſe de l'indécence dont auroit

été cette tyrannie, que parce qu'ils en sentoient toute l'inutilité, ou qu'ils en auroient craint les suites, à cela près de s'opposer à force ouverte au rétablissement de notre ville, il n'y eut rien qu'ils ne tentassent pour l'empêcher; & peut-être, en effet, y seroient-ils parvenus, si Thémistocle en opposant la ruse à la ruse, ne l'eût fortifiée dans le même tems qu'il sçavoit les flatter de l'espérance que conformément à leurs desirs, elle resteroit démantelée.

Si l'on demande pourquoi ils desiroient si vivement qu'elle restât dant l'état de foiblesse où les barbares l'avoient mise, nous répondrons que leur conduite actuelle avec nous l'explique suffisamment.

Si nous étions sans force & sans réputation, nous serions bien sûrs d'avoir avec Sparte une paix éternelle: mais, quelque cas que cette république fasse de ses armes, & quelque terreur qu'elle voulût nous inspirer, nous croirions payer trop cher l'avantage d'être comptés au nombre de ses alliés, même ne nous en coûtât-il que la moindre de nos conquêtes.

Les Lacédémoniens nous reprochent encore d'avoir usurpé le commandement

ſur eux, quand nous pourrions; avec beaucoup plus de juſtice, prouver que c'étoit eux qui l'avoient uſurpé ſur nous, en rendant permanente une conceſſion qui ne devoit être que paſſagere. Dans le tems de l'invaſion des Perſes, chacune des républiques alliées devoit commander à ſon tour; ſoit que les peuples avec qui nous combattions ſe défiaſſent de leurs généraux, ou qu'ils cruſſent nous devoir cette marque de reſpect, lorſque leur jour vint, ils le céderent unanimement à nous & aux Spartiates. Mais ces derniers, qui nous avoient déja donné mille preuves de leur ambition & de leur jalouſie, furent ſi bleſſés de ce partage, qu'ils menacerent de quitter l'armée s'ils ne commandoient pas ſeuls; & pour éviter qu'ils ne le fiſſent dans un tems où leur retraite expoſoit la Grece entiere à recevoir la loi des barbares, nous leur cédâmes l'honneur du commandement. Si depuis nous les en avons laiſſés jouir long-tems, ç'a été bien moins, comme ils voudroient qu'on l'inférât de notre modération, parce que nous les en croyions nous-mêmes plus dignes que nous, que pour le bien de la Grece, dont, ſans cette déférence de notre part, ils auroient troublé le repos par leurs intri-

gues, & par la guerre qu'elles y auroient infailliblement allumée.

Ce fut donc par cette seule considération que nous voulûmes bien servir sous les ordres de Pausanias : mais il y avoit peu de tems qu'il avoit pris le commandement général, que les Grecs, & surtout ceux d'entr'eux que nous venions d'affranchir de l'esclavage des Perses, rebutés de ses façons dures & impérieuses, vinrent nous supplier, comme leurs fondateurs, de les sauver de sa violence, & de commander nous-mêmes. Si nous eussions été possédés de toute l'ambition dont Sparte nous accuse, nous aurions, sans doute, saisi une occasion si naturelle de la satisfaire : mais, moins sensibles à l'honneur de commander les troupes de toute la Grece, qu'au plaisir de pouvoir lui donner des preuves réelles de notre modération, quelque sujet que nous eussions nous-mêmes de nous plaindre de la fierté de Pausanias, non-seulement nous restâmes sous ses ordres, mais nous ne permîmes pas aux autres Grecs de s'y soustraire.

Lacédémone, cependant, fut forcée, sur les plaintes réitérées de tous les alliés, de rappeller ce général; & ceux qu'elle envoya depuis à sa place, n'ayant

pas mieux réussi, elle parut, en les révoquant encore, sans en nommer de nouveaux, se démettre tacitement de ce même honneur auquel elle avoit été si fortement attachée. Les alliés, donc, desirant alors plus que jamais que nous prissions le commandement, nous crûmes enfin devoir céder à leurs instances, & nous en charger. Voilà ce qu'aujourd'hui Sparte qualifie d'usurpation, & un des prétextes qu'elle allegue contre nous. Ils n'ont, disent-ils, jamais consenti que ce commandement leur fût ôté: pourquoi, si elle ne vouloit pas en être privée, ne réclamoit-elle pas alors contre le vœu général qui nous le déferoit, & pourquoi ses propres troupes resterent-elles sous nous ordres?

Tout ce que nous avons fait pendant que nous avons commandé à toute la Grece, a été trop public & trop éclatant, pour qu'il n'y eût pas à nous une sorte d'absurdité à croire que nous ayons à vous en instruire. Si nous sommes entrés dans le détail du reste, ce n'est pas que nous l'ayons cru plus nécessaire que ce que nous supprimons, mais, quoique nous n'ayons pu un seul instant vous supposer dans l'ignorance que vous affectiez, nous n'avons pas dédaigné de l'ad-

mettre comme réelle. Fassent pour vous les dieux que votre conduit justifie notre condescendance !

Nous croyons, au reste, pouvoir inférer de la réponse que vous nous avez faite, ou que vous êtes portés d'inclination pour Sparte, ou que vous desireriez que l'une & l'autre des deux républiques vous laissât la liberté d'être neutres. Si, comme nous ne vous cachons point que nous le pensons, c'est le premier, pourquoi Sparte vous permet-elle une politique si déshonorante pour elle & pour vous, & en même tems, si peu faite pour nous abuser ? Si, ce que nous croyons le moins, c'est le second, comment pouvez-vous vous en flatter ? Etes vous encore à sçavoir qu'Athenes & Lacédémone ne connoissent que des ennemis, ou des alliés ? ou, en supposant que l'état des choses forçât chacune d'elles de vous permettre actuellement la neutralité, que celle des deux que le sort feroit triompher, ne vous punît point bientôt de n'avoir pas embrassé le parti du vainqueur ? Mais la majesté d'Athenes se croiroit blessée de vous proposer ces réflexions ; & comme il vous importe beaucoup plus qu'à elle-même que vous

ne vous trompiez pas sur ce que vous croirez devoir résoudre, elle laisse à vos délibérations toute leur liberté. A quoi que ce soit que vous vous déterminiez, la campagne qui va s'ouvrir, ne lui permet pas d'en attendre plus de quinze jours le résultat. Nous envoyons, environ vers ce tems-là, quatre-vingt galeres de votre côté, soit pour punir des sujets rebelles, soit pour secourir quelques-uns de nos alliés; & les chefs de cette armée auront ordre de s'arrêter dans un de vos ports, d'y recevoir votre réponse, & d'agir en conséquence de ce que vous aurez décidé.

Athenes qui veut bien encore ne vous pas traiter en ennemis, vous recommande aux dieux.

LETTRE LXVI.

THRAZYLLE A ALCIBIADE.

LE hasard vient, mon cher Alcibiade, de me faire avoir avec Socrate un entretien que, tout peu fait pour vous plaire qu'il me paroît, je n'en ai pas moins jugé digne de vous être transmis,

& qui, en conséquence, n'a pas plutôt été terminé, que dans la crainte d'en perdre la plus légere chose, ou d'y rien dénaturer, je suis retourné chez moi l'écrire.

Je l'ai rencontré sur le chemin qui conduit au Pyrée, mais pourtant, encore dans la ville, & seul, contre son ordinaire. Nos torts avec lui, ou, si vous l'aimez mieux, les siens avec nous, me faisant une peine de sa présence, mon premier mouvement a été de chercher à l'éviter. Il s'en est apperçu, & ne m'en a semblé avoir que plus d'empressement à me joindre. Après quelques reproches aussi doux qu'obligeans qu'il m'a faits sur ma négligence à le voir, & des excuses de ma part, auxquelles, sans me le dire, son air seul m'a fait sentir qu'il ne croyoit pas : eh bien ! m'a-t-il dit en marchant toujours, (& dans l'intention, sans doute, de m'entraîner dans quelque endroit où je ne pusse pas trouver de secours contre lui), quelles nouvelles d'Alcibiade ? Je n'ignore pas, a-t-il tout de suite ajouté, qu'il se plaint amérement de l'injustice que je lui fais de le regarder comme l'homme de son siecle le plus frivole : mais, je ne crains pas d'en convenir, en le croyant, j'étois bien éloigné d'i-

maginer que je lui en fisse une.... Jamais, cependant, vous ne l'aviez plus mal jugé..... J'en suis fâché, a-t-il repris ; mais je n'en rougis pas : quelque tems que l'on ait vécu avec les hommes ; avec quelque soin qu'on les ait observés, on est quelquefois forcé, comme je le fais ici, d'avouer que l'on a témérairement prononcé sur ceux que l'on se flattoit de connoître le mieux ; mais souvent aussi, c'est bien moins au peu de sagacité de leurs observateurs, qu'au soin perpétuel qu'ils apportent à se déguiser, qu'il faut s'en prendre. Comment, par exemple, en voyant Alcibiade mettre en apparence toute sa gloire à nourrir des cailles, à séduire & à tromper des femmes, à être le cocher d'Athenes les plus adroit, enfin, à mille autre choses de cette nature, toutes (vous en conviendrez sûrement vous-même, mon cher Thrazylle,) aussi peu faites les unes que les autres pour déceler un grand homme, aurois-je pu me douter qu'en effet il en cachoit un ? ...Vous êtes donc revenu de la mauvaise opinion que vous en aviez prise ?.... Le moyen que cela ne soit pas, m'a-t-il répondu, de l'air le plus sérieux ? Tout le monde m'assure qu'il a formé le projet de remplacer Périclès.. Vous voyez

donc bien qu'il ne peut plus m'être permis d'accuser de frivolité un homme qui, dans un âge si tendre (car, ce me semble, il n'a pas vingt ans encore) peut se proposer d'être le chef de sa république ? Une ambition pareille annonce nécessairement ou la plus inexcusable présomption, ou des talens surnaturels; & si vous connoissez toute l'étendue de mon amitié pour Alcibiade, vous n'aurez pas de peine à deviner laquelle de ces deux choses il m'est le plus doux de lui croire : mais son intention n'est pas, je m'en flatte du moins, de supplanter Périclès ? .... Ah ! ses plus mortels ennemis n'auroient pas l'audace de lui supposer une idée si peu faite pour sa façon de penser. ... En ce cas, il veut donc bien attendre ou que Périclès se lasse d'être à la tête des Athéniens, ou que les Athéniens se lassent d'être conduits par Périclès ?..... On ne peut guere douter que cela ne soit.... L'un ou l'autre de ces deux événemens peut ne pas arriver, ou se faire long-tems attendre. Périclès, quelque dégoût qu'il ait pour sa place, tient à la nécessité dont il sent qu'il est à sa patrie; & les Athéniens à leur tour, malgré la véhémence, & même la continuité de leurs déclamations contre lui, ne paroif-

ſent pas diſpoſés à ſe priver d'un chef ſous la conduite de qui ils ont fait de ſi grandes choſes.... Je ſuis de votre ſentiment ; mais, dans des projets de ce genre, eſt-il ſi déraiſonnable de compter le haſard pour quelque choſe ?.... Auſſi peu qu'il le feroit de le compter pour tout : mais, puiſqu'Alcibiade a formé le deſſein d'être le ſucceſſeur de Périclès, il eſt à préſumer qu'il a cherché à acquérir toutes les connoiſſances qu'une pareille place rend néceſſaires ? ..... J'ai répondu que je ne croyois pas que vous y euſſiez encore penſé.... Ainſi donc, il n'en ſçait pas plus ſur cela que quand il a ceſſé de me voir ? Je me rappelle, cependant, que quand il a voulu ſçavoir jouer de la lyre, il a pris un maître de lyre ; il falloit donc pour cela, qu'il crût que cet art eſt fondé ſur des principes, & que, s'il vouloit, ſans les connoître, jouer de cet inſtrument, il s'en acquitteroit fort mal ; ou que, ſi, de lui même il les cherchoit, quelque aptitude que la nature eût pu lui donner à la lyre, il y emploieroit un tems trop conſidérable... ? Nouvel aveu de ma part.... Il faut donc encore qu'il croie qu'il eſt, & plus difficile, & plus important de ſçavoir jouer de la lyre, que de ſçavoir gouverner un état, puiſ-

qu'il a cru devoir apprendre le premier; & que, n'ayant point la plus légere notion de tout ce que l'autre demande, il ne s'en croit pas moins en état de s'en bien acquitter?...Bon! ne diroit-on point, à vous entendre, que cela exige tant de connoissances?... Tant! peut-être me les exageré-je? Mais vous conviendrez que, s'il n'en faut pas tant, du moins, il en faut quelques-unes! ... C'est ce qui me semble... Vous avouez que, soit qu'elles soient aussi bornées que vous l'imaginez, ou qu'elles soient aussi étendues que je le crois, Alcibiade n'a acquis aucune de celles que son projet paroît demander: vous convenez donc en même tems qu'il ne pourroit que s'acquitter très-mal de la place qui fait l'objet de son ambition?... Assurément, non: car qu'importe qu'il ignore ce que vous appellez la science du gouvernement, quand ceux qu'il a à conduire, en sçavent sur cet article encore moins que lui? .. C'est que j'aurois cru que, moins le peuple à la tête de qui l'on est, a de lumieres, plus celui qu'il charge de ses intérêts, est obligé d'en avoir: mais votre réponse me prouve que je me trompois. Si, cependant, les peuples avec qui le voisinage, la différence d'intérêts, les haines nationales

nous mettent si souvent aux prises, n'ont pas pour nous, comme je le crains, la complaisance de se choisir des chefs, qui n'en sçachant pas plus qu'Alcibiade, nous serons tout à la fois, victimes de l'expérience des leurs, & de l'impéritie du nôtre? N'avez-vous point autant de peur que moi, que les Lacédémoniens, par exemple, ne cherchent pas plutôt à tirer parti du mauvais choix que nous aurons pu faire, qu'à l'imiter! Mais, revenons à ce manque de connoissances dont Alcibiade convient lui-même, ou dont vous convenez ici pour lui : il nous dira donc: » Athéniens, si je desire d'être à la tête de votre république, ce » n'est pas que je ne sois très-convaincu » que je ne connois aucune des parties » de l'administration; mais parce que je » le suis que, quelque profonde que puisse être mon ignorance à cet égard, elle » ne sçauroit encore égaler la vôtre..... Vous supposez apparemment, Socrate, quand vous prêtez à Alcibiade un semblable discours, que la tête lui a tourné? .... Pourquoi? dès qu'il suppose, lui, ses concitoyens assez peu éclairés pour déferer le gouvernement à un homme de son âge, il doit, en même tems, être sûr qu'en leur faisant l'aveu de son igno-

rance, il ne leur apprendra rien qui ait droit de les ſurprendre; & qu'en y ajoutant qu'il les croit encore plus ignorans que lui, il ne leur dira non plus rien dont ils doivent s'offenſer. Je ne voudrois même pas répondre que, tournés à la plaiſanterie comme ils le ſont, cette bonne foi de ſa part ne lui tînt pas auprès d'eux lieu de tout ce qu'il conviendroit qui lui manque, & dont, en le choiſiſſant pour chef, eux-mêmes prouveroient qu'ils ne feroient point grand cas: mais laiſſons une diſcuſſion qui, ſi elle ne vous embarraſſe point, me paroît vous déplaire. L'homme à qui Alcibiade a l'ambition de ſuccéder, a fait pour ſa patrie de ſi grandes choſes, en a tant augmenté la puiſſance, qu'il a rendu ſa place bien difficile à remplir: ne ſe propoſer que de l'égaler, ſeroit peu de choſe pour le fils de Clinias: ſans doute il voudra l'effacer; quels ſont, pour cela, ſes projets?.... Juſques à préſent, je ne lui en connois qu'un: c'eſt de conquérir la Perſe.... Effectivement! cette idée eſt grande: &, pour la remplir, quels ſont ſes moyens?... Des troupes & de l'argent... Vous avez raiſon: ces deux agens lui ſont également néceſſaires. Il ſçait, ap-

paremment

paremment, ce que l'Attique peut en ce cas lui fournir d'hommes?... Non pas encore; mais vous comprenez bien que c'eſt ce dont, quand il le voudra, il lui ſera bien facile de s'inſtruire... Je l'avoue, & je crains même qu'il ne lui ſoit beaucoup plus aiſé de ſçavoir combien elle en renferme, que d'en trouver autant que ſon projet en exige: & l'argent? ſçait-il ce qu'il y en a dans le tréſor? Connoît-il les ſources par leſquelles il y coule? A-t-il quelque idée des reſſources extraordinaires? Sçait-il ce qu'en tems de paix nous tirons, tant de nos revenus propres, que de nos alliés, de nos tributaires & de nos ſujets, & juſques où, dans des tems de néceſſité, ces revenus peuvent être portés? ... Nouvel aveu de ma part que vous ne ſçaviez encore rien de tout cela. De ſorte donc, a-t-il repris, que c'eſt dans l'ignorance la plus profonde de tout ce qu'il faudroit qu'il ſçût, qu'il forme ſeul un deſſein dont, même en réuniſſant toutes ſes forces, la Grece entiere n'oſeroit pas ſe prometttre le ſuccès? Si la grandeur eſt dans la chimere, certes les projets d'Alcibiade ſont fort grands. Il ſçait, du moins, de combien d'ennemis nous ſommes environnés; &, ſans doute, il

songe à s'assurer qu'aucun d'eux ne voudra profiter du tems où, ayant porté toutes nos forces à une expédition éloignée, & pour laquelle, fussent-elles triplées, & au-delà, il est physiquement sûr qu'elles ne suffiroient pas, nous aurons l'Attique absolument à leur merci? Les Lacédémoniens les plus dangereux, comme les plus acharnés de tous, ne lui inspirent-ils, par exemple, aucune inquiétude?... Quoi! pouvez-vous imaginer que Sparte, qui n'a pas un moindre intérêt que nous mêmes, à voir renverser une puissance qu'elle a vue si près de s'assujettir la Grece entiere, & à laquelle il est impossible qu'elle ne suppose pas toujours le même desir, pût chercher à traverser un projet dont le succès assureroit à jamais sa liberté, & que, même elle se refusât à la gloire d'y contribuer? ... Je suis convaincu que Sparte ne desire pas moins vivement que nous-mêmes, de voir détruire l'empire des Perses; mais je le suis pour le moins autant qu'ils aimeroient encore mieux en être écrasés, que de le voir renversé par nos mains; & qu'ils regarderoient comme le plus grand de leurs malheurs un événement qui ne pouvant qu'ajouter infiniment à notre puissance, leur feroit, avec

raiſon, craindre de s'en voir bientôt la victime. Pour moi, à l'égard, tant des Lacédémoniens que des autres peuples libres de la Grece qui craignent moins encore la puiſſance des Perſes, qu'ils ne ſont jaloux de la nôtre, je vois pour Alcibiade autant d'inconvénient à leur faire confidence de ſon projet, qu'à leur en dérober la connoiſſance. Sans eux il ne parviendra jamais à l'exécuter; & il ne doit pas plus s'attendre que, s'ils en étoient inſtruits, ils ne le traverſaſſent point de tout leur pouvoir. Je deſirerois, cependant, toutes réflexions faites, qu'il prît de préférence, le parti de ne pas l'ébruiter, moins encore par rapport à eux qu'à cauſe du roi de Perſe qu'il eſt, je crois, de la derniere importance pour lui de laiſſer dans toute ſa ſécurité. Car quelles ne ſeroient pas les alarmes de ce prince, & combien, en conſéquence, ne prendroit-il point de meſures pour faire échouer les deſſeins d'Alcibiade, s'il apprenoit qu'un ſimple citoyen d'Athenes qui, à la vérité, poſſede dans ſa patrie trois cent arpens de terre qui n'a pas encore vingt ans, & qui, par-deſſus tous ces avantages, eſt le plus beau des Grecs, menace ſes états? Je le vois d'ici armer juſques au

dernier de ses sujets, & craindre encore de n'en avoir pas assez pour s'opposer à une si formidable invasion. Je suis donc si sûr de tout ce que, si le projet d'Alcibiade se répandoit, il y rencontreroit d'obstacles que non-seulement, je lui en promets le plus profond secret, mais que je vous exhorte lui, vous, & tous ceux de ses amis qu'il a pu en instruire, à m'imiter. En achevant ces paroles, nous sommes tous deux rentrés dans la ville, & je l'ai quitté pour vous rendre, comme je vous l'ai dit au commencement de ma lettre, notre entretien dans toute son intégrité.

» Que concluez-vous de ce long récit? » me demanderez-vous sans doute, que » Socrate est le plus railleur de tous les » hommes? Pensez-vous qu'avec toutes » les preuves qu'il m'en a données, il me » fût possible de l'ignorer? Qu'il se mo- » que également de mes prétentions & » de mes projets? Les premieres fussent- » elles mieux fondées encore, & les se- » condes, d'une exécution moins difficile, » croyez-vous que je me flattasse qu'il ne » cherchât pas à jetter du ridicule sur les » unes & sur les autres? En me rappor- » tant cette fastidieuse suite d'ironies, » quel a donc été votre but«? Pas d'au-

tre que de vous apprendre non-seulement comme il pense de vous, mais comme il en parle, & de vous dire que vous agiriez, selon moi, fort sensément, si, oubliant tous les traits que, dans l'occasion des jeux olympiques, il a lancé contre vous, & dont vous êtes, ce me semble, plus long-tems piqué que vous ne le devriez, vous consentiez à une réconciliation entre vous & lui, qu'il m'a paru qu'au milieu de tous ses sarcasmes il desiroit vivement. C'est pour y parvenir que je l'ai prié à souper pour demain. Je vous demande en grace d'être du nombre des convives. Je sçais bien que, quelque chose que nous fassions, nous n'obtiendrons jamais de lui, ou de ne nous pas donner de ridicules, ou de se taire sur ceux que nous pourrons nous-même, nous donner; mais, du moins, nous épargnera-t-il devant les autres; & à vous parler naturellement, à moins que vous & moi ne changions de sentimens & de conduite, je ne vois pas, qu'à ce que je vous propose, il y ait si peu à gagner pour nous.

LETTRE LXVII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

CALLICRATE vient de s'acquitter de la commiſſion dont vous l'aviez chargé auprès de moi ; & j'ai peine encore à concevoir, je l'avoue, que vous ayez pu lui en donner une ſi peu néceſſaire. Je n'en vais pas moins partir d'après cela pour avoir avec vous l'explication que, par cette démarche, vous paroiſſez deſirer ; & répondre à l'honneur que vous voulez bien me faire, en paroiſſant avoir ſur mes ſentimens quelque ſorte d'inquiétude.

Il eſt vrai, ainſi que vous l'avez remarqué, que j'ai de l'humeur depuis quelque tems ; mais, comme vous le croyez, il ne l'eſt pas que vous en ſoyez la cauſe. C'eſt un vice de caractere auquel vous n'ignorez pas que je ſuis ſujette, & qui doit néceſſairement s'accroître tous les jours par l'habitude où je ſuis de m'y livrer par la trop grande complaiſance que l'on a pour tous mes caprices, & la baſſeſſe dont je vois s'y

asservir ceux-mêmes qui devroient y céder le moins. Ce ne sont donc point vos nouveaux projets qui me donnent cette humeur que vous me reprochez. Je ne connoissois pas cette beauté : sur le bruit des soins que vous lui rendez ; j'ai voulu la voir ; elle m'a paru charmante. On m'a dit qu'elle joint aux graces de sa figure, de l'esprit, des principes & des mœurs. Plus elle rassemble de quoi plaire, & se faire estimer, plus elle me paroît à plaindre Ses vertus & sa réputation qui rendent tout à la fois sa conquête plus difficile & plus brillante, ne feront que donner plus d'ardeur à vos poursuites, & ne lui en attacheront pas davantage, un homme qui semble n'avoir jamais plus de plaisir à quitter une femme, que quand elle auroit plus de quoi le fixer. Je plains donc trop Diotime pour vouloir envier son sort, & suis aujourd'hui trop accoutumée à vous voir changer, pour que votre légéreté fasse sur moi toute l'impression dont vous me paroissez vous flatter. Si j'en crois Callicrate, vous craignez que je ne m'en venge en l'imitant. Cette crainte seroit si délicate pour vous, que j'ai peine à concevoir que vous en soyez susceptible, mais, si je la suppose réelle, elle

doit me paroître bien ridicule. Que vous importe, en effet, l'usage que je pourrois vouloir faire de mon cœur ? Il ne demandoit pas mieux que de vous adorer : il a, vous le sçavez, volé au devant du vôtre ; & je crois vous l'avoir prouvé, lorsque, pour être à vous, j'ai privé Pharnabaze d'un bonheur, dont tout barbare qu'il est, son extrême tendresse pour moi le rendoit digne. Reine, pour ainsi dire, & par cette même tendresse, d'une partie de l'Asie, adorée, respectée, tant de lui que des peuples qu'il gouverne, j'ai tout sacrifié au desir de vous plaire. Fait à l'amour, ce sacrifice eût il été plus grand encore, étoit bien peu de chose ; mais, fait au simple caprice, il devenoit exorbitant ; & je puis vous répondre que si vous n'aviez fait sur moi qu'une impression aussi légere que, sans le croire pourtant, vous voulez paroître le penser, je n'aurois pas acheté si cher le plaisir passager de satisfaire une fantaisie. Comment, toutefois, en ai-je été payée ? Des desirs & de la galanterie ont été tout ce que vous avez cru me devoir, & même, tout ce que vous m'avez demandé, pendant que ce même cœur à qui, pour être ingrat, avec un peu moins de scrupule, vous ne vouliez at-

tribuer aucun ſentiment, gémiſſoit de l'injuſtice cruelle qu'en exigeant ſi peu de lui, vous vous obſtiniez à lui faire. Vous ignorez, & combien, pour n'être à vous que comme vous vouliez que j'y fuſſe, il m'en a coûté, & toutes les larmes que m'a fait répandre ce ton léger & moqueur que vous avez toujours cru devoir prendre avec moi. Que m'importoit que devant les autres vous vous fiſſiez honneur de ma conquête, lorſque vis-à-vis de moi, vous agiſſiez comme ſi elle vous eût dégradé. Vous parliez à tout le monde de l'excès de ma paſſion pour vous; mais vous ne m'avez jamais donné la conſolation d'en paroître perſuadé; &, peut-être en effet, ne m'avez-vous jamais aſſez eſtimée pour croire que je vous aimaſſe. Je fus d'abord, je ne vous le cache pas, horriblement peinée du peu de juſtice que vous rendiez à ma façon de penſer; peut-être même, accoutumée comme je l'étois, à tout ce qui peut le plus flatter la vanité, ne mortifiâtes-vous pas moins la mienne, que vous ne bleſſiez mon amour; mais plus tendre que je n'étois vaine, je préférai sans balancer, le ſupplice de vous voir ſi peu digne de mes ſentimens, au malheur de ne vous plus être attachée. Ce ſacrifi-

ce me parut l'emporter considérablement sur le sacrifice que je vous avois fait ; mais comme vous n'aviez pas senti le premier, il étoit tout simple que vous n'apperçussiez seulement pas le second ; & qu'en me faisant la plus sanglante des injures, vous crussiez que je la méritois, par la raison seule que je ne m'en plaignois pas. Il me seroit impossible de vous dire avec quelle vivacité j'ai desiré d'être aimée de vous, comme je vous aimois moi-même. Je ne crains pas même, tout extravagant que va sans doute vous paroître mon orgueil, de vous avouer que lorsque je vous vis quitter Aspasie, & en apparence pour moi, je crus vous avoir véritablement touché ; & que je pris pour la plus forte preuve que vous pussiez m'en donner, ce qui dans le fond n'en étoit qu'une de votre légéreté naturelle, & un effet du dessein que vous avez formé de séduire toutes les femmes, & de n'en aimer aucune. Comme l'on ne doit pas à la vanité les mêmes égards qu'à l'amour ; & que, par la confidence que je vais vous faire, je suis sûre de ne blesser que la vôtre, je ne crains pas d'ajouter que si la violence de la passion que vous m'aviez inspirée, a d'abord été la cause de l'in-

dulgence que j'ai eue pour vous, il y a long-tems que vous ne la devez plus qu'à son affoiblissement. Je vous aimois trop pour qu'il me fût possible de vous quitter ; je ne vous aime plus assez pour qu'une rupture avec vous me soit nécessaire. Vous n'avez jamais voulu jouir avec moi que de la gloire de disposer à votre gré, d'une femme qui, soit qu'elle le mérite, ou non, passe pour une des plus aimables de la Grece ; & moi, revenue du fol espoir de vous rendre véritablement amoureux, je sçais, à mon tour, me borner au plaisir d'être assez souvent l'objet des desirs de l'homme du monde le plus célebre par ses agrémens, & le plus digne de l'être. Ce sentiment de ma part devroit vous suffire, puisque, de tous ceux que vous pourriez inspirer, il est le seul dont vous puissiez faire usage ; & je suis bien sûre aussi que si vous m'en desirez un autre, ce n'est qu'à cette insatiable vanité qui détermine & regle seule toutes vos actions, que j'en suis redevable. Je n'ignore pas, au reste, qu'en mourant de douleur de toutes les injustices que vous me faites, & m'en plaignant à tout le monde, je serois pour cette même vanité, beaucoup

plus, sans comparaison, que je n'ai fait en ne voulant vivre que pour vous; mais, soit que l'état de mon cœur ne me rende point nécessaires tous ces éclats, ou que mon amour-propre ne me permette point d'avoir pour le vôtre tant de complaisance, je ne trouve pas à propos de me donner un si grand ridicule. En cas que vous puissiez me pardonner de prendre les choses avec une légéreté si insultante pour vous, & que l'aimable & infortunée Diotime ne vous occupe pas ce soir, vous viendrez souper avec moi; mais si ma philosophie vous donne de l'humeur, & que, soit avec Diotime, soit avec quelqu'autre, vous ayez des arrangemens qui ne vous permettent point d'accepter ce que je vous propose, vous m'obligerez de me le faire sçavoir. Mégâclès m'a priée à souper: je lui ai promis de lui faire dire à quoi sur cela je me déterminerois, & j'attends votre réponse pour décider la mienne. Je ne vous presse pas, au reste, de considérer que c'est Mégâclès qui veut me donner une fête; qu'il est passionnément amoureux de moi; ou, ce qui pourroit lui être encore plus utile, que je ne doute pas plus qu'il ne

le ſoit, que je ne doute pas de votre indifférence ; que je ſuis vaine ; que, peut-être, je ſuis piquée ; & qu'il pourroit me trouver plus reconnoiſſante qu'à la rigueur vous ne le voudriez. Vous propoſer toutes ces réflexions auroit l'air d'une menace ou d'une néceſſité de vous voir ; & je ne ſuis pas aſſez contente de vous pour vous laiſſer penſer un inſtant que je puiſſe vous donner la préférence ſur Mégâclès. . .

LETTRE LXVIII.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

VOUS avez raiſon : garder Hégéſide, au moins quelques jours de plus, étoit un égard que je devois à Axiochus ; & je ſens bien aujourd'hui, qu'en quittant avec tant de promptitude une femme de qui il étoit ſi paſſionnément amoureux, je jette ſur la tendreſſe qu'il avoit pour elle une ſorte de ridicule. Je ne ſuis donc pas ſurpris qu'il ſoit preſqu'auſſi piqué de ce qu'elle m'a intéreſſé ſi peu de tems, qu'il l'a été de

la peine que j'ai prise de la lui rendre infidelle; mais je me flatte que quand il sçaura dans quelles circonstances je me suis trouvé, il voudra bien me pardonner d'avoir sacrifié les intérêts de sa vanité aux besoins de ma fantaisie. De trois femmes que j'avois, Hégéside, malheureusement, étoit la premiere : je me suis, je ne sçais comment, mis dans la cruelle nécessité d'en prendre une quatrieme : soit que je n'aie pas dans l'esprit assez de ressources pour pouvoir tromper plus de trois femmes à la fois, ou qu'il soit moralement impossible d'aller plus loin, il a donc fallu que je quittasse malgré moi, une des beautés que j'adorois ; & sans compter son ancienneté, Hégéside étoit des trois celle que j'adorois le moins. Vous voyez, sans que je sois obligé de vous le dire, ce que j'ai dû faire. Quant à l'air de légéreté, & même d'insulte qu'elle m'accuse d'avoir mis pour elle dans toute cette affaire, je puis vous protester que c'est de sa part une pure calomnie; & qu'on ne sçauroit, au contraire, annoncer avec plus de décence à quelqu'un que l'on ne l'aime plus; mais, qu'un aveu de cette sorte ne mortifie que l'amour-propre, ou qu'il blesse le

cœur, quelques ménagemens que l'on s'impose en le faisant, celui des deux qui le reçoit sent toujours moins les égards dont il est accompagné, que l'inconstance qu'il éprouve. Je l'ai quittée, il est vrai; mais à quel titre auroit-elle exigé que je l'eusse traitée mieux que je n'ai fait toutes celles qui l'ont précédée, & que je ne traiterai vraisemblablement toutes celles qui la suivront? Elle est aimable, j'en conviens: le fût-elle toutefois autant qu'elle croit l'être (& en ce cas elle le seroit sûrement plus qu'elle ne l'est) seroit-ce pour moi une raison de ne pas changer? Je lui ai payé le tribut que je crois devoir à toute femme de qui la conquête peut me faire quelque honneur; & peut-être me doit-elle encore plus de reconnoissance de l'avoir mise dans cette classe, que de reproches de ne lui avoir été attaché que si peu de tems. Pourquoi aussi m'a-t-elle pris? L'exemple seul d'Aspasie ne devoit-il pas suffire pour la préserver du malheur qu'elle essuie aujourd'hui; & devoit-elle se flatter d'être plus heureuse que ne l'a été une femme si digne d'être éternellement aimée? *L'excès de son amour l'a aveuglée*, dit-elle: si elle disoit que c'est

l'excès de son amour-propre, ne parleroit-elle pas beaucoup plus juste ? Mais comme elle ne pourroit convenir de l'un sans se donner un ridicule, & que l'autre lui paroît me charger d'un tort de plus, je trouve tout simple que ce soit sur la violence de sa passion pour moi qu'elle rejette sa foiblesse, pourvu qu'elle me permette aussi de ne pas me méprendre comme elle sur sa cause. Le sang-froid que je conserve toujours auprès des femmes, même auprès de celles qui prennent le plus sur moi, ne me permet pas, autant qu'elles le voudroient, de me tromper sur ce qui les détermine. Comme j'ai même autant d'intérêt à les connoître, qu'elles peuvent en avoir que je les ignore, il n'y en a point que je ne pusse définir beaucoup mieux qu'elles-mêmes ne se définiroient, voulussent-elles y mettre une bonne foi que, sans leur faire une bien grande injustice, on pourroit ne leur pas toujours supposer. C'est donc, autant d'après ces lumieres générales, que d'après l'examen que j'ai fait en particulier du cœur d'Hégéside, que je puis vous protester que, quoi qu'elle en dise, elle n'avoit pas, quand elle consentit à me rendre heureux, plus

d'amour pour moi, que moi-même je n'en sentois pour elle. Encore avois-je, pour la presser de se rendre, un motif de plus qu'elle n'en avoit pour succomber, le desir dont, pour être moins honnêtes à subir que les loix du sentiment, les loix n'en sont pas moins impérieuses. Elle prétendra, sans doute, que j'en devrois davantage croire à ce qu'il lui plaît de dire sur cela; mais elle mit dans cette même défaite, pour laquelle elle exige de ma part tant de reconnoissance, un arrangement, une méthode, un art que je ne sçaurois croire compatibles avec la passion, toujours moins compassée dans sa marche. A l'égard des sermens de l'aimer éternellement, qu'elle dit que je lui ai faits, & qu'elle me reproche si amérement d'avoir violés, il se peut, que plus par habitude que par besoin, il m'en soit échappé quelques-uns; mais elle devroit sçavoir que des sermens de ce genre, eussions-nous même pris à témoin tous les dieux, ne sont jamais pour nous qu'un jargon d'usage & de convention auquel une femme sensée ne croit point pendant que nous le lui parlons, & dont elle ne se souvient pas plus que nous-mêmes, lorsque le mouvement qui nous

le dictoit n'existe plus. J'ose dire encore sur cela, qu'elle ne devoit pas ignorer que, dans la bouche d'Alcibiade, ces sermens ont nécessairement moins de valeur que dans la bouche de qui que ce puisse être, & qu'ils n'y peuvent être regardés que comme de simples formules de politesse. Si elle vouloit bien, au reste, se rappeller que le jour même qu'elle avoit juré à Axiochus de l'aimer *jusques au tombeau*, j'eus le bonheur de triompher d'elle, il se pourroit qu'ayant elle-même si prodigieusement abrégé le terme qu'elle mettoit à son ardeur, elle me pardonnât d'avoir éteint une flamme que je ne promettois pas, à beaucoup près, si longue. Qu'elle ne comprenne plus avec la même facilité qu'il y a quelques jours, & qu'on ne puisse me voir sans un mouvement très-préjudiciable aux engagemens qu'on peut avoir pris, & qu'on se fasse tant d'honneur de l'avantage de me plaire, je suis trop accoutumé à voir les femmes me juger moins d'après ce que je suis, que d'après les différentes situations où je mets leur ame, pour être bien surpris qu'Hégéside me prise actuellement un peu moins qu'elle ne faisoit, & que je ne veux peut-être.

D'ailleurs, par les facilités que j'y apporte, l'honneur de m'acquérir étant assez peu de chose ; & par la raison contraire, la gloire de me fixer, très-grande, je trouve tout simple que la derniere lui manquant, elle fasse de l'autre fort peu de cas. A vous parler avec toute la franchise que vous êtes en droit d'attendre de moi, je ne lui vois d'autres ressources que de me haïr ; & je la félicité en conséquence de s'y trouver si bien disposée. Elle se plaint de ce que je n'ai pas répondu à ses dernieres lettres ; le procédé est léger, je l'avoue ; mais je ne sçaurois convenir qu'il soit aussi mauvais qu'il le lui semble. Je comptois n'avoir qu'une fois à lui écrire que je ne l'aime plus : en me priant de vouloir bien changer d'avis sur cela, elle m'a forcé de lui répéter : m'écrivît-elle cent fois, je n'aurois jamais que cela à lui répondre : me taire est donc un égard de plus que j'ai pour elle. Qu'elle attendît une autre récompense de m'avoir sacrifié un amant aimable, & de qui elle étoit adorée, cela est assez probable ; mais si elle eût calculé plus juste, ce n'auroit pas été sur le prix qu'elle exige de son manque de foi, mais sur le prix qu'elle en reçoit, qu'elle auroit

compté. Tout ce qui me fâche dans cette aventure, c'est d'avoir causé à Axiochus un si grand chagrin pour qu'il m'en soit revenu si peu de plaisir. A l'amour très-tendre & très-sincere qu'elle lui avoit inspiré, je n'avois pas douté qu'elle ne fût digne de m'occuper plus long-tems; mais voilà, je vous le jure, la derniere fois qu'il m'arrivera de juger du mérite d'une femme par les sentimens qu'il aura pris pour elle. L'état d'Hégéside me paroît, au reste, exciter en vous tant de pitié, qu'à une bonté de cœur qui vous est si peu ordinaire, j'aurois quelqu'envie de croire, non que vous en êtes amoureux, mais que vous ne seriez pas fâché d'avoir à votre tour à la quitter. Elle a l'esprit sec, le cœur froid, peu de cette sensibilité qui en remplace si bien les mouvemens; mais ce n'est pas, d'ailleurs, une conquête à dédaigner. Je vous exhorte à la tenter; & je suis fort trompé si la tenter & la faire ne sont point pour vous une même chose, sur tout si vous sçavez distinguer la douleur de vanité, de la douleur du cœur. Comme l'on ne sçauroit trop ménager la premiere, on ne peut, quoiqu'en paroissant la respecter beaucoup, trop brusquer l'autre. Celle-ci est tou-

jours accompagnée du dépit ; le dépit conduit infailliblement au desir de la vengeance ; & la seule, ou la plus douce pour elle, qu'une femme puisse imaginer contre un ingrat qui la quitte lorsque ce n'est que son amour-propre qui le pleure, est d'en prendre un autre. Vous avez de l'usage du monde ; vous y joignez le bonheur de n'être pas amoureux ; & pour réussir à ce que je vous propose, il ne vous faudroit que la moitié de ces avantages. N'oubliez pas, sur-tout, pour servir à la fois le ressentiment & la vanité d'Hégéside, de lui dire beaucoup de mal de moi, & encore plus de bien d'elle. Je desire d'autant plus vivement, je l'avoue, de la voir promptement s'engager, que j'ai tout sujet de craindre qu'Axiochus ne soit tenté de la reprendre, & que je voudrois, s'il se pouvoit, lui en sauver le ridicule. J'ai retrouvé quelques lettres d'elle, que je vous renvoie : vous voudrez bien les lui remettre, ainsi que les premieres. A l'égard de son portrait, je ne pourrois à présent le lui rendre, sans déparer ma collection ; & c'est ce que je ne veux pas faire. Quand Aglaophon l'aura copié, je pourrai lui renvoyer l'original, mais jusques-là, elle ne feroit pas pour

le tirer de mes mains, de moins inutiles efforts, que pour me rapprocher d'elle.

LETTRE LXIX.

DIOTIME A ALCIBIADE.

A PEINE, mon cher Alcibiade, ai-je, dans toute la nuit, fermé les yeux une ſeule minute; mais, quelque mal que me faſſe d'ailleurs une inſomnie ſi continue, la réflexion que, tout ce que j'ôte au ſommeil, eſt autant de retrouvé pour l'amour, ne peut me permettre de m'en plaindre. Je n'en ſçais, pourtant, pas moins que je vous aime trop: ce n'eſt même pas ſans autant de crainte que de douleur, que je me vois dans l'état où vous m'avez miſe; & quand je ſonge à tout ce que ma tendreſſe pour vous peut un jour me procurer de tourmens... Mais pourquoi, eſt-ce, pour ainſi dire, l'inſtant même où je viens de vous entendre me jurer que vous m'aimerez toujours, que je choiſis pour craindre qu'un jour vous ne ceſſiez de m'aimer? Que je ſuis malheureuſe! en proie pour

le présent, à toutes les alarmes imaginables, j'y suis encore à tout ce qu'il est possible d'en puiser dans l'avenir. Je ne sçais quel sentiment intérieur dont tout ce que je lui puis opposer, ne sçauroit triompher, me crie sans cesse que je vous perdrai; & cette idée, toute affreuse qu'elle est, a tant d'empire sur mon ame, que tous vos sermens, & même le desir que j'ai de les croire, quelqu'ardent qu'il soit, ne peuvent un moment l'affoiblir. Je ne sçais si vous trouverez aussi juste qu'il me le paroît, que j'emploie à vous écrire que je vous aime, tous les momens où je suis privée de la douceur de vous le dire. Si je ne me trompe, la violence de mon amour vous étonne; mais, à quelque point que la justice que je vous force à lui rendre, ait de quoi me plaire, il me semble que ce sentiment n'est pas le sentiment que je vous desirerois. J'ai tort, sans doute; mais en pareil cas, l'étonnement, je l'avoue, ne me paroît qu'un aveu tacite de l'impossibilité où l'on est de partager ce qu'on inspire.---Ah! plaise à l'amour, que vous ne me soyez pas plus cher que vous ne le voudriez! Vous allez, peut-être, vous fâcher du souhait que je forme; mais com-

ment puis-je sur ce point vous contenter, si, lorsque je renferme mes craintes, vous paroissez vous-même craindre que je ne vous aime qu'avec tiédeur; & si, quand je vous en entretiens, vous m'accusez d'être injuste? Moi! vous aimer foiblement! vous ne le croyez pas! Mais s'il étoit, en effet, possible que cette crainte vous occupât, combien, si à la seule idée de votre inconstance, vous me voyiez noyée dans mes larmes, ne vous le reprochiez-vous pas? --Lorsque j'ai commencé cette lettre, j'en espérois une de vous; mais l'heure en est passée; & je vais le reste du jour, languir dans l'inquiétude la plus horrible.---Hélas! vous souviendrez-vous, du moins, que j'existe? Mon idée se présentera-t-elle à vous quelquefois? Trouverez-vous, enfin, quelque douceur à vous en occuper? Que je vous aime! combien, depuis que je ne vous ai vu, vous ai-je juré de fois que je vous adorerois toujours! Mais le soin que je prends de vous dire à quel point vous m'êtes cher, s'il ne vous est pas à charge, ne vous est-il pas bien indifférent? Puis-je me flatter que vous lisiez sans ennui tout ce que mon cœur me dicte pour vous? Helas! ce n'est jamais que

lui

lui qui vous parle ; mais, ne regrettez-vous pas quelquefois que ce ne soit jamais que lui que je charge de vous entretenir !... Non, c'étoit en vain que j'attendois une lettre de vous. Concevez-vous, du moins, avec quelle vivacité j'en desirois ; & tout ce qu'un seul mot de votre main auroit fait pour mon bonheur ! Que vous seriez cruel, si, ayant eu la possibilité de m'écrire, vous ne l'aviez pas fait ! Si vous pouviez sçavoir ce qu'est pour moi une lettre de vous ! Avec quel transport je la lis ! combien tout m'en est précieux !.... Sera-ce demain que je serai dédommagée de tout ce que je perds aujourd'hui ? Que d'heures, jusques au moment qui m'apportera le bonheur dont aujourd'hui je me suis vainement flattée, ou me rendra votre présence, ne reste-t-il pas encore à s'écouler ! Ah ! ne les comptez point comme moi ces heures cruelles ! vous seriez trop à plaindre ; mais pourtant, rappellez-vous quelquefois, & que je vous adore, & que l'excès de ma tendresse pour vous me rend bien digne de n'en être pas tout à-fait oubliée.

LETTRE LXX.

ALCIBIADE A ANTIPE.

JE crois devoir, mon cher Antipe, commencer par vous remercier de ce que vous avez montré à Théodote la lettre qu'elle avoit exigé de moi, que je vous écrivisse. Il m'étoit important qu'elle vît par elle-même que, si je n'aime point, je sçais, du moins, comment l'on doit aimer; & que quand on me prie de donner des conseils à mes amis, ce n'est pas toujours mon exemple que je leur propose. A l'égard de l'impression que vous prétendez que vous ont fait les miens, & du changement qu'ils ont opéré dans votre conduite, vous voudrez bien me permettre de craindre encore que l'un & l'autre ne soient plus momentanés que vous ne voulez le croire. Ce qui pourroit me faire penser que je m'abuse moins que vous sur ce point, est votre obstination à ne regarder en vous que comme délicatesse ce qui ne m'y paroît pas moins qu'à celle qui en a été si long-

tems la victime, la jalousie la plus effrénée dont jamais on puisse être atteint. Avec tant d'envie de se faire une vertu d'un vice, on est, ce me semble, bien loin de s'en corriger. Peut-être, ce que vous voyez qu'est devenue Théodote pendant le répit que vous lui accordez, la douceur que vous éprouvez à la rendre & à la voir heureuse, la reconnoissance qu'elle vous en marque, la tranquillité dont vous-même vous jouissez, & que, de votre aveu, vous n'aviez jamais connue, peut-être, dis-je, tout cela prolongera-t-il l'illusion que vous vous faites. C'est tout ce que j'espere, tant de vos conseils que de vos propres réflexions : car, pour une conversion totale, je vous le répete, je ne m'en flatte point.

Vous n'avez pas moins de raisons de croire que, malgré tout ce que Diotime m'offre de charmes & de vertus, elle ne changera rien à ma façon de penser, que j'en ai moi-même de ne point douter que, malgré tous les motifs de confiance que Théodote vous donne, vous n'en soyez toujours jaloux. La fureur des conquêtes est en moi, comme est en vous la jalousie, un vice de caractere, & vous n'ignorez pas

que, si quelquefois ces vices se suspendent, on n'en triomphe jamais. Toute la différence que j'imagine entre vous & moi, c'est que la nature vous a fait ce que vous êtes; & que, si je ne me roidissois pas contre ses impulsions, c'est-à-dire, qu'en moi l'esprit ne corrompît point le cœur, je ne serois point ce que je suis. Je sens, par exemple, à ne pouvoir m'y méprendre que, si cela n'étoit pas, Diotime me fixeroit. Je rends à la sincérité & à la violence de son sentiment toute la justice qu'elle puisse desirer. Je soupire même quelquefois des malheurs où ce même sentiment auquel elle livre toute son ame, va bientôt, peut-être, la plonger: je me méprise d'avance, d'immoler à une vanité si mal entendue, le bonheur d'une femme charmante à tous égards, & le mien même; mais quelques remords que j'en aie, quelques regrets même que j'en attende, si je n'ai pas encore entamé une nouvelle affaire, j'en suis si près que les cris du désespoir de Diotime retentissent déjà dans mon cœur.

Après vous en avoir peint l'état, je passe à la question que vous me faites. *Qu'est-ce*, me demandez-vous, *que le mot que l'on attribue à Aspasie, & qui fait*

tant de bruit dans Athenes? S'il est vraisemblable qu'après les reproches que vous l'avez mise en droit de vous faire, elle ait conçu le desir de se venger de vous, il me le paroît si peu qu'elle ait osé s'y livrer, que je suis tenté de croire qu'on ne m'a raconté qu'une fable. Rien n'est cependant plus vrai que ce que l'on vous a dit : Aspasie m'a honoré d'une épigramme : puisque vous ne la sçavez pas, la voici dans toute sa pureté.

La nature avoit voulu faire d'Alcibiade un grand homme ; Alcibiade a voulu n'être qu'un fat : & la nature en a eu le démenti.

Vous me priez, dans la supposition que je puis être piqué de ce mot, de ne m'en pas venger sur son auteur, & de laisser à une femme que j'ai rendue infiniment malheureuse, la seule consolation, qui, dans l'état où je l'ai réduite, puisse lui rester. Sans avoir, peut-être sur cela les mêmes idées que vous, je n'en ai pas moins agi comme vous desireriez que je fisse. Je suis cependant de trop bonne foi pour vouloir un instant vous faire penser que dans cette occasion, la grandeur d'ame ait été le principe de ma conduite. A ce mot qui, par bien des raisons, peut-être, n'auroit

jamais dû lui échapper, j'ai aisément senti combien, malgré le dédain qu'elle affectoit avec moi, il falloit, pour qu'elle se le fût permis, que je prisse encore sur son cœur. Par une progression d'idées, toute naturelle, j'en ai conclu que, de tout ce que je pourrois faire pour l'en punir; ce qui l'en puniroit le mieux, seroit de feindre de l'ignorer; &, malgré le ressentiment que j'en conservois, j'ai eu la force de rester fidelle au parti que j'avois cru devoir prendre. A la surprise où elle en a été, autant qu'au redoublement de sa colere contre moi, j'ai compris que, me craignant d'ailleurs, comme elle fait, elle m'auroit ménagé davantage, si elle ne s'étoit pas flattée que je me plaindrois d'elle à elle-même; & que dans cet éclaircissement où tout me fait présumer qu'elle auroit mis moins d'emportement que de tendresse, elle pourroit me ramener dans ses chaînes. Ce qui acheve de me prouver combien peu je me trompe quand je lui prête cette intention, est le chagrin avec lequel elle a vu, par mon silence & ma tranquillité, cette espérance s'évanouir. Ses beaux yeux qui sembloient en effet, depuis quelque tems, rechercher les miens, & s'y arrêter avec dou-

ceur, ou ne me regardent plus, ou ne ſe portent ſur moi que pour s'exprimer l'indignation la plus vive. Ses propos ont repris toute leur aigreur; & je ne ſçaurois enfin pas plus me diſſimuler que je ſois redevenu un monſtre pour elle, que vous exprimer tout le plaiſir que j'en reſſens. Quand, au reſte, je ne trouverois pas dans la ſituation cruelle où je ne puis douter que mon indifférence ne la mette, des motifs de me conſoler de ſon épigramme, le ſuccès qu'elle a, & que je dois moins, ce me ſemble, attribuer à ce qu'elle vaut, qu'à l'étendue de ma célérité, ſuffiroit pour que je cruſſe n'avoir pas à m'en plaindre. J'aime beaucoup mieux auſſi, tout ce qui peut me prouver combien j'ai encore d'empire ſur le cœur d'Aſpaſie, que cette hauteur ſombre dont elle s'étoit armée après notre rupture; & qui ne lui permettant de me dire que d'elle à moi des choſes déſobligeantes, ne pouvoit que médiocrement ſatisfaire mon amour-propre. Je me plais encore à penſer qu'après avoir ri de ſon bon mot, on ſe demandera pourquoi elle ſe l'eſt permis contre un homme avec qui elle a paru vivre, & avec qui extérieurement, du moins, elle vit encore

dans la plus grande intimité ; & je ne déſeſpere pas abſolument qu'avec les ſecours que je donnerai ſous main à ceux que cette curioſité pourra tourmenter, on ne finiſſe par en trouver la raiſon.

Voilà, mon cher Antipe, à quoi ſe borne juſqu'à préſent ma vengeance. Si, cependant, les choſes ſe tournoient entre elle & moi de façon qu'en laiſſant ſeulement agir ou ſon cœur, ou ſa vanité, je puſſe lui faire une ſeconde fois pleurer mon inconſtance ; & que, ſurtout, elle ne pût s'en prendre qu'à elle-même, de ſa nouvelle erreur, je ne répondrois pas que, tout occupé que je ſuis, & quelque loin que mon imagination ſoit d'elle, le plaiſir de la voir donner dans un ſi grand travers, & de faire à ſon épigramme auprès d'elle lieu des deſirs qu'elle ne m'inſpire plus.

Fin du ſecond Livre.

LETTRES ATHÉNIENNES.

LIVRE TROISIEME.

LETTRE LXXI.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

SI c'étoit par le plus ou le moins de vertus que l'on dût juger du plus ou du moins de mérite des hommes d'état, je souscrirois sans peine, mon cher Alcibiade, à la préférence éclatante que vous donnez à Cimon sur Thémistocle; & qui, entre nous, a de votre part quelque sujet de m'étonner. Ce dernier, en effet, de ce côté, le cede autant à Cimon, qu'à beaucoup d'autres égards, celui-ci me paroît lui avoir été inférieur.

Vous me demandez pourquoi j'attribue à Thémiſtocle cette ſupériorité. *Si à Salamine*, dites-vous, *Thémiſtocle eut l'honneur de ſauver la Grece, l'autre ne la vengea-t-il pas par les victoires que, chez les Perſes mêmes, il remporta ſur ces barbares?* Il eſt vrai, comme vous le dites, que Cimon y porta, & y fit triompher nos armes. Il ne nous reſte qu'à examiner, non-ſeulement s'il auroit dû le faire, mais quelle fut, d'ailleurs, ſa conduite pendant ſon adminiſtration. Si elle nous offre toujours un grand capitaine & un excellent citoyen, je doute que nous y trouvions toujours un politique bien éclairé. De quoi, en effet, Athenes avoit-elle alors le plus de beſoin, ou d'un homme qui entendît bien ſes intérêts, ou d'un général qui ne ſçût qu'ajouter à ſa gloire? c'eſt ce que la diſcuſſion des faits peut ſeule décider. Je vais donc l'entreprendre; & ſi le réſultat en eſt en faveur de mon opinion, je préſume trop de votre équité pour craindre que vous refuſiez plus long-tems à Thémiſtocle la place que, depuis long-tems, chacun de nous lui a aſſignée.

C'étoit, j'en conviens ſans peine avec vous, de la part de Cimon, un grand coup d'état, de nous exciter à ſouſtraire

au joug des Perſes celles des colonies grecques qu'au moyen des garniſons qu'ils y avoient, ils y retenoient encore, même malgré leurs défaites multipliées ; mais, en même tems, je crois qu'il auroit fallu que, ſe défendant de l'idée auſſi générale alors qu'elle étoit fauſſe, qu'Athenes n'avoit point d'ennemis plus redoutables que ces mêmes Perſes, il n'eût pas été plus loin : car, qu'étoit donc devenue Lacédémone ? Pourquoi, au lieu de s'acharner ſur les premiers, ne s'attachoit-il pas à humilier l'autre ? Pouvoit-il raiſonnablement ſe flatter que, tant qu'ils ſeroient en état de nous le diſputer, les Lacédémoniens nous laiſſaſſent partager avec eux l'empire que pendant ſi long-tems ils avoient ſeuls exercé ſur la Grece ? Il étoit déjà, peut-être, très-imprudent à nous, de nous obſtiner à braver une puiſſance terrible par elle-même, dont un inſtant d'épouvante, facile à ſe diſſiper, & un roi imbécille enchaînoient en ce moment les forces, mais qui pouvoit à ſon réveil, ſi aiſément nous écraſer. Peut-être encore n'y avoit-il pas à nous plus de ſageſſe à chercher à hâter ce même réveil en les allant pourſuivre juſques dans l'Égypte ; mais, il faut que

vous-même l'avouiez, le comble de l'imprudence étoit de ne pas voir que ces mêmes Perses, objets éternels de notre animosité, n'étoient que fortuitement nos ennemis; & que jamais les Lacédémoniens ne cesseroient d'être les nôtres. Voilà, précisément, ce dont Cimon parut toujours vouloir douter, & ce dont Thémistocle fut toujours parfaitement convaincu.

Ce grand homme, en effet, avoit senti qu'il ne se pouvoit point que jamais Lacédémone nous pardonnât notre puissance & notre gloire: mais à qui, si ce ne fût à lui, dûmes-nous l'une & l'autre? Je veux, comme vous le prétendez, que ce qui d'abord tourna ses idées du côté de la mer, fut moins en lui une réflexion qu'une nécessité; qu'en nous engageant à créer une marine, il ne vit, au premier coup-d'œil, qu'un moyen de plus pour Athenes de se défendre contre la Perse, & même la facilité que nous n'avions pas eue jusques-là, de nous porter dans celles des colonies de l'Asie mineure qui étoient nos alliées, ou dont nous étions les fondateurs; de nous y unir malgré la distance & les obstacles qui nous en séparoient; &, enfin, de nous en faire une barriere.

Les vues de Thémistocle se fussent-elles bornées à ce seul objet, croiriez-vous pouvoir avec justice refuser d'y reconnoître un esprit très-étendu? Mais je veux vous prouver que ce ne fut pas encore le terme des siennes. Ce que nous aurions de la peine à décider, & ce qui en même tems nous importe le moins, c'est que ç'ait été plus à sa haine constante pour Lacédémone, qu'à son amour pour sa patrie, qu'il ait dû ces mêmes projets qui ont posé les fondemens de notre puissance. Ce dont je suis surpris, c'est que vous ne lui en fassiez pas un crime, puisqu'on ne sçauroit nier que si nous étions moins puissans, nous ne serions pas si considérés; & que par conséquent, la haine que Sparte nous porte, n'auroit point tant de violence. Mais pourquoi lui-même haïssoit-il les Lacédémoniens? Combien, s'il n'eût pas été si bon citoyen, ne lui auroient-ils point été indifférens! Mais comme les faits ont toujours moins trompé que les conjectures, laissons-là les dernieres & examinons seulement sa conduite. Je le vois donc, pendant qu'enivrés de notre gloire, nous ne doutions pas que nous n'eussions assez humilié les Perses, pour leur ôter à jamais le désir de nous

attaquer, ne tirer de ces mêmes victoires dont nous étions si vains, que la certitude la plus complette des efforts qu'ils tenteroient encore contre nous. *Vous la lui prêtez gratuitement*, me direz-vous. *Quelle est la preuve qu'il l'eût?* Les faits. Je le vois donc encore, respectant avec prudence une ivresse à laquelle un peuple, de lui-même avantageux & inconsidéré, ne lui auroit point dans cet instant pardonné de substituer ses craintes, se servir de l'ascendant que ses exploits lui avoient acquis sur notre esprit, & de la haute idée que nos succès venoient de nous donner de nous-mêmes, pour nous faire tourner nos armes contre Égine, moins par l'importance dont pouvoit nous être cette conquête, que parce que, de toutes les républiques de la Grece, c'étoit alors celle qui comptoit le plus de vaisseaux; & nous mettre par-là, malgré nous-mêmes, dans l'obligation de créer une marine à laquelle, si, contre son attente, la Grece, un jour, ne doit point son salut, du moins, nous devrons, nous, notre puissance.

Circonscrits, comme naturellement nous le sommes, dans un territoire aussi ingrat que borné, quel autre moyen,

en effet, s'offroit-il à nous, d'en acquérir; de rendre la Grece, Athenes, surtout respectables aux barbares; & même, de leur résister avec succès, quelque formidables, qu'à juger intrinséquement leurs forces & les nôtres, ils dussent être pour nous? Mais ce ne fut pas encore là que s'arrêta Thémistocle. Si, avoir une marine telle qu'elle pût contenir ou l'ambition, ou la vengeance des Perses, étoit pour la Grece en général, un très-grand avantage, c'en étoit un qui nous étoit commun avec tous; & il voulut que, de l'établissement de cette même marine, il en résultât pour les Athéniens un qu'il ne leur crut pas moins nécessaire que la crainte qu'ils pouvoient inspirer aux Perses, & qui leur fut particulier. Ce fut s'il ne pouvoit enlever à Lacédémone la prééminence dont, depuis si long-tems, elle étoit en possession, de nous mettre, du moins en état de la balancer. *Mais*, disent même après la mort de ce grand homme, ses détracteurs, *ce fut, dans le tems de l'invasion de Xercès, la Pythie qui, en conseillant aux Athéniens de chercher leur salut dans des murs de bois, lui donna cette même idée dont vous lui faites un si grand mérite.* En supposant qu'il y ait au-

jourd'hui quelqu'un qui puisse croire de bonne foi que jamais Appollon ait inspiré la Pythie, & que, de plus, il ait dicté cet oracle, on conviendra qu'il étoit conçu en termes si obscurs que, pour y découvrir que ce que le dieu nous y conseilloit, étoit de construire des vaisseaux, & de nous y enfermer, il falloit beaucoup de sagacité. Mais, pourquoi n'aurois-ce pas été Thémistocle lui-même qui, connoissant la violence de notre attachement pour notre ville, & l'excès de notre vénération pour les tombeaux de nos peres, persuadé que, si une force majeure, telle, par exemple, que la force que, par notre superstition & notre peu de lumieres, un oracle avoit alors parmi nous, ne s'y opposoit, nous nous obstinerions à défendre & notre ville & ces mêmes tombeaux; & que cette résolution entraîneroit infailliblement notre ruine, auroit dicté cet oracle à la Pythie? Qui est-ce, d'ailleurs, qui osera affirmer que, même avant cette invasion, il n'eût pas conçu l'idée de nous faire acquérir sur la mer cette supériorité à laquelle, du côté du continent, n'eussions-nous mêmes eu contre nous que les Spartiates, il étoit impossible que nous parvinſ-

ſions jamais ? Pourquoi, de tant d'hommes intéreſſés à comprendre cet oracle, fut-il le ſeul qui en pénétra les ſens ? Par quelle raiſon, enfin, s'il n'eût eu en vue que les Perſes, ſe ſeroit-il obſtiné à nous faire tourner toutes nos idées du côté de la mer.

Quand, ce que pour moi je ne crois point du tout, il ſeroit vrai qu'il n'eût formé ſon ſyſtême que d'après les événemens, penſez-vous qu'il en fût moins eſtimable ? Il y a tant d'hommes pour qui ils ſont perdus ! Triompher des Perſes, les chaſſer honteuſement de le Grece, les couvrir d'un opprobre ineffaçable, n'étoient pour nous qu'une gloire paſſagere qui, toute grande qu'elle étoit pour Thémiſtocle à qui ſeul nous la devions, fut bien loin de le ſatisfaire. Par ce dont nous avions été capables à la fameuſe journée de Salamine, il ſentit ce dont nous pouvions l'être. D'ailleurs, loin de croire, comme fit Cimon, que la haine qui regnoit entre Athenes & Lacédémone, pût n'être pas irréconciliable, il prévit que le tems ne feroit que l'augmenter ; & ne s'occupa que de tout ce qui pouvoit empêcher ſa patrie d'en être la victime.

Cimon, au contraire, ne profita d'au-

cune des occasions favorables que pendant le cours de son administration il eut d'abaisser, & peut-être anéantir notre rivale. Les Hilotes, & les Messéniens se révoltent contre elle; & Cimon à qui assurément, pour se joindre à eux, les prétextes ne manquent pas, & qui même auroit été avoué de toute la Grece indignée de la barbarie dont Lacédémone traitoit ses esclaves, non-seulement n'en conçoit pas l'idée, mais refuse opiniâtrement de profiter de cette conjoncture, aux citoyens éclairés qui l'en pressoient.

Il fait, s'il se peut, plus encore, en ne voulant pas que nous paruſſions sentir l'injure qu'ils nous font de renvoyer honteusement, & comme ayant, en secret, été destinées par nous, à favoriser la révolte de leurs esclaves, ces mêmes troupes qui n'étoient entrées dans la Laconie que pour les aider à les réduire.

Un tremblement de terre qui la bouleverse, y fait périr plus d'habitans qu'elle n'en eût pu perdre en dix batailles; & Cimon, loin de saisir pour les écraser, une circonstance si favorable, s'y déclare encore leur protecteur & leur appui.

Prétendoit-on justifier dans ce gé-

néral une conduite, tout à la fois si contraire à l'honneur & aux intérêts de sa patrie, en la rejettant sur le respect si connu que lui inspiroient les vertus de Sparte? Eussent-elles même eu autant de modestie & de réalité qu'on auroit pu leur reprocher de fausseté & d'orgueil, que nous importoit, à nous, les vertus des Lacédémoniens? Est-ce par ses affections personnelles, de quelque nature qu'elles soient, que le chef d'un peuple doit se conduire? Vertueuse ou non, Lacédémone étoit l'ennemi déclaré d'Athenes; entre ces deux états, la rivalité en étoit venue au point que, de la ruine de l'une, dépendoit le salut de l'autre; & c'étoit tout ce que Cimon devoit voir. *Il se flattoit*, me direz-vous peut-être, *que notre générosité envers les Lacédémoniens nous les reconcilieroit:* Non, Alcibiade, quelque fausses, ou quelque bornées qu'à cet égard fussent ses vues; il ne s'en flatta pas: non, encore une fois, il ne crut point que des services très-grands, mais passagers, & qui, de plus, n'étoient pour ceux à qui nous les rendions, qu'une nouvelle preuve de notre puissance, l'emporteroient dans l'esprit des Lacédémoniens, sur une haine ancienne, & fondée sur l'ambition. Car,

de quoi s'agissoit-il entre eux & nous ? N'étoit-ce qu'un simple territoire à la bienséance des uns & des autres, que nous nous disputions? Non, c'étoit l'empire : pensoit-il que ce même empire pût se partager à l'amiable entre deux peuples également intéressés à ne le pas diviser? Cette idée, sans doute, eût été peu raisonnable. Je veux bien, toutefois, & contre toute apparence, assurément, qu'il l'ait eue. Je suppose encore qu'il ait cru que, contents de dominer sur la terre, les Lacédémoniens nous laisseroient l'empire de la mer ; & qu'à notre tour, nous pourrions souscrire à cet arrangement; pourquoi ne le proposa-t-il jamais? Cette vue, je ne crains pas de le répéter, auroit été bien fausse, puisqu'il n'étoit point à présumer que l'on pût jamais persuader Athenes qu'un jour son ennemi n'abuseroit pas contre elle de sa modération, ni empêcher que, de son côté, Lacédémone ne fût en proie aux mêmes terreurs : mais enfin, c'en auroit été une ; & tout nous oblige de penser, quelqu'illusoire que fut celle-là, que Cimon ne l'eût même pas. A la vérité, il remporta des victoires : il gagna même deux batailles en un jour (avantage dont il est jusques à présent le seul général qui

ait pû se vanter) il enrichit des dépouilles des Perses cette odieuse ville contre laquelle ils avoient armé toutes leurs forces, & dont le nom les empêche encore d'être tranquilles dans Suze : sa générosité envers ses concitoyens fut sans bornes : il aima sa patrie au point de lui sacrifier ses plus légitimes ressentimens : rejetté de son sein par la plus cruelle des injustices, & lui étant défendu de combattre pour elle, il sçut encore lui être utile par le zele de ses amis qui périrent presque tous pour justifier ses intentions & les leurs : Athenes, tant qu'il la gouverna, ne fut pas moins célebre par son équité, que par la gloire de ses armes; mais, au lieu d'écraser Lacédémone, comme il ne le pouvoit pas moins qu'il ne l'auroit dû, il l'aima & la secourut; & veuillent les dieux que la ruine d'Athenes dont (toute éloignée que, si vous la pressentez comme moi, elle peut vous paroître,) il n'est que trop possible que vous soyez témoin, en justifiant la conduite de Thémistocle, ne vous prouve, & combien sont fondés les reproches que je fais ici à Cimon sur la sienne; & à quel point ce dernier est loin, je ne dis pas d'obscurcir la gloire de l'autre, mais d'y atteindre seulement!

LETTRE LXXII.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

Peu d'hommes, il faut en convenir, mon cher Thrazylle, ont étudié les femmes avec plus de ſoin que vous : aucun ne peut ſe vanter de l'avoir fait avec plus de ſuccès. J'ai ſouvent moi-même été ſurpris de la ſagacité dont vous pénétrez, ſoit ceux de leurs mouvemens qu'elles deſiroient le plus de nous dérober, ſoit ceux dont elles-mêmes quelquefois ne pourroient que difficilement ſe rendre compte. Ce qui m'étonne cependant bien plus encore, c'eſt que, dès qu'il eſt amoureux, ou ſimplement, dès qu'il croit l'être, cet homme, devant qui la fauſſeté même ne ſe croiroit pas enveloppée de voiles aſſez épais, non-ſeulement perde cette ſorte de divination qui le rend avec juſtice, ſi redoutable aux femmes, mais devienne auprès d'elles d'un aveuglement qu'on n'auroit point à reprocher, peut-être, à celui de tous qui les connoîtroit le moins.

On pourroit, ce me ſemble, vous comparer avec juſteſſe, à ces gens qui, ayant paſſé toute leur vie dans l'exercice de celui des arts de la gymnaſtique, qui a les armes pour objet, & pouvant en donner aux autres les plus utiles leçons, s'y trouvent ſouvent auſſi neufs que ceux qui les ont maniées le moins, lorſqu'ils auroient pour eux-mêmes plus de beſoin de leur ſcience.

J'ai long-tems attribué ou le faux, ou le peu d'étendue de vos vues auprès des femmes que, par vos projets ſur elles, il vous feroit le plus important de connoître, à un excès d'amour-propre de votre part. J'avois imaginé que, convaincu qu'il étoit impoſſible que vous ne pluſſiez pas, lorſque vous vouliez bien prendre la peine de chercher à plaire, vous regardiez comme très-inutile de chercher à approfondir des mouvemens de la vérité deſquels, dès qu'ils vous avoient pour objet, vous ne vous croyiez point permis de douter. Je m'étois trompé : ce n'eſt pas à l'amour-propre qu'on doit imputer, ou votre aveuglement ou votre ſécurité. Il n'y auroit pas plus d'injuſtice à accuſer de l'une ou de l'autre, la violence des deſirs que l'on peut vous inſpirer :

car, si ces mêmes desirs, d'abord, n'ont pas des bornes, je ne connois point d'homme qui soit moins, & aussi peu de tems que vous, aveuglé, ou entraîné par les siens. D'ailleurs, & dans quelque position que l'on vous surprenne, vous pensez des femmes on ne peut pas plus mal : trop mal, sans doute, puisque vous n'en croyez aucune capable d'un sentiment vrai & désintéressé ; & qu'il ne seroit absolument pas impossible de vous citer des exemples qui infirmeroient l'universalité de votre these. Dites-moi donc (si pourtant, vous le pouvez), comment, avec une expérience qui ne le cede point à la mienne, & des idées d'elles qui doivent d'autant moins prendre sur votre sagacité qu'elles leur sont plus défavorables, on peut, à tant de lumieres dans l'esprit, allier une si grande imbécillité dans la conduite ?

Si, d'après toutes ces réflexions que, selon toute apparence, vous n'avez pas faites comme moi, je suis infiniment moins surpris que vous, de votre peu de progrès sur le cœur d'Hégéside, en revanche, je le serois beaucoup de vous en voir triompher. Comment, en effet, voulez-vous qu'elle se détermine

mine en faveur d'un homme qui, avec le besoin qu'il a qu'elle fasse un nouveau choix, ne cesse de louer en elle les stupides *oui dire* qui peuvent l'empêcher ? Etoit-ce, en bonne foi, ce qu'en vous choisissant, & à votre priere, entre tous mes amis, pour lui rendre ses lettres; & en lui prouvant par-là, de la façon la plus invincible, que je ne vous avois rien caché de ce qui s'étoit passé entre elle & moi, je vous avois mis à portée de lui dire ? La plaindre de m'avoir aimé, après lui avoir cent fois répété combien peu j'étois digne d'elle, lui vanter votre délicatesse & votre constance sans lui rappeller désagréablement sa foiblesse, en agir avec elle comme avec une femme que l'on sçait qui vient d'en avoir une, & que, par conséquent, l'on croit non-seulement très-disposée, mais nécessitée à y en faire succéder une nouvelle: au lieu d'adorer les principes qu'elle a, ou qu'elle se croit, & de la forcer par-là à ne s'en point écarter, quelque envie qu'elle pût en avoir, lui en faire honte comme des plus absurdes préjugés: accompagner de la témérité la plus grande, les protestations redoublées

d'un respect qui ne se démentira jamais, voilà quelle devoit être votre marche auprès d'elle; &, si je ne me trompe, c'étoit aussi le plan qu'avant que de l'attaquer, vous vous étiez fait. Mais, *sa façon de penser!* ... Assurément! il faut avoir bien envie de se créer des monstres, pour en croire une à une femme! *l'amour!* ... quelle misere! ... *l'estime!* ... quelle absurdité! J'avoue, cependant, qu'il est rare qu'une femme ne commence pas toujours par se blesser qu'on lui prouve qu'on pense mal d'elle; mais, sans compter que ce qu'il faut considérer, ce n'est point comment elle commence, mais par où elle finira, il est bien plus rare encore que, soit qu'elle se dise que, quoi qu'elle pût faire, vous n'en penseriez pas mieux, ou qu'elle soit intérieurement atterrée par la justice qu'elle sent que vous lui rendez, vous ayez à vous repentir d'avoir plus espéré de sa clémence, que d'avoir été épouvanté de sa vertu. Je conviendrai, toutefois encore, que, tout vrai qu'est en général ce que je viens de dire, cela exige quelques modifications : aussi en admets-je; mais j'ajoute en même tems qu'elles ne sont jamais qu'en faveur des femmes qui ne

m'inſpirent pas le deſir de les attaquer. Avec les autres, je fais conſtamment marcher d'un pas égal la mauvaiſe opinion & la témérité, par la raiſon que n'en ayant pas encore trouvé à qui la derniere laiſſât jamais appercevoir l'autre, je n'ai pas cru devoir changer de maximes. Il eſt, au reſte, très-poſſible qu'en attaquant Hégéſide avec autant de légéreté que je m'en permets toujours, & vous en conſeille, vous ne l'euſſiez pas touchée; mais vous l'auriez réduite; & ſi le premier des deux eſt plus flatteur, je crois l'autre beaucoup plus ſûr. J'ai, je l'avoue, d'autant plus de peine à concevoir la ſorte de terreur qu'elle vous imprime, que, dans l'entrepriſe dont elle eſt l'objet, tout eſt plus en votre faveur. Chaque femme, vous ne l'ignorez point, a ſon attrait particulier. Il n'y en a point, quoi qu'elle en diſe, qui ne porte en elle-même de quoi ſuccomber. La plus vertueuſe de toutes ne s'en ſauveroit même pas plus que celle qui l'eſt le moins, ſi cet attrait qui la diſpoſe à la foibleſſe, & qui eſt en même tems ce qu'elle cherche toujours avec le plus de ſoin à nous voiler, nous étoit connu, & que ce fût de ce côté là que nous dirigeaſſions nos

attaques. En partant de ce principe, dont vainement on voudroit me prouver la fausseté, vous pouvez juger à quel point je dois être surpris qu'après les confidences que je vous ai faites sur Hégéside, & qui, tout au moins, vous épargnoient la peine, peut-être infructueuse, de chercher par où vous pouviez la vaincre; qu'enfin avec un avantage que j'ose dire unique, vous ayez encore à vous plaindre de ses rigueurs. S'il est vrai, comme je crois que personne n'en doute, que *femme devinée, soit femme vaincue*, combien, à plus forte raison, ne doit-on pas compter sur la défaite de celle de qui l'on connoît les mouvemens aussi-bien qu'elle-même? *Mais*, me dites-vous, *depuis que votre inconstance l'a ramenée à ses premieres idées, son cœur & son imagination ne se présentent plus qu'Axiochus*. A l'égard du cœur, vous voudrez bien que, comme vous, je ne le compte pas pour quelque chose dans cette occasion; quant à l'imagination, je ne m'éloignerois pas tant de croire qu'elle n'est point en Hégéside, dans la même inertie. Il est tout simple qu'une femme abandonnée par un amant, se replie machinalement du côté de celui par qui elle

présume qu'elle ne l'auroit pas été ; mais ce souvenir, quelque habituellement qu'elle puisse se le présenter, est, croyez-moi, bien loin d'être un sentiment ! eh ! quand c'en seroit un ? Axiochus, d'ailleurs, n'a pas, à beaucoup près, le même goût que vous, pour reprendre les femmes qui l'ont quitté ; mais mît-il à cela moins de vanité, il ne devroit pas vous en causer plus de crainte. Une passion très-tendre dont par nécessité, il m'a fait le dépositaire, le remplissant aujourd'hui tout entier, le laisseroit plus inflexible que dans tout autre tems, à tout ce qu'Hégéside pourroit tenter pour le faire revenir à elle. Ainsi ce qui vous importe le moins, est qu'elle le rappelle, ou non, dans ses bras. Encore une fois, moins de respect pour elle, & plus de cette témérité, que, sans qu'elles s'en doutent ; peut-être, les femmes nous pardonnent toujours avec moins de peine que ce qu'elles appellent *des ménagemens* ; & je crois pouvoir vous répondre que, si vous avez quelque chose à vous reprocher, ce ne sera pas d'avoir suivi mes conseils.

⁂

LETTRE LXXIII.

LE MÊME A CALLICRATE.

J'IGNORE de quelle façon, lors de son établissement, les femmes prirent la loi qui les oblige à la vertu; mais, s'il est permis d'en juger par les progrès qu'a fait parmi elles la nouvelle philosophie qui les en dispense, il est tout au moins à présumer que ce fut à peu près comme on reçoit une condamnation. Je suis, cependant, persuadé qu'on doit plus s'en prendre à notre propre corruption qu'à toute autre cause, de cet adoucissement dans leur façon de penser qu'on leur reproche aujourd'hui; qu'enfin elles seroient restées ce que, du moins, quant à l'apparence, on les a, dit-on, vues longtems, si la décence eût toujours été pour elles un moyen de nous plaire. Mais, comment se pouvoit-il que notre goût totalement tourné vers les courtisannes; l'empire singulier qu'elles ont sur nous; la publicité avec laquelle nous portons des fers si honteux; le ri-

dicule constant que nous jettons sur les femmes qui se piquent encore d'un peu de retenue ; & l'abandon cruel où nous laissons la beauté dès qu'elle n'a pas l'affiche du vice, ne finissent point par les conduire à cette facilité de mœurs que nous leur rendions si nécessaire. Reprenons cette délicatesse qui, sans compter les plaisirs que nous lui devions sans doute, nous convenoit si bien, & nous ne tarderons pas à leur voir reprendre aussi cette dignité qui leur sieioit mieux encore. Du moins, quelque ennemi que je m'en montre en public, ne l'ai-je jamais rencontrée dans une femme que mon ame n'en fût élevée autant que toutes les fois que je n'ai trouvé sous un grand nom que le ton & l'avilissement d'une courtisanne, je l'ai, malgré moi-même, sentie se dégrader. Je ne puis, enfin, voir qu'avec un repoussement intérieur que, distinguées autrefois de ces dernieres, autant par leurs ajustemens que par leurs principes ; mais croyant à présent perdre plus encore à cette distinction, qu'alors elles ne croyoient y gagner, ce ne soit plus celles-là qui cherchent à imiter la façon noble & décente de se mettre des femmes de qualité, mais celles-ci, qui, avec

leurs idées, aient adopté les modes les plus extravagantes & les plus chargées des courtisannes. C'étoit déjà, de leur part, un pas assez grand vers la philosophie actuelle; mais ce n'étoit rien de nous attirer par les mêmes apparences, si l'on ne nous retenoit point par les mêmes mœurs, c'est, à ce qu'il me semble, ce que celles qui ont crû devoir tout sacrifier au bonheur de nous plaire, ont tenté avec assez de succès pour que tout au moins nous puissions quelquefois nous y méprendre. Si, par hasard, vous doutez encore de cette vérité, l'histoire que je vais vous raconter, presque incroyable dans le siecle dernier, mais à laquelle on peut, dans celui-ci, très-aisément ajouter foi, va vous la prouver.

Vous sçavez, je crois, qu'après mille inutiles tentatives pour me ramener à elle sur le ton qu'elle auroit le mieux aimé, Callipide s'est enfin restreinte à ne former avec moi qu'une de ces liaisons commodes que la morale du moment rend si communes aujourd'hui; que le sentiment, ou pour mieux dire, l'amour propre réprouve; mais dans lesquelles, sans aucun des embarras de l'amour, on en trouve toutes les douceurs. C'est-à-

dire, pour que vous conceviez quel eſt notre arrangement, que je ſuis convenu avec elle de lui donner quelques-uns des momens que je voudrois conſacrer à l'infidélité : comme, de ſon côté, elle m'a juré que le ſentiment le plus tendre qu'elle pourroit ſe croire, n'empêcheroit pas que je n'euſſe toujours ſur elle les mêmes droits ; en prenant toutefois les précautions convenables pour ne la pas brouiller avec l'homme qui jouiroit chez elle des honneurs de la repréſentation. Voyez, pourtant, par ce qu'il a déjà pris ſur la ſévérité de mes principes, à quel point, & en combien peu de tems le monde nous corrompt ! Reconnoiſſez-vous, en effet, à ce honteux relâchement, cet Alcibiade qui, dans le commencement de ſa carriere, ne jugeoit, quelque belle qu'elle pût être, une femme digne de ſes ſoins, qu'autant qu'il auroit la plus entiere certitude qu'elle ne ſe feroit jamais rendue aux vœux d'un autre ? En vertu donc de notre convention reſpective, Callipide, avant hier, m'avoit écrit qu'Antigênes, qui eſt celui qu'elle adore actuellement, ne ſouperoit pas avec elle le lendemain ; & je lui avois promis que j'irois prendre la place d'Antigênes. Malgré cette con-

vention, nous sçavions mieux tous deux ce que nous aurions envie de faire de notre soirée, que nous n'étions sûrs de ce que nous en ferions. Antigênes est jaloux : ne recevoir que moi chez elle, ou se rendre dans quelqu'une de mes maisons, étoit pour elle, si par hasard il étoit instruit de l'un ou de l'autre, une chose également scabreuse. Elle en étoit donc forcément réduite à desirer que notre rendez-vous pût être exempt de ces coups fortuits qui en gâtent tant, lorsqu'il faut les laisser dépendre des circonstances. Vers la fin du jour, j'arrive chez elle ; & sans m'informer si elle est, ou non sortie, je passe dans ses jardins. Au fond du bosquet épais qui les termine, à la clarté équivoque du peu de jour qui nous restoit, & que l'ombre qui regne toujours dans ce lieu, y affoiblissoit encore, j'entrevois une femme, mollement couchée sur un lit de gazon, où Callipide va assez communément se reposer. Dans les idées qui me conduisoient chez elle, & avec les projets que je lui connoissois, il étoit trop simple (sur-tout ignorant comme je faisois, quelle avoit, ce jour là, été sa marche) que je crusse que c'étoit elle qui s'y étoit mise le plus qu'elle l'avoit pu, à l'abri

des importuns, pour que mon imagination pût & dût même se porter sur d'autres. Je vole donc de ce côté, avec toute l'impétuosité d'un homme à qui les momens sont précieux ; & qui sçait, de plus, pourquoi on est là ; & me précipite dans les bras de cette femme qui, de son côté, ne se dérobe à aucune des familiarités quelles qu'elles soient, dont j'accompagne cette démarche. Je m'apperçois cependant bientôt, que si comme à la douceur que je lui trouvois avec moi, (je devois le penser) cette femme attendoit quelqu'un, & que je ne la dusse qu'à son erreur, je ne m'étois pas moins trompé qu'elle ne s'abusoit elle-même ; mais, comme je ne trouvois qu'à me louer de ma méprise ; & que, supposé qu'elle eût reconnu la sienne, elle ne paroissoit pas avoir plus que moi-même envie de s'en plaindre ; pour éviter, peut-être, de montrer une inquiétude qui pouvoit nuire à la situation, moi, des éclaircissemens qui ne seroient pas venus pour moi-même, moins mal à propos que pour elle ; chacun de nous, comme de concert, garda le plus profond silence. Enfin, il fallut bien malgré nous, que nous vissions arriver l'instant de nous appercevoir que nous nous

étions également inconnus ; & de con-venir respectivement que la façon dont nous venions de faire connoissance l'un avec l'autre, étoit une des plus extraordinaires dont on eût jamais entendu parler. J'allois, cependant, prendre la liberté de lui faire quelques questions sur ce singulier événement, lorsque des voix qui, tout d'un coup, se firent entendre peu loin de nous, & entre lesquelles je distinguai la voix de Callipide, me forcerent de les remettre à un tems plus opportun. Je ne pus donc que lui rendre graces de toutes les bontés dont, avec une générosité qui a, je crois, assez peu d'exemples, elle venoit de me combler ; & de lui dire quelques-unes des raisons que j'avois trouvées pour y être sensible. Ce qui ne me parut guere moins surprenant que la chose même, c'est qu'un *vous croyez*, fut toute sa réponse : si on lui en eût laissé le loisir, combien d'absurdités auroient suivi celle-là ; on nous joignit. J'appris de Callipide à qui, malgré toute ma confiance en elle, je crus pour le moment devoir taire cette aventure, que cette femme, que je ne connoissois point du tout, étoit cette même Ampelis, qui n'a été que si peu de tems dans les chaînes de l'hymen, n'en

eſt délivrée que depuis peu de jours; & que, faute de ne l'avoir pu plutôt, j'allois me diſpoſer à attaquer. Je ne ſçais ſi vous vous rappellez ce qu'on raconte de ſes charmes; mais, quelque choſe que la renommée en publie, aſſurément, elle ne les exagere pas. Vous pouvez juger, par notre rencontre & ſes ſuites, de toute l'affabilité qu'elle y joint: car, comme je lui étois ſi parfaitement inconnu qu'elle a été obligée de demander à Callipide qui j'étois; & que, dans l'obſcurité qui nous enveloppoit tous deux, à peine elle avoit pu diſtinguer mes traits, il m'eſt impoſſible de ſuppoſer que ce ſoit ou les agrémens qu'on m'attribue, ou ma réputation qui l'aient ſubjuguée. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que quand elle a appris que c'étoit Alcibiade qu'elle avoit rendu heureux, tout ce qu'elle en a paru penſer, c'eſt qu'elle aimoit autant que ce fût lui qu'un autre. Quoi! pas même la plus légere préférence! Voilà, en vérité! la premiere fois que cela m'arrive. Dans un court entretien que j'ai trouvé le moyen d'avoir avec elle, je l'ai, ſans aucune peine, engagée à ſe rendre ce ſoir au céramique; &, ce qui, peut-être, vous étonnera, c'eſt que, toute belle

qu'elle eſt, ce ſera ſans beaucoup d'impatience que je l'y attendrai. Elle eſt ſi ſtupide, & a ſi peu de quoi maſquer les vices de ſon cœur, qu'il s'en faut-peu que, tout modérés même que ſont les deſirs qu'elle m'inſpire, je ne m'en faſſe honte! D'ailleurs, vous concevriez difficilement combien, malgré le ſoin que je prends de les varier, du moins quant aux objets, mes amuſemens laiſſent de vuide dans mon ame. Je commence pourtant à comprendre que je ne dois pas être pour les femmes moins embarraſſant que pour moi-même; m'aiment-elles véritablement? elles me gênent: n'ont-elles pour moi que ce qu'elles m'inſpirent? ma vanité en eſt bleſſée. Socrate a raiſon: ce n'eſt pas la peine de ſe donner tant de ridicules pour n'en remporter que de l'ennui. J'en éprouve tant, que ſi cela continue, je crois, les dieux me le pardonnent! que je prendrai le parti d'avoir des mœurs.

LETTRE LXXIV.

LE MÊME A DIODOTE.

LES Athéniens sont, en vérité, bien ridicules ! Ils se conduisent perpétuellement comme s'ils ne croyoient pas aux dieux ; & ils ne sçauroient permettre que l'on paroisse seulement douter des leurs, ou, que l'on discute leur nature, philosophiquement considérée. Certes ! à la crainte qu'ils ont qu'on ne raisonne tant sur ceux qu'ils se sont faits depuis long-tems, que sur ceux qu'ils jugent à propos de se faire tous les jours, on ne peut que les accuser de craindre intérieurement que ces respectables divinités dont ils sont si jaloux ne soutinssent difficilement l'examen que la raison pourroit en faire. Je fais cette réflexion à propos d'Aspasie qui, sur la seule réputation qu'elle a d'être philosophe, vient d'être publiquement accusée d'impiété, & citée en justice. Hermippus, ce mauvais poëte comique, soutenu par Pironide, poëte plus mauvais encore, & aussi mal-honnête homme,

étoient ſes délateurs ; & Ariſtophane, beaucoup meilleur poëte que les deux premiers, mais plus méchant encore, les faiſoit agir ſous main, & les appuyoit de ſon eſprit, de ſon crédit & de ſa perverſité. Non qu'il ait perſonnellement à ſe plaindre d'Aſpaſie qui, quoiqu'elle eût elle-même beaucoup de ſujets de ſe plaindre de la façon cruelle dont il l'a tant de fois déchirée, ne s'en eſt vengée que par le ſilence le plus profond ; mais vous n'ignorez pas qu'il abhorre Socrate qu'il veut perdre ; & que peut être (car que ne peut à la fin une conſtante méchanceté) ! en effet, un jour il perdra. Ce n'étoit donc que pour arriver juſques à cet homme divin, qu'il avoit formé l'odieux complot qui a penſé coûter la vie à la femme la plus illuſtre de toute la Grece. Ce qui ne peut me permettre de douter que ce ne fût ſon objet, c'eſt que, ſans accuſer Socrate auſſi formellement que la femme de Périclès, ſes émiſſaires répandoient que c'étoit à lui qu'elle devoit ſes erreurs ; & que l'on a mis en queſtion, ſi, ſur cette rumeur on n'obligeroit point ce philoſophe à rendre compte de ſa doctrine ; & ſi, même, on n'interrogeroit pas ſur cela juridiquement ſes diſciples. Comme

ce que l'on objectoit de plus fort contre elle, étoit cette même liaison qui met le comble à sa gloire, & que toute l'accusation se réduisoit à quelques propos vagues dont encore on ne pouvoit pas inférer qu'elle doutât de l'existence des dieux. Périclès, quelque tendrement qu'il l'aime, a si peu craint pour elle, que le jour même qu'elle devoit être jugée, il ignoroit encore s'il prendroit ou non la peine de la défendre : mais, dès qu'elle parut, le peuple, par ses clameurs, les juges, par l'air de sévérité dont ils avoient cru devoir s'armer, annoncerent si bien leurs funestes dispositions, qu'il ne put se méprendre plus long-tems au danger qui la menaçoit. Il étoit réellement impossible qu'il fût plus grand. Sur de simples délations, & sur les plus frivoles apparences, ces juges iniques étoient déterminés à la condamner à la ciguë. Les sacrificateurs que Socrate méprise trop, & trop ouvertement pour qu'ils ne le haïssent pas, accoutumés, d'ailleurs, à traiter d'impies ceux qui ne poussent pas la crédulité aussi loin que leur intérêt l'exige, les sacrificateurs, dis-je, unis avec les ennemis que le mérite de Périclès lui a faits, demandoient hautement au nom des

dieux, la mort de la malheureuse Aspasie. Périclès, quelque troublé qu'il fût à l'aspect d'un péril qu'il avoit voulu si peu prévoir, s'est alors levé. Sa douleur, qu'il ne dissimuloit pas, loin de rien ôter à sa majesté naturelle, sembloit y ajouter encore. La trompeuse sécurité où il avoit été jusques-là, ne lui avoit pas permis de se préparer; mais, soit qu'involontairement, peut-être même, sans qu'il le crut, son esprit se fût exercé sur une matiere si intéressante pour son cœur; ou que l'instant fournisse à ce grand homme les traits les plus lumineux, jamais il ne parla avec tant de force; & jamais aussi il n'y eut de spectacle plus attendrissant que le spectacle qui s'offroit alors à nos yeux. D'un côté, Aspasie dans une contenance noble & modeste qui, sans insulter à ses juges par une fierté qu'ils auroient, sans doute, plus punie encore qu'admirée, laissoit voir le mépris profond que lui inspiroient ses vils accusateurs, & paroissoit sentir plus vivement la douleur de celui qui la défendoit, que le danger imminent où étoient ses jours: de l'autre, Périclès, la voix presqu'éteinte, se soutenant à peine, & d'autant plus fait en cet instant pour attendrir sur son état les juges,

& les ſpectateurs, que ſa fermeté eſt plus connue. Dieux! quel homme! & de quels hommes alors le bonheur de ſa vie dépendoit-il! Avec quelle joie baſſe & cruelle le voyoient-ils, tremblant pour ce qu'il adore, employer, pour les toucher, tout ce que la plus ſublime éloquence, animée encore par l'amour le plus tendre, peut inſpirer; & combien ces ames perfides ne s'applaudiſſoient-elles point de voir réduit à cette humiliation ce même Périclès qui, par ſa valeur, ſa prudence, & ſon activité, a porté leur gloire à un point dont ils devroient être encore plus étonnés qu'ils n'en ſont énorgueillis! Il a d'abord commencé par tenter de juſtifier Aſpaſie; (&, aſſurément, devant des juges plus équitables, ou moins prévenus, il n'eût pas été difficile d'y réuſſir;) mais s'étant bientôt apperçu que, plus il prouvoit qu'elle n'étoit pas coupable, plus il en expoſoit les jours, il s'eſt borné à demander à titre de grace, ce qu'à titre de juſtice on s'obſtinoit à lui refuſer; & malgré ſon trouble & la vive douleur dont on le ſentoit pénétré, l'a fait avec tant d'adreſſe que, ſans toucher au fond de la queſtion, il n'a pas moins évité de convenir du crime dont elle étoit accu-

sée, que de la présenter comme innocente. Imaginez-vous, si vous le pouvez, quelles étoient nos alarmes pendant ce tems-là! dans quel état j'étois, moi qui, indépendamment de ce que je dois à Périclès, & de l'intérêt que je prends à tout ce qui le touche, voyois dans le plus horrible danger une femme qui auroit dû m'inspirer tant d'amour, & à qui, du moins, j'ai conservé la plus sincere estime & la plus tendre amitié! Mais, pensez-vous que je l'eusse laissée périr? Ah! plutôt périr moi-même mille fois! Axiochus, Théraméne, Thrazylle, tous mes amis, tous ceux de Socrate, de Périclès & d'Aspasie, moi, nous étions tous déterminés à l'enlever du milieu du tribunal, si son arrêt lui eût été prononcé; & à nous exposer nous-mêmes aux plus cruels supplices, plutôt que de voir le sien. Vous sentez qu'elles auroient été les suites d'une pareille violence, & ce qu'elle auroit paru aux yeux du peuple, du monde, peut-être le plus jaloux de son autorité. Mais il nous étoit en ce moment, plus aisé de les braver, que de les craindre; & comme nous n'aurions pas voulu en être les victimes, nous aurions indubitablement allumé dans le sein même d'Athenes la guerre

la plus sanglante. Dieux ! avec quelle joie, s'il avoit fallu que mes yeux eussent été témoins du supplice d'Aspasie, je me serois enseveli sous les ruines de la ville ingrate qui l'y auroit condamnée ! Les dieux, heureusement, ont bien voulu que, pour la sauver, nous n'ayons pas eu besoin de recourir à de si terribles moyens. Ce n'est point, cependant, que l'éloquence de Périclès ait, dans cette occasion, été suivie de son ordinaire succès. Aspasie auroit infailliblement subi le sort qui lui étoit préparé, si la douleur dont il étoit pénétré, l'emportant enfin sur la dignité de sa place, & sur la fermeté de son ame, n'eût éclaté en pleurs & en gémissemens. Alors, soit que ses ennemis fussent satisfaits de l'humiliation à laquelle ils l'avoient fait descendre, ou qu'ils aient craint les murmures du peuple qui commençoit à s'émouvoir en sa faveur, ils ont, enfin, absous Aspasie ; & m'ont, ainsi que Périclès, délivré du tourment le plus affreux que l'ame puisse éprouver. On ne doutoit pas que cette aventure, qui a mis Socrate dans un péril presqu'aussi grand qu'Aspasie même, ne le dégoutât d'enseigner ; & Thrazylle, quelque impétueux qu'il soit, a fait tout ce qu'il a pu

pour le déterminer au ſilence. *Les dieux me préſervent de me taire*, a répondu ce grand homme, *quand mes concitoyens me prouvent ſi clairement combien ils ont encore beſoin que je parle.* En effet, le jour même il a continué ſes leçons ; &, pour montrer à quel point ſon ame eſt inacceſſible aux terreurs qu'il ſemble que l'on ait voulu lui inſpirer, il a parlé, non ſur les dieux, mais ſur la divinité ; & vous ſçavez aſſez à quel point il eſt loin de confondre l'être qu'il croit, avec les ridicules objets de la vénération publique. Pour moi qui, de tous ſes diſciples, ſuis à la fois le moins docile & le plus ſuſpect, je ne paſſe pas actuellement devant le plus petit mercure, ſans lui faire la plus profonde révérence ; mais, ce qui me ſera, je crois, beaucoup plus utile que toutes les mines que je fais aux dieux, c'eſt le ſilence que je ſuis réſolu de garder ſur leurs miniſtres.

LETTRE LXXV.

ACIBIADE A THRAZILLE.

DANS le tems même que Praxidicé vous plaisoit le plus, c'étoit si foiblement qu'elle vous intéressoit, que je n'ai pas dû présumer qu'avec une passion qui encore, graces à vos soins, n'est point heureuse, vous ne fussiez point sur son compte, de la plus profonde indifférence. Que vous croyant passionnément amoureux d'Hégéside, & même l'étant en effet, vous eussiez eu des vues sur quelque autre, cela eût été trop dans nos maximes, pour que je pusse en être surpris; mais, que ce soit une ancienne affaire où, de votre aveu, vous ne trouviez depuis long-tems que le plus mortel ennui qui vous partage, c'est, je le confesse, & ce que je ne comprends pas, & ce que, même, je n'aurois jamais imaginé. Il étoit donc moralement impossible que, comme vous m'en accusez, en reprenant Praxidice pour quelques instans, je ne

me fusse proposé que le plaisir de vous l'enlever. Si je sçavois que vous ne l'aviez point encore quittée, je n'ignorois pas, du moins, combien vous en aviez envie; & dans l'idée que je devois nécessairement me faire de votre position, c'eût été bien plutôt pour vous faciliter les moyens de vous en tirer, que par tout autre motif que j'aurois cherché à vous la rendre infidelle; mais le fait est que je ne l'ai pas cherché. Il vous plaît encore, pour me donner un tort que je n'ai ni eu, ni voulu avoir, de supposer que j'ai été piqué de ce qu'elle vous avoit dit que jamais je ne lui avois rien inspiré de pareil à ce qu'elle sentoit pour vous, & de ce que vous n'aviez pas, vous, balancé à le croire. Je me doutois bien, & qu'elle vous l'avoit dit, & que vous l'aviez cru; mais, quand j'en aurois eu la plus entiere certitude, quelle raison aurois-je eu de m'en blesser? Je sçais trop, en laissant même à part l'intérêt qu'a une femme à décorer sa foiblesse, soit à ses yeux, soit aux nôtres, que le dernier qu'elle prend lui paroît toujours le seul qu'elle ait aimé, ou, du moins celui qui l'a touchée le plus vivement, pour m'être offensé de l'idée que Praxidice auroit voulu

voulu vous donner de la violence de ſa paſſion pour vous. Je n'ignore pas davantage que, de tout ce qu'en pareil cas peut nous dire une femme, c'eſt ce que, par l'excès de notre amour-propre, elle nous perſuade toujours le plus aiſément. Je ne vous aurois, en conſéquence, pas moins pardonné d'avoir été juſques à croire que je n'avois été pour elle qu'un objet d'horreur, que je ne lui aurois pardonné à elle-même de vous l'avoir dit. Ce n'eſt pas, cependant, que je veuille nier que ſi vous vous étiez targué d'une façon mortifiante pour mon orgueil, de l'avantage prétendu que vous auriez eu ſur moi; je n'euſſe cru devoir vous prouver, en parvenant encore à lui plaire, que les impreſſions que je fais, ne s'effacent jamais au point qu'elles ne renaiſſent dès que je le veux; & que, même l'amour qu'une femme auroit pu concevoir pour un autre, ne lui ſeroit pas alors contre moi d'une plus grande reſſource que l'amour qu'elle ne feroit que ſe croire; mais, ſoit que vous ayez ou non, compté ſur ce que vous diſoit Praxidice, plus votre vanité a ménagé la mienne, moins vous devez imaginer que le deſir de la vengeance ait été ce qui m'a

conduit. Elle vous a, dites-vous, écrit *que nous nous adorions de nouveau* : il est assurément bien singulier qu'avec toutes les preuves qu'ont journellement les femmes, qu'elles se pressent trop de déclarer ce qu'elles supposent se passer, tant dans leur cœur que dans le nôtre, on ne puisse pas les en corriger ! J'ai, du moins, quelque sujet de croire que si, sur le prétexte spécieux de vous montrer combien elle est vraie, Praxidice se fût moins hâtée de vous annoncer le second triomphe qu'elle croyoit remporter sur moi, elle auroit aujourd'hui toute autre chose à vous apprendre. Je crois, au reste, voir dans vos reproches que, soit par égard pour les sentimens qu'elle se flatte encore de vous inspirer; soit (ce qui pourroit être encore plus probable,) pour vous cacher avec quelle promptitude, aussi honteuse pour elle que désobligeante pour vous, elle vous a oublié; elle m'a prêté, pour l'y déterminer, des transports, des serments, des larmes, enfin, tout l'appareil d'une séduction en forme, & que, d'ailleurs, on auroit lieu de supposer difficile. Je suis trop accoutumé à voir les femmes employer la fausseté, lors même qu'elle

leur eſt le moins néceſſaire, pour être étonné que Praxidice en ait mis un peu dans une occaſion où il étoit de toute impoſſibilité de s'en paſſer : auſſi, ne ſongerois-je point à infirmer par une relation que, ſelon toute apparence, vous trouverez peu conforme à la ſienne, ce qu'elle a jugé à propos de vous dire, ſi, au ſérieux dont je vous vois prendre cette miſere, je ne craignois pas de ne pouvoir, ſans que notre amitié en ſouffrît, vous en laiſſer l'impreſſion.

Praxidice étoit chez Dercyle, où, comme de coutume, la plus brillante & la plus imbécille jeuneſſe d'Athenes ſe trouvoit raſſemblée : le même haſard, qui l'y avoit menée, y avoit auſſi conduit mes pas. Il eſt, au ſurplus, ſi peu vrai, que, comme elle me paroît vous l'avoir dit, je l'y cherchaſſe, que ſi j'euſſe ſçu que je l'y trouverois, je n'y ſerois point entré. Quoique ce ne fût pas la premiere fois depuis notre rupture, que je la rencontraſſe, & qu'elle eût dû par conſéquent s'être accoutumée à ma vue ; à mon aſpect, au milieu d'un décontenancement difficile à peindre, elle fronce le ſourcil, s'arme de l'air du monde le plus mépriſant,

affecte en même tems de ne me pas regarder : enfin, tout ce que nous appellons *les grandes manieres*. Moi, vous sçavez comment je suis dans ces sortes d'occasions, & l'air froid & désintéressé que j'y conserve. Je laisse donc avec d'autant plus de tranquillité, les beaux yeux de Praxidice, m'annoncer tout le courroux que ma présence excitoit dans son ame, qu'en feignant de ne m'en pas appercevoir, j'étois sûr de la mortifier davantage. Pour ajouter même à sa fureur, en lui prouvant combien, en supposant que je la remarquasse, elle m'étoit indifférente, je l'aborde ; & après lui avoir demandé de ses nouvelles, du ton le plus familier, mais le plus galant, je m'assis intrépidement à côté d'elle, en la regardant avec le souris scélérat que vous me connoissez, & qui me réussit toujours si bien. C'étoit, toutefois, par pure habitude qu'en cet instant je l'employois, car j'étois, je vous le jure, bien éloigné d'avoir sur elle la plus légere intention ; mais, contre toute apparence, ce souris prend : elle perd de vue dans l'instant mes torts & sa colere : ses yeux qui ne m'en annonçoient qu'une implacable, s'adoucissent

par degrés, & bientôt ne peuvent plus me peindre que l'amour le plus tendre; j'entends des soupirs; enfin, je ne vis de mes jours, de révolution plus prompte, moins desirée & plus inattendue que le fut celle-là. Je conviens qu'elle ne m'échappa point : cependant, autant par des ménagemens que je crus vous devoir, que par indifférence sur tout ce qui pourroit en résulter, je ne voulus y contribuer en rien, & me bornai simplement à ne pas en arrêter le progrès. Elle s'étoit, selon toute vraisemblance, flattée que ce ne seroit pas sans les seconder que je saisirois ses dispositions; mais, malheureusement pour elle, dès l'instant que je les avois apperçues, je m'étois dit que je lui laisserois l'embarras de m'en instruire; & toute la douceur de ses regards, toute la profondeur de ses soupirs n'eurent pas le pouvoir de me faire rien changer à mon plan. Voyant, enfin, que je m'obstinois au silence, malgré toutes les raisons qu'elle auroit eues de ne s'avancer avec moi qu'imperceptiblement, elle s'approche de mon oreille; &, d'une voix que le trouble extrême où elle étoit, rendoit tremblante & entre-coupée : » Je ne sçais, me dit,

» elle, ce que vous allez penser de
» moi «.

Il m'auroit, assurément, été bien aise de la tirer de son doute; mais vous conviendrez, je crois, que ce n'en étoit pas le tems.

» Est-il croyable, continua-t-elle, » qu'après des procédés que je n'aurois » jamais dû vous pardonner, vous con» serviez encore tant d'empire sur mon » cœur «.

A cela qui, peut-être, eût exigé une réponse, je me contentai de m'incliner & de plier les épaules : mouvement qui, dans le fond, ne vouloit rien dire, mais qu'elle pouvoit ne pas moins regarder comme un aveu tacite des torts qu'elle me reprochoit, que comme une marque de l'étonnement que me causoient ses bontés : ce fut de cette derniere façon qu'elle l'interpréta. » C'est » beaucoup encore que vous ayez » l'air de convenir de ce que je vous » impute; & je ne me flattois pas de » vous trouver tant d'équité... Au lieu de lui répondre, je lui montrai des yeux l'assemblée, comme pour lui faire sentir qu'elle nous permettoit d'autant moins de nous livrer à un entretien du genre de celui qui s'annonçoit entre elle

& moi, que son attention paroissoit déjà plus se fixer sur nous. Lui faire faire cette remarque, n'étoit, ce me semble, rien moins que lui proposer un rendez-vous : c'étoit même plus dans le dessein de me délivrer d'une conversation aux suites de laquelle rien ne m'intéressoit, qu'avec le projet de la mener si loin, que j'avois paru l'exhorter à ménager les spectateurs ; mais vous connoissez les femmes. Praxidice, pour la situation où nous étions ensemble, s'étoit avancée avec une étourderie presque incroyable : elle ne vouloit pas (& rien n'étoit plus juste) qu'il ne lui en restât que le ridicule : si, d'ailleurs, elle me voyoit me tenir sur une si grande réserve, elle pouvoit aussi-bien l'attribuer à la multitude de témoins qui nous environnoit, qu'au peu d'envie que j'avois de profiter des dispositions favorables où je la retrouvois. Ce fut encore le parti qu'elle prit. » Vous » avez raison, me dit-elle, on nous » regarde : je voudrois, toutefois, » vous parler : par malheur, encore, » je me suis laissée engager par Der- » cyle, à passer la soirée chez elle : » quel prétexte prendre pour m'en dis- » penser ? &, quand j'en trouverois,

» peut-être vous êtes-vous arrangé de » façon que cela me feroit fort inutile ? Je l'interrompis pour lui dire qu'en effet, j'avois pour ce jour-là disposé de moi. » Eh bien ! reprit-elle vivement, » demain, chez vous, chez moi, par- » tout où vous voudrez, à l'heure que » vous prendrez ; réponds-moi, de gra- » ce, sera-ce pour demain ? ». Elle mettoit trop de chaleur dans ses prieres pour qu'enfin elle ne fît point passer dans mon ame un peu du feu qui l'animoit. Je lui dis que je la laissois absolument la maîtresse de l'heure, & du lieu du rendez-vous ; le céramique fut l'endroit qu'elle choisit, la fin du jour, l'heure qu'elle m'indiqua : elle fut ponctuelle, je ne me fis pas attendre.... Il me semble qu'elle vous a dit le reste.

LETTRE LXXVI.

LE MÊME AU MÊME.

JE me flatte trop d'être connu de vous pour imaginer que j'eusse à craindre de votre part le soupçon d'avoir, dans le récit que vous m'avez forcé de vous

faire de mon aventure avec Praxidice, moins consulté la vérité que mon amour-propre. Quelques graces que vous consentiez que j'aie, il vous paroît incroyable qu'il ne me faille que des souris pour renverser la tête d'une femme, sur-tout quand elle a autant de raisons de s'armer contre leur charme, que j'en avois données à celle-là. Dire que cela est incroyable, est me dire assez que vous ne le croyez pas. Il m'auroit été facile, comme vous l'allez voir, de fortifier ce même récit qui, pour ne rien dire de plus, vous paroît si douteux, par des preuves telles qu'il ne vous auroit pas été possible de supposer un moment qu'il ne fut pas fidelle, & je leur aurois fait accompagner ma derniere lettre, si je n'eusse pas craint qu'elles ne blessassent votre vanité. Une autre raison encore qui, lors même que je me les serois crues nécessaires, m'auroit porté à les supprimer, est la répugnance extrême que je me sens pour sacrifier les lettres des femmes. C'est une chose qui n'est que trop ordinaire dans un siecle où la crapule, qui semble seule le signaler, a détruit tout sentiment d'honneur. Mais, si je veux bien partager quelques-uns des travers qui y sont à la

mode, je ne prétends me souiller d'aucune des bassesses qu'il accrédite. Aussi, n'est-ce que pour le tems seulement que vous pouvez employer à lire la lettre de Praxidice, que je vous la confie. Je sçais assez quels sont sur cela vos principes, pour que, si vous étiez dans un état plus tranquille, je ne craignisse pas que vous en abusassiez; mais je n'ignore point tout ce qu'obtient de nous l'amour-propre; & combien, quand il est piqué, nous lui sacrifions des choses que nous devrions toujours respecter. Il est encore vrai que, rendus à nous-mêmes, nous nous méprisons de lui avoir tant immolé; mais le remords ne répare rien; & s'il nous éclaire sur l'avilissement où nous sommes tombés, il ne le prévient pas. Pour ne vous expôser donc point à avoir à rougir de vous-même, & vous prémunir à cet égard contre toute tentation, l'esclave qui vous remettra la lettre de Praxidice, est expressément chargé par moi de l'attendre, & de me la rapporter. Je me plais à croire que vous faites encore assez de cas de mon amitié pour ne rien opposer à l'exécution des ordres que je lui ai donnés, & qui ne sont qu'une nouvelle preuve de mes sentimens pour vous.

LETTRE LXXVII.

PRAXIDICE A ALCIBIADE.

J'AI passé la plus grande partie de la nuit à faire des réflexions qui m'ont d'autant plus tourmentée qu'elles m'ont été plus inutiles. Vous pouvez, par ma lettre seule, juger du peu de fruit que j'en ai tiré : ce n'est que pour vous dire que je vous aime, que je vous écris : mais, quelle ne doit pas être la force de l'illusion que je me fais, puisque je puis imaginer que vous y serez sensible ! Vous seriez, sans doute, aisément blessé (si pourtant cela étoit possible), que l'on ne vous aimât pas : mais, en revanche, qu'il est difficile de vous trouver reconnoissant des sentimens que vous faites naître ! Eh ! qui le sçait mieux que moi ! Combien peu de tems, si toutefois il est vrai que je vous aie jamais plû, m'avez-vous laissé jouir du bonheur de vous plaire ! de combien de façons, dans ce peu de tems même, n'avez-vous pas tourmenté mon cœur ! Avec quelle barbarie ne l'avez-vous pas

condamné au malheur de ne vous aimer plus ; ou bien plutôt, au ſupplice de conſerver toute ſa tendreſſe, & de n'oſer même plus ſe l'avouer ! Mais ſoyez ſincere ; eſt-il bien vrai, comme malheureuſement tout voudroit que je le cruſſe, que vous ne vous fuſſiez propoſé auprès de moi que de triompher d'Axiochus & du ſentiment qu'il commençoit à m'inſpirer ? Se peut-il que vous ayez pu former un projet ſi cruel, & que mon extrême tendreſſe pour vous ait pu vous permettre de l'exécuter ? Ah ! combien, pour douter de ce dont vous m'avez donné tant, & de ſi cruelles preuves, ne faut-il pas que je vous aime encore ; & à quel excès ne doit pas aller mon aveuglement pour ſuppoſer que je puiſſe vous retrouver ſenſible, vous qui, lors même que j'étois le plus digne de vous, n'avez pas cru que je le fuſſe de votre tendreſſe. Mais, ſe pourroit-il que vous pouſſaſſiez la cruauté juſques à me mépriſer d'une inconſtance que vous m'avez rendue néceſſaire. Inconſtante ! moi ! non, Alcibiade, au milieu même de mon erreur, je ne l'ai pas été un ſeul inſtant. S'il vous étoit poſſible de comprendre juſqu'où alla ma douleur, quand, le cœur encore tout plein

de vous, je me trouvai dans les bras d'un autre! combien votre image m'y a persécutée! à quel point même, je m'y trouvois avilie!.. Que les illusions que nous fait le dépit, s'effacent promptement! que la honte qui y succede a d'amertume & de durée!... Mais que pouvois-je contre un homme à qui, par les confidences que vous lui aviez faites, vous sembliez m'avoir abandonnée! Avec quel art, & en même tems, quelle audace il sçut abuser de ces secrets, dont vous étiez seul dépositaire, & qui, peut-être, n'auroient jamais dû vous échapper! quel moment il sçut choisir! Mais, non c'est en vain que je me cherche des excuses: non, Alcibiade, non, je ne le sens que trop aujourd'hui, votre inconstance ne justifioit pas la mienne. Que sçavoit-il? que je vous avois adoré, qu'il n'y avoit rien que je ne vous eusse sacrifié! Que craignois-je donc? qu'il ne divulguât ma foiblesse? mais, moi-même, ne m'en faisois-je pas honneur? Loin de chercher à la cacher à personne, n'aurois-je pas voulu pouvoir l'apprendre à tout l'univers? D'ailleurs, que lui aviez vous dit que moi-même je ne lui eusse confié? quelles furent donc les craintes qui vinrent s'emparer de moi?

Comment, abymée dans la douleur que peut causer l'inconstance de l'amant.... Que dis-je! du dieu qu'on adore, peut-on consentir à se livrer à un autre? m'y livrer! est-il donc vrai que je m'y sois livrée! Que lut-il dans mes yeux après ce fatal moment? que le sentiment de la honte dont je venois de me couvrir! de combien de larmes ne fut-il pas suivi. Avec quelle contrainte! quelle secrete indignation contre moi-même! mais quel tableau vous offré je! & dans quel moment! O! Alcibiade, serois-je assez heureuse pour que vous en détournassiez les yeux avec horreur! pour que vous eussiez même, pour me pardonner d'avoir été à un autre que vous, besoin de tout l'amour que vous m'inspirez! Oui, mon cher Alcibiade, punissez m'en : que mon repentir, mes larmes, la certitude d'être adoré plus que jamais, vous trouvent également inflexible! Infortunée! que desiré-je! mourir de douleur, mais, vous en avoir pour témoin. Vous verrai-je aujourd'hui? vous rappellez vous que vous avez daigné m'en flatter! Quoi! je revivrois pour vous! Ah! toute mon ame suffit à peine à ma joie! je me reverrois, je me sentirois pressée dans vos bras! Venez,

que j'y expire de mon bonheur ; que je puisse prévenir par ma mort le supplice horrible de vous perdre une seconde fois ! Qu'au milieu de toutes mes craintes, il m'est doux d'imaginer que je pourrai encore vous jurer un amour éternel ! A quelles inquiétudes ne suis-je pas en proie, pendant que... Ah ! écartons cette affreuse idée. D'ailleurs ai-je le droit d'être jalouse ? Rendez-le moi, cruel ! ce droit donc, avec tant d'autres, vous m'avez privée. Mais vous-même ! (ah ! je le desire trop ardemment pour ne m'y pas être trompée !) vous avez paru me reprocher Thrazylle : par la place que je vous ai dit qu'il occupoit dans mon cœur, c'est à vous que je laisse à juger quelle est celle qu'il y remplit aujourd'hui... Vous Alcibiade ! vous seriez jaloux ! Je me flatte en cet instant qu'on ne sçauroit l'être sans amour ; & qu'il n'est pas vrai, comme je l'ai mille fois entendu dire, que la vanité produise les mêmes mouvemens. Vous ne m'avez pas, je l'avoue, ordonné de vous le sacrifier ; mais consentir à me revoir, n'a-ce pas été assez me le commander ? Si le premier devoir de mon amour a été de vous dire combien je vous aime, le second doit être de lui apprendre que

je ne l'ai jamais aimé; & sans attendre votre réponse; encore dans l'ignorance, ou du moins dans le doute de ce que vous déciderez sur mon sort, je vais lui apprendre le sien. Helas! que de choses je me dis que, peut-être, vous ne me direz point! Vous m'avez, il est vrai, fait espérer que ce ne seroit pas vainement que je me flatterois du bonheur de vous voir aujourd'hui : mais, quand vous m'en auriez donné la plus entiere certitude, Diotime! elle est si belle! tant d'autres! vous êtes si volage! il y a si loin pour vous, du desir à l'amour! Thrazille! un successeur! croirez-vous que je ne l'aie pas aimé? ne rejetterez-vous point sur mon cœur ce qui n'a été qu'une erreur de mon imagination? Votre vanité, si pourtant j'ose vous le dire, est si délicate! Je vous ai vu si blessé de n'avoir pas été ma premiere idée, que je n'ose croire que vous me pardonniez, non, de vous avoir banni de mon cœur, (vous n'avez pas ce crime à me reprocher) mais d'avoir pu imaginer que vous l'étiez. Ah! vous aurez raison! même sans espoir de vous retrouver, je n'en devois pas moins me conserver tout à mon amour : jamais, non, jamais je n'aurois dû laisser pro-

faner par les hommages d'un autre ce qu'Alcibiade avoit bien voulu croire digne des siens. Dieux! que je haïrois Thrazylle, si l'excès de ma tendresse pour vous ne remplissoit pas toute mon ame ! Vous voyez mon trouble ; je ne sçais ce que je vous écris : ah ! si, pour excuser mon désordre, vous aviez les mêmes raisons que moi ! Grands dieux ! se peut-il que j'aie cru ne vous plus aimer ! ... mais pourquoi, puisque j'étois condamnée à rester chez Dercyle, n'y êtes-vous pas resté vous même ? si je vous eusse été chere, m'auriez vous quittée ! eh ! dans quel instant encore! mais ; des spectateurs ! les voyois-je, moi ! Craignez-vous, si je vous eusse eu plus long-tems devant les yeux, que je n'eusse pu leur cacher l'état où vous mettiez mon ame ; ou, plutôt, n'est-ce pas que vous auriez rougi qu'ils saisissent dans la vôtre ce que vous recommenciez à sentir pour moi ? Ah ! je suis perdue si vous m'en jugez si peu digne ! - Mais il est tems que je me livre au sommeil, si, toutefois, il se peut que dans l'agitation où vous m'avez mis le sang, je puisse en espérer. Que de siecles il y a quelquefois pour une ame sensible, à s'écouler entre le commencement & la

fin de la carriere du soleil ; & que vous me le faites cruellement éprouver !

LETTRE LXXVIII.

AXIOCHUS A ALCIBIADE.

IL y a déjà plus d'un mois que, sur la perfide parole que vous m'aviez donné de me céder Diotime, je l'ai attaquée. Loin, cependant, que je voie encore à une entreprise que vous me peigniez si facile, aucune apparence de succès, chaque jour ne m'offre que de quoi me faire repentir de l'avoir tentée. Si Diotime n'avoit pour vous qu'un goût aussi léger que vous me l'avez dit ; & que, vous même ne tinssiez pas plus à elle, que vous paroissez croire qu'elle ne tient à vous, seroit-il naturel, ou que vous ne me l'eussiez pas déjà sacrifiée, ou qu'elle s'obstinât à conserver un sentiment, trop léger de sa part pour lutter long-tems contre la certitude d'être si mal récompensé ? Mais, est-il bien vrai que votre intention soit de la traiter aussi légérement que vous me l'avez promis ; & quand, en effet, ç'auroit été

votre dessein, auriez-vous pu y rester fidele avec une femme qui vous offre à la fois tant de charmes & de passions ? Ce n'est pas que je croie, ni que vous l'aimiez véritablement, ni même que, le voulussiez-vous, cela vous fût possible : mais elle est belle ; vous êtes ardent, impétueux ; & quelquefois les mouvemens de votre cœur ressemblent si bien à l'amour, qu'il ne seroit pas bien étonnant que, même avec moins d'intérêt de s'y tromper, Diotime s'y méprît encore. Quoi qu'il en soit (car, comment percer un mystere, peut-être, fort obscur pour vous-même ?) vous auriez bien dû me sauver l'humiliation de soupirer pour elle si infructueusement. Quelque vive que fût l'impression qu'elle faisoit sur moi, c'étoit sans un chagrin que je ne pouvois pas supporter, que je la voyois dans vos bras ; mais mon amour pour elle, accrû par l'espoir dont vous l'aviez flatté, m'en fait, & depuis assez long tems, le plus cruel des supplices. Persuadé, d'ailleurs, de toute la supériorité que vous avez sur moi, je me serois bien gardé d'en aller de moi-même, chercher une preuve de plus, en tentant de vous enlever une conquête. Mes sentimens pour Dioti-

me n'étoient encore, quand je vous le confiai, qu'une fantaisie qui, selon toute apparence, avec le soin que je prenois de la décourager, n'auroit pas existé long-tems, si vous ne l'eussiez pas nourrie de tout ce qui pouvoit la fortifier dans mon ame, & l'en rendre, enfin, le tyran. Si vous ne m'avez embarqué dans cette affaire que pour vous donner le plaisir de m'y voir échouer, & fournir à votre vanité un triomphe de plus, je vous jure que je ne vous le pardonnerai jamais. Croyiez-vous, en effet, que je pusse ignorer à quel point vous sçavez séduire; que vous parvenez à vous attacher les femmes, par ceux-même de vos défauts qui devroient les révolter le plus; que votre légéreté qu'aucune n'arrête, & que toutes, pourtant, se flattent d'arrêter, n'est pour elles qu'une raison de plus de chercher à vous inspirer de l'amour, ou de tenir avec plus d'acharnement aux sentimens que vous leur faites naître que nul homme n'a aussi bien connu que vous, l'art d'échauffer leur imagination, ou de troubler leur cœur; que celles qui, avant vous, ont aimé, croient, quand vous daignez les enchaîner, aimer pour la premiere fois; & que celles

que vous avez touchées le premier, cherchent en vain dans un engagement nouveau, à perdre le souvenir de votre inconstance ; qu'enfin ce volage Alcibiade qui, pour ainsi dire, n'a fait que passer devant leurs yeux, laisse dans leur cœur des traces que rien ne peut effacer ? Y a-t-il dans Athenes quelqu'un qui doive être plus convaincu que moi de ces grandes vérités ? Deux fois, pour mon malheur, il vous a plu de devenir mon rival : la premiere, votre seule présence, quelques propos qui, même sembloient n'avoir pas d'intention directe, suffirent pour me priver d'un bonheur auquel je touchois, & qui me coûtoit trois mois de peines & de soins : vous triomphâtes, enfin, avant même que vous parussiez le desirer, & que l'on pût se dire que vous en seriez flatté. La seconde, vous sçûtes avec la même facilité, m'enlever le cœur d'Hégéside. Il étoit contre vos maximes d'attaquer les femmes dont vous ne fussiez pas le premier vainqueur ; & j'eus encore des graces à vous rendre de ce que vous vouliez bien me faire en quelque façon, l'honneur de me succéder. Quand cesserez-vous donc de me poursuivre ? Encore une fois,

vous devez vous rappeller que, quelqu'aimable que me parût Diotime, je n'avois sur elle aucune prétention. Vous m'avez flatté que je lui plairois: délivrez-moi donc, du moins, du plus grand obstacle que je puisse trouver auprès d'elle. Ne retardez plus mon bonheur par cette alternative d'indifférence & de tendresse qui, en tourmentant son cœur, vous l'attache de plus en plus. Vous m'avez rendu sa possession aussi nécessaire que vous m'assurez qu'elle vous l'est peu: déterminez-vous donc, je vous en conjure. Rendez-la heureuse, si vous le pouvez; ou, en lui portant les derniers coups, ne lui laissez pour toute ressource que les vœux, les soins, & la tendresse d'Axiochus.

LETTRE LXXIX.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

A mon entrée dans le monde, je croyois (& vous devriez, vous, l'ignorer moins que personne) qu'il n'y alloit pas moins de mon bonheur à quitter toutes les femmes, qu'à les soumet-

tre; & que c'étoit même peu que le premier, si je ne leur rendois pas mon inconstance aussi mortifiante qu'elle leur étoit le plus communément douloureuse. Depuis quelque tems, plus éclairé sur mes véritables intérêts, je ménage leur amour propre, autant qu'autrefois je me plaisois à le blesser. Quoique, peut-être, je ne fasse pas intérieurement autant de cas de leur suffrage que je le leur dis, je n'en ignore pas davantage jusques à quel point elles peuvent aujourd'hui influer sur notre réputation; tout le crédit que leur donnent la mollesse & la corruption de nos moeurs, la futilité de nos idées, le faux de nos airs; & combien, tant que, pour se faire un nom, le manege sera plus nécessaire que le mérite, il sera important de ne les pas avoir contre soi. On ne leur doit jamais, il est vrai, cette renommée qui nous survit, & dont la postérité est seule dispensatrice: mais elles ont l'art d'exagérer nos succès, d'affoiblir nos désavantages, d'éblouir & d'entraîner nos contemporains. Comme, pendant qu'il existe, elles peuvent, ou dégrader le héros, ou lui susciter des traverses qui souvent obscurcissent sa gloire, ou la rendent douteuse; elles

peuvent aussi, pendant sa vie, faire un grand homme de celui qui, sans elles, seroit resté dans l'obscurité la plus profonde; ou qui, du moins, n'auroit joui que d'une célébrité aussi médiocre & aussi resserrée que ses talens mêmes. Je ne voudrois donc pas leur devoir toute ma gloire; mais, peut être, voudrois-je moins encore les voir s'élever contre moi; & c'est, assurément, ce que je n'aurois pas évité, si j'eusse continué de les ménager aussi peu que je le faisois autrefois. Persuadé avec raison que l'on affl ge le cœur beaucoup plus impunément qu'on ne mortifie la vanité, loin aujourd'hui de quitter celles qui ne me touchent plus, je me borne à tourmenter leur ame de tant de façons, & sçais leur faire du mouvement qui les porte vers moi, quel qu'il puisse être, un suppplice si cruel & si continu, que quelque patience que puisse leur inspirer, ou l'amour, ou l'orgueil de m'avoir conquis, & plus encore, le desir de me fixer, je les force enfin à l'inconstance. Par-là, tout coupable que je suis de la leur, je les mets avec moi dans un tort apparent qui ne leur permet plus les plaintes; & en leur laissant la consolation de me quitter les premieres

mieres, leur sauve le seul affront qu'elles ne nous pardonnent jamais. Il ne se peut point, à la vérité, qu'elles ne se disent pas qu'elles avoient cessé de me plaire; mais, enfin, elles n'ont pas eu l'humiliation de me l'entendre prononcer, & la satisfaction de m'avoir prévenu; la certitude que d'autres ne seront pas plus heureuses; le besoin de perdre de vue une aventure désagréable; un engagement nouveau les remettant bientôt à mon égard dans cet état de tranquillité qui n'admet plus aucune sorte de sentiment. Convaincu aussi que nous ne pouvons être amenés à la simple amitié pour un objet qui nous a inspiré quelque chose de plus, tant que, soit par le regret de l'avoir perdu, ou par quelqu'autre mouvement que ce puisse être, nous nous souvenons de ce qu'il nous a été, j'attends, pour les y conduire, qu'elles m'aient aussi parfaitement oublié que je les ai oubliées moi-même; & je cherche à les y disposer, avec tant de finesse, qu'elles ne peuvent me soupçonner d'en avoir l'intention. Je garde le plus profond silence sur celles qui (car il s'en trouve encore), aiment mieux qu'on ignore leurs foiblesses, que d'en-

tendre vanter leurs charmes; je n'avoue que celles à qui la réputation est moins chere que la célébrité ; & sur-tout, je laisse, par mon silence sur ce qui les intéresse le plus, à celles qui ne possedent pas les beautés dont elles nous offrent l'apparence, les moyens d'exciter encore la curiosité. Enfin, je sers si bien la vanité des unes, & ménage tant l'amour-propre des autres que, non-seulement je parviens auprès d'elles au but où j'aspire; mais qu'il m'arrive toujours d'en tirer le même parti que dans le tems qu'elles m'aimoient le plus, lorsque le caprice, le désœuvrement, ou l'envie de triompher du nouveau sentiment qu'elles se croient, me font desirer de les trouver encore indulgentes.

Dans l'exposition que, comme à un ami que j'ai toujours laissé lire dans mon ame, je vous fais de ma façon de penser actuelle, vous trouverez la cause de la continuité de ma liaison avec Diotime, & de l'obstacle que j'oppose encore à votre bonheur. Je ne rougis pas, de plus, de vous avouer que je me suis trompé lorsque je ne lui ai cru pour moi qu'une fantaisie que je pourrois aisément décourager. Plus ten-

dre, plus vraie, plus eſtimable encore, s'il ſe peut, qu'elle n'eſt belle, je l'alarme ſur mon cœur; mais c'eſt ſans lui faire naître le deſir de m'ôter le ſien; &, ſoit que ſes charmes prennent plus ſur moi que je ne le croyois moi-même; ou que la force & la vérité de ſon ſentiment m'impoſent, je n'ai pu juſqu'à préſent me déterminer à la traiter aver l'offenſante légéreté qui en rendant ſon amour pour moi inexcuſable à ſes propres yeux, lui feroit bientôt une loi de l'éteindre. Cependant, en lui jurant que je l'aime toujours, je lui fais des infidélités ſi publiques, & la fais inſtruire avec tant de ſoin de tout ce qui peut me nuire auprès d'elle, qu'il ne ſe peut point qu'enfin je ne la force de me quitter. Daignez donc, mon cher Axiochus, vous prêter, tant aux ménagemens que je lui dois, qu'à ce que ma politique me preſcrit; & ne pas douter que je ne me prête moi-même autant que je le puis, à l'impatience que vous avez d'être heureux. D'ailleurs, je ne vous renverrois actuellement qu'un cœur encore trop plein de ſon objet, & ſur qui la vanité n'auroit par conſéquent pas aſſez d'empire pour que vos ſoins

ne la révoltassent pas plus qu'ils ne le toucheroient. Laissez-moi donc, &, pour vous-même, le tems de l'indigner contre sa foiblesse, d'intéresser son orgueil à en triompher, & de me conduire avec elle de façon qu'en lui faisant détester l'amant qui lui aura rendu si peu de justice, elle ne puisse assez haïr l'amour pour refuser les ressources qu'il pourra lui présenter.

LETTRE LXXX.

LE MÊME AU MÊME.

JE vous envoie une lettre que je viens de recevoir de Diotime. Si en la lisant, vous aurez sujet de croire que c'est l'amour qui l'a dictée, du moins, ne pourrez-vous pas supposer qu'elle soit l'ouvrage de l'amour content; & n'y trouverez-vous point de quoi m'accuser d'avoir pour ses sentimens plus d'égards que je ne vous le dis. Je lui ai fait une réponse qu'il me paroît inutile de vous détailler, parce qu'elle ressemble à ce qu'en pareille circonstance, & sans en sentir plus que moi, vous avez,

vous-même, écrit mille fois. Je ne lui en donne pas moins un rendez-vous : je n'ai pas besoin de vous dire qu'on en donne, & qu'on en reçoit sans être plus amoureux, & même sans trop sçavoir quelquefois comment on s'en tirera. Sur cela, comme sur bien d'autres choses, nous donnons beaucoup au hasard ; & ce n'est, peut-être, pas ce que nous faisons de plus mal. Comme vous êtes naturellement fort jaloux, j'ai balancé long-tems si je vous instruirois d'une chose assez peu faite pour vous plaire, mais si je vous l'eusse cachée, & que le hasard vous l'eût fait découvrir, ce même mystere que vous n'auriez dû qu'à mon amitié, auroit pu vous paroître partir d'une autre cause. La crainte, enfin, que ce qui n'étoit qu'un égard, ne vous parût une dissimulation, m'a déterminé à vous dire que Diotime consent à se rendre vers la fin du jour au céramique. Pour détourner, s'il se peut, vos idées d'un objet qui, eussiez-vous moins de délicatesse, ne pourroit que désagréablement vous affecter, je vous prie d'aller souper avec Némée, que je livre pour ce soir à toute la fureur de vos desirs. Vous me répondrez sans doute, qu'elle ne vous en inspire

pas : mais dans la position où vous êtes, il vous est si nécessaire qu'elle vous en inspire, qu'il ne se peut point que vous ayez assez peu de philosophie pour vous faire un crime d'une distraction que, par ses rigueurs, Diotime semble elle-même vous prescrire. Si l'amour heureux ne se fait point quelquefois scrupule d'en admettre, une passion malheureuse doit encore moins les rejetter. Ne vous souvenez donc de nous deux quand vous serez près de Némée, que pour avoir plus d'ardeur à vous en venger. Elle vous attendra. Je sens bien que je ne puis lui commander cette infidélité, sans lui ôter beaucoup, d'abord, du plaisir qu'elle trouvera à me la faire; mais, je me flatte, & moins encore pour elle, que pour vous, que vous sçaurez lui faire oublier que je la lui ordonne. Gardez-vous bien, sur-tout, de vous piquer pour Diotime, d'une fidélité que vous ne lui devez pas plus qu'elle-même ne l'exige de vous, & qui ne feroit que vous coûter des plaisirs de la perte desquels elle est si peu disposée à vous dédommager. Némée possede, d'ailleurs (& vous pouvez m'en croire,) tous les charmes qu'il faut pour vous plaire, & même vous occuper. Je n'ignore pas,

de plus, qu'elle vous trouve aimable; & qu'en vous la donnant, je ne fais que la prévenir. Si, ce que je ne crois pourtant pas, vous ne lui trouviez point toute l'ardeur que je vous annonce ici; & que votre vanité lui desirera plus que vous ne pensez, rappellez lui qu'en cét instant même je lui en préfere une autre. Quoiqu'elle soit d'une profession à ne se pas piquer d'une bien grande délicatesse, elle est femme. C'est-à-dire, que si son cœur ne sçauroit être blessé de la préférence que je donne sur elle à Diotime, il est impossible que son amour-propre n'en souffre pas. Ce motif de plus, sans rien ajouter dans le fond au goût que je lui connois pour vous, doit le lui exagérer. S'il ne vous importe point d'en être aimé, il ne doit pas vous être indifférent qu'elle se persuade, ou non, qu'elle vous aime, puisqu'elle ne peut, sans vous en plaire davantage, se faire cette illusion. Vain comme vous me croyez, vous ne douterez sûrement pas que mon intention, en vous envoyant la lettre de Diotime, ne soit de vous donner une preuve de plus de l'empire singulier que j'ai sur les femmes, & de la passion que celle-là conserve pour moi, malgré la conviction où elle paroît être

d'avoir aſſez mal placé ſon cœur. Ce n'eſt, cependant, que pour votre conſolation que je deſire que vous la liſiez. Ah ! ſi vous connoiſſiez les femmes comme moi, mon cher Axiochus, que cette lettre qui, ſelon toute apparence, vous paroîtra ſi cruelle, y répandroit d'eſpérance & de joie ! Elle s'y plaint, il eſt vrai, des ſoins que vous lui rendez, & ſemble, même, s'en plaindre avec amertume; mais, pourquoi ne ſe plaint-elle que de vous, quand Callicrate, Antigênes, Adymante ne doivent pas lui paroître moins épris d'elle, que vous-même, & ne la tourmentent point de leur amour, avec moins de vivacité? Peut-elle plus ſe diſſimuler leurs deſirs que les vôtres ? Si c'eſt qu'en vous voyant chercher à la rendre ſenſible, vous lui donnez ſujet de vous accuſer de reſpecter peu l'amitié, ceux que je viens de nommer, vivent-ils avec moi moins intimément que vous-même, & peut-elle plus l'ignorer ? Pourquoi donc êtes vous d'eux tous le ſeul à qui elle faſſe l'honneur de le nommer ? c'eſt que vous êtes le ſeul qu'elle trouve dangereux pour ſon cœur. Si elle vous voyoit avec autant d'indifférence qu'elle en a pour eux, elle vous laiſſeroit infailliblement

dans le même oubli. Peut-elle vous prouver mieux que, malgré elle-même, elle vous distingue de vos rivaux, qu'en se plaignant, comme elle fait, des soins que vous prenez pour lui plaire ? J'ai, vous le sçavez, quelque expérience dans ces sortes de choses ; & je n'ai pas encore vu de femmes qui, pour se consoler de l'abandon de son amant, ne prît celui de tous les hommes de qui, dans le tems qu'elle s'en croyoit le plus aimée, les prétentions paroissoient la blesser le plus. Que la passion qui regne dans la lettre de Diotime, ne soit donc point pour vous une raison de craindre qu'elle ne se rende jamais à vos desirs : l'amour malheureux s'exprime toujours avec plus de véhémence que l'amour content, & quelquefois n'en est pas plus tendre. Comme le bonheur nous affoiblit nos sentimens, l'infortune nous les exagere. Souvent, pour cesser de croire qu'on aime encore, on n'a besoin que d'apprendre qu'on est encore aimé : Cela, par exemple, ne s'éprouve jamais mieux que, quand après avoir craint l'inconstance d'une femme, on la retrouve fidelle. Au reste, ne redoutez rien pour votre amour, du rendez-vous que je donne à Diotime. Il est vrai que mon

intention n'eſt pas qu'il me ſoit totalement inutile; mais je ſçaurai mêler tant d'amertume à mes tranſports, que, tout délicat que vous êtes, vous-même ne voudriez vous point que je ne le lui euſſe pas donné. J'ai peine à croire qu'elle oublie de me parler de vous, & des perſécutions de votre amour : en cas, cependant, qu'elle ne s'en ſouvînt pas, je promets non-ſeulement de vous rappeller à ſa mémoire, mais d'exiger qu'elle vous ſacrifie aux craintes que je feindrai. Ce ſera, à la vérité, avec ſi peu de tendreſſe, & une hauteur ſi choquante que j'exigerai d'elle ce ſacrifice, que, quelque diſpoſée qu'elle pût être par elle-même à me l'accorder, la dignité qu'elle a dans l'ame, ne le lui permettra pas. Je vous exhorte donc plus ſérieuſement que jamais à la tourmenter de votre amour, & à ne vous pas plus effrayer de la violence de ſa premiere douleur, que des projets d'indifférence éternelle que vous l'entendrez former. Quand, en pareille circonſtance, on auroit pas à ſe fier à l'amour-propre, du ſoin de conſoler le cœur, il n'en ſeroit pas moins ſage de compter ſur l'habitude d'aimer, la plus conſtante, & en même tems, la plus dangereuſe de toutes. Ce ne ſera, ſans doute,

qu'au dépit que d'abord vous la devrez ; mais j'ai toujours vu le goût achever ce que le dépit avoit commencé. Vous n'êtes pas, d'ailleurs, fait pour voir Diotime ne donner toujours tout qu'à la vengeance. Que le desir que vous avez de lui plaire, ne vous fasse pas, cependant, brusquer son cœur. Vous aurez, non-seulement à lui faire oublier un ingrat qu'elle y retrouvera, peut-être, plus, & plus long-tems qu'elle ne le voudroit sans doute, mais à lui ôter les idées défavorables que je lui aurai données & de vous, & de l'amour. Vous vous abuseriez si vous croyiez qu'avec une femme de ce caractere, ce fût un ouvrage si facile; mais il se peut que vous ne vous trompassiez pas moins si vous le jugiez impossible. Gardez-vous surtout d'oublier que vous ne pouvez la gagner que par l'excès de votre patience, de votre respect, & de votre soumission ; qu'en général, il faut pour triompher d'une femme, plus d'art que d'amour ; que le sentiment qu'on a, vaut rarement auprès d'elle le sentiment qu'on sçait feindre ; que c'est enfin beaucoup moins aux avantages que j'ai pu recevoir de la nature, que je dois mes succès, qu'au bonheur que j'ai eu jusques

ici, de n'en aimer aucune, & de paroître les adorer toutes. Adieu, songez que Némée vous attend ce soir ; & ne vous rappellez qu'aux conditions que je vous ai prescrites, que je vais attendre Diotime, & que ce ne sera pas vainement.

LETTRE LXXXI.

DIOTIME A ALCIBIADE.

O ! mon cher Alcibiade, que cette infortunée Diotime qui vous adore, vous occupe peu ! Voilà trois jours entiers que vous me privez de votre présence, & que vous m'en privez volontairement ! Callicrate, tout accoutumé, tout ardent qu'il est à vous défendre, ne peut plus trouver d'excuses à votre froideur, ni justifier votre négligence. Mais, n'auriez-vous point poussé la barbarie jusques à lui prescrire de me laisser toutes mes craintes ? De quoi en ce genre votre cœur, en effet, n'est-il pas capable ? J'ai sçu, comme tout Athenes, les bruyantes, & trop peu décentes fêtes que vous venez de donner à vos amis dans vos jardins ; & ne pouvois pas igno-

rer davantage que Callicrate en avoit été. Je ne lui demandois seulement que de me tromper là-dessus ; & l'interrogeois bien moins pour tirer de lui l'aveu de vos crimes, que pour trouver dans le refus qu'il me feroit de me les apprendre, des raisons de vous croire moins coupable. Mon cœur qui cherche encore plus à vous excuser, que vous ne le chercheriez vous-même si vous m'aimiez ; & que, cependant, l'amour pût vous permettre d'être si criminel, auroit préféré les infideles récits de Callicrate, à la certitude la plus avérée. Il voyoit avec quelle ardeur je desirois un prétexte pour couvrir une indulgence qui m'est si honteuse ; mais le barbare, digne de vous jusques au bout, loin d'avoir pour moi la pitié de m'abuser, sembloit se faire une joie maligne de me faire le récit de vos plaisirs. Eh ! qui sçait même s'il ne me les a pas exagérés ? Ah ! laissez-moi, cruel ! le pouvoir de vous hair, ou répondez mieux à la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Vous m'aimez, dites-vous ; & c'est dans d'autres yeux que les miens que vous allez chercher l'expression de l'amour ! C'est dans d'autres bras que vous croyez en trouver les plaisirs.

& que vous les trouvez, peut-être ! ingrat ! eh ! quelles rivales encore me donnez-vous ! Je sçais, ou, pour parler plus juste, je me plais, & beaucoup plus encore pour votre gloire que pour les intérêts de ma vanité, à croire que vous ne les aimez pas ; mais enfin, elles vous occupent, vous partagent, prennent sur votre imagination, séduisent vos sens. En supposant même que, dans ces instans cruels, vous puissiez vous rappeller mon image, quel doit être mon empire sur votre cœur ! Vous me direz, peut-être, (car combien n'êtes-vous pas ingénieux à tromper !) que de plus estimables rivales seroient bien plus dangereuses pour moi : mais ne pouvez-vous donc vous dispenser de m'en donner ? Quand vous regnez seul sur mon ame ; quand je vous préfere à ce qu'Athenes renferme de plus à craindre après vous, ne puis-je en obtenir que vous me laissiez du moins ignorer vos égaremens? Je suis aimée, vous le sçavez : Axiochus, tout votre ami qu'il est, m'adresse les vœux les plus ardens : Eh ! l'oseroit-il si, en m'aimant, il croyoit vous déplaire ? Quoi ! vous ne pouvez douter qu'il ne m'aime ; & vous ne le haïssez pas ! O ! mon cher Alcibiade,

cachez-moi une tranquillité d'autant plus faite pour m'outrager, que je puis moins me dissimuler que je ne la dois qu'à votre indifférence. Les dieux me sont témoins que, tout cruels que vous me rendez mes sentimens, je n'ai point cherché, par un art que rien n'excuseroit à mes yeux, à réveiller les vôtres; à vous forcer par les tourmens de la jalousie, à vous les exagérer peut-être; qu'Axiochus, enfin, ne peut, malgré sa tendresse pour moi, m'obliger à tourner mes regards vers lui, que lorsqu'il me prononce votre nom. Vous le voyez: je ne veux pas que vous puissiez un seul instant penser que, dans mon désespoir, il pourroit être, quelque momentané que ce fût, l'objet de mon attention! Mais, lui-même, comment ose-t-il se flatter qu'un cœur tout rempli d'Alcibiade, puisse se rendre à ses desirs? Hélas! que je prends d'inutiles soins! Eh! comment se peut-il que je croie vous plaire encore en vous parlant de ma tendresse, lorsque tout me prouve si bien que ce ne seroit qu'en vous assurant de mon indifférence, que je pourrois commencer à vous être chere?

LETTRE LXXXII.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

IL m'eſt impoſſible, ma chere Némée, de ſouper aujourd'hui avec vous comme je vous le promis hier. Diotime qui croyoit qu'elle ne pourroit pas me voir, vient de me mander qu'elle ſe rendroit ce ſoir au céramique. Il y a trop peu de tems qu'elle me fait la grace d'y venir, pour que je puiſſe un peu décemment refuſer le rendez-vous qu'elle me propoſe. Vous voudrez donc bien, & me permettre de lui accorder ce qu'elle deſire, & agréer qu'un de mes plus intimes amis aille vous dédommager de mon abſence. Axiochus vous ſouriez déjà, perfide !...oui, cet Axiochus ſi beau ! ſi bien fait ! ſi galant ! que je vous ai vu quelquefois regarder avec autant de tendreſſe, brûle du deſir de ſouper avec vous ſans témoins, & me prie de vous l'apprendre. Ce n'eſt pas, cependant, qu'il ne veuille tenir que de ma ſeule amitié le bonheur auquel il aſpire ; mais il ſçait combien vous m'êtes chere ; & il auroit

craint en ne le demandant qu'à vous, de manquer au ſentiment qui nous unit. J'ai deviné ce dont il ſe faiſoit ſcrupule de vous inſtruire ; & je vous conjurerois de ne pas lui refuſer la grace qu'il implore de vous, ſi j'étois moins convaincu qu'il n'a pas beſoin que je vous en preſſe. Il eſt, d'ailleurs, atteint d'une douleur qu'il cherche à diſſimuler ; & que, malgré le goût que vous lui inſpirez, je ne doute pas qu'il ne doive à l'amour. L'en guérir eſt un triomphe de plus pour vos charmes ; & je crois pouvoir être sûr que vous ne le négligerez pas. Armez-les donc de tout ce que la parure peut vous offrir de plus séduiſant : moins vous avez à craindre qu'il reſpecte la vôtre, moins, ce me ſemble, vous devez l'épargner. Que les expreſſions les plus tendres, les ſouris les plus enchanteurs, enfin, que tout ce qu'on peut donner à l'amour, le faſſent rougir dans vos bras d'en aimer une autre, ou ne le laiſſent pas ſe le rappeller. Vous me verrez auſſi reconnoiſſant de ce que vous ferez pour vous-même, que s'il m'étoit de l'impoſſibilité la plus abſolue de ne pas l'attribuer à votre ſeule complaiſance pour moi.

LETTRE LXXXIII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

EXIGEZ de la reconnoiſſance de vous, lorſque l'obligation eſt toute de mon côté ; ſeroit une inconſéquence, ou une perfidie dont je ne ſuis pas capable. Qu'il vienne donc, cet Axiochus, à qui juſqu'ici j'avois ſi vainement ſouhaité de plaire. Ne craignez rien pour lui de mes rigueurs. Si je lui fais quelques reproches d'avoir ſi long-tems conſervé ſon indifférence auprès de moi, ils ſeront adoucis par de ſi tendres tranſports qu'ils n'alarmeront pas ſes deſirs. Jamais il n'aura eu plus de ſujet de ſe croire aimé ; & jamais, peut-être, n'aurai-je cru moi-même aimer davantage. Ne vous inquiétez point de ma parure : vous pouvez, à cet égard, vous en rapporter à l'envie que j'ai de lui plaire. Je crois lui avoir entendu dire que les ajuſtemens qui voilent le moins la nature, lui paroiſſent fort au deſſus de tout ce que l'on a imaginé pour l'embellir, & je dois avoir en mes charmes aſſez de

confiance pour ne point douter que ce qui le séduit le plus, ne soit aussi ce qui me sied le mieux. Il est, dites-vous, atteint d'une douleur secrete; & vous craignez qu'il ne la doive à l'amour! Ah! m'est-il permis de penser que l'amour puisse le rendre malheureux? Que, du moins, il me sera doux de le lui faire oublier! C'est un triomphe de plus pour moi; & jamais je n'en aurai remporté de si flatteur. Je ne sçais cependant si je ne devrois pas vous cacher, ou vous affoiblir tout ce que m'inspire Axiochus: mais, pourquoi, dans le fond, me ferois-je une violence si pénible? Vous ne me la prescrivez pas! Qu'importe, en effet, puisque vous me voulez coupable, que je le sois ou moins, ou plus? Quand j'éprouverois le malheur de n'être que complaisante dans une occasion où il est si intéressant pour moi d'être sensible, croiriez-vous, quelques sermens que je vous en fisse, que je m'en fusse tenue à la simple complaisance?... Mais, quoi qu'il en soit, puis-je me flatter que vous ayez sur mes sentimens, la plus légere inquiétude? Je crois donc que, sans risquer de vous déplaire, je puis vous dire que j'aurai autant de plaisir à souper avec Axiochus, que si j'étois

fâchée de ce que vous souperez avec Diotime. Vous vous imaginez en cet instant, peut-être, que, pour vous punir de la légéreté de votre conduite avec moi dans cette occasion, je me plais à vous exagérer mes transports ; vous vous trompez : je ne fais tout au plus que vous les montrer. Si vous ne m'en croyez pas, Axiochus pourra vous répondre de la bonne foi dont je suis avec vous. Je ne vous en prie pas moins de m'envoyer pour ce soir, de vos vins les plus précieux. Le dernier souper que vous avez fait chez moi a épuisé ce qui m'en restoit ; & quelque bons que soient les miens, il doit vous paroître tout simple, qu'aujourd'hui sur-tout, je les trouve peu dignes d'Axiochus. Je vous envoie en revanche des parfums que je viens de recevoir du satrape de Phrygie : vous verrez, en les essayant, que je puis me passer des vôtres. O Vénus ! que vous me rendez heureuse ; & par quels sacrifices pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnoissance !

LETTRE LXXXIV.

AXIOCHUS AU MÊME.

IL n'y a pas d'endroit dans Athenes où je ne vous aie cherché tantôt en quittant Némée, & je crois qu'il est inutile que je vous dise que j'ai été jusques au céramique. L'air incertain & embarrassé de vos gens, en m'en refusant l'entrée, a suffi pour me prouver que vous y étiez : vous ne pouvez donc pas ignorer à présent que je m'y suis présenté. Vous y étiez donc encore ! & avec qui pouviez-vous y être qu'avec cette même Diotime que vous feigniez de n'aimer plus, & à qui, cependant, vous consacrez encore des jours entiers ! Ah ! je sçais trop combien le desir seul abrege les rendez-vous, pour qu'à la longueur du vôtre je puisse méconnoître le sentiment que vous y avez porté ! ... Mais quand il seroit vrai que vous n'auriez voulu la revoir que pour la préparer à votre inconstance, pourrois-je penser que sa tendresse & sa beauté vous eussent laissé exécuter un si cruel projet ?

Non, pour vous rendre toute votre ardeur, elle n'aura pas même eu besoin de tout ce qu'une passion vive & malheureuse aura pu lui dicter. S'il ne m'est pas possible de croire que la sienne pour vous ait pénétré jusques à votre cœur, je vous connois trop pour pouvoir douter que ses charmes, du moins, n'aient fait sur vos sens la plus vive impression. Je ne doute pas davantage que vous ne l'ayez déguisée sous les plus tendres apparences de l'amour devant une femme que le simple desir auroit beaucoup plus offensée qu'il ne l'auroit séduite. Ah... pourquoi Némée ne pense-t-elle pas de même ? Pourquoi s'est-elle contentée d'un hommage aussi peu flatteur pour elle, qu'il étoit avilissant pour moi ! Ce souhait qui vous annonce tout à la fois son triomphe & mes remords, vous dit aussi combien je vous dois de reproches & de remerciemens. Si, cependant, je ne voulois, comme cela est assez ordinaire, juger des choses que par leur effet, je croirois avoir beaucoup moins à me louer de vous qu'à m'en plaindre, puisqu'en me faisant manquer d'une façon si cruelle à mon sentiment, vous ne m'en avez pas guéri. Ah!... si j'eusse pu croire que, de tous les plaisirs

que je viens de goûter, il ne me resteroit que la honte de m'y être livré, & que je n'en aimerois pas avec moins de violence ! -- Je n'ignore pas, au reste, que, quelle qu'eût été ma conduite avec Némée, je n'aurois point échappé à vos plaisanteries ; & que vous n'auriez pas, sans doute, plus respecté ma retenue, que vous n'épargnerez ma foiblesse ; mais j'avoue que les ironiques éloges dont je vous entends d'ici honorer la derniere, me blesseront mille fois plus que n'auroit fait le ridicule que vous auriez infailliblement jetté sur l'autre. Si je le pouvois, sans manquer à la reconnoissance qu'après tout, je crois vous devoir, je ne douterois pas qu'en me livrant Némée avec tant de générosité, votre intention n'ait été, bien moins de me distraire d'un amour malheureux, que de vous confirmer, à mes dépens, dans l'idée où je vous ai toujours vu, que la passion la plus tendre ne nous sauve jamais des surprises des sens. J'avoue, à ma honte, que je viens de prouver pour votre systême. Je n'ai qu'entrevu, & encore bien obscurément, le piege que vous me tendiez ; mais, à vous parler avec franchise, vous me l'auriez caché sous de moins

belles apparences, que, sûr comme je croyois pouvoir l'être, de mes sentimens pour Diotime, j'aurois encore accepté le dangereux souper que vous m'aviez arrangé. Je me sens si humilié du succès qu'il a eu, que si j'eusse pu me flatter que Némée voudroit bien vous le taire, jamais je n'aurois pu prendre sur moi de vous l'avouer. Je lui laisse donc, avec la gloire du succès, le plaisir de vous en conter les détails. Je vous dirai seulement que, quelque chose que le desir de plaire ajoutât à ses graces naturelles, je lui ai disputé la victoire plus long-tems qu'elle ne s'en étoit flattée. J'ai même tout sujet de douter qu'elle l'eût remportée, si l'idée de plaisirs que vous goûtiez avec Diotime, n'eût secondé ses efforts. Il vous paroîtra bien bizarre, je le sens, qu'un tableau que je ne devois me présenter qu'avec horreur, ait été plus dangereux pour ma fidélité, que les agrémens mêmes de Némée, & la séduction du moment; mais si vous songez combien, en me peignant ce que j'adore, livrée, quoiqu'entre vos bras, aux plus tendres transports, j'ai dû lui supposer de charmes! à quel point, enfin, ces mêmes images, si cruelles d'un côté, mais, de l'autre,

l'autre, si voluptueuses, ont dû embraser mes sens & mon imagination, vous cesserez d'être surpris que l'excès de mon amour ait contribué à me rendre si coupable. Némée, d'ailleurs, offroit à mes yeux tant de graces; sçavoit si bien feindre la passion, annoblir ses vues, & masquer son état, qu'il n'étoit guere possible qu'enfin je ne me rendisse pas. Je conviens encore que, soit (ce que je croirois assez), elle ait de quoi faire durer long-tems une erreur de ce genre-là; soit que, quand je me suis vu entraîné, je n'aie pu trouver que dans la continuité du crime une ressource contre mes remords, j'ai été horriblement criminel. Ce n'est qu'avec une extrême confusion que je vous fais un aveu où vous ne trouverez, selon toute apparence, que beaucoup de vanité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant même que de quitter Némée, j'avois retrouvé tout mon amour pour Diotime. Je vous conjure donc, mon cher Alcibiade, si je suis assez heureux pour qu'elle ne vous retienne plus, de venir chez moi où je vous attends, ou de me mander du moins, & de quelle façon vous vous êtes séparés, & si je puis me flatter de quelque espoir. Vous auriez peine à

concevoir quel est le tumulte de mes idées, & la contrariété qui regne entre mes desirs. Si ma tendresse pour Dioti-me, mille fois plus vive que je ne pour-rois vous l'exprimer, me force à sou-haiter que vous m'en fassiez le sacrifice, ce même sentiment qui me retrace, avec la derniere vivacité, les tourmens qu'elle va devoir à votre inconstance, me le fait redouter, plus encore que je ne le desire; mais je ne vous cache pas que ce généreux mouvement, sans doute trop peu compatible avec l'amour pour subsister long-tems, n'est pas de tous les miens, le mouvement que je retrouve le plus souvent dans mon cœur, ni qui y prenne le plus d'empire.

LETTRE LXXXV.

ALCIBIADE À AXIOCHUS.

JE suis bien aise que vous ayez éprou-vé par vous-même combien je suis de bon conseil, & à quel point la délica-tesse est idéale. Si vos remords m'épou-vantoient moins, je vous prierois d'es-sayer encore une fois de la distraction

que je vous prescrivis hier. Il pourroit vous en arriver d'être forcé de convenir que vous êtes en amour un peu comme les autres hommes ; mais vous trouveriez, d'ailleurs, tant à y gagner, que le malheur d'être obligé de rabattre quelque chose du cas que vous faites de votre façon de penser, seroit, en comparaison, bien peu de chose. Enfin donc, mon cher Axiochus, ceux qui soutiennent que les sens peuvent être remués sans le secours de l'amour, & qu'ils peuvent même l'être à son désavantage, n'ont plus tant de tort à vos yeux ? Vous me devez, dans le fond, bien de la reconnoissance de vous avoir démontré votre erreur, lorsque Socrate lui-même n'avoit pu vous en guérir. Il me paroît, au reste, aussi simple qu'avant même que de quitter Némée, vous ayez retrouvé tout votre amour pour Diotime, que je trouve peu surprenant que, quelques momens auparavant, il laissât votre cœur plus tranquille. Je veux même que cette tendre réminiscence soit un effet de la prodigieuse passion qu'elle vous a inspirée quelle aura en ce cas, été la cause de votre distraction ? Car, ou l'amour est un sentiment qui nous domine avec un empire extrême,

& que, par conséquent, il ne dépend pas de nous d'affoiblir; ou il n'est qu'une intention générale de la nature que notre seule fantaisie applique à un seul objet. Si c'est le dernier, pourquoi nous en laissons-nous maîtriser? si c'est l'autre, comment pouvons-nous, à notre choix, nous en laisser distraire? Cette recherche ne seroit, ce me semble, ni aussi indigne de la philosophie, ni aussi inutile que des gens plus graves que nous, & qui pourroient bien, malgré toute leur morgue, n'être pas si sensés, le supposeroient sans doute. Aussi m'y livrerois-je d'autant plus volontiers, qu'aidé des nouvelles lumieres que vous venez d'acquérir sur cette matiere, je doute moins que je ne la discutasse avec un grand avantage, si je vous croyois plus en état de vous prêter au raisonnement. Nous reprendrons donc cette these quelque jour : parlons à présent de ce qui vous intéresse.

Ma soirée a été si peu différente de la vôtre, que je me suis mis aussi dans le cas d'avoir des remords. Je vous avois promis de me conduire avec Diotime, de façon que mon rendez-vous avec elle fût le dernier qu'elle voulût bien m'accorder; & je crois vous avoir tenu pa-

role. Elle m'a quittée, en effet, avant le commencement du jour, si mécontente de mes procédés, si intimément convaincue que je ne l'aime pas, ou, du moins, que ce qu'elle m'inspire n'est ni ce qu'elle sent, ni ce qu'elle se croit digne d'inspirer! Elle étoit si désespérée; & même (ce qui me donne pour vous les plus grandes espérances) si humiliée d'aimer un homme si peu fait pour son cœur, que je ne doute presque pas qu'aidée, non de ce que je lui ai dit, mais de ce que je l'ai laissée se dire, elle n'ait intérieurement formé la résolution de ne me revoir jamais. Que les femmes fieres sont commodes pour les inconstans! ce n'est pourtant pas que Diotime m'ait une seule fois menacé de prendre ce parti; mais elle n'y en est pas moins décidée; & c'est ce qu'au travers du morne silence qu'elle s'obstinoit à garder, & de la profonde douleur où je la plongeois, j'ai démêlé parfaitement. Ce seroit trop diminuer du prix du sacrifice que je vous fais, que de vous dire tout ce qu'il me coûte. Toutes réflexions faites, il vous étoit plus important de ne m'avoir plus pour rival, qu'il ne me l'étoit de rester le vôtre. Il est vrai que Diotime me plaisoit encore, & que si

je n'avois consulté que l'impression qu'elle faisoit sur moi, j'aurois sûrement attendu, pour la forcer à une rupture, que ce mouvement se fût affoibli. Mais c'étoit avec tant d'ardeur que vous desiriez que je la misse dans la nécessité de ne m'aimer plus, qu'en m'obstinant à attendre pour cela que mon goût pour elle fût diminué, j'aurois beaucoup plus fait contre vous que je n'aurois fait pour moi-même. Je me suis donc courageusement mis dans la position où quelques semaines de plus j'aurois été avec elle; & cette idée, jointe au sincere desir que j'ai de vous voir heureux, m'a donné la force de désespérer la femme, du monde, la plus digne à tous égards, de l'amour le plus tendre & le plus constant. Il étoit de si bonne heure quand elle m'a quitté; & j'avois la tête si noircie de la douloureuse scene où je venois de jouer un rôle si pénible & si cruel, que pour égayer mes idées, & remplir le reste de ma nuit, j'ai envoyé prier Ampélis de venir au céramique; &, effectivement, elle n'a pas fait plus de façons pour s'y rendre, que je n'en faisois pour l'y inviter. Elle est la seule, je crois, qui réunisse tant d'agrémens & si peu de princi-

pes : figurez-vous qu'auprès d'elle, Glycérie même a des mœurs : c'eſt une femme charmante! Elle étoit encore chez moi quand vous y êtes venu ; & comme mes gens ne ſçavent pas auſſi bien que moi, combien peu votre préſence l'auroit embarraſſée, ils ont cru devoir vous refuſer l'entrée d'un lieu où vous ne devez pas moins commander que moi-même. Elle y ſoupe ce ſoir ; & ſi votre amour, vos remords, la fatigue qu'ils doivent vous cauſer, & les tourmens de Diotime vous en laiſſent le moyen, je vous prie d'y venir. Tout en me parlant de ſon ardeur, Ampélis m'a dit avec tant de franchiſe, qu'elle trouve Thrazylle fort aimable, que j'ai cru ne pouvoir, ſans la plus noire ingratitude, ne lui pas procurer la douceur de lui dire elle même tout ce qu'il lui inſpire. Je viens donc d'écrire à ce dernier de ſe rendre au céramique. Elle a le deſir on ne peut pas plus vif : Thrazylle a, de ſon côté, le mépris on ne peut pas plus rebelle : quoiqu'il s'y abuſe quelquefois, vous ſçavez qu'il lui faut toujours des femmes à ſentiment ; je me trompe donc beaucoup ſi les avances immodérées que lui fera Ampélis, & la ſéchereſſe dont il les repouſſera,

ne rendent pas notre ſouper fort amuſant.

Je reçois, dans l'inſtant, une lettre de Diotime, qui me prouve que j'avois bien jugé des diſpoſitions où elle étoit en me quittant. Il y a dans cette lettre plus de ſéchereſſe que de reproches, plus de dignité que de colere; enfin, elle eſt très-bien. Toute décidée, cependant, qu'elle s'y montre à ne me revoir jamais, je ne ſçais s'il me feroit auſſi difficile qu'elle paroît vouloir que je le croie, de la ramener à ſon ſentiment. S'il faut que je vous le confeſſe, j'ai quelques momens été vivement tenté de triompher d'une réſolution ſi déterminée : le ſacrifice que je vous fais de cette tentation n'eſt peut être pas entre nous ce dont en cette circonſtance, vous devez me ſçavoir le moins de gré. Après m'avoir dit, ce que je ſçais encore mieux qu'elle-même, *que je ſuis, de tous les hommes, le plus perfide & le moins digne d'être aimé*, elle ajoute tendrement, *qu'elle ne ſent plus que le malheur de s'y être mépriſe; & qu'elle ne veut que ſe retracer le reſte de ſa vie, la honte que lui cauſe une ſi inexcuſable foibleſſe.* Comme on change d'avis, pourtant! Car enfin, hier au ſoir

encore, elle croyoit que j'étois le ſeul qu'on pût aimer. Il faut convenir qu'on eſt en amour, expoſé à de ſingulieres révolutions! Quoi qu'il en ſoit, elle finit par m'aſſurer » qu'il ſeroit inutile » que je lui écriviſſe; que rien, au » monde, ne pourroit la déterminer à » recevoir une lettre de moi, & que » tout ce qu'elle en exige, & que, » convaincue autant que je dois l'être, » que tout ce que je pourrois tenter » auprès d'elle, ne la feroit pas chan- » ger de ſentiment, je n'ajoute pas » aux atrocités que j'ai déjà à me re- » procher, l'indignité de chercher à » l'abuſer encore; qu'enfin je la laiſſe » tranquille, ſi, toutefois, après le » malheur qu'elle a eu de me croire, » malgré la voix publique, quelques » vertus, il eſt poſſible qu'elle le ſoit » jamais «.

J'ai cru ne pouvoir trop ponctuellement obéir aux ordres d'une femme ſi reſpectable; & pour commencer à lui prouver à quel point ils me ſont ſacrés, j'ai renvoyé ſon eſclave ſans réponſe. Cela eſt dur, je l'avoue; car elle s'étoit aſſurément flattée que je lui en ferois une. J'ai bien ſenti moi-même toute l'horreur de ce procédé-là; mais je

ne pouvois me conduire différemment avec elle, sans m'exposer à un raccommodement qui m'étoit assez peu nécessaire, & qui auroit rendu aussi inutile que ridicule tout ce que j'avois fait pour vous. Vous lirez vous-même sa lettre, ce soir, & pendant que la tendre Ampélis s'occupera du farouche Thrazylle, nous chercherons ensemble tous les moyens qui peuvent vous procurer le bonheur de triompher de Diotime, & de vous entendre un jour accabler de toutes les injures dont elle m'honore aujourd'hui.

LETTRE LXXXVI.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

CE n'est pas pour vous demander, puisque je la sais, la raison de la mine affreuse que vous me faites depuis quelques jours ; mais seulement pour vous prier, ou de cesser de me voir, ou de reprendre avec moi votre ton ordinaire, que je vous écris. Tant d'humeur (& vous devriez vous-même vous le dire) ne va pas avec si peu d'amour.

Si je pouvois n'attribuer votre jalousie qu'à la force de votre sentiment, je vous la passerois peut-être; mais, sûre, comme il est impossible que je ne le sois pas, de ne la devoir qu'à votre vanité, il ne me convient point de m'en laisser être la victime. Vous venez de me donner & la plus convaincante, & la plus cruelle de toutes les preuves que je ne suis pour vous qu'un objet fait seulement pour amuser vos loisirs; & que, même, vous m'en croyez encore trop honorée. Ne vous rendant exactement que ce que je reçois de vous, je n'ai ni l'injustice de me plaindre de votre façon de penser, ni même le desir de vous voir prendre celle qu'il se peut, à la rigueur, que vous m'eussiez due, parce que si elle avoit plus de quoi flatter mon orgueil, elle n'en agiroit pas davantage sur mon ame: mais je voudrois, du moins, qu'en affichant pour moi si peu de tendresse, vous n'en exigeassiez point de ma part; qu'enfin vous écoutassiez moins les besoins de votre amour-propre, que les véritables sentimens de votre cœur. Si je ne donne point au premier tout ce qu'il voudroit, je ne sçaurois douter que je n'accorde à l'autre tout ce qu'il me

demande; & je ne ſçaurois vous exprimer à quel point cette certitude à laquelle vos procédés donnent chaque jour plus de force, me rend ridicules les effets de votre vanité. Moins, enfin, il m'eſt impoſſible de vous ſuppoſer cette délicateſſe, quelquefois incommode, mais toujours ſi flatteuſe, dont une paſſion vive, tendre & ſincere, rend ſuſceptible, plus je dois être bleſſée de vos fantaiſies & de vos injuſtices. Qu'ai-je fait en recevant Axiochus, que ce que vous-même avez exigé que je fiſſe? Autant que je puis en juger par quelques mots qui, au milieu du ſuperbe ſilence que vous gardez avec moi depuis ce tems là, vous ſont échappés, vous êtes offenſé des complaiſances que j'ai eues pour lui; mais comme vous ſentez qu'après m'y avoir vous-même condamnée, vous ne pouvez avec juſtice m'en faire un crime, vous feignez de craindre que ce que vous ne vouliez que momentané, ne forme une liaiſon durable; & qu'enfin Axiochus ne vous enleve mon cœur. *Mon cœur!* ne ſentez-vous pas, & quel eſt entre nous deux, l'abus de cette façon de parler, & ce qu'elle doit me paroître? Peut-on craindre de perdre ce qu'on ſe ſoucie aſſez

peu de posséder, pour le céder avec si peu d'effort & tant de légéreté? Car, enfin, qui vous forçoit de me livrer à Axiochus, lorsque lui-même, éperduement amoureux d'une autre, ne me voyoit qu'avec la plus profonde indifférence? Je concevrois aisément qu'attachant à ma personne fort peu de prix, & toujours plus flatté de faire des choses extraordinaires, que d'en faire de raisonnables, c'eût été de moi qu'Axiochus eût été amoureux, vous m'eussiez cédée à lui; mais, que pour le distraire de la malheureuse passion que lui inspire Diotime, vous l'ayez sollicité de m'honorer de ses desirs, & que vous m'ayez, moi, obligée d'y répondre, c'est une idée qui ne pourra jamais venir qu'à vous, & dont je vous conseille d'autant plus de vous féliciter, qu'il y a moins d'apparence que vous en partagiez l'honneur avec personne. Aussi, ne crains-je pas de vous avouer que, piquée autant qu'en effet, je devois l'être, du mépris que vous osiez me marquer, je pensai ne répondre à votre lettre qu'en rompant avec vous de la façon la plus éclatante. Heureusement pour moi, je sçais quelquefois réfléchir. Je connois le sentiment le plus déterminé de votre ame,

& le seul, peut-être, qui n'y soit pas factice. Je crus donc qu'en paroissant accepter Axiochus avec transport, je vous punirois beaucoup plus que si je prenois le parti que, d'abord, le dépit m'avoit conseillé. D'ailleurs, sans vous aimer, vous ne m'êtes point assez indifférent pour que, sans me faire violence, je pusse me déterminer à la rupture. Je considérai qu'en cessant de vivre avec vous, je pouvois me préparer des regrets; que, mon dépit satisfait, mon goût pour vous, pourroit se rallumer; que, vain comme vous l'êtes, jamais vous ne me pardonneriez de vous avoir fait essuyer un affront qui vous seroit si nouveau. Je considérai encore qu'en vous punissant très-peu dans le fond, je manquois une occasion de plaisir que, de moi-même, à la vérité, je n'aurois pas cherchée; mais qui dans mes principes ne pouvoit pas m'être absolument indifférente. Axiochus est aimable, & me l'avoit toujours paru, pas assez cependant pour que j'eusse pesé sur la sorte d'impression qu'il me faisoit. Votre proposition, ou, pour parler plus juste, les ordres que vous me donnâtes, m'éclairerent tout d'un coup sur le goût que j'avois pour lui, & le rendirent plus vif. A tous ces motifs, plus

que suffisans pour me déterminer, se joignit le desir de l'emporter sur Diotime. Ce n'étoit pas que je ne sentisse ce que je devrois de ce triomphe au moment, & aux sens; & qu'il ne seroit pas plus durable qu'il n'auroit de quoi me flatter. Mais je n'aimois point assez Axiochus pour me faire une peine de ne lui pas inspirer d'amour; il y a même toute apparence que ce sentiment de sa part m'auroit plus embarrassée encore qu'il ne m'auroit plû. Mais le triomphe que je voulois remporter sur elle, tout imparfait qu'il devoit être, ne pouvoit que me suffire à moi, qui ne me proposois que de le séduire aussi passagérement qu'il me séduiroit lui-même. Aussi conséquente dans mes actions que vous l'êtes peu dans les vôtres, je n'oubliai donc rien de ce que les circonstances où vous m'aviez mise, & mes propres dispositions me firent juger nécessaire, tant pour remplir les devoirs que vous m'aviez imposés, que pour parvenir au but où je tendois. Plus, enfin, Axiochus à peu près aussi foible contre l'occasion que je m'en étois flattée, &, pourtant, plus long-tems fidele à sa passion que je ne l'aurois cru, me disputa la victoire, plus je m'obstinai à la remporter. Il

étoit impossible, l'eussé-je même voulu, que je l'amenasse où je le desirois, sans que lui-même ne vînt à m'intéresser à un certain point; & qu'à la fin je ne partageasse point, & son erreur, & ses transports. Je ne sçais combien de pardons il en a, depuis, demandé à l'amour; ce que je ne puis de même ignorer, c'est que ce dieu a dû le trouver bien coupable; & que s'il vous restoit encore quelque sentiment pour moi, je devrois aussi vous le paroître beaucoup. Si je pouvois me flatter de vous punir de votre générosité envers Axiochus, en vous faisant le détail de tout ce qu'il lui doit, je ne vous en refuserois assurément pas l'histoire; mais comme je dois croire que vous y porteriez la même grandeur d'ame qui m'a exposée à en avoir une pareille à vous conter, vous trouverez bon que je m'en épargne la peine. S'il vous restoit sur cela quelque curiosité, votre ami, à qui je n'ai pas demandé le secret, pourra aisément la satisfaire. Examinez, au reste, lequel doit l'emporter dans votre ame, ou du goût que je vous soupçonne d'avoir encore pour moi, ou du cruel affront qu'il vous semble que je vous ai fait, en trouvant aimable pour quelques instans un hom-

me que vous exigiez qui me le parût. Si vous prenez le parti qu'à votre place je crois que je prendrois, c'est-à-dire, que votre humeur vous paroisse aussi mal fondée qu'elle l'est en effet, vous viendrez ce soir chez moi, & je vous y prouverai que ma fantaisie pour Axiochus, toute vive que vous l'avez supposée: ne m'a pas, autant que vous le croyez, changée à votre égard. Si, au contraire, vous y persistez, il ne me reste qu'à vous prier de relire le commencement de ma lettre.

LETTRE LXXXVII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

J'ai depuis que j'existe, vu beaucoup de choses extraordinaires, sans doute; je puis même, sans vanité, dire que j'en ai fait quelques-unes; mais je suis forcé d'avouer que, ni tout ce que j'ai vu, ni même tout ce que j'ai fait en ce genre, n'approche pas de la bizarre idée dont vous venez de me faire la confidence. Ma propre singularité me donnant un peu de penchant pour tout ce qui en

porte le caractère, j'ai, dans le premier moment, été, l'on ne peut pas plus, tenté de faire ce dont vous me priez avec tant d'instance; moins encore dans l'espoir de vous égaler, que pour voir comment votre grandeur d'ame s'accommoderoit des suites qui devoient naturellement en résulter : & si mon amitié pour vous eût été moins vive, vous m'auriez vu, en conséquence de cette curiosité, plus seconder votre desir que le combattre. C'est, tant pour votre vanité que pour la mienne, grand dommage, assurément, que nous soyons forcés de cacher au public des choses qui nous feroient tant d'honneur à ses yeux. Vous devenez passionnément amoureux d'une femme que je n'aime pas, à la vérité; mais qu'il ne se pouvoit cependant point que je possédasse sans plaisir; & quand (ce dont, malgré tous les dédommagemens que je vous devois, vous n'auriez jamais dû vous flatter) je vous le sacrifie, vous me sollicitez de la reprendre, par la raison, dites-vous, que vous ne pouvez point supporter le spectacle de la douleur que lui cause mon inconstance. Il est vrai que ce n'est point tout-à-fait de cela que vous me priez; mais il ne l'en est pas moins que ce seroit indubitablement ce

qui arriveroit, si, dans la position où nous sommes elle & moi, je la revoyois ainsi que vous m'en pressez. Comment, en effet, voulez-vous que je reparoisse devant ses yeux ? à quel titre ? en quel qualité ? Irai-je, à la place du sentiment qu'elle reclame, & qui seul, dans cet instant pourroit la rendre heureuse, lui offrir une froide & insipide amitié, si peu faite pour lui en tenir lieu ! Non : si ma présence ne lui est pas un garant de mon retour ; si, en l'abordant, je ne tombe point à ses genoux ; si je ne mouille point ses mains de mes larmes ; si, enfin, tout ce que je lui dirai n'exprime point le plus vif des repentirs, cette même démarche que vous croyez si faite pour calmer sa douleur, ne peut être pour elle qu'un nouveau sujet de désespoir & un coup plus cruel encore que le coup que je viens de lui porter. Ce n'est pas, mon cher Axiochus, dans les premiers momens que l'on est quitté, que l'on peut accepter pour ami l'objet que le cœur regrette : peut-être paroît-on croire, peut-être même croit-on alors ne rien desirer de plus ; mais quand il seroit vrai que l'on ne se trompât point sur cela, ce ne seroit jamais que dans l'espérance de le rengager, que l'on

ſe borneroit à n'avoir plus que la ſeconde place où l'on a occupé la premiere. En ſuppoſant encore qu'après avoir inſpiré les ſentimens les plus tendres, on pût ſe contenter de la ſimple amitié, penſez-vous que la vanité y conſentît? Vous avez été plus d'une fois dans la poſition où ſe trouve Diotime, & il ne ſe peut point qu'en échange de ce dont on vous privoit, on ne vous ait pas offert tout au moins de l'eſtime : car c'eſt la regle ; mais ce que, guérir par le tems, ou par le ſecours d'une fantaiſie nouvelle, vous avez accepté, ne l'avez vous pas, dans le tems qu'il vous a été offert, rejetté, & même avec indignation? Quoique je puiſſe dire que je n'ai jamais été quitté, puiſque je ne le ſuis que quand & parce que je veux l'être, je n'en conçois pas moins qu'on doit non-ſeulement avec aſſez d'indifférence pour l'objet qui nous abandonne, mais avec l'ennui d'en être aimé, être fort affligé de n'être plus rien pour lui. Je crois, de plus, que ſi ceux à qui ce malheur arrive vouloient s'examiner, ils trouveroient plus ſouvent qu'ils ne le penſent, que ce dont ils croient que leur cœur gémit, ne bleſſe que leur amour-propre. Beaucoup moins pour les intérêts de ma

gloire, que pour rendre à Diotime la justice qui lui est due, je n'imagine point que la douloureuse situation où elle est aujourd'hui ne soit que l'ouvrage de sa vanité; mais je n'en ai point pour cela plus de pente à croire que l'amour y entre pour tout. En effet, elle s'honoroit trop de ma conquête pour n'être pas, & fort humiliée de ma légéreté, & peut-être, plus surprise encore de l'avoir si-tôt éprouvée. Elle est, sans doute, bien loin de se croire ce sentiment; mais il n'est pas moins vrai, & qu'elle l'a, & qu'il est même impossible qu'elle ne l'ait pas. Ce n'est pas, au reste, que je la blâme de s'être flattée qu'elle me fixeroit. Si j'en excepte Aspasie, elle est, de toutes les femmes qui se sont fait la même illusion, la seule qui pût se la faire avec justice; & plus ses espérances étoient fondées, moins elle doit être disposée à vivre avec moi sur le ton qui, seul, conviendroit à votre tendresse pour elle. Je vous le répete: sans l'avoir jamais aimée comme elle méritoit de l'être, je la trouvois fort aimable. En la quittant pour vous, longtéms auparavant que le dégoût m'y forçât, je vous ai fait un sacrifice. J'ai cru devoir cette complaisance à un ami sur

une chose qui, faisant le malheur de sa vie, ne contribuoit que foiblement au bonheur de la mienne. Je ne cherche pas, comme vous voyez, à vous exagérer ce que vous me devez ; mais je voudrois bien que par une fantaisie de générosité plus déplacée encore qu'elle n'est inouie, vous ne la rendissiez pas inutile. Encore une fois, je ne puis, ni ne dois revoir Diotime que pour la presser de renouer avec moi. Elle a sur mes sens assez d'empire encore pour que ce ne fût ni la simple politesse, ni la nécessité attachée à la démarche que vous voudriez que je fisse, qui me forçassent à l'en prier ; &, toute armée qu'elle devroit être contre mes sermens, pensez-vous que ce fût impunément qu'elle me reverroit à ses genoux ? Quelque pénible que puisse vous être le spectacle qu'elle vous présente, pouvez-vous un instant le comparer avec le supplice que vous éprouveriez si ce que vous exigez de moi la remettoit entre mes bras ? La justice qu'elle doit se rendre d'avoir de quoi être aimée plus tendrement que personne ; l'amour-propre, le desir de la vengeance ; le plaisir d'aimer dont, lorsqu'on l'a goûté, l'on ne sçauroit être privé long-tems ; ce charme qu'une

femme trouve à jouir du désordre où plongent les sens, & à n'être pas belle pour elle seule, la consoleront plus promptement que vous ne croyez, & qu'elle ne le croit elle-même, des malheurs que je lui ai fait éprouver. Mettez-la, pour son bonheur, & pour le vôtre, à l'abri des injustices que je lui ferois encore si je la revoyois. J'acheverois, peut-être, par une seconde inconstance, de la dégoûter de l'amour; & il vous est important que ce ne soit que moi qu'elle abhorre. Sans former des projets, sans doute fort généreux, mais, si vous me permettez de vous le dire, plus absurdes encore, ne songez qu'à profiter des avantages que vous avez auprès d'elle pour lui faire partager vos sentimens. Vous n'avez pas dû vous flatter que ce fût sans regret qu'elle me perdît; & vous auriez encore plus de tort d'imaginer que ce regret puisse être éternel. De tous les rivaux que j'avois auprès d'elle, vous êtes le seul à qui elle ait permis de voir couler ses larmes: c'étoit, dans l'état où elle est, la plus grande, & la plus flatteuse préférence qu'elle pût vous donner. Vous vous plaignez respectivement, elle, de ce qu'elle m'aime toujours, vous de ce qu'elle ne peut vous

aimer ; vous vous consolez ensemble de vos communs malheurs ; elle vous ouvre son cœur, vous permet de lui parler du vôtre, veut vous guérir de la passion qu'elle vous a inspiré ! croyez-moi, elle finira par y être sensible, j'ose vous en répondre. Continuez de respecter sa douleur, & ne la contraignez jamais : si vous l'entretenez de vôtre amour, que ce ne soit qu'après l'avoir laissée s'épuiser sur le sien ; mais, sur-tout, paroissez toujours convaincu que c'est le plus inutilement du monde que vous l'aimez. Une femme qui dit, & croit qu'elle n'aimera jamais, peut être flattée d'inspirer une passion ; mais elle seroit, à coup sûr, blessée que l'on eût l'air de croire qu'elle peut tôt ou tard la récompenser. Conserver de l'espoir, & feindre de n'en avoir point ; paroître même faire tous vos efforts pour triompher d'un sentiment si malheureux ; l'accabler de vos soins, & ne la pas fatiguer de vos desirs, c'est dans votre état actuel, de tout ce que vous pouvez employer ; ce qui doit avoir le plus de succès. Je ne désapprouverois pas, non plus, que si dans quelque tems vous ne la trouvez point plus sensible, vous lui fissiez craindre que vous pouvez parvenir à

vous

vous dégager. Plus accoutumée à votre tendresse qu'elle ne s'en doute, elle craindra tout au moins qu'une passion nouvelle ne vous enleve à des soins qui insensiblement lui seront devenus nécessaires, & dont il n'est pas à présumer qu'elle consente à se voir privée. Quoique sur l'article de la vanité, je l'aie trouvée moins femme qu'une autre, il ne se peut pas davantage qu'elle voie, sans un peu de jalousie, l'impression qu'une autre pourroit faire sur vous; & ce mouvement, auquel les femmes, quoi qu'elles en disent, ne se méprennent pas moins souvent que nous-mêmes, ou développera dans son ame le sentiment sourd qu'elle peut y avoir pour vous, ou lui fera croire qu'il y existe. Délicat jusques au ridicule, en ne supposant que le dernier cas, vous rougirez sans doute, de ne devoir votre triomphe qu'à une erreur. J'avoue qu'en effet il aura moins de quoi vous flatter que s'il étoit l'ouvrage du penchant; mais, sans compter qu'aussi tôt que vous l'aurez soumise, sa propre vanité sera intéressée à ne plus rien refuser à la vôtre, l'unique chose qui vous importe à présent est de vaincre. Vous devez donc, par conséquent, regarder comme éga-

lement glorieux pour vous, tous les moyens qui peuvent vous mener à la victoire. Votre amour vous a jusques à présent (chose assez rare) aussi-bien conduit que si vous n'eussiez fait qu'en feindre ; & je connois trop Diotime pour douter qu'elle ne sente pas vivement la façon dont vous vous comportez avec elle. Moins, en effet, elle ignore l'état de votre ame, plus elle doit vous sçavoir gré de l'effort que vous vous faites pour ne lui parler jamais que de moi. Ne vous exposez donc point à vous détruire votre ouvrage, par un seul instant de ma présence. Toute la reconnoissance qu'elle vous doit, & que selon toute apparence elle a pour vous, ne tiendroit pas contre un de mes regards. Relativement à notre sentiment, nous sommes tous injustes, ou ingrats ; mais ou j'ai mal étudié les femmes, ou elles sacrifient au leur, plus encore que nous ne sacrifions au nôtre. Je vous invite d'autant plus à peser sur les réflexions que je vous présente, que le parti que vous prendrez, peut, quel qu'il soit, plus influer sur votre bonheur. Si, cependant, malgré mes remontrances, vous persistez dans le dessein où vous êtes, je vous donne ma parole, & que j'irai

demain voir Diotime, & que vous n'attendrez pas jusques au soir, à être, de tous les hommes, le plus à plaindre & le plus désespéré.

LETTRE LXXXVIII.

LE MÊME A PÉRICLÈS.

Cette Lettre, & celle qui la suit, paroissent s'être croisées.

QUOIQUE ce ne soit point de vous que j'apprenne ce qui vient de se passer à Athenes, le fait qu'on me mande est si vraisemblable; & je dois, d'ailleurs, tant de foi à ceux qui m'écrivent, que je ne doute pas plus de votre déposition, que si vous me l'eussiez annoncée vous-même. Vous aviez, en effet, dans le cours d'une administration encore plus heureuse qu'elle n'a été longue, eu trop de droits à notre reconnoissance, pour que nous pussions, sans la derniere des injustices, ne vous point traiter comme nous avons fait Miltiade, Thémistocle, Cimon, & généralement tous ceux de nos chefs qui ont le plus utilement tra-

vaillé à augmenter notre puissance & à étendre notre gloire. Je vous connois trop pour croire que le coup qui vous frappe vous étonne plus qu'il ne vous afflige; mais si, dans cette occurrence, vous pouviez être surpris de quelque chose, ce seroit, à mon sens, beaucoup moins du prix dont nous payons vos services, que de notre lenteur à vous l'accorder. Heureusement pour notre gratitude accoutumée, sur le point de vous rendre maître d'Épidaure, vous êtes tombé malade d'une fievre pestilentielle qui s'étant répandue parmi toutes les troupes, vous a mis dans la nécessité absolue d'en lever le siege. Un peuple, tout à la fois, moins religieux & moins éclairé que le nôtre, n'auroit sans doute vu, dans ce qui vous est arrivé, qu'un accident d'autant plus naturel, que l'air d'Épidaure est en été l'on ne peut pas plus mal sain, & que la Grece vient d'essuyer une peste violente dont même elle n'est point encore entiérement délivrée; mais les Athéniens pouvoient-ils se dispenser d'y reconnoître Esculape se vengeant de ce que vous osiez assiéger une ville qui lui est consacrée? Pourquoi, cependant, est-ce vous que le courroux de ce dieu poursuit, vous, dis-je, qui,

ſans lui attribuer pour Épidaure une ſi grande ſollicitude, mais jugeant plus convenables d'autres opérations, n'avez qu'à regret porté nos armes de ce côté-là ? Ce dieu, certes, eſt ou bien mal inſtruit, ou bien peu reconnoiſſant ! Au reſte, fatigués comme ils l'étoient de vous voir à leur tête depuis ſi long-tems, vous vous ſeriez, plus fortement encore que vous n'avez fait, oppoſé au ſiege de cette place, & ne vous y ſeriez même point trouvé, qu'ils ne s'en feroient pas moins pris à vous de la honte dont leurs armes viennent de s'y couvrir. Enfin, donc, ils vous permettent de jouir de ce repos que vous deſiriez depuis ſi long-tems ! Je crois, toutefois, que vous vous trompez, ſi vous vous flattez que ce ſoit pour toujours qu'ils vous y rendent. Plus las, bientôt, du gouvernement de ceux qui vous ſuccédent, qu'il ne l'étoit du vôtre, vous verrez ce peuple, auſſi volage qu'il eſt ingrat, vous redemander avec encore plus de fureur qu'il n'en a mis à vous dépoſer ; & je crains qu'importuné de leurs clameurs, ou, plutôt, ne croyant pas que l'ingratitude de votre patrie, ſoit pour vous une raiſon de vous diſpenſer de lui être utile, vous ne repreniez ces mêmes char-

nes dont avec tant de plaiſir vous vous voyez aujourd'hui délivré. * J'avoue qu'en de pareilles circonſtances, le plaiſir de m'en venger, l'emporteroit de beaucoup dans mon ame, ſur la gloire qu'il pourroit y avoir à la ſervir; mais je ne ſuis point étonné qu'au lieu de penſer ſur cela comme moi, vous vous croyiez d'autant plus obligé de vous y conſacrer, que vous avez plus à vous en plaindre. Laiſſons, ſi vous le voulez bien, ces diſcours ſuperflus. Quoique j'imagine que, dans la poſition où vous êtes, vous avez pu trouver des reſſources dans votre économie, je n'en ai pas moins de peine à croire que, pour payer la formidable amende à laquelle vous êtes condamné, vous puiſſiez vous paſſer du ſecours de vos amis. J'envoie, en conſéquence, à Timagênes l'ordre de vous fournir tout l'argent dont vous aurez beſoin; & je me flatte que vous voudrez bien ne pas refuſer ces foibles marques de mon reſpect, & de mon dévouement pour vous. Diſpoſez donc de mon bien, je vous en conjure, avec

* L'événement juſtifia de tout point la prédiction d'Alcibiade. Peu de tems après avoir dépoſé Periclès, les Athéniens le rappellerent à leur tête; & il reſta en place juſques à ſa mort, qui arriva à la vérité l'année d'après.

la même liberté que vous disposeriez du vôtre ; & songez que, de toutes les obligations que je vous ai, celle d'avoir permis que je vous prouvasse, quoique bien foiblement, ma reconnoissance, ne sera pas, de tout ce que je vous dois, ce dont je conserverai le moins précieusement la mémoire. Comme j'attache infiniment plus de gloire à pouvoir vous être utile, qu'à l'être aux Athéniens ; & que, dans les circonstances où vous êtes, il se pourroit qu'à la ville je vous fusse de quelque secours, je vous supplie, si vous en avez encore le pouvoir, de m'y rappeller ; & si cela ne dépend plus de vous en aucune façon, d'obtenir de ceux qui gouvernent actuellement, que j'y ramene l'armée que vous m'aviez confiée. Ne croyez pas qu'en m'accordant, ou en me faisant accorder cette grace, vous fassiez à la patrie le tort même le plus léger. Quoique nous n'ayons rien tenté dont Esculape pût avoir à se plaindre, sa vengeance nous poursuit aussi. Nous sommes foibles & malades : je n'ai pu, pour ces deux raisons, depuis l'ouverture de la campagne, faire d'autres exploits que de prendre trois méchans petits forts que, faute de monde pour

les garder, j'ai démolis sur le champ; & je regarde pour beaucoup, dans l'état où nous sommes, que l'ennemi n'ait qu'en vain tenté de nous entamer: mais enfin, notre situation devient si critique, & nous dépérissons si sensiblement, que je ne répondrois pas, tout avantageux qu'est le poste que j'ai choisi, & quelque bien retranché que j'y sois, que je n'y fusse forcé si j'y étois attaqué un peu vivement. Plus il est étonnant que l'ennemi n'en ait pas encore conçu le projet, moins aussi, je puis me flatter de le voir long-tems dans la même inaction. Je suis, même, bien sûr de ne devoir la sienne qu'à l'art avec lequel j'ai sçu jusques à présent lui déguiser notre foiblesse: mais il est impossible, & que mille choses ne la lui décelent pas, & que l'instant qui le désabusera, ne soit pas l'instant de notre perte. J'ai déjà instruit le conseil de notre position; &, si dans deux jours, je n'en reçois point l'ordre que j'en attends, quoi qu'en puissent dire nos orateurs, je prendrai sur moi notre retraite. Le vent est bon, la mer ne nous est pas encore fermée; & je me hâterai de profiter de deux avantages qu'il ne se peut pas que je conserve long-tems,

pour sauver le reste des troupes que j'ai sous mes ordres, & pour satisfaire l'impatience où je suis de vous revoir.

LETTRE LXXXIX.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

TANT, & de si desagréables affaires ont accompagné & suivi ma déposition, que, ne sçachant quand je pourrois vous en faire part, j'avois prié Thrazylle de vous en instruire. Je crois donc, en vous disant que je ne suis plus à Athenes qu'un simple citoyen, moins vous en donner la nouvelle, que vous la confirmer. Vous sçavez trop combien c'étoit sincérement que je desirois le repos, & à quel point même ma place m'étoit devenue onéreuse, pour croire qu'en contribuant à m'en priver, mes ennemis m'aient causé autant de chagrin qu'ils s'en flattent. La meilleure preuve que je puisse vous donner du plaisir que j'ai d'en être débarrassé, & qui, à mon sens, est sans replique, est la tranquillité dont j'ai vu toutes les ca-

bales qui se formoient contre moi, & l'inaction où je me suis tenu, lorsqu'il m'eût été si facile, ou d'en empêcher l'effet, ou de le faire retomber sur les cabaleurs mêmes. Mais j'étois las de lutter sans cesse contre l'injustice & l'envie; d'ailleurs, l'objet étoit à mes yeux fort au dessous des peines qu'il auroit fallu que je me fusse données pous me la conserver. Si par cette indifférence, j'ai encouru le blâme de ceux à qui une pareille place paroît d'un si grand prix, j'ai du moins agi d'après l'appréciation qu'intérieurement j'en avois faite. Ou je me trompe fort, ou vous ne serez pas du nombre de ceux qui me pardonneront de l'avoir si peu prisée; je n'en serai pas surpris. Votre ambition qui n'a point encore essuyé de traverses, ne doit pas vous permettre de croire mes dégoûts ni aussi vrais, ni aussi continus qu'ils l'étoient. Un jour, ce que vous en éprouverez vous-même, vous rendra moins douteuse la réalité des miens. Vous ne sentirez que trop, croyez-en à mon expérience, que l'honneur de conduire une multitude de qui vous avez sans cesse le caprice & la légéreté à combattre; qui, en s'attribuant constamment ceux des succès qu'elle se doit

le moins, rejette toujours sur ses chefs ceux des revers qu'elle essuie, auxquels ils ont pu avoir le moins de part ; vous sentirez, dis-je, que cet honneur n'a point du tout de quoi dédommager des peines qui y sont attachées, & de l'ingratitude qui en est si communément le prix. Quelque vive, cependant, que soit la joie que je ressens de me voir enfin à portée de jouir de cette liberté que j'avois jusques-là si vainement desirée, j'aime mieux la renfermer au fond de mon cœur, & la cacher sous l'air de l'indifférence, que de donner sujet à mes ennemis, en la leur montrant telle qu'elle est, de la croire factice. C'est aussi, ce me semble, avoir bien peu de philosophie, que de ne pouvoir se passer que les autres nous en croient. La reddition de mes comptes a immédiatement suivi ma déposition, & ne vient que d'être terminée. Si vous sçaviez moins de combien de petitesses aussi déshonorantes pour le cœur humain que la haine même, cet odieux sentiment est accompagné, & de quoi il rend capables ceux qui l'éprouvent, vous auriez peine à imaginer la minutielle & méprisable exactitude qu'on a apporté à leur examen. Enfin, malgré

le desir effréné qu'ils avoient de me trouver coupable, mes commissaires ont été forcés de déclarer que j'avois administré avec la plus grande fidélité les revenus de la république. D'après cet aveu, d'autant moins suspect de partialité en ma faveur qu'il a été fait par mes plus cruels ennemis, je devois naturellement me flatter que ma déposition étoit tout le mal que je pusse avoir à craindre; mais je ne connoissois encore ni toute l'intrépidité, ni toutes les ressources de la haine. Pour se consoler donc de la douleur que leur causoit mon innocence, & de l'aveu si humiliant qu'après tant d'injurieuses imputations, ils étoient forcés d'en faire, ils m'ont fait condamner à une amende de cent cinquante talens. *Sur quel prétexte*, me demanderez-vous, *puisque vos comptes n'offroient point de malversation à punir?* Je vais vous le dire: c'est pour me faire porter la peine des malheurs que la république a essuyés pendant que je l'ai gouvernée, & vraisemblablement aussi, de ce qu'à fort peu de chose près, j'ai, devant Epidaure, été attaqué de la peste. J'étois, peut être, en droit de demander que le succès qui, pendant le même tems, ont tant ajouté à sa puis-

sance & à sa gloire, fussent mis en compensation avec les infortunes dont on me rend responsable; mais j'ai craint, quelque juste que cela eût été, de ne pouvoir le proposer sans m'avilir. Vous ne serez pas surpris que la même délicatesse m'ait encore moins permis de demander que mon amende fût modérée. J'avois toute la certitude possible que si je faisois cette démarche, j'obtiendrois aisément cette grace; & même, qu'en faveur de cette bassesse, il ne seroit pas impossible qu'on me la remît toute entiere; mais le goût que vous me connoissez pour l'argent, n'a pu, tout ardent qu'il est, l'emporter dans mon ame, sur la honte de devoir quoi que ce fût à des gens que je ne puis que mépriser. Ce ne sera pas, sans doute, ce qui vous étonnera le moins: cela est, pourtant, comme je vous le dis. Plaisanterie à part, voyez dans quel embarras je me serois trouvé, sans cette économie que vous m'avez si souvent reprochée. Quelques ressources que j'y aie trouvées, il me manquoit encore cinquante talens; & comme je n'ai pas plus voulu retarder le paiement de la somme à laquelle j'étois condamné, qu'en demander la modération, j'ai écrit à Timagênes de

m'envoyer ce qu'il me falloit pour sa completter. A sa promptitude à me l'apporter, ainsi qu'aux pressantes sollicitations qu'il m'a faites d'en prendre davantage, j'ai reconnu vos sentimens pour moi. Lorsque vous serez ici, nous prendrons ensemble les arrangemens nécessaires, & que Timagênes n'a pas cru devoir décider lui-même. Je ne doute point que le peu de moyens que vous avez d'acquérir de la gloire où vous êtes, n'ajoute beaucoup à l'empressement que vous devez avoir de vous retrouver dans Athenes, par la situation actuelle des choses, je crois pouvoir le servir, sans qu'il en résulte rien de fâcheux pour la patrie, j'en ai parlé en particulier à Démochâres qui, dans la sorte d'anarchie où nous sommes depuis ma déposition, a de l'influence sur les affaires. D'après ce qu'il m'a dit, & ce que je sçavois déjà de ce que l'on veut faire ici à ce sujet, il y a toute apparence que vous recevrez incessamment l'ordre d'y ramener les troupes. Je vous conjure, mon cher Alcibiade, de ne le point prévenir. Si vous vous rappellez combien le peuple à qui vous avez affaire, est jaloux de son autorité, vous ne devez pas douter qu'il ne saisît

cette occasion de févir contre vous, & avec d'autant plus de joie que, par notre attachement respectif, il feroit plus persuadé que les coups qu'il vous porteroit, retomberoient sur moi.

LETTRE LC.

NÉMÉE AU MÊME.

J'AI, je l'avoue, peine à concevoir, & pourquoi vous vous plaisez tant à me donner des ridicules, & comment le peu que cette peine vous rend, ne vous dégoûte pas de la prendre. Du moins, en me demandant des graces, ne devriez-vous point, pour votre propre intérêt, vous servir d'expressions si peu propres à me porter à vous en faire. A lire votre lettre, il feroit, tant l'ironie & le desir y marchent d'un pas égal, difficile de décider lequel, de me voir, ou de me plaisanter, vous est le plus nécessaire. Si la raillerie avoit pour moi autant de charmes qu'elle en a pour vous, je pourrois en trouver dans ce que vous m'écrivez, une assez ample matiere. *D'abord c'est*, dites-vous, *par*

dignité, que je n'ai point pendant si long-tems recherché l'honneur de vous voir; ce n'a pas même été sans qu'il en ait beaucoup coûté à mon amour, que j'ai fait à ma gloire, ce sacrifice: cependant vous ne doutez pas *que je n'aie été occupée de Chârès au point d'en oublier la nature entiere; ce qui, pourtant, n'empêche pas* (toujours selon vous) *que je n'aie été on ne peut pas plus piquée de votre oubli.* Mais, un instant après, vous oubliez ma dignité, mon amour pour Chârès, mon chagrin contre vous; & ne donnez plus à mon silence d'autre cause que la crainte que j'ai eu de troubler vos occupations. Tout cela, si vous me permettez de vous le dire, me paroît bien conséquent! Mais il n'est pas possible apparemment, de donner tant à la légéreté, que ce ne soit aux dépens de la justesse; & ceux qui sçavent combien il vous est important de briller, ne seront pas surpris, qu'au hasard de tout ce qui peut en arriver, ce soit à la premiere de ces deux choses que vous donniez constamment la préférence. Devidons, s'il se peut, tout ce que vous m'avez dit: premiérement, que je vous eusse, ou non, cru occupé, rien, & vous le sçavez, si j'eusse eu envie de

vous voir, ne m'auroit été plus indifférent. Je vous aurois, avec autant de liberté que dans des circonstances contraires, prié de vouloir bien me procurer cet honneur. Je l'aurois même pu faire avec d'autant moins de scrupule, que, dans le cas où vous auriez été désœuvré, ma priere n'auroit pas pu vous être à charge; & que, dans l'autre, je vous aurois offert l'occasion, toujours pour vous si flatteuse, de faire une perfidie. Secondement: vous-même ne paroissant point douter que je ne sois très-attachée à Chârès, ne craignez point de me proposer un rendez-vous qui, si mon cœur eût été dans les dispositions que vous lui attribuez, n'auroit sûrement pas eu de quoi me plaire; & je ne vois point pourquoi, tout devant sur cela être égal entre nous, j'aurois eu pour vos fantaisies, plus d'égards que vous n'en témoignez pour les miennes. Quant à cette dignité qui, selon vous, a concouru avec l'amour pour me forcer au silence, vous ne devriez pas ignorer que, de tous les ridicules que vous pouviez me donner, c'étoit le ridicule que je pouvois le moins prendre. Il eût été si simple de ne chercher que dans mon indifférence pour vous, la

cause de mon peu d'empressement à vous voir, qu'il falloit tout votre amour-propre pour lui en donner une qui, de toutes façons, m'est si étrangere. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'occupée de Chârès, ou d'un autre; peut-être aussi, ne l'ayant été de personne; à peine, loin de pouvoir être piquée de votre oubli, vous êtes-vous une seule fois offert à mon imagination. Pour réparer à vos yeux (si, pourtant, cela est possible) le tort d'une distraction si peu croyable, je vous dirai avec la même franchise, que, depuis quelques jours, je sentois assez vivement votre absence, pour desirer que le caprice, ou l'ennui vous ramenassent vers moi. Je doute même, que, *toute dignité à part*, je n'eusse pas cherché à hâter des instans, dont j'accusois en secret la lenteur, si en prévenant vos desirs, je n'eusse pas eu à craindre de vous armer contre les miens. C'est à cette seule considération, beaucoup moins illusoire que vous ne la trouverez sans doute, que vous avez dû mon silence & sa continuité. Peut-être ne pouvant plus vous flatter de me faire faire une infidélité qui me soit un peu pénible, vous repentirez-vous de vous être souvenu de moi; mais, telle

est-la vérité de mon caractere, que quelque chose que je pusse gagner à votre erreur, je ne sçaurois me résoudre à vous la laisser. Si, comme je le crois possible, la confidence que je vous fais, tournoit vos idées d'un autre côté, je vous serois obligée de me le faire dire. J'avois un projet : je n'y tiens pas assez pour que le sacrifice que je vous en ferois, me coutât beaucoup; mais je ne serai pas fâchée de le retrouver, s'il faut que je laisse le céramique, & l'honneur de vous y voir, à quelque beauté qui, pour le moment, vous paroisse plus digne que moi, de l'un, & de l'autre. Je vous rends, au reste, mille graces de tous les ménagemens que vous prenez sur vous de vous imposer, pour dérober à Charès l'emploi que, jusques à présent, je dois faire de ma soirée: s'il eût été pour moi ce que vous pensiez, ou je n'aurois pas accepté votre invitation, ou, du moins, ce n'auroit pas été sans l'en prévenir, que je l'aurois fait. Ce sera donc, si vous n'avez, vous, personne à tromper, le plus ouvertement du monde, que j'irai au céramique. Comme, de toutes les maisons que vous avez dans Athenes, c'est celle où l'on peut le moins se cacher aux yeux du

public, j'avois inféré du choix que vous en faisiez pour me voir, ou que vous aviez moins d'envie que vous ne dites ; que Chârès ignorât ma marche, ou que vous vouliez, par une chose d'éclat, désespérer quelque infortunée. Je vous ai dit combien à l'égard de Chârès, les précautions étoient peu nécessaires : c'est à vous à vous arranger sur le reste. Quelque soit le lieu du rendez-vous, vous m'obligerez de vous y trouver le plutôt qu'il vous sera possible. Pour moi, l'instant où je compte m'y rendre, sera si près du moment où je vous écris que, quelque diligence que vous puissiez faire, j'y aurai, selon toute apparence, devancé vos pas. Quoique cet empressement de ma part doive assez vous annoncer que ma complaisance pour vous, ne m'est point onéreuse, j'y mets, cependant, un prix : ce seroit que vous voulussiez bien me montrer plus d'amour que d'emportement : c'est-à-dire, pour ne pas trop vous effrayer, que vous eussiez avec moi, plus le ton du sentiment, que le ton que vous mettez toujours à sa place. J'aime, vous ne l'ignorez pas, à m'ennoblir mes erreurs : d'ailleurs, lorsque je suis sûre de ne faire naître que des desirs, soit délicatesse,

ſoit vanité, je me fais des miens une honte qui les gêne, & que je ne puis ſentir, ſans que celui qui me la fait eſſuyer, n'en partage les inconvéniens. Je veux, enfin, pouvoir ne me pas moins tromper ſur ce que j'inſpire, que je n'aime à m'abuſer ſur ce que je ſens. Il y a des momens dont cette double mépriſe m'augmente les charmes; &, comme il ne ſe peut pas que je ſois plus ſenſible, que l'on n'en ſoit en même tems plus heureux, je me flatte qu'à cette conſidération, vous vous déterminerez à vous faire la violence que je vous demande. Il vous paroîtra ſingulier, ſans doute, que ce ſoit lorſque je ne prétends plus à votre cœur, que j'exige de vous des choſes dont le ſentiment ſeul doit faire une néceſſité, & auxquelles, même, dans le tems que je vous aimois le plus, je ſemblois peu attachée : mais c'eſt qu'alors je trouvois dans mes propres diſpoſitious un dédommagement de votre peu de délicateſſe, que ſi je ſentois que je n'étois point aimée comme j'aurois voulu l'être, je croyois l'être pourtant; & que moins il m'eſt poſſible de me faire aujourd'hui cette illuſion, plus j'ai beſoin de quelque choſe qui, s'il ſe peut me faſſe oublier à

quel mouvement je dois vos desirs, & quel est aussi le motif que j'ai pour m'y rendre.

LETTRE LCI.

ALCIBIADE A THÉRAMENE.

J'AI, comme un autre, ou, pour parler plus juste, j'ai, comme tout le monde, été l'objet des bontés d'Ampélis; mais je n'ai pas eu, comme vous, la manie d'en exiger des sentimens, ni la foiblesse de lui en accorder. Je crois, cependant, que si ce malheur m'étoit arrivé, j'aurois, sans balancer, préféré l'ignominie d'aimer une femme si méprisable à tous égards, au tourment de ne la plus posséder par excès de délicatesse; & que, sans avoir même à me faire beaucoup d'efforts, j'aurois sçu être philosophe jusques-là. Il est bien singulier que vous qui, sur la vanité en général, & sur la mienne en particulier, sçavez dire de si belles choses, vous ne sentiez pas non-seulement combien dans cette occasion, vous sacrifiez à la vôtre, mais que ce n'est qu'à ce mou-

ment seul que vous sacrifiez. Je ne me pique assurément de penser ni autant, ni avec autant de profondeur que vous ; mais je n'en crois pas moins avoir découvert que l'amour n'a le pouvoir de nous rendre malheureux, que parce que nous ne l'avons pas laissé tel que nous l'avons reçu de la nature. Il nous suffisoit de plaire : nous avons voulu être aimés ; & qu'une simple préférence qui devoit être aussi momentanée que le desir qui l'a fait naître devînt un sentiment, & même un sentiment suivi. Un sentiment ! Grands dieux ! Que l'orgueil nous a gâté de choses ! Car, enfin, sans cet imbécile mouvement, seroit-il pour nous d'une si grande importance d'être ou la premiere fantaisie d'une femme ou le seul objet qui prenne sur son imagination, ou sur ses sens ? Que fait, dans le fond, à la sorte de bonheur qu'il est en elle de nous procurer, qu'il lui ait plû d'en faire jouir quelqu'un avant nous, ou de nous le faire partager avec un autre ; Ampélis, dites-vous (& vous dites vrai) n'a ni mœurs ni principes. Eh bien ! pourquoi voulez-vous vous faire une nécessité de choses qui vous sont si peu nécessaires, lorsqu'elle vous offre, d'ailleurs, tout ce

que vous devriez seulement desirer ? Connoissez-vous, en effet, quelque peau qui égale la blancheur & la finesse de la sienne ? d'yeux aussi séduisans que ses yeux, & qui renferment une expression plus vive ? Ne l'emporte-t-elle point, tant par la justesse des proportions, que par la beauté des formes, sur la plus belle statue que nous connoissions ? N'est-il pas vrai que sa fraîcheur est telle que rien ne peut l'altérer ? Ne le disputeroit-elle pas pour la sensibilité à Vénus même ? Que de charmes ! » Mais cette même Ampélis
» qu'on trouve toujours si sensible, on
» ne la voit jamais tendre : il n'est pas
» moins impossible d'en arracher le plus
» léger sentiment, que de n'en point
» obtenir les faveurs les plus marquées.
» Toujours, & toute au desir, elle ima-
» gine si peu l'amour, que dans les ins-
» tans même où l'idée d'en sentir &
» d'en inspirer, pourroit ajouter tant
» au plaisir, elle ne vous permet pas
» plus cette illusion, qu'elle-même ne
» cherche à se la faire. Sans décence,
» comme sans délicatesse, elle ne se pré-
» pare jamais à parler que l'homme
» qui s'intéresse à elle n'ait à trembler
» pour ce qu'elle va dire ; &, en effet,
» elle

» elle n'a jamais parlé, qu'il n'ait eu à
» rougir pour elle, de ce qu'elle avoit
» dit«. Rien n'eſt plus vrai que tout
cela ; mais, encore une fois, qu'importe
au plaiſir ? Que je vous plains, ſi, pour
que vous ne vous faſſiez pas une honte
des deſirs qu'une femme peut vous inſpirer, il faut néceſſairement qu'elle ait
de l'eſprit & des mœurs ! Ce n'eſt point
que, tout le premier, je ne veuille que
celles que j'attaque, aient, au moins,
la réputation d'en avoir. Toute femme,
entrée dans le monde, par un autre que
moi, ſi quelque raiſon particuliere ne
me force à le lui pardonner, me paroît,
vous ne l'ignorez pas, quelque célebre
même qu'elle puiſſe être par ſa beauté,
peu digne de mes ſoins ; mais c'eſt bien
moins, vous le ſçavez encore, par ſévérité de principes, que j'exige qu'elles
en aient, ou que l'on puiſſe leur en
croire, que pour rendre plus éclatans
les triomphes que je remporte ſur elles ;
& que ſi, comme cela m'eſt arrivé, mes
plus brillantes victoires ont entiérement
peu de quoi flatter mon amour-propre,
on ne puiſſe pas, ainſi que moi, ne les
priſer que ce qu'elles valent. Loin donc
de deſirer réellement des mœurs aux
femmes que j'ai ſoumiſes, cette vanité

qui, je l'avoue, détermine & regle toutes mes actions, m'impose la loi de leur en ôter, si je le puis, jusques à la plus légere apparence, afin que mon successeur, quelle que soit sa façon de penser, trouve tout à regretter, ou rien à faire.

Si vous aviez eu sur cela autant de philosophie que moi, vous n'auriez pas immolé un bonheur réel à des chimeres que, si elles pouvoient se réaliser, ne vous laisseroient bientôt que le regret de vous en être formé une trop haute idée. Eh ! mon cher Théramène, il est, en effet, si rare que ce soit par les sentimens de l'objet qui nous plaît, que nous soyons heureux, que je ne comprends pas que, dans ces sortes d'engagemens, ce soit cela qu'on se propose. Je suis, de plus, persuadé que si l'homme qui se croit le plus vivement amoureux, & qui en conséquence, desire le plus d'inspirer des transports, vouloit bien s'examiner, il trouveroit que c'est beaucoup moins par délicatesse, que par amour-propre, qu'il le desire si vivement. Cherchons pour nos propres intérêts à remplir l'imagination d'une femme, & à troubler ses sens : n'oublions rien de ce qui peut en porter l'ivresse au delà

de toutes-bornes ; mais dans le tems même que nous jouissons de nos succès, le plus délicieusement, souvenons-nous que nous n'en sommes redevables qu'à la nature ; & gardons-nous, sur-tout, de les croire plus que nos propres desirs, l'ouvrage de l'amour. Nous ne pourrions, sans nous imposer une reconnoissance aussi gênante pour nous, qu'elle pourroit, d'ailleurs, être mal fondée, nous flatter de l'un & l'autre, en nous exagérant ce que nous sentons, multiplieroit plus nos erreurs, qu'elle n'étendroit nos plaisirs. Si vous avez assez de raison pour goûter ces réflexions, ou que votre amour-propre vous permette de suivre mes conseils, loin de vous obstiner à fuir Ampélis, & à tâcher de haïr une femme qui n'est pas moins faite pour inspirer le mépris le plus profond, que pour faire naître les plus ardens desirs, vous ne chercherez qu'à vous confirmer dans le premier, en la voyant le plus qu'il sera possible ; & puisque, malgré ce qu'elle se croit d'indifférence pour vous, & de goût pour un autre, elle veut bien se prêter encore à votre frénésie, à perdre les autres dans ses bras. Ce que je vous propose, ce qu'elle-même, pour

adoucir la douleur que vous cause son inconstance, vous a proposé, annonce j'en conviens, que nous avons aussi peu l'un que l'autre de ce qu'on appelle *délicatesse & principes*; mais, en revanche, cela est on ne peut pas plus sensé. Ce que vous avez ici à considérer, n'est point que vous ne lui plaisez plus, mais qu'elle vous plaît encore. Vous perdez d'ailleurs si peu de chose au changement de ses idées, que si elle ne vous avoit pas dit que ce n'est plus vous qu'elle croit aimer, vous ne vous en douteriez pas. Eh! qui sçait si elle-même pourra toujours s'en souvenir! Mais, je veux, contre toute apparence, que les complaisances qu'elle consent à s'imposer, lui soient aussi onéreuses que vous le craignez, c'est encore ce que vous devez consulter le moins. Votre répugnance sur cela ne me paroît pas plus raisonnable que la haine que vous vous sentez pour elle, & que vous mettez avec tant d'injustice, à la place de la reconnoissance que vous lui devriez. Il me semble, du moins, qu'en se livrant à vos desirs, lorsque vous lui paroissiez aimable, elle ne fit pas, à beaucoup près, autant pour vous, qu'elle ne fait, quand, par égard pour le goût qu'elle vous ins-

pire encore, elle se résigne; tant qu'elle aura le malheur de vous plaire, à vous traiter comme si un autre ne lui plaisoit pas. Je n'ignore-pas que le préjugé lui feroit de cette condescendance un très-grand crime; & qu'il faudroit, dans toutes les regles, qu'au lieu de nous faire perdre à son inconstance, que le titre de son amant, elle vous laissât expirer de la douleur de l'avoir perdue; mais je ne sçais si la raison & l'humanité ne lui prescrivent point ce que le préjugé lui défend. Quoi qu'il en puisse être, je suis, quant à moi, très-loin de la condamner, & de vous exhorter, comme Axiochus, à attendre que le tems vous guérisse. Ampélis me paroît juger la situation & connoître le cœur mieux que vous & que lui. Si un amour véritable, en supposant qu'il y en ait de tels, peut s'accroître par les plaisirs, ou, du moins, n'en être pas altéré, une fantaisie du genre de la vôtre, & dont, pour en parler sérieusement, l'honneur & la raison ne sçauroient nous faire qu'un supplice, ne peut que s'y évanouir.

LETTRE LCII.

AXIOCHUS A ALCIBIADE.

Enfin, mon cher Alcibiade, je viens de vaincre ; mais, quel triomphe ! & que, pour en être satisfait, il faudroit avoir peu d'amour & de délicatesse ! Grands dieux ! se peut-il que Diotime ait paru m'accorder tout ce qu'il étoit possible qu'elle me donnât, & qu'elle me laisse encore tant à desirer ! Cruel ! me nuirez-vous toujours ; & faut-il qu'un cœur assez à plaindre pour s'être laissé toucher par vos perfides soins, conserve éternellement une idée qui ne peut que le déchirer ! Quoi ! même entre mes bras, l'ingrate vous appelle toujours dans les siens ! N'aurois-je donc que profité d'un instant de foiblesse ! Ah ! je ne crois pas avoir à me reprocher la plus légere violence. Quand même cette odieuse voie auroit pu me réussir auprès de Diotime, j'aurois, sans hésiter, préféré le tourment où je vivois, quelque cruel qu'il me fût, à la honte de ne la devoir qu'à des entreprises dont le suc-

cès ne m'auroit pas moins avili qu'elle-même à mes yeux. Mais vous jugerez mieux de ma situation actuelle, lorsque je vous aurai fait le récit de ce qui vient de se passer; &, peut-être, pourrez-vous me la définir.

Vous vous rappellez, sans doute, que nous étions tacitement convenus, elle de me laisser lui parler de mes sentimens, moi, de souffrir qu'elle m'entretînt autant qu'elle le voudroit, de la passion que, toute malheureuse qu'elle étoit, elle s'obstinoit à conserver pour vous. Tous deux, également fideles à notre traité, à quelque point que, dans sa bouche, votre éloge me fatiguât, je la laissois, sinon sans impatience, du moins avec une apparente tranquillité, vous louer sans cesse: elle, de son côté, quelqu'ennuyée qu'elle pût être de mon amour, avoit la complaisance de le laisser s'expliquer. J'étois cette après-dînée à ses genoux, d'où elle avoit plus d'une fois inutilement tenté de me faire relever. Je ne sçais si ce n'est qu'au désordre où votre idée, toujours présente à son esprit, avoit plongé ses sens, que j'ai dû ma victoire; ou si, entraînée par la sorte de fureur dont je lui parlois de ce qu'elle m'inspire, elle s'est trouvé moins

de moyens de me résister; mais, quelqu'offusqués que fussent mes yeux par les larmes qu'en cet instant, elle me faisoit répandre, j'ai cru voir dans les siens une sorte d'attendrissement, qui m'a paru plus tenir de l'amour, que de la simple compassion. Après une rêverie aussi longue que profonde, elle s'est tout d'un coup précipitée sur moi, a permis que je la serrasse dans mes bras, a mêlé ses pleurs aux miens, nos soupirs, même, se sont unis. Tout mon respect pour elle n'a pas, plus que son indifférence pour moi, pu tenir contre une si dangereuse situation; sa complaisance, enfin, n'a pas eu plus de bornes que mes desirs. Mais, combien quand elle a été rendue à elle même, les mouvemens que j'ai saisis dans son ame, & l'envie que je lui ai vue de me les dérober, ne m'ont-ils point causé d'alarmes! Avec quelle tristesse, ses yeux où je ne lisois que le repentir, & l'étonnement de m'avoir rendu heureux, ne se sont-ils point portés sur moi! Quelle peine c'étoit pour elle de les y fixer! Combien, enfin, l'expression qu'elle trouvoit dans les miens, les droits qu'elle venoit de me donner, mes transports, l'ivresse où j'étois de mon bonheur, ne paroissoient

ils pas faire son supplice ! Enchaîné toutefois par ce moment de foiblesse dont, quelqu'heureux qu'il m'ait rendu, je ne desirerois pas moins vivement qu'elle-même, qu'elle n'eût point éprouvé la puissance, Diotime ne se refusoit à rien de ce que, malgré toute la honte que je m'en faisois, mon amour me forçoit d'attenter : mais, que ne lui en coûtoit-il pas pour en tolérer les entreprises ! Avec quelle inhumaine sécheresse ne s'y prêtoit-elle pas ! Ah ! cruel ! ce n'est pas ainsi que vous l'avez vue ! Heureusement (& jugez combien il falloit que j'eusse à me plaindre d'elle, pour que, dans cet instant, j'aie pu regarder cela comme un bonheur) ! on est venu nous interrompre. Vous imaginez aisément que ce n'a pas été d'abord que je m'en suis félicité ; mais la joie qu'elle a paru en ressentir, ne me prouvant que trop ce que je ne faisois que penser de l'état de son cœur ; la certitude qu'il me seroit impossible de lui cacher long-tems mes idées ; l'inquiétude que j'avois de la façon dont une explication entre elle & moi, pourroit tourner ; la crainte de ma délicatesse ne lui parût qu'une injustice, m'ont fait, enfin, envisager des mêmes yeux qu'elle,

le trouble qu'on apportoit dans notre tête-à-tête. Ce n'est pas que j'ignore que, quand cette interruption auroit autant gêné sa tendresse, qu'elle gênoit la mienne, ce qu'elle se doit ne lui auroit point permis de le faire paroître : mais de la joie ! Car je ne me suis point trompé, j'en ai saisi dans ses yeux ; d'ailleurs, avec quelle liberté ne s'est-elle point livrée à la conversation ! Que d'art pour la plonger ! Que vous dirai-je de plus ? Persuadé, aux mesures que je lui voyois prendre pour la faire durer, que ce seroit vainement que j'en attendrois la fin, & même la craignant, je suis sorti. J'ai été vous chercher par-tout pour vous communiquer ce que, ne vous ayant rencontré nulle part, & dans le besoin extrême que j'ai que vous m'éclairiez sur l'ét at du cœur de Diotime, je prends enfin le parti de vous écrire. Adieu : s'il est vrai que vous m'aimiez, vous ne me ferez pas attendre votre réponse.

LETTRE LCIII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

QUOIQUE je ne doutasse point que vous ne triomphassiez de Diotime, je ne croyois point, je l'avoue, avoir à vous féliciter si-tôt de votre victoire. Les femmes ... mais laissons les réflexions que je pourrois avoir à faire sur elles. Je vais vous en tracer à la hâte, quelques-unes qui me paroissent vous être d'autant plus nécessaires que, dans votre position actuelle, un instant d'humeur peut être plus dangereux pour vous. Plus donc, soit que vous ayez, ou non, raison d'en juger comme vous faites, vous trouvez qu'il manque de choses à votre bonheur, moins, à mon sens, vous devez avoir l'air de le remarquer. Un amant qui ne doit son triomphe qu'à l'amour, & ne sçauroit en douter, peut hasarder avec succès quelques plaintes sur la façon dont on le rend heureux, s'il y trouve de quoi blesser sa vanité, sa délicatesse, ses idées particulieres, ou la violence de ses desirs : encore douté-je fort que, dans

ces premiers momens où une femme eſt ordinairement encore plus occupée de ce qu'elle ſacrifie, que de l'objet même à qui elle l'immole, le reproche ne fût pas de mauvaiſe grace : pour vous, vous ne pouvez trop ſévérement vous l'interdire. Il eſt toujours, en ces occaſions, convenable d'attendre que celle qui fait en notre faveur violence à des principes qu'elle avoit juſques-là reſpectés, ſe ſoit familiariſée avec ſa foibleſſe ; & que celle à qui elle ne coûte rien, ait jugé à propos de dépoſer le maſque que le deſir, ou la néceſſité de nous en impoſer lui ont fait prendre. Paroître la dupe de l'un, & reſpecter l'autre, ſont de petits égards qui, loin de vous dérober rien de ce dont on jouit, ne peuvent, ſelon moi, qu'y ajouter beaucoup. Voir, en effet, une femme éperdue, emportée loin d'elle-même par un ſentiment, auquel, quoi qu'elle lui oppoſe, elle ne ſçauroit réſiſter; qui éprouve à la fois toutes les contradictions de la vertu, & toute la puiſſance de la paſſion ; ne s'arrache d'entre vos bras avec une ſorte d'horreur, que, pour s'y rejetter avec toute la moleſſe de la volupté, ne refuſe ce qu'elle vient d'accorder, que pour en accorder davan-

tage ; irritée contre vous, & contre elle-même de l'empire qu'elle vous trouve sur elle, & n'en être pas moins forcée d'y céder : ce combat, enfin, de l'amour & de la vertu, me paroît, quand il est vrai, devoir plus faire encore le charme de ce moment, que les plaisirs qui y sont attachés ; & dans le cas où l'habitude de se rendre, & le peu qu'une femme est devenu à ses propres yeux ne lui permettent pas de vous donner un spectacle si flatteur, vous vous amusez des efforts qu'elle fait pour que vous la croyiez ce qu'elle n'est plus ; & jouissez, du moins, de la maligne satisfaction de lui voir imiter mal la nature. Ne pensez pas, au reste, que je veuille accuser ici Diotime, d'une supercherie si peu faite pour la dignité de son caractere. Loin, même, de lui faire cette injustice, je suis convaincu que si, ignorant que je vous ai précédé dans son cœur, elle vous eût vu vous flatter d'en recevoir les prémices, votre amour & votre estime pour elle, eussent-ils tenu à votre erreur, quelque chers que l'un & l'autre lui eussent été, elle n'auroit pas voulu vous la laisser. Vous ne pouvez donc point imputer au desir de vous en faire plus priser sa conquête,

la sorte de contrainte dont vous venez de la voir se livrer à vos desirs ; & vous ne vous tromperiez pas moins, si vous n'attribuiez votre victoire qu'à une surprise des sens qui ne sçauroit être à son usage. Il seroit tout simple, sans y chercher même d'autres raisons, que, pensant comme elle fait, elle éprouvât à vous rendre heureux, cette sorte de répugnance dont vous vous plaignez. Née avec beaucoup de principes, & beaucoup moins sensible que tendre, elle n'a point comme quelques autres peut-être la ressource de s'étourdir sur sa foiblesse, ou de la compter pour rien : mais, vous étiez-vous flatté que la passion qui, en elle, s'opposoit à vos desirs, pût s'éteindre avec tant de promptitude ; & la croyez-vous aussi libre qu'elle voudroit l'être, du sentiment que je lui avois inspiré ? Ce qui vient de se passer entre vous, m'annonce, il est vrai, qu'elle n'en est plus tourmentée avec la même violence ; mais on peut être moins agité, & n'être pas tout-à-fait tranquille. S'il m'est permis de vous le dire sans blesser votre vanité, je crois qu'elle se dit plus que vous êtes aimable, qu'elle ne le sent encore ; & que ça été pour tâcher d'accorder sur cela son cœur & son esprit,

qu'elle s'est déterminée à faire votre bonheur, avant que d'y être nécessitée par la violence de sa tendresse. Je ne doute pas davantage, que le desir de s'arracher à un reste d'amour qui la persécute, & la certitude que le meilleur moyen qu'elle eût pour y parvenir; étoit de s'engager avec vous, ne soient ce qui vous l'a donnée. Elle n'est pas assez gouvernée par l'amour-propre, & elle a dans l'ame trop de noblesse pour ne s'être livrée que par dépit. Il ne seroit pas plus raisonnable de penser que ce soit la seule pitié qui l'ait entraînée vers vous : un pareil mouvement n'est pas fait pour la mener si loin. Je crois, de plus, que toute femme qui, dans la situation de Diotime, rejette sur cela sa défaite, en dit plus le prétexte que la raison; & je connois assez celle-là pour être sûr que, si vous n'aviez fait sur elle qu'une impression si foible, elle se seroit contentée de vous plaindre, & ne se seroit pas mise dans le cas d'avoir à se plaindre d'elle-même, en se donnant par un motif dont elle n'auroit pu que rougir, & qui n'auroit fait le bonheur d'aucun de vous deux. Attendez tout du tems; mais, sur-tout, ne cherchez pas à le hâter. Si ce qu'elle

a fait pour vous, lui cause des remords; le tems, beaucoup plus que vos raisonnemens, & les siens même les amortira. S'il est vrai qu'elle nourrisse pour moi dans son cœur un reste de sentiment, gardez-vous plus encore de paroître seulement le soupçonner. Plus dans la position où elle s'est mise avec vous, elle doit en être humiliée, moins elle vous pardonneroit de vous en être apperçu; & ce que vous devez le plus soigneusement éviter, est de mortifier son amour-propre. Lui échappât-il même des choses faites pour vous prouver le contraire, feignez donc, autant qu'il vous sera possible, de croire qu'elle m'a oublié; & que, s'il se peut encore, ce soit avec tant d'art, qu'à votre apparente tranquillité elle puisse se flatter de vous avoir dérobé ses mouvemens. Une passion malheureuse est un poids que nous ne portons qu'à regret, mais dont, à quelque point que nous en soyons accablés, & quelque chose que nous puissions nous dire, ce n'est pas à nos seules réflexions qu'il appartient de nous délivrer. Le meilleur moyen de perpétuer en elle, & cette tristesse qui vous afflige, & l'idée que malgré elle-même elle conserve encore de moi,

c'eſt de l'obliger, en vous en offenſant, à contraindre l'une & l'autre. A quoi pourroit-il, en effet, vous ſervir de vous en plaindre, quand les reproches qu'elle ſe fait elle-même, ſont impuiſſans ? Laiſſez-lui donc, encore une fois, & le tems, & le ſoin de ſe parler; & ne la forcez pas à dévorer & ſa douleur & ſes larmes, ſi vous ne voulez point que bientôt elle ne vous faſſe verſer des pleurs encore plus amers que les ſiens.

LETTRE LCIV.

LE MÊME A THRAZYLLE.

C*E n'étoit pas*, dites-vous, *la peine de ne chercher à rengager Thrazyclée, que pour la quitter encore, & même plus ſcandaleuſement que la premiere fois, & en la forçant de commettre un crime, vous auriez, au moins, bien dû lui laiſſer la conſolation d'en jouir quelque tems.* Cette phraſe eſt aſſurément fort belle, mon cher Thrazylle, le terrible mot de *crime* y produit, ſur-tout, un grand effet: c'eſt dommage que les reproches que

m'y fait votre vertu, soient si peu fondés. Il est d'abord de la fausseté la plus insigne, que, comme je vois que Thrazyclée vous l'a dit, je l'aie plus forcée de revenir à moi, que de me sacrifier Chârès. Tout ce dont elle pouvoit, dans cette affaire, avoir quelque raison de se plaindre, c'est qu'ayant si peu d'envie de la garder, je ne l'en aie pas empêchée; quand mon indifférence pour elle, sembloit me rendre si peu nécessaire ce même sacrifice; mais ce n'est pas ma faute, non plus, si voulant s'aveugler, tant sur le motif qui pouvoit me ramener dans ses bras, que sur mon inconstance naturelle; elle a oublié tout ce qu'elle avoit à craindre de l'une, & combien elle avoit à se défier de l'autre. Il est très-vrai que la chose du monde qui, du côté du cœur, m'importoit le moins, étoit qu'elle quittât Chârès. Si j'avois des raisons de vouloir qu'elle fût infidelle, je n'en avois aucune de desirer qu'elle fût inconstante; & tout, d'ailleurs, dans mes projets, me faisoit une loi de la laisser ne se décider sur cela que par elle-même; mais si le peu qu'elle m'inspiroit, me rendoit tout égal auprès d'elle, mon amour-propre qu'elle & lui, avoient

cherché à mortifier, exigeoit une réparation aussi publique, qu'à mon sens l'insulte l'avoit été. Que le désœuvrement, & le dépit l'eussent jettée dans les bras de Chârès, rien ne m'auroit paru plus simple. L'un & l'autre forment bien plus d'engagemens de cette espece que l'amour ; aussi n'étoit-ce pas de cela que je m'étois offensé. J'avois trouvé bien moins extraordinaire de le voir mon successeur, que de me voir moi, à votre priere, successeur d'Agathon ; mais que, plus sûrement dans l'intention de me blesser, que pour s'en rendre plus précieuse aux yeux de Chârès, elle dit que, de tous les hommes à qui elle avoit laissé tenter la conquête de son cœur, il étoit le seul qui eût eu la gloire de le toucher ; & qu'à son tour Chârès, non-seulement crût cette absurdité, mais la répandît partout avec affectation ! Qu'enfin quittée, & avec tout l'éclat que le besoin qu'alors j'avois de rassurer Aspasie, m'imposoit, Thrazyclée eût trouvé le secret de me rendre presqu'aussi ridicule que si moi-même je m'en fusse laissé quitter ! c'étoit, je ne vous le cache pas, ce dont je croyois ne pouvoir me dispenser de me venger. Je juge, au reste,

par les reproches dont vous m'accablez, comme Praxidice l'a fait dans une occasion à peu près semblable, que Thrazyclée m'aura peint à vos yeux, comme n'ayant rien épargné auprès d'elle pour me procurer le bonheur de lui plaire une seconde fois ; & qu'elle se sera même permis de vous dire que ce n'a été que sur les sermens les plus réitérés de ma part, de ne plus vivre que pour elle, que je l'ai enfin déterminée à manquer si cruellement à ce même homme que seul, dans la nature, elle eût véritablement aimé. La mauvaise foi de l'une, & la présomption de l'autre méritoient, peut-être, que j'y misse un peu de noirceur ; & il y a aussi toute apparence que, pour peu que j'en eusse eu besoin, je ne me serois pas fait scrupule d'en employer; mais vous allez voir, par le récit très-exact de ce qui s'est passé entre elle & moi, que si elle a à se plaindre d'elle de m'avoir cru amoureux, elle n'a pas plus que Praxidice à me reprocher d'avoir cherché à le lui paroître, autant, du moins, qu'elle m'en accuse. Vous trouverez, peut être, ce détail un peu long ; mais puisque vous me le rendez nécessaire, vous voudrez bien que je vous

en fasse impitoyablement essuyer toutes les circonstances.

Je me rappelle de vous avoir autrefois dit, à propos de mon aventure avec Ampélis, sur quel ton j'étois avec Callipide. Vous sçavez, aussi-bien que moi, que moins on met de sentiment dans ces sortes de liaisons, plus il y entre de confiance. Je ne lui avois donc caché ni les raisons que Thrazyclée m'avoit données de me venger d'elle, ni le besoin que j'en avois; & moins, peut-être encore par intérêt pour moi, que pour se procurer le plaisir de voir tomber Thrazyclée dans un piege si cruel, Callipide s'étoit engagée à servir mon ressentiment: chose qui lui étoit d'autant plus facile que Thrazyclée & elle étoient plus liées. Nous complottons donc ensemble, qu'un jour, que nous déterminons, elle priera cette derniere, & seule à souper, & qu'elle l'engagera à s'y rendre de bonne heure. L'invitation se fait: Thrazyclée l'accepte; & peu après, Callicrate, & moi, nous arrivons chez Callipide. C'étoit depuis notre rupture, la premiere fois que je me trouvois à portée d'entretenir Thrazyclée. Quoiqu'à mon aspect elle se fût armée de cet air sec

que prend toujours avec nous & si inutilement, une femme que nous avons quittée, je crus, au bout de quelque tems, remarquer que ce mouvement de déplaisance s'affoiblissoit en elle, & que ses yeux (il est vrai que je mettois dans les miens une expression fort douce,) se détournoient moins de dessus moi. Sûr de mes complices, je m'approche d'elle, & m'assieds à ses côtés; nul effort de sa part pour m'éviter. Sans lui parler de rien de ce qui s'étoit passé entre nous, je mets dans mes premiers propos, non le ton du desir, (il n'étoit pas encore tems qu'il s'annonçât) d'ailleurs je voulois que, quand je lui ferois pour la seconde fois essuyer mon inconstance, elle ne pût absolument s'en prendre qu'à elle-même de s'y être exposée; mais je ne me refuse point à la légere perfidie de prendre avec elle un air d'intérêt qui puisse un peu l'encourager. A tout hasard, enfin, je lui dis qu'elle est charmante. Sans contester sur cela, plus que je ne m'y attendois, elle me répond avec douceur, *que c'est bien tard que je m'avise de la trouver telle*. Sans me jetter dans une explication qui ne pouvoit que m'embarrasser, je leve les

yeux au ciel, les reporte ſur elle d'un air attendri, & pouſſe un ſoupir, comme ſi c'étoit moins mon cœur que le ſort, qu'elle dût accuſer de ma légéreté. Je la fixe; elle en fait autant. » Non, me dit-elle enfin avec émotion (& remarquez, je vous prie, que c'eſt elle qui commence,) il n'eſt pas vrai que vous m'ayez jamais aimée ». Pour toute réponſe il m'échappe un ſecond ſoupir, mais beaucoup plus marqué que le premier: & le trouble, non la confuſion, (car ici il faut bien vous garder de confondre les mouvemens,) ſe peint dans mes yeux. Mais, dit-elle avec douceur, répondez-moi. Ici, j'en conviens, mes yeux ſe mouillent. --
» Vous êtes véritablement inexplica-
» ble, continua-t-elle; car, ſi vous
» m'aimiez, pourquoi me quittez-vous?
Alors je lui réponds, en balbutiant, que j'aurois ſur cela bien des choſes à lui dire: je parois tomber dans la rêverie; enfin il m'échappe une larme. C'eſt, vous le ſçavez par votre propre expérience, de tout ce qu'en pareil cas on peut employer auprès d'une femme, ce qui nous coûte le moins, & la touche toujours le plus: elle me preſſe encore. -- Que vous dirois-je? lui ré-

ponds-je d'une voix à peu près étouffée : » Vous aimez Chârès : -- Je le croyois : » livrée par votre inconſtance à la dou- » leur la plus cruelle, je ne vous ca- » che pas que j'ai tâché d'y faire di- » verſion. --- Il eſt donc heureux ? --- » Mais, quand il le feroit, vous croi- » riez-vous en droit de m'en faire des » reproches ? » --- Non, ſans doute ; mais, du moins, il pourroit m'être permis de penſer, que, ſi vous vous êtes ſi promptement arrangée avec lui, il falloit que vous-même vous m'aimaſſiez bien foiblement. ---- » Il y a de » certaines choſes qu'il eſt plus aiſé » de deſirer que de pouvoir ; & peut- » être ne ſent-on jamais mieux cette » vérité, que quand c'eſt vous qu'on » ſe commande d'oublier. ---- Il eſt, ſans doute, arrivé plus d'une fois, que l'on a, malgré ſoi-même, porté dans les bras de l'objet nouveau un ſouvenir bien importun, de l'objet qu'on regrettoit ; mais cela même prouve qu'on s'y étoit mis. (Ici, il faut en convenir, elle parut embarraſſée, & rougit,) mais reprenant bientôt courage : » Si, me dit-elle, vous inférez » de ma réponſe, qu'auprès de moi » Chârès n'a plus rien à deſirer, vous ne

» ne l'interprétez pas plus comme vous
» le devriez, que comme je le desire-
» rois «. ... Hélas ! répondis-je en sou-
pirant à peu près, si je ne courois pas
tant de risque de me tromper, je ne
demanderois pas mieux que de croire
Chârès moins heureux qu'il ne le pu-
blie.... Comment ! interrrompit-elle vi-
vement, il le publie ! & vous le croyez !
» Et je le crois. Quoique je ne me flat-
» tasse pas que vous rendiez justice à
» ma façon de penser, j'imaginois, je
» l'avoue, qu'ayant tant de quoi pré-
» sumer de vous-même, si vous croyiez
» qu'à force d'amour & de soins, Châ-
» rès pouvoit parvenir à vous bannir
» de mon cœur, du moins ne croi-
» riez-vous pas que ce fût si-tôt qu'il y
» parviendroit : mais, dans cette occa-
» sion, ce n'est pas de vous que vous
» avez mal pensé «. Je sçais, repliquai-je
d'un air modeste, m'apprécier mieux
que personne ; mais en supposant, &
que je fusse aussi supérieur à Chârès
que vous me le dites, & même que
vous m'aimassiez encore autant qu'il me
semble que vous voudriez que je le
crusse, je sçais, comme un autre, tout
ce que, dans de certaines circonstan-
ces, l'amour-propre peut sur nous, &

combien quelquefois ce qu'il en obtient, est contradictoire avec nos sentimens.... » De sorte donc que vous
» ne doutez pas que, malgré toute la
» tendresse qui pouvoit me rester pour
» vous, le dépit ne m'ait jettée dans les
» bras de Chârès «?... A vous parler naturellement, j'en meurs de peur: au reste, ajoutai-je, en voyant redoubler son embarras, quand il vous seroit arrivé de vous tromper à votre cœur, même de prendre pour la plus forte, ou pour la premiere impression que vous auriez jamais reçue, l'effet que de malheureuses conjectures lui auroient fait produire sur vous, & que vous en auriez parlé sur ce ton-là, je me souviendrois trop de mes torts avec vous, pour me croire en droit de m'en plaindre.... » Enfin donc il est tout éta-
» bli dans votre esprit, que je suis folle
» de Chârès «? Vous ne voulez pas me le dire, continua-t-elle, voyant qu'à cette question je gardois le silence; mais votre obstination à ne me pas répondre, m'en dit assez. Je sens, de plus, que les sermens ne vous persuaderoient pas davantage; ainsi je me les épargnerai: mais les faits vous laisseroient-ils la même incrédulité?... Les

faits! .... Oui, les faits : je vous demande seulement si vous y croiriez?

Comme je voyois aisément où elle vouloit en venir, vous pensez bien que je me gardai de lui répondre que, quitter un homme, n'étoit point du tout prouver qu'on ne l'eût pas pris. Je me contentai donc de lui dire, qu'effectivement mon incrédulité, toute grande qu'elle étoit, ne tiendroit pas contre des faits .... Eh bien! dès ce soir, si pourtant vous n'avez rien qui vous empêche de vous rendre chez moi, j'écrirai en votre présence à Chârès, que je ne veux le revoir de ma vie; & pour que vous ne puissiez pas douter que ce ne soit réellement mon intention, ce sera vous, si vous le voulez, que je chargerai de ma lettre. Si ce n'est pas assez pour vous convaincre de mon innocence, dites-moi quelles sont les preuves que vous en exigez: & il n'y en a pas, tout ingrat que vous en serez peut-être, que, de quelque genre qu'elles soient, je veuille vous refuser. (Voyez, mon cher Thrazylle, jusques où va d'elle-même Thrazyclée!) Il seroit superflu que je vous disse & que j'acceptai le rendez-vous qu'elle m'offroit, avec autant de transport que si le bonheur de ma vie en eût

dépendu, & que je ne parus en attendre l'instant qu'avec la plus vive impatience. Après un souper vif, brillant, & pendant lequel sa clémence ne se démentit pas, il vint enfin. Soit qu'il lui parût également inutile de me demander où les motifs de mon inconstance, ou les raisons de mon retour; soit que, comme c'est assez leur usage, elle prît pour de l'amour des desirs que je lui montrois, elle ne songea pas plus à se procurer des suretés pour l'avenir, qu'elle ne parut se rappeller le passé; & ce fut avec toute la sécurité du monde qu'elle se livra à mes perfides empressemens. Il manquoit cependant à mon triomphe de lui faire avouer les bontés qu'elle avoit eues pour Charès: j'avois senti que je ne pouvois guere, dans notre premier entretien, m'obstiner à lui arracher cette confidence, sans nuire à mes projets. Pouvoit-elle en effet, sans risquer de se dégrader trop à mes yeux, convenir qu'un autre m'avoit succédé, & en même tems me rendre mes premiers droits? Le parti de tenir aux engagemens qu'elle avoit pris, quelque pénible qu'il lui fût, devoit donc nécessairement lui paroître préférable à la honte de l'aveu que je lui demandois.

Ce ne fut, en conséquence de cette réflexion, que lorsque j'eus lieu de juger que sa confiance étoit bien rétablie entre nous, que je hasardai de lui faire quelques questions sur cela. Il faut lui rendre justice, elle se défendit le plus long-tems qu'il lui fut possible d'avouer Chârès. Enfin, je lui répetai si souvent que dans la position cruelle où je l'avois mise, il ne se pouvoit physiquement pas qu'elle ne lui eût cédé ; j'employai, pour le lui prouver, tant de sophismes, qu'elle convint qu'assez peu de jours après mon inconstance (dans la suite de la conversation, je découvris que ç'avoit été le surlendemain), *lasse de mourir de douleur*, & comptant même se venger de moi, en s'engageant avec Chârès qui, au surplus, étoit depuis long-tems fort amoureux d'elle, tourmentée par lui, au delà de toute expression, la tête tournée, elle avoit fini par se rendre. Au reste, ce violent amour qu'elle attribuoit à Chârès pour elle, étoit de sa part un nouveau mensonge. Car j'ai la certitude la plus avérée, & qu'il n'avoit jamais eu d'idée sur elle auparavant, & qu'il n'en eut même ce jour-là que parce qu'elle le mit dans le cas de ne pouvoir honnêtement s'en dispenser. Com-

me elle feignoit de se reprocher cette foiblesse avec beaucoup d'amertume, & que notre entretien en prenoit une assez triste tournure, je me hâtai de l'en consoler, & y parvins moins encore par le peu d'importance que je semblois attacher à cette même foiblesse, que je lui prouvai, qu'il n'y avoit pas de femme qui, pour peu qu'elle eût de philosophie, en pareille circonstance, ne prît le même parti. Oh ! dès qu'elle vit que, sans risquer de faire douter de la sienne, elle ne pouvoit s'affliger plus long-tems, elle se calma. Après, je m'attachai à dissiper les légers nuages que cette discussion pouvoit lui avoir laissés ; & m'acquittai avec tant de zele du soin que je m'imposois, que pour me prouver combien c'étoit de bonne foi qu'elle renonçoit à Chârès, non-seulement ce fut elle qui se souvint de la lettre de congé qu'elle s'étoit engagée à lui écrire, mais qu'elle exigea que je lui dictasse. Vous aurez, sans doute, peu de peine à croire que, de ses jours il n'en a reçu de moins obligeante, & que j'y ai assez cruellement mortifié son orgueil pour rendre entre eux deux la réconciliation impossible. Il est vrai que comme le peu de goût que j'ai toujours eu pour elle, ne

ne rendoit pas absolument facile de la garder long-tems, je lui ai écris fort peu de jours après, que je m'étois ravisé, & que je lui permettois de revivre pour Chârès, si elle le jugeoit à propos. Je voudrois bien, à présent, que ce fût de mon côté que vous trouvassiez les torts.

LETTRE LCV.

LE MÊME A ANTIPE.

APRÈS s'être vu enlever jusques au dernier de ses enfans légitimes, par la contagion qui depuis si long-tems ravage la Grece, Périclès en a, enfin, été frappé lui-même; & nous venons de le perdre, mon cher Antipe. Vous connoissez trop l'inconséquence des hommes en général, & la nôtre en particulier, pour que j'aie besoin de vous dire que ceux qui, parmi nous, blâmoient sa conduite avec le moins de ménagement, en sont devenus les plus ardens panégyristes; & que sa mort ne semble pas les affecter moins que nous-mêmes. Quelle cruelle destinée que celle des grands hommes! Calomniés, persécutés sans relâche pendant leur vie, ils

meurent ſans être même ſûrs de leur gloire ! Périclès, dans ſes derniers momens, qui ont été de la tranquillité la plus grande, a paru s'occuper peu de la ſienne, ou, du moins, être bien loin alors de l'attacher aux mêmes objets dont juſques-là il ſembloit l'avoir fait dépendre le plus. Le jour de ſa mort, nous étions tous raſſemblés dans ſa chambre. Comme il y avoit long-tems qu'il ne parloit plus, nous nous entretenions, & avec d'autant plus de liberté que nous ne croyions pas qu'il pût encore nous entendre, de tout ce qu'il avoit fait de grand pour la république : d'une voix preſque éteinte, il nous appella : *Vous oubliez mes amis*, nous dit-il, *ce dont je n'ai pas attendu cet inſtant, pour me féliciter le plus ; c'eſt que, dans le cours d'une adminiſtration longue, & que l'on a cherché à me rendre orageuſe, je n'ai fait porter le deuil à aucun de mes concitoyens.* En achevant ces paroles, & en nous fixant avec des yeux où la mort qui y étoit déjà peinte, ne nous a pas empêché de diſcerner de l'attendriſſement, il a expiré. J'aurois peine à vous exprimer la douleur où ſa perte me plonge. Pour connoître, autant qu'il pouvoit être en moi, & dans ce qu'il a le plus

aimé, une partie de ce que je lui dois, j'ai offert à Aspasie que, malgré toute sa tendresse pour elle, il n'a pu laisser dans l'état qui conviendroit à la veuve de Périclès, celle de mes terres qui lui agréeroit le plus ; puisque vous connoissez sa fierté, vous serez peu surpris qu'elle ait dédaigneusement rejetté mes offres ; & que mes plus pressantes sollicitations, mes larmes même, toutes sinceres qu'elles étoient, n'aient pu triompher de l'obstination de ses refus. . . . . Mais il est tems de vous dire quel est l'état actuel de la république. Il y a ici des gens à qui la tournure qu'y prennent les affaires, fait présumer que si Périclès, en mourant, a paru si indifférent sur la durée de sa gloire, c'est qu'il croyoit pouvoir s'en reposer sur ceux qui gouverneroient après lui. Si ceux qui lui attribuent cette idée, avoient, comme vous, été témoins de son inquiétude à cet égard, ils rendroient plus de justice à son amour pour sa patrie. Ils sçauroient, dis-je, que, dans ces instans où affaissés sous le poids des maux qui accompagnent ordinairement le terme de notre existence, nous ne conservons qu'un sentiment bien foible de ce qui nous a intéressé le plus, & souvent n'en

conſervons aucun ; ce qu'il nous a recommandé avec le plus de force a été de nous oppoſer le plus qu'il nous feroit poſſible, au ſuccès des prétentions de Cléon. Cléon, ainſi qu'il l'avoit craint, ſe préſente pour lui ſuccéder, & avec autant d'audace que s'il en avoit les talens. Cela ne vous étonne point de ſa part, ſans doute ; & peut-être ne vous ſurprendrai-je pas davantage, en vous diſant qu'il n'y a perſonne ici qui ne ſoit perſuadé que nous eſſuierons le malheur & l'affront de le voir à notre tête. Voilà, pourtant, ce que nous devons à cette loi d'Ariſtide ſi vantée, qui permet à quelque citoyen que ce ſoit, d'aſpirer aux honneurs ! Comment ſe peut-il qu'il n'ait pas vu que par cette conceſſion, il en ouvroit la route à une foule de gens obſcurs, de qui l'admiſſion à ces mêmes honneurs ſeroit d'autant plus pernicieuſe à l'état que, pour y parvenir, ils auroient beſoin de plus de baſſeſſe ? Par quelle voie, en effet, Cléon, tous ceux qui lui reſſemblent, ſe ſont-ils conciliés la bienveillance du peuple ! Eſt-ce par leur éloquence, ou par leur courage qu'ils l'ont acquiſe ? Non, c'eſt en flattant ſervilement ſes caprices. Quelque tort, cependant, que

nous fasse la loi d'Aristide, je doute, à vous parler avec franchise, que, l'extrême crainte qu'intérieurement Périclès a toujours eue de perdre son autorité, elle nous en eût été si funeste; car, si cette même crainte ne lui eût pas fait exiler Thucydide* : ou écarter des affaires tous ceux que leurs talens lui faisoient redouter, Cléon eût-il jamais osé s'offrir pour chef aux Athéniens? Mais je veux qu'ils n'eussent point découragé son imprudence: malgré toute sa prédilection pour lui, le peuple, si dans cet instant il les avoit sous les yeux, oseroit-il le préférer à de si grands personnages? Aussi, vous avoué-je que si, lorsqu'il nous exhorta si fortement à nous opposer aux vues de Cléon, son état ne m'eût pas interdit tout ce qui auroit pu sentir le reproche, je lui aurois répondu qu'il n'auroit tenu qu'à lui, que nous n'eussions point à le craindre; &, à la honte des Athéniens, il l'est beaucoup. Il n'y a, pour se faire nommer, rien qu'il ne mette en usage, point de miracles qu'il ne promette. La réduction de nos alliés, & de nos tributaires révoltés, la subversion totale de Lacédémone, la conquête de la Perse, toutes ces opéra-

* Ce Thucydide est un autre que l'historien.

tions, quelque grandes qu'elles soient, ne doivent lui coûter, au plus, que trois ou quatre campagnes. Enfin, si nous voulons l'en croire, son gouvernement ne sera pour nous qu'un long enchaînement de prospérités. Comme ses partisans, même les plus zélés, connoissent son peu de courage, & son incapacité en quelque genre que ce soit, il n'y a personne qui ne rie de ses magnifiques promesses; malgré cela, on le sert avec une incroyable chaleur. Voilà, peut-être, le seul homme au monde à qui le ridicule n'ait pas nui. Ce n'est pas, quand tous les vœux du peuple paroissent se réunir sur ce vil personnage, que la république n'ait encore des hommes dignes de la gouverner; mais, ou les uns sont effrayés de l'état présent des choses, ou les autres ont depuis trop long-tems abandonné le fil des affaires, pour croire que, sur-tout dans les fâcheuses circonstances où nous nous trouvons, ils pussent le reprendre avec succès. Nicias seul s'est présenté, ou plutôt, malgré lui, on a présenté Nicias: car vous sçavez à quel point le peuple le fait trembler. Chose étrange que l'on puisse réunir tant de bravoure, & de pusillanimité, & qui acheve bien

de me prouver que le courage de la machine, & cette fermeté d'ame que l'on appelle courage d'esprit, sont deux qualités très-différentes, & qu'il s'en faut beaucoup que l'une suppose toujours l'autre! D'une voix à demi-étouffée par la timidité, & avec ce décontenancement disgracieux qu'on lui voit toujours, Nicias a donc, par une harangue, sans feu, comme sans nerf, offert ses services : aussi, tout le fruit qu'il a tiré d'une démarche si mal soutenue, a été d'être remercié de son zele avec la plus insultante froideur. Cette nouvelle preuve de l'aveuglement des Athéniens pour Cléon, n'a rien diminué du desir que j'ai de le renverser. Il me voit, à la tête d'une faction considérable, & fortifiée de tout ce qu'il y a de plus grand parmi nous, poursuivre mon projet avec la plus grande opiniâtreté. Si cela ne change pas les dispositions du peuple, du moins l'effet en est-il suspendu. La faction, dont je suis le chef, vouloit que je me présentasse à mon tour; & vous concevez aisément que je ne m'en éloignois pas. Cependant, avant que de le hasarder, j'ai cru qu'il m'étoit important de sçavoir comment j'étois dans l'esprit des Athéniens ; ce que j'en ai

appris, ne m'a pas fait croire que je pusse réussir. Ce n'est point que l'on doute de mon courage, de mon activité, & même de mon expérience à la guerre; mais ma jeunesse, plus encore mon genre de vie, peu fait, j'en conviens, pour me concilier les suffrages, écartent de moi ceux mêmes qui doutent le moins de mes talens. Si j'en suis peu fâché, en revanche j'en suis peu surpris: il est tout simple, en effet, qu'à l'ardeur qu'ils me voient pour les plaisirs, ils me croient pour les affaires une répugnance invincible; qu'enfin ils pensent que les intérêts de la république ne pourroient que souffrir entre mes mains. Je vais, autant par une conduite, en apparence, plus reglée, qu'en m'appliquant davantage à la politique, tâcher de leur donner de moi l'opinion que je veux qu'ils en aient. Quelque estime qu'aient pour eux les Lacédémoniens, je ne les crois pas, entre nous, beaucoup plus difficiles à tromper que des femmes; mais c'est ce qu'il ne faut pas que je dise.--On m'apprend dans ce moment que Cléon vient enfin d'être élu. L'unique ressource qui me reste actuellement, est de lui susciter, dans son administration, le plus de

traverſes qu'il me ſera poſſible, & de mettre par-là ſon incapacité dans tout ſon jour. Il en pourra, je l'avoue, coûter à la république, quelques malheurs de plus; mais, quelques pertes qu'il en réſulte pour elle, je croirai qu'elle aura beaucoup gagné, ſi ces pertes mêmes peuvent lui faire ouvrir les yeux ſur l'indignité du chef qu'elle vient de ſe choiſir.

LETTRE LCVI.

THRAZIBULE A ALCIBIADE.

JE ne m'amuſerai pas ici à chercher, ſoit avec vous, ſoit avec moi-même, la cauſe de la ſorte d'intérêt que l'on prend ſubitement pour un objet que l'on n'avoit regardé long-tems qu'avec la plus profonde indifférence. Cette recherche, en occupant long-tems, & fort inutilement, ſans doute, ma philoſophie, ne me feroit d'aucun ſecours contre le déſordre de mon imagination, trop vivement bleſſée pour qu'elle puiſſe, ou ſe fixer ſur des diſcuſſions ſemblables, ou ſe guérir par de ſimples raiſonnemens. Ce que, d'ailleurs, je deſire en cet inſtant, eſt beaucoup moins de m'éclairer à

cet égard, que de perdre, s'il ſe peut, une fantaiſie qui ne me tourmente pas moins par ſa continuité, qu'elle ne me paroît me dégrader par ſon objet. Némée, dans un ſouper que vous me fîtes faire avec elle, il y a plus d'un mois, me parut tout d'un coup aſſez aimable pour que je vous reprochaſſe moins que je n'avois fait juſques-là votre attachement pour elle. Cette indulgence de ma part ne pourroit être qu'une preuve de l'indulgence dont je commençois moi-même à avoir beſoin : mais le mouvement que cette fille donnoit à mon ame, fut d'abord ſi peu marqué, & il m'en reſta ſi peu de traces, que je n'eus alors aucun ſujet de ſoupçonner ou qu'il pût renaître, ou qu'il pût augmenter. Je ne me rappellois pas, en effet, de l'avoir éprouvé, lorſque, quelques jours après, je ſoupai encore avec elle au céramique. Ma ſurpriſe de me trouver en la revoyant, la même agitation, fut d'autant plus grande, que la foibleſſe dont avoit été la premiere impreſſion qu'elle m'avoit fait, avoit moins dû me la laiſſer prévoir. Cette rechûte me déplût : ce n'étoit point que je craigniſſe que ce que je ſentois, pût devenir de l'amour ; mais, quelque peu ſérieuſe-

ment que je me cruſſe occupé de Némée, c'en étoit encore beaucoup trop pour moi, que ce qu'elle me faiſoit éprouver. Quelque léger que cela fût, ou que je le cruſſe, ce n'en fut pas moins vainement que j'eſſayai de m'en diſtraire. Toujours, & malgré moi-même ramené vers elle, tout ce que je me dis ſur un caprice ſi peu fait pour ma façon de penſer, ne l'affoiblit point. Je ne crains pas que ce mouvement puiſſe devenir paſſion ; cependant, comme il m'inquiete, me trouble, me pourſuit, je deſirerois, quel qu'il puiſſe être, que mon ame qu'il tient dans une eſpece de ſervitude, en fût affranchie, duſſé-je même un jour avoir à rougir de n'avoir pu m'en débarraſſer qu'en m'y livrant. J'ai, plus d'une fois, entendu dire à Socrate, que le ſage ne ſçauroit trop peu de tems laiſſer ſubſiſter de pareilles erreurs ; & quoique vraiſemblablement je ne prenne point contre l'erreur dont je me plains, les armes dont il voudroit qu'en pareil cas, le ſage ſe ſervît, je n'en imagine pas moins qu'il y a toujours pour ma philoſophie, plus à gagner à m'y ſouſtraire de quelque façon que ce puiſſe être, que de riſquer de lui faire prendre encore plus d'empire ſur moi,

en m'obſtinant à la combattre. La poſſeſſion de Némée me paroiſſant donc la ſeule choſe qui puiſſe me rendre à moi-même, je vous conjure, mon cher Alcibiade, de vouloir bien faire pour moi ce que, dans une poſition ſemblable, on m'a dit que vous n'aviez point refuſé à Axiochus. L'affront d'avoir beſoin de recourir à Némée, & de ne la devoir qu'à elle-même, ſeroit encore plus humiliant pour moi, que les deſirs qu'elle m'inſpire. Plus de délicateſſe de ma part feroit ſans doute plus d'honneur à ſa vanité ; mais elle bleſſeroit la mienne ; & le ſimple deſir n'eſt pas fait pour ſacrifier autant que l'amour. J'ai cru, auſſi, vous devoir l'égard de vous confier, plutôt qu'à elle, l'état où je ſuis. Je ne fais que m'en plaindre avec vous, devant elle j'en aurois rougi. J'aurois, d'ailleurs, regardé comme une perfidie de travailler ſourdement à me la rendre favorable. Ce n'eſt pas, cependant, que, s'il ſe pouvoit qu'en deux ans, ſes diſpoſitions n'euſſent pas changé, cela dût m'être bien difficile. Soit qu'alors ſa tête ſe fut frappée pour moi, ſoit, ce qui me paroît plus probable, que ſon amour propre fût intéreſſé à me rendre ſenſible, j'ai tout ſujet de penſer que ſi

elle eût fait sur moi l'impression que, par quelque motif que ce fût, elle desiroit d'y faire, je n'aurois pas besoin auprès d'elle de votre médiation. Mais, comme en ce tems-là ses charmes & ses avances me trouverent inflexible, je ne crus point lui devoir la complaisance qu'elle sembloit desirer de ma part. Je ne crois pas plus aujourd'hui devoir lui demander si elle se rappelle que j'ai pour quelque tems été l'objet de son caprice, de sa curiosité ou de sa vengeance. Tout ce dont j'ai besoin étant donc que vous lui donniez vos ordres, je vous prie encore une fois, de lui faire sçavoir que votre volonté est qu'elle me rende tranquille ; & de lui cacher en même tems à quel point ce honteux caprice prend sur moi. Ma façon de penser, & de vivre ne me mettant point à portée de reconnoître, par un service du même genre, la grace que j'attends de vous, ce sera par tout ce qui pourra dépendre de moi, que je vous marquerai combien je serai sensible aux preuves que, dans cette occasion, vous m'aurez données de votre amitié.

*

LETTRE LCVII.

ALCIBIADE A THRAZIBULE.

Vous vous ferez une idée bien différente de la liberté que je parois laisser à Némée sur un point fort délicat, & cesserez en même tems de me croire sur elle un pouvoir si absolu ; quand vous sçaurez qu'elle ne s'est engagée avec moi, que sous la condition expresse que je la laisserois satisfaire toutes ses fantaisies, de quelque nature qu'elles pussent être. Traité singulier, sans doute, & dont je crois moi-même qu'on trouveroit peu d'exemples ; mais qui, malgré cela, n'en existe pas moins entre elle & moi. Adymante, Axiochus, Théramene, & peut-être encore quelques autres de mes amis, ayant sçu lui paroître aimables, elle en a agi avec eux, en conséquence du droit que notre convention lui donnoit d'être infidelle, sans que je pusse m'en plaindre. Moins j'ai eu le pouvoir de l'en empêcher, moins je puis aussi lui prescrire ce que vous auriez besoin que j'en exigeasse.

C'eſt donc uniquement de vous, & d'elle, mon cher Thrazybule, que la choſe dépend; & vous ne m'en paroiſſez que plus heureux. Il ſera tout à la fois, & plus flatteur pour elle, de vous voir chercher à lui plaire, & plus agréable pour vous de ne la devoir qu'à elle-même, que de ne l'obtenir que par une ſorte de violence. Les plaiſirs ont toujours beſoin d'un peu d'amour, ou, du moins, de l'opinion qu'on en inſpire, & que, ſoi-même on en ſent. Je doute, de plus, quelque rigide que ſoit votre philoſophie à cet égard, que vous ne vouluſſiez pas, en de certaines circonſtances, voir à Némée un peu de goût pour vous; & qu'en ne faiſant que m'obéir, elle ne vous laiſsât point encore plus à deſirer qu'elle ne vous accorderoit. On peut n'avoir pas le cœur délicat, mais l'amour-propre l'eſt toujours: & vous ne pourriez pas bleſſer la vanité de Némée, ſans qu'elle le rendît cruellement à la vôtre. Travaillez donc à lui plaire, puiſqu'elle vous plaît. Ce que je puis, & que je vous promets, c'eſt de n'apporter aucun obſtacle à vos deſſeins, & de ne paroître même pas m'en appercevoir. Je manquerois à l'amitié, de ne point faire pour vous, dans cette

occasion, tout ce qui est en mon pouvoir ; &, de votre côté, vous ne la blesseriez pas moins, si vous exigiez de moi, plus que ce qui m'est possible. Si (comme vous avez cru le remarquer, & sans doute, avec d'autant plus de justesse, que Némée ne vous inspirant rien, vous avez moins dû vous tromper à ses dispositions) Némée a eu des projets sur vous, il vous sera d'autant moins difficile de l'y ramener, qu'une fantaisie de ce genre, quand elle n'a pas été satisfaite, est, à ce que j'ai oui dire, toujours tout près de renaître. Ce sera donc le plus aisément du monde que vous triompherez d'elle, pourvu, toutefois, qu'elle ne se soit pas apperçue & que vous avez pénétré ses intentions, & qu'en même tems vous avez dédaigné d'y répondre : car, dans la supposition qu'elle auroit à vous le reprocher, son amour-propre lui imposant, de toute nécessité, la loi de vous en punir, il seroit, pour ne pas dire plus, très-douteux qu'elle se déterminât à faire votre bonheur. Les femmes ont, en effet, tant de peine à pardonner l'indifférence, souvent même où elle ne les blesse point, qu'il est assez simple qu'elles n'oublient pas qu'elles

n'ont trouvé que le mépris où elles desiroient de trouver l'amour. Je crains, à vous parler naturellement, que la philosophie un peu sévere dont vous faites profession ; votre caractere, plus austere encore ; le repoussement que l'un & l'autre vous ont toujours donné pour les personnes de l'espece de Némée ; la certitude même que vous aviez qu'elle ne vous rendroit jamais plus sensible, vous aient fait trouver trop de goût à l'humilier. Peut être aussi, le plaisir de vous voir rendre à ses charmes un hommage qu'elle ne devoit plus espérer de vous, l'emportera-t-il dans son cœur sur l'envie de se venger d'une résistance dont votre soumission actuelle est faite pour effacer le crime à ses yeux. Comme, cependant, nous ne pouvons nous répondre que ce soit de cette façon qu'elle envisage les choses ; & qu'un philosophe est, par état, toujours un peu vain, je crois que, pour ne pas vous commettre trop en cette occasion, vous devez, & vous borner à lui laisser pressentir seulement qu'il ne seroit pas impossible qu'elle vous touchât, & lui cacher avec soin qu'à cet égard il ne lui reste plus rien à desirer. L'amour-propre satisfait ne raisonne pas, à beaucoup

près, comme l'amour-propre qui a à se satisfaire : en supposant même qu'elle s'intéressât autant par goût que par vanité, à ce qui peut se passer dans votre cœur, je doute qu'il ne fût pas fort dangereux pour le succès de vos prétentions, d'affoiblir en elle un mouvement qui ne peut donner à l'autre qu'une plus grande activité. Je suis désespéré de ne pouvoir vous offrir que des conseils ; mais, au moins, ceux que je vous donne, sont ils fort bons. S'ils vous paroissent aussi sensés qu'à moi, vous viendrez ce soir à ma maison du Pyrée les mettre en pratique. J'y donne à souper à Némée ; & s'il arrive, contre mon espérance, que vous ayez à vous plaindre d'elle, du moins tout ce que je ferai pour le succès de vos desirs, vous donnera-t-il sujet de vous louer beaucoup de moi.

LETTRE LCVIII.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

Le terrible Thrazybule vient enfin apporter à vos charmes le tribut que

ſeul dans Athenes il leur avoit refuſé, & qu'il y avoit ſi peu d'apparence qu'il leur rendît jamais. Moins vous deviez prétendre à cette conquête, plus vous devez en être flattée. Je ne ſçais, toutefois, ſi vous ſerez abſolument contente de la façon dont il vous rend cet hommage. Il m'a paru qu'on ne pouvoit ni plus fiérement s'avouer vaincu, ni dans un ſi grand malheur conſerver plus de dignité : & ce ſera, peut-être, cette dignité qui vous bleſſera ; car enfin, & vous ne l'ignorez pas, chacun a la ſienne. Il eſt vrai qu'il conſent à être amoureux ; mais, comme ſi ces deux choſes pouvoient s'accorder, il n'en veut pas plus ceſſer d'être philoſophe. Ce ſont toutes ces reſtrictions que je crains qui ne vous conviennent point, parce qu'en effet, on ne ſçauroit nier qu'elles ne diminuent conſidérablement de votre triomphe. Paſſez-les lui, pourtant : il eſt, je puis vous en répondre, non-ſeulement plus amoureux qu'il ne dit, mais bien plus qu'il ne croit l'être. C'eſt, ſelon toute apparence, ce que le ton avantageux qu'il prend, ne vous dérobera pas plus qu'il ne me l'a caché à moi-même. Vous devez, au reſte, le lui pardonner. Il n'eſt pas encore

obligé de sçavoir que vous finissez toujours par prendre sur le cœur, l'empire que l'on ne vouloit vous accorder que sur les sens. Je ne serois pas fâché, je l'avoue, de voir cet homme dur & superbe, qui a toujours si bien sçu commander aux siens, cet aigre, ce farouche censeur des foiblesses d'autrui, éprouver toute la difficulté de ce qu'il se propose, si je ne devois encore plus l'être que... Je vous envoie sa lettre : vous jugerez mieux de ses intentions en la lisant, que par tout ce que je pourrois vous en dire. J'y joins aussi la réponse que j'y fais, afin que vous ne puissiez seulement pas soupçonner que je veuille, en cette occurrence, vous contraindre en aucune façon. Vous trouverez, sans doute, que je ne m'y pique pas avec lui, d'une bien grande franchise, ni sur mes sentimens pour vous, ni même sur nos arrangemens particuliers ; mais vous devez sçavoir que je ne lui en dois pas plus que je n'en emploie. J'aurois, peut-être, quelques excuses à vous faire sur le ton dont je lui parle de vous, si vous ne sçaviez pas combien, en lui avouant toute l'étendue de ma foiblesse, j'aurai perdu à ses yeux. Il me prie avec beaucoup d'ins-

tance, comme vous verrez, de lui rendre quelques ſervices auprès de vous, & ſes prieres m'embarraſſent. Ce n'eſt pas que ſon état ne me touche ſenſiblement; mais, toute vive qu'eſt la pitié qu'il m'inſpire, je ſuis ſi loin de vous impoſer des loix, que je ne veux même pas que vous vous rappelliez que, de tous les hommes, Trazybule eſt celui qui intérieurement me haït le plus, & à qui, de la même maniere, je le rends le mieux. Vous offrir cette conſidération, & vous prier de peſer deſſus, ne ſeroit vous laiſſer libre qu'illuſoirement. Si je ſuis auſſi perſuadé que lui-même, que vous avez autrefois eu le deſir de le ſoumettre, en revanche, je héſite moins à croire que ce deſir n'ait été en vous, plus l'ouvrage de la vanité, que l'effet du penchant. J'ignore ſi vous êtes toujours à ſon égard dans les mêmes diſpoſitions; mais, en ſuppoſant que vous ne les ayez point perdues, & que je ne me trompe point ſur ce qui vous les avoit données, il faut convenir qu'il ſe conduit bien mal. En vous apprenant ſa victoire, (car a-t-il pu ſe flatter que je vous la cachaſſe?) que vous laiſſe-t-il à deſirer? Ce qui me conſole de mon indiſcrétion, c'eſt que je

n'aurois pas, ainsi qu'il le voudroit, pu vous imposer la loi de le rendre non heureux, mais simplement tranquille, sans vous apprendre en même tems combien vous inquietez sa philosophie. Mon premier mouvement a été de lui répondre qu'en ce moment je ne pouvois rien pour lui, parce que je venois de vous promettre à *Hyperbolus* *, mais, tout bien considéré, j'ai cru ne lui pouvoir pas faire une injure que les dehors d'amitié que nous conservons l'un avec l'autre, auroient rendue fort déplacée. En m'excusant auprès de Thrazybule de vous instruire de ses prétentions, je ne vous laisse pas moins la liberté de paroître les ignorer qu'à lui-même, le plaisir de vous les apprendre. Si, par hasard, il prenoit ce soir, assez sur ce qu'il se doit, pour ne plus emprunter ma voix, je vous prie, soit que vous vous prêtiez à ses vues, soit que vous vous y refusiez, de vous conduire avec lui de façon à ne lui pas laisser soupçonner que je vous les aie décelées; & en cas que la curiosité vous tînt lieu du goût qu'à mon sens, il ne se peut pas qu'il vous inspire, de

* C'étoit l'homme d'Athenes le plus haï & le plus méprisé.

vouloir bien, si pourtant, ce n'est point exiger de vous un trop grand sacrifice suspendre la vôtre pour ce soir.

LETTRE LCIX.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

EH bien, il a raison, pourtant ce terrible Thrazybule : il est de toute vérité que, précisément dans le tems dont il parle, j'ai cherché à le rendre sensible. Je ne nie point que je n'aie eu cette fantaisie ; mais je regarde en même tems comme la chose du monde la plus inutile, de m'étendre sur ce qui me la donna. Moins elle avoit, & même pouvoit avoir sa source dans le goût, plus il est facile d'y reconnoître l'ouvrage de la vanité compromise. Je voulois le punir de l'insolence & de la multiplicité de ses mépris ; & crus ne pouvoir mieux y parvenir qu'en lui inspirant pour moi ce même sentiment que, disoit-il, il ne comprenoit pas que je pusse faire naître. S'il n'eût été que philosophe, cette victoire ne m'auroit

pas tentée; mais il étoit tout ſimple que je me propoſaſſe de la remporter ſur un orgueilleux qui ſembloit avoir pris à tâche de m'humilier. Peu content de m'oppoſer la plus invincible réſiſtance, il ne m'épargna aucun des dégoûts qui accompagnent néceſſairement un projet tel que le mien, lorſqu'il n'eſt pas ſuivi du ſuccès, qu'il eſt apperçu, & qu'il a pour objet un homme du caractere de celui que j'avois en vue. Puiſque vous ſçavez ce qui me conduiſoit, je n'ai pas beſoin de vous dire que le deſir de le ſoumettre, n'entraînoit point du tout le beſoin de le rendre heureux. C'étoit, enfin, une vengeance que je voulois prendre, non une expérience que j'euſſe envie de faire. Vous pouvez aiſément inférer de-là, combien auroient été gratuits les ſoupirs que je lui aurois fais pouſſer. A préſent que je jouis de la ſatisfaction (d'autant plus douce pour moi, que je la dois moins à mes efforts); de le voir amoureux, il ne ſe peut pas qu'il m'inſpire d'autre deſir que de lui rendre ſans ménagement tous les mépris dont il a cru devoir m'accabler. Je m'étonne même que vous qui devriez ſi bien me connoître, vous

ne ſentiez point que je ne pourrois pas le traiter avec toute l'humanité que, ſans me la ſuppoſer abſolument, vous paroiſſez cependant craindre de ma part, ſans que le ſeul plaiſir que je puiſſe trouver dans cette aventure ne fût perdu pour moi. De la curioſité, où la gloire eſt ſi cruellement outragée! Ah! grands dieux! vous vous êtes bien peu rappellé ma fierté, lorſque, pour me détourner de répondre à ſes vœux, vous avez cru ſi néceſſaire de ne me cacher aucune des modifications qu'il apporte à ſa foibleſſe, à quel point, enfin, tout vaincu qu'il s'avoue, il me brave encore. Vous voudrez bien, d'ailleurs, que je ne croie pas que rendre Thrazybule heureux, fût le punir. Il ne me faudroit peut-être, pour ne le point penſer, que la peur que vous en avez; mais vous ne pouvez pas ignorer combien d'ailleurs, il m'eſt peu permis d'avoir de moi-même une ſi modeſte opinion. Je n'aurai pas, à ce que j'imagine du moins, beſoin d'une fineſſe bien grande pour me conduire dans cette occaſion comme vous deſirez que je le faſſe. Il eſt amoureux; je ſuis indifférente il n'y a pas d'apparence que l'imprudence ſoit de

mon côté. Encore une fois, je ne vous commettrai point avec lui; & n'en sçaurai pas moins jouir & abuser même de ma victoire. Il faudra, sans doute, que je prenne un peu sur ma sincérité naturelle pour l'amener à me faire l'aveu de sa foiblesse; mais, en pareille circonstance, la plus vraie de toutes les femmes se permettroit, peut-être, un peu de fausseté. Il est si flatteur pour moi, de voir réduit à tant d'abaissement cet odieux philosophe, que je ne sçais si le bonheur de vous voir m'aimer comme je le desire encore quelquefois, pourroit me toucher davantage. Je vous laisse à présent à juger lequel de vous, ou de lui, a le plus à craindre de moi. Je me rendrai de bonne heure au Pyrée: tâchez, je vous prie, qu'il en fasse autant. Je vais me mettre au bain; & après orner mes charmes de tout ce qui peut les rendre plus touchans: car jamais je ne me suis senti une si forte envie de plaire. Si vous avez peur de tout cela, vous ne méritez pas que je vous dise au profit de qui je veux faire tourner toutes les peines que je vais prendre.

LETTRE LCX.

ALCIBIADE A THEOPHANIE.

SI vous vous en étiez tenue à vous faire honneur du peu de succès des soins que je vous ai rendus, ma vanité qui, à vous voir penser que vous donniez, en les rejettant, une preuve éclatante de votre vertu, gagnoient presqu'autant que si je vous eusse soumise, vous auroit aisément pardonné l'affront que vous lui faisiez essuyer. Je me serois dit que, comme toute aimable que vous êtes, vous deviez encore moins à vos agrémens qu'à la haute réputation de sagesse que vous aviez sçu vous faire, l'idée que j'avois eue de vous attaquer, il étoit tout simple qu'à votre tour, vous eussiez cru ne pouvoir mieux y mettre le sceau, qu'en vous refusant à mes desirs. J'aurois, en effet, été d'autant moins surpris que vous vous fussiez proposé cette gloire, qu'il auroit été plus vrai que soit à Athenes, soit ailleurs, vous auriez été la seule qui ne

ſe fût pas honorée d'en être l'objet, & que je n'y euſſe point trouvée ſenſible. Inſtruite, d'ailleurs, par l'exemple de toutes celles qui vous avoient précédée, à quelque point que vous puiſſiez compter ſur vos charmes, vous ne pouviez que difficilement vous flatter que je vous fiſſe un ſort bien différent du leur : peut-être auſſi ne vous ai-je pas aſſez bien caché que je cherchois moins auprès de vous le plaiſir de vous voir vaincue, que l'honneur de triompher d'une femme que l'on croyoit invincible. Moins vous m'aurez ſuppoſé d'amour, plus vous avez dû craindre mon indiſcrétion ; & dans votre plan, vous-même m'auriez aimé, qu'avec cette crainte, vous n'en auriez pas plus voulu faire mon bonheur. Enfin, tout dans une affaire qui n'en étoit entre nous deux qu'une de pure vanité, vous donnoit néceſſairement ſur moi le plus grand avantage. Vous, moins célebre encore par vos charmes, que par l'apparente auſtérité de vos mœurs: moi, non moins fameux par la continuité de mes ſuccès, que vous ne l'étiez par l'opinion qu'on avoit de votre vertu, nous donnions forcément au public le ſpectacle d'un combat qui de-

voit d'autant plus fixer son attention, que chacun de nous avoit plus d'intérêt à n'y pas succomber. J'avois si bien senti qu'en vous poursuivant avec le fracas que je mets toujours dans ces sortes de choses, je vous forçois à être cruelle, que ce n'avoit été qu'avec le mystere le plus profond que je vous avois annoncé mes projets sur votre cœur : mais, soit que vous crussiez que vos dédains pour moi ne pouvoient avoir trop de publicité ; & que, dans cette idée, vous ébruitassiez mes desseins ; soit que l'attention que j'inspire ne me permette même point, quand je le voudrois, d'en former d'obscurs, à peine les miens vous furent-ils connus que personne dans Athenes ne les ignorât. Je n'appris donc pas plutôt qu'ils étoient l'histoire du jour, que je commençai à craindre pour leur réussite ; & qu'en conséquence, pouvant les nier encore, je pensai les abandonner. C'étoit (& l'événement ne me l'a prouvé que trop,) le parti le plus sensé que je pusse prendre. J'avois, cependant, vu tant de femmes débuter avec moi aussi fastueusement que vous, & finir comme je le desirois ! J'étois si accoutumé à triompher de ces préjugés

qu'elles appellent des principes, de leurs devoirs, de leurs peurs mêmes, qu'il ne se pouvoit pas que la dignité que vous mettiez dans cette affaire, m'imposât à un certain point. J'ai, de plus, le malheur de croire fort difficilement à la vertu. Quelque idée que par l'excès & l'éclat de vos rigueurs, vous cherchassiez à me donner de la vôtre, je m'obstinai toujours à ne la prendre que pour de l'orgueil; & je sçavois trop combien aisément on le subjugue, pour que vous me parussiez aussi invincible qu'il vous plaisoit de l'afficher. L'événement a, je l'avoue, trompé mon attente: & je conviens encore que, dans vos maximes, cela devoit être, comme il devoit être aussi dans les miennes, de ne vous en pas priser beaucoup davantage. Quelque haine que, dans cette occasion, vous eussiez montré pour l'amour, pour être convaincu que vous le craigniez bien moins que l'amant qui s'offroit, je n'avois pas besoin du choix obscur que vous venez de faire, & que vous me reprochez avec autant d'amertume que d'injustice, d'avoir rendu aussi public que vous desiriez qu'il fût secret. Je n'en crois pas plus, cependant, vous

devoir des excuſes, & d'avoir obſervé votre conduite, & de n'avoir point gardé pour moi ſeul ce que mes ſoins m'en avoient appris. Je n'aurois, aſſurément, pas été capable, ou de tant d'attention ſur ce que vous pouviez faire, ou de l'indiſcrétion de le divulguer, ſi par l'inſultante hauteur dont vous avez rejetté mes vœux, & par les piquantes railleries dont vous avez honoré ma défaite, vous ne m'euſſiez point rendu la vengeance néceſſaire. En me donnant le ridicule de vous avoir ſi vainement attaquée, vous faiſiez tant contre moi, & en doutiez ſi peu, que je ne puis qu'être ſurpris que vous ayez cru devoir ajouter quelque choſe à mon humiliation. Plus vous me croyiez d'amour-propre, plus vous auriez dû me ménager, & ne me pas faire une néceſſité de publier par-tout que cette même Théophanie qui s'étoit fait une ſi grande réputation de vertu, que Sparte même nous l'envioit; & qui, pour la couronner, avoit rejetté avec tant de mépris les ſoins d'Alcibiade, n'a pas honte de ſe livrer aux deſirs du plus vil des ſacrificateurs qu'Athenes renferme dans ſon ſein.

LETTRE LCXI.

LE MÊME A CALLICRATE.

ADYMANTE, hier, me donna à souper avec cette *Psannis*, si fameuse dans toute la Grece, & qui, après en avoir épuisé les hommages, enfin, a daigné venir essayer ses charmes sur nous. Je ne sçais quels en seront les succès dans Athenes; mais, si j'en juge par l'impression que, même avec le desir le plus marqué de me soumettre, elle a faite sur moi, je doute qu'elle ait à s'en vanter. C'est, en effet, une dignité si insolente, & en même tems si gauche ! elle a dans la tête tant de notes, & si peu d'idées ! avec la prétention à l'élégance, un jargon si ignoble, & si rebutant ! une fausseté si mal adroite ! un si ridicule mêlange de la décence que, sans sçavoir pourquoi, elle croit devoir se commander, avec les habitudes de son état, & ses vices naturels, qu'il me seroit impossible de vous exprimer tout ce que sa présence m'a fait souffrir ! Jugez, mon cher Callicrate, si c'est dans un instant

de dégoût si vif, & si bien fondé pour les courtisannes, que je puis me résoudre à voir celle que vous me proposez ? Vous dirai-je plus ; en sortant du souper que, malgré toutes les prieres d'Adymante, l'extrême ennui dont j'y étois accablé, m'a fait quitter de très-bonne heure, je n'ai pu m'empêcher de faire de sérieuses réflexions sur le caprice qui nous porte à préférer si constamment les courtisannes aux femmes : préférence que celles-ci, avec tout ce qu'elles mettent dans la société, semblent avoir pris a tâche de rendre de jour en jour, plus injuste de notre part, & à laquelle, d'ailleurs, je crains bien que ce ne soit pas elles qui perdent le plus. Je me crois, même, d'autant plus obligé personnellement de les rétablir dans leurs premiers droits, que j'ai plus influé sur la révolution qui s'est faite dans leurs mœurs. Ce n'est pas, dans le fond, que je croie que le sacrifice qu'elles nous ont fait, ait dû leur être bien pénible : mais, du moins, elles ont déposé en notre faveur un masque qui leur assuroit de la considération ; &, ne les en avoir point payées par le bonheur de nous plaire, est une chose qui me semble crier vengeance contre nous. Si, cependant, cette

courtisanne avoir autant de fraîcheur, & d'aussi beaux yeux que vous me le dites !

LETTRE LCXII.

LÉOSTHENES A ALCIBIADE.

ANDROCLÈS, ainsi que vous l'en aviez chargé, m'a dit, mon cher Alcibiade, que, plus affermi que jamais dans le dessein de me rendre à ma patrie, vous alliez tout tenter auprès du peuple pour m'y faire rappeller. Je sens aussi vivement qu'il est possible, tout ce que dans cette occurrence, je dois à votre amitié ; & je vous conjure de croire que, de tout ce que mon malheur m'a ravi, vous êtes actuellement ce que je regrette le plus, &, peut-être même, tout ce que je regrette. Permettez, cependant, qu'en vous rendant graces des favorables dispositions où vous êtes pour moi, je vous prie de ne point faire, pour me rétablir dans des honneurs que je ne desire plus, des démarches que ma façon de penser ne pourroit que rendre inutiles. Ne croyez pas

que le caprice ou l'humeur m'aient dicté la résolution où je suis de passer le reste de ma vie dans ce même exil dont vous m'avez vu désespéré. Je l'étois encore lorsque vous m'écrivîtes que vous vouliez travailler à mon rappel, & que je vous pressai vivement de tenter tout pour me le procurer. Je croyois alors perdre trop de choses à mon bannissement, pour ne pas m'attacher avec transport à l'espoir que vous me donniez de les retrouver un jour : mais, soit que ces biens, dont la perte me faisoit verser tant de larmes, soient au nombre de ces choses dont notre imagination seule nous fait une nécessité ; soit que l'habitude d'en être privé, me les ait rendus moins chers, il me seroit impossible de vous dire avec quelle indifférence je les regarde aujourd'hui. Ces desirs de vengeance que je ne pouvois satisfaire qu'en retournant à Athenes ; l'envie de m'y montrer dans mon premier éclat, devant des ennemis qu'il m'auroit été doux d'humilier ; cette perfide maîtresse qui m'avoit si lâchement trahi : enfin les mouvemens les plus cruels que puissent inspirer l'orgueil, & le sentiment blessés au dernier point, tyrannisoient mon ame, & y répandoient toute leur

horreur. Je n'étois pas assez heureux pour n'estimer que ce qu'ils valent, ces faux biens dont le desir de les posséder, la jouissance même, la crainte de les perdre, tout ce qu'il en coûte pour les conserver, mêlent à la vie, tant de trouble & d'amertume. Né dans une république inquiete; nourri dans les armes, & dans le futile, mais imposant tracas des affaires; tout à la fois orateur, capitaine, homme d'état, il ne se pouvoit pas, en effet, qu'en perdant la considération que je m'étois acquise, & l'espérance si chimérique peut-être, mais toujours si douce pour un ambitieux, de la voir augmenter, je crusse ne perdre que ce qui faisoit le malheur de mes jours. Dans la position où j'étois, on se fait du bonheur, vous le sçavez, une idée si fausse! on est si accoutumé à le chercher, non-seulement où il n'est point, mais où il ne sçauroit être, qu'il n'est pas bien étonnant que je n'aie point vu d'abord que tout ce que j'avois à regretter, étoit de m'y être trompé si long-tems. L'habitude enfin, (car je n'ose faire honneur de rien à mes réflexions,) m'a accoutumé à mon état. Je me suis reproché une sensibilité qui ne pouvoit que déshonorer mon ame;

mais ma raiſon ne me fourniſſoit point d'armes contre cet amour malheureux qui ſembloit prendre plus de violence à meſure que le vil objet qui l'avoit fait naître, s'en montroit plus indigne. Le tems, enfin, qui ne triomphe pas moins de nos ſentimens que nous-mêmes, aidé de quelques leçons du ſage Socrate que je ne me rappellai avec ſuccès que quand ma paſſion ſe fût affoiblie, le tems a achevé cette guériſon que deux années de tourmens m'avoient fait croire impoſſible. Eh ! pouvez-vous imaginer, vous qui me connoiſſez ſi bien, qu'il ait laiſſé ſubſiſter dans mon cœur la haine & l'ambition, lorſqu'il a pu y éteindre l'amour ! Laiſſez donc vos concitoyens s'applaudir de l'injuſtice qu'ils m'ont faite, & ne les tourmentez point pour leur arracher une grace dont j'aurois tant de ſujet de ne vouloir pas profiter. J'aime à croire que je ſuis devenu philoſophe ; & ne veux pas riſquer de perdre, avec l'opinion que j'ai de moi-même, & qui m'honore, ce bien trop peu connu des hommes, &, cependant, le bien le plus précieux que les dieux leur aient accordé, le repos. Peut-être y auroit-il à moi plus de ſageſſe à ne m'en croire qu'après m'être éprouvé ſur

les objets qui, par le plus ou le moins d'empire qu'ils prendroient ſur mon ame, pourroient ou m'apprendre à me défier des progrès de la mienne, ou m'en aſſurer ; mais l'idée qu'à cet égard j'ai de moi-même, ne nuit à perſonne ; & l'épreuve que je pourrois faire de ma vertu, ſi elle ne me réuſſiſſoit point, pourroit être funeſte à bien des gens. Daignez donc, mon cher Alcibiade, me laiſſer dans une retraite où les dieux ſemblent m'avoir conduit pour le bonheur du reſte de ma vie. La maiſon que j'habite eſt à une aſſez grande diſtance de la ville pour que je ne ſois incommodé ni du tumulte qui y regne, ni des importuns qu'elle renferme. Mes yeux s'y promenent, d'un côté ſur le port de Rhodes, & ſur la mer ; de l'autre, ſur des campagnes fertiles où les palais, & les cabanes confuſément entaſſés, me préſentent tout à la fois l'image de la plus profonde miſere & de la plus faſtueuſe opulence. Je ſonge quelquefois, en conſidérant ces différens monumens de l'orgueil ou de la dureté, combien ceux qui ont élevé les derniers, & qui les contemplent avec tant de complaiſance, auroient plus de raiſon de s'applaudir d'eux-mêmes, ſi ces humbles

toîts qu'ils ont si près d'eux, qui couvrent tant de misérables, & sur lesquels ils ne daignent pas abaisser leurs regards superbes, n'étoient habités que par des gens devenus heureux par leurs bienfaits; & il me semble que je ne leur fais jamais ce reproche, sans m'en sentir plus excité à remplir les devoirs que l'humanité me prescrit. Des jardins plus agreables que vastes, & que je cultive moi-même, me sauvent de l'ennui nécessairement attaché à une trop grande oisiveté. Je joins aux travaux de l'agriculture, l'étude des sciences, plus souvent encore, l'étude de moi-même. Cette derniere, à la vérité, ne m'offre pas autant que je le voudrois, des points de vue bien flatteurs pour mon amour-propre, mais la vertu profite toujours de ce qu'on retranche à la vanité; & je ne puis apprendre que je suis moins estimable que je ne pensois, sans chercher à le devenir davantage. Il m'en coûteroit plus encore aujourd'hui, sans doute, pour quitter les douceurs de la solitude, qu'il ne m'en a coûté pour imaginer qu'elle en eût, & que le repos fut préférable à la considération. Tout ce que je vous demande donc, & la seule chose, en effet, qui me soit nécessaire,

c'eſt de ne me pas laiſſer toujours apprendre par votre renommée que vous exiſtez, & de vous rappeller quelquefois le ſouvenir d'un homme qui vous eſt attaché au-delà de toute expreſſion.

LETTRE LCXIII.

ALCIBIADE A DIODOTE.

DE quelque ſuccès que jouiſſe le livre de votre ami Cléophon, je doute, mon cher Diodote, que, du moins, devant les gens qui ſçavent penſer, il ne faſſe encore plus d'honneur à ſon cœur qu'à ſon eſprit. J'ai tremblé, je l'avoue, lorſque j'ai appris qu'il écrivoit la vie de Périclès. Il étoit tout ſimple, en effet, que, connoiſſant comme je faiſois, la force & la conſtance de l'inimitié qui regnoit entre eux, je craigniſſe que Cléophon ne ſe chargeât de ce ſoin que pour mieux ſatisfaire ſa vengeance; & que, dans cette hiſtoire, Périclès, & la vérité ne fuſſent également ſacrifiés. Je ne m'attendois donc qu'à y trouver un récit auſſi long qu'exagéré, ſoit de ſes défauts particuliers, ſoit des fautes qu'il

a pu commettre pendant son administration ; ses belles actions déguisées, ou affoiblies ; & ne pensois pas de la nature assez bien pour croire pour qu'elle eût pu produire un homme assez maître de lui pour écrire la vie de son ennemi déclaré avec autant d'impartialité qu'il auroit écrit celle de Cécrops même. Que Cléophon me paroît grand ! Qu'il est beau de triompher ainsi de celle de toutes les passions qui écarte le plus l'homme de ce qu'il doit, tant à la postérité, qu'à ses contemporains ; & que, pour le pouvoir, il faut avoir dans l'ame de noblesse & d'élévation ! Que j'ai, enfin, de graces à rendre aux dieux de m'avoir fait naître dans un siecle qui donne de pareils exemples de vertu ! Que mon amour pour la gloire, me fait envier à Cléophon celle dont il vient de se couvrir ; & qu'avec une occasion si sûre de me venger, il me seroit doux de remporter sur moi-même une si digne victoire ! Que Périclès me semble heureux d'avoir trouvé de si estimables ennemis ; & que, s'il se peut qu'après nous, il reste quelque chose de nous-mêmes ; ou que, du sein de l'immortalité, nous nous intéressions encore à ce qui se passe ici-bas, ses mânes doivent rougir de la

haine qu'il eut pour Cléophon! Je puis, cependant, vous assurer que cette même haine, quelque vive qu'elle fût, ne l'aveugloit pas assez sur la vertu de son adversaire, pour que, non-seulement il fût surpris des preuves qu'il en donne, mais qu'il ne les eût pas attendues de lui

Une des choses qu'après ce que je viens de louer, & trop foiblement encore à mon gré, j'aime le plus dans cet ouvrage, par ce que je l'ai jusques à présent, vainement cherchée dans tous les ouvrages de ce genre, c'est que son auteur ait sçu n'y parler qu'autant qu'il le falloit, de ce qu'étoit Périclès dans la vie privée; & d'avoir, avec autant de sagasse que de goût, supprimé tous les détails où le lecteur n'auroit pas pu trouver plus d'amusement que d'instruction. La plus grande partie des biographes qui l'ont précédé, remplis pour leur héros, du respect le plus imbécille, & le plus mal raisonné, ont, en effet, imaginé que ce seroit faire, tant à lui qu'à la posterité, le plus irréparable de tous les torts, que de ne pas s'appesantir sur toutes ses actions, quelles qu'elles aient été. D'après cet absurde systême, tout pour eux est, sans miséricorde, un

dit

dit notable, ou un fait important. D'autres, plus judicieux sans doute, mais aussi désagréables par leur sécheresse, que les premiers sont fatigans par leur puérile abondance, croient qu'il n'y a de digne de survivre à celui de l'histoire de qui ils se sont chargés, que ce qui a sauvé sa mémoire de l'éternelle nuit des tems, & négligent trop de nous peindre l'homme. Chacune de ces deux façons d'écrire une histoire de ce genre, me paroît également vicieuse : l'auteur de la vie de Miltiade, par exemple, exact jusques au scrupule dans les minuties, a passé avec une extrême rapidité sur ce qu'il nous importoit le plus d'apprendre de ce grand homme, soit que n'ayant pas dans les idées plus d'élévation, qu'il n'a de force dans le style, il n'ait pu peindre Miltiade que dans les petites choses, soit qu'il n'ait pas eu assez de goût pour bien choisir les objets qu'il auroit dû présenter. Il nous dit quelles étoient les heures que Miltiade donnoit à son sommeil & à ses repas; comment il marchoit; de quelle maniere il étoit ordinairement vêtu; mais, en revanche, il garde, sur ses vices, ses vertus, ses fautes & ses talens, le plus profond silence. Quand ce seroit,

enfin, à la nourrice de Miltiade que nous devrions cet ouvrage, il ne pourroit pas être rempli de faits plus minutieux que le sont presque tous les faits qui le composent.

Celui qui, depuis, nous a donné la vie de Thémistocle, craignant, sans doute; qu'on ne lui fît les mêmes reproches, a pris une route toute différente; & selon moi, n'a pas mieux réussi. Il a voulu être serré, & n'est que sec & obscur. Si c'est, en effet, abuser du tems & de la patience du lecteur, de l'accabler de détails fastidieux par leur puérilité, ou onéreux par leur nombre, c'est aussi ne lui pas être assez utile que de ne lui montrer qu'à demi l'objet qu'on se propose de lui faire connoître. L'auteur de la vie de Miltiade ne nous a conservé de son héros que ce qui ne méritoit que le plus profond oubli; l'autre ne nous a dit de Thémistocle, que ce que personne n'en pouvoit ignorer, & dont cent autres se sont chargés d'instruire la postérité. La vie de ces gens obscurs qui ne nous offrent pour tous faits, que leur existence, & leur terme, n'est pas digne d'y passer; mais la vie d'un homme qui doit servir ou d'exemple, ou d'instruction, ne sçau-

roit être écrite avec trop de soin, &, si je l'ose dire, de scrupule. S'il faut que le récit des grandes choses qu'il a faites, & même des moyens par lesquels il les a opérées, éleve l'ame, & donne en même tems le desir, & la possibilité de les imiter, il n'est pas moins nécessaire que la peinture de ses foiblesses, ou de ses vices, montre à quel point un héros peut se dégrader, & combien les uns & les autres lui ont ôté de sa gloire.

Quelque satisfait, cependant, que je sois de l'ouvrage de Cléophon, j'avoue que je ne pense pas comme lui sur tous les points; & que, par exemple, je suis bien éloigné de faire, ainsi que lui, un crime à Périclès, de n'avoir point deviné l'élévation de Cléon, quand, malgré toute la politique de Thucydide *, il sçut, & pénétrer, & faire échouer les projets de ce dernier. Raisonner ainsi, est, ce me semble, juger des choses, moins par ce qu'elles sont en elles-mêmes (seule façon, cependant, de les juger bien) que d'après l'événement: maniere de les voir d'autant moins digne d'un philosophe, qu'elle appartient plus à la multitude. Périclès, à mon sens,

* Le même de qui Alcibiade parle dans la lettre LCV.

n'eut pas besoin d'autant de sagacité que Cléophon lui en trouve dans cette occasion, pour deviner que Tucydide aspiroit à être à la tête des Athéniens, puisqu'avec la considération, le crédit, & l'autorité que donnoient à celui-ci, sa naissance, ses richesses & ses talents, il étoit moralement impossible que, malgré tous les voiles dont il savoit couvrir son ambition, on ne lui supposât pas celle-là. Mais je ne crains point de dire qu'il eût fallu à Périclès, plus encore que le démon de Socrate, pour imaginer qu'un homme, né dans l'état le plus abject, plus fait encore par lui-même que par sa naissance, pour y rester toujours, n'ayant enfin pour lui qu'une impudence qui ne devoit le tirer de l'obscurité que pour le rendre souverainement ridicule aux yeux d'un peuple fort capricieux, il est vrai, mais très-éclairé, parviendroit au gouvernement. C'est, sans doute, un malheur qu'il ne l'ait pas fait; mais, peut-on raisonnablement lui en faire un crime? Un autre reproche que Cléophon fait à la mémoire de Périclès, & qui plus spécieux, ne me paroît pas mieux fondé, c'est d'avoir employé à la décoration de la ville, les contributions des alliés. Je con-

viens que si c'est uniquement d'après les regles de la morale, qu'il juge cette action, il est en droit de la trouver répréhensible, puisqu'il est vrai que, par-là, Périclès consacra à l'utilité d'Athenes en particulier un argent qui ne devoit être employé qu'au soutien de la cause commune. Mais, si c'est du côté de la politique que l'on envisage la chose, on ne pourra que le louer de s'être servi de sommes, depuis long-tems oisives dans notre trésor, pour rendre la plus superbe de toute la Grece, une ville qui, par sa puissance, se soumettant, ou alarmant toutes les autres, n'offroit cependant aux yeux aucun monument digne de sa célébrité. Et ne pensez pas que ces temples, ces portiques, ces statues, ces tableaux dont, par-tout où le nom des Grecs a pénétré, l'on ne parle qu'avec admiration, & qu'en les voyant on trouve encore au dessous de l'idée qu'on s'en étoit faite, quelqu'exagérée même qu'elle pût être, ne soient pour Athenes qu'une vaine décoration? Je les ai vus ces mêmes monumens, inspirer pour le peuple qui les a élevés, un respect qui ne nous a pas été aussi inutile que Cléophon paroît le penser. Peut-être même, est-ce encore moins à

nos victoires qu'à ce dont il fait un crime à Périclès, que nous devons, & l'éclat dont nous brillons, & cette opinion de notre puissance qui nous a donné plus d'alliés & de sujets que notre puissance même. *Mais*, me demandera-t-on sans doute, *que n'eût on pas été en droit de reprocher à Périclès ; quels reproches lui-même n'eût-il pas été obligé de se faire, si alors Athenes eût eu une guerre à soutenir, & que, par la dissipation de son trésor, elle n'eût pu la faire avec la supériorité de finances que, sans cette même dissipation, elle auroit eue sur ses ennemis?* Je ne nie pas qu'au premier coup-d'œil, cette objection ne parût sans replique. Mais je crois qu'elle perdroit beaucoup de son poids aux yeux de ceux qui se rappelleroient qu'après cet épuisement prétendu des richesses de l'état, nous, & nos alliés fûmes attaqués ; que, graces à la sage administration de ce grand homme, nous n'en soutînmes pas la guerre moins long-tems ; & que, de plus, ce fut avec le plus grand des succès que nous la fîmes.

Quelque respect que j'aie pour la mémoire de Périclès, & avec quelque ardeur que je voulusse la défendre, je n'entreprendrai pas de justifier l'emploi

qu'après il fit de ce même tresor, quand il assigna dessus une certaine rétribution à ceux des citoyens qui se trouveroient au théatre, quand on y célébreroit des jeux, comme si alors ils eussent fait une chose à laquelle la république gagnât ; & qu'en conséquence elle dût les en récompenser. Si, en encourageant par-là le goût naturel qu'ils ont pour le frivole, & en leur rendant leur oisiveté doublement chere, il se conduisit, pour ses propres intérêts, en fort habile politique, il fut incontestablement, dans cette circonstance, un fort mauvais citoyen ; puisque, pour assurer à son administration plus de tranquillité, il aida à corrompre les moeurs. Je souscris encore aux reproches que lui fait Cléophon, au sujet de la situation où il a laissé sa patrie, & qui est incontestablement son ouvrage. Il est sûr qu'il n'auroit pas dû forcer les Lacédémoniens à nous déclarer la guerre, ou qu'en les y contraignant, il auroit fallu qu'il l'eût soutenue avec plus de vigueur. Y a-t-il, en effet, rien de plus risible que de voir tous les ans ceux-ci, & presque à jour nommé, quitter gravement la Laconie, pour venir ravager nos terres, pendant qu'avec la même

régularité, nous allons dévaster les leurs ? Ce n'est pas tout : chacun des deux peuples ennemis, comme par une convention tacite entre eux, rapporte tranquillement, l'un dans l'Attique, l'autre dans la Laconie, ce qu'ils se sont respectivement enlevé : il semble même que, pour éviter l'occasion de se disputer, ils soient encore convenus de ne retourner chez eux que par des routes différentes. Il n'est donc pas moins vrai, tant pour moi que pour les autres, que, soit comme politique, soit comme capitaine, Périclès ne se montra point dans cette guerre tout-à-fait digne de sa renommée, mais, que ce soit à l'affoiblissement de sa tête, & à cette sorte de timidité que la vieillesse fait quelquefois succéder au courage, que l'on doive attribuer les fautes qu'il y fit, c'est ce dont je ne sçaurois convenir, & ce que Cléophon lui-même ne croiroit pas, s'il eût été aussi à portée que moi de voir de près ce grand homme, & que, comme moi, il eût pu être témoin de ses derniers momens Quelle cause pourra-t-on donc leur assigner ? Point d'autre que le même motif qui lui fit ordonner la rétribution dont j'ai parlé plus haut ; c'est-à-dire, la crainte qu'il eut

toujours de perdre sa place : crainte qui, malgré la philosophie dont il se paroît à cet égard, le tourmenta tout le tems de sa vie. Il n'ignoroit pas, même avant qu'il en eût fait l'expérience, combien, lorsque, sur-tout, nous ne sommes point occupés par de grands objets, notre inquiétude & notre légéreté nous rendent dangereux pour nos chefs. La guerre contre les Perses, nous étant devenue plus difficile, & moins lucrative; & ayant, par conséquent, passé de mode parmi nous, pour se garantir des coups que pouvoit lui porter notre oisiveté, l'unique ressource qui s'offrit à lui, fut de forcer les Lacédémoniens à se déclarer contre nous. La paix ne pouvant convenir à ses vues; & de grandes entreprises de notre part, soit qu'elles tournassent ou non en notre faveur, devant nécessairement l'amener, toute son attention fut (comme, en effet, dans son systême, elle devoit l'être,) de n'en pas former qui, de façon, ou d'autre, pussent être décisives. Il lui importoit plus de se rendre utile, que d'ajouter à sa gloire; & ce fut la seule raison qui lui fit remplir ses dernieres campagnes par des expéditions auxquelles, s'il eût pu concilier ses in-

térêts de sa patrie, & son intérêt personnel, il ne se seroit, assurément, pas borné. Je me flatte, au reste, que vous ne me blâmerez point de ne me livrer à aucune de réflexions que cette conduite de Périclès pourroit me fournir. Peut-être ne seroit-il pas impossible de l'excuser par le peu de reconnoissance qu'ont les Athéniens des sacrifices qu'on leur fait, & qui ne peut que porter ceux de leurs concitoyens qu'ils mettent à leur tête, à préférer au bien public leur utilité particuliere. Aristide & Cimon n'ont, à la vérité, ni pensé, ni agi de même. De quelque ingratitude que leurs services fussent payés, ils n'en montrerent pour leur patrie, ni moins de zele, ni moins de respect; mais c'est, je l'avoue, sans le comprendre, que j'admire leur vertu. Je craindrois même, qu'avec tant de sujets de me plaindre de mes concitoyens, ce ne fût en pure perte qu'ils ne m'eussent donné un si bel exemple. Il se peut aussi, que, dans leur tems, la corruption des mœurs étant infiniment moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui; & de-là, le mérite moins oublié, l'amour de la patrie, quoiqu'il eût déjà beaucoup perdu de sa force, triomphât encore du ressen-

timent, & même de la cupidité. Je suis depuis long tems persuadé que beaucoup des vices & des vertus des hommes sont dus, tant aux préjugés qu'aux exemples qu'ils ont trouvés, soit dans le pays, soit dans le siecle qui les a vus naître; &, ce qui fait qu'aujourd'hui les Lacédémoniens aiment l'argent avec tant de passion, est précisément ce qui est cause que, dans la derniere guerre qu'a faite Periclès, il a plus songé à ce qui lui étoit utile, qu'à ce qui pouvoit l'être à sa patrie. Il y a deux siecles que, tout défendu que l'or étoit à Sparte, il n'y en étoit pas plus desiré. Il y a autant de tems, peut-être, que, si nous étions intérieurement jaloux de la gloire de nos chefs, du moins nous ne leur en faisions pas un crime. Periclès, venu alors, n'auroit pas craint que, bien remplir sa place, eût été pour nous une raison de l'en priver; & par conséquent, on ne peut que présumer qu'il s'en seroit montré plus digne.

Fin du troisieme Livre.

LETTRES ATHÉNIENNES.

LIVRE QUATRIEME.

LETTRE LXIV.

ACLIBIADE A CALLICRATE.

Vous me connoissez trop pour que je doive, mon cher Callicrate, avoir besoin de vous dire que, quelque follement que je paroisse aimer le plaisir, la gloire m'est mille fois plus précieuse. Ce n'est pas que je la choisisse toujours telle que l'opinion publique prescrit de la chercher; mais je veux, du moins, que les hommes s'occupent de moi; & c'est avec tant d'ardeur que je

le desire qu'il m'est encore plus doux qu'ils en disent du mal, que de n'en entendre rien dire du tout. Il y a là-dedans, j'en conviens, une vanité bien insatiable, & peut-être, fort déréglée; mais la vanité est mon foible. Ces dons de la nature qui me rendent si recommandable, ne me satisferoient pas, s'ils ne servoient qu'à mon bonheur. Plaire, être même passionnément aimé; me voir l'objet des vœux & des desirs de toutes les femmes; jouir tour-à-tour de leur ivresse & de leur désespoir; les sacrifier perpétuellement l'une à l'autre, & les trouver enfin, malgré leur orgueil, & même leurs projets, soumises à tous les mouvemens qu'il me plaît de leur donner, tout cela, dis je, ne me flatte que par le bruit que font nécessairement des triomphes si suivis. J'ai même quelquefois été jusques à sacrifier à ma gloire les desirs les plus chers de mon cœur: car vous vous tromperiez, si vous croyiez que, dans le nombre déjà si considérable de femmes que j'ai conquises, je n'en eusse point trouvé qui, soit par les charmes de leur personne, soit par les agrémens de leur esprit, ou par leurs vertus que je veux bien leur

compter pour quelque chose, n'eussent point de quoi me retenir dans leurs chaînes : mais, quelque fortement que j'aie quelquefois été touché, la crainte d'un engagement sérieux, la loi que je me suis faite de les subjuguer toutes, & de n'être dominé par aucune, n'ont permis à quelque femme que ce pût être, ce triomphe que toutes s'étoient proposé, & dont, ainsi que je l'avoue, quelques-unes étoient si dignes. Mais si toutes celles que j'ai trompées s'accordent à croire que le bonheur de me fixer n'est réservé à aucune, il n'y en pas, en revanche, dans le nombre de celles que j'attaque, une que ce dangereux espoir ne séduise & ne me donne. Vous trouverez, sans doute, cela très-inconséquent de leur part ; mais est-ce ma faute, si elles ne sçavent pas mieux raisonner ? Que me sert, toutefois, la gloire de les voir toutes regretter mes fers, les porter, ou les attendre, lorsque leurs cris, leur bonheur, leurs desirs ne sont presque plus ou apperçus, ou entendus ; qu'en donnant des fêtes, ou pour les rendre plus éclatantes, ce que l'on appelle la décence, est sacrifiée sans ménagement ? J'ai si bien accoutumé le peuple

à tout ce que je fais, que quelque hardies que soient mes entreprises, quelque publics que je rende & mes triomphes, & mes infidélités, quelque brillantes que soient mes conquêtes, & quelque scandaleux que puissent être mes amusemens, je ne suis devenu pour Athénes qu'un objet tout-à-fait ordinaire. Il est bien vrai que quand une jeune femme entre dans le monde avec des graces, on se dit encore : *Alcibiade sera bientôt après* : mais je l'ai, le dis, le prouve, & même la quitte, sans que rien de tout cela fasse cette commotion que j'avois autrefois le bonheur d'exciter, & que seule je desire. Pendant qu'accablé de mon discrédit, je cherchois donc en moi-même par où, & comment je pourrois parvenir à attirer encore sur moi l'attention publique, on m'a apporté un chien, la plus singuliere bête pour sa beauté, qu'on eût jamais vue. J'ai compris d'abord que, tant à la singularité de cet animal, qu'au prix exorbitant dont il étoit, il ne se pouvoit point que je l'achetasse, sans que cela fît autant de bruit que je pouvois le desirer. J'en ai, en conséquence, donné sans balancer, les cinq cent mines qu'on en exigeoit, * & vous

* Plus de mille écus.

sentez aisément, à quel point en ont été scandalisés tous les barbons d'Athenes : mais quelque grandes qu'aient été leurs clameurs, & les murmures de toute la ville, il a fallu enfin que le tems les assoupît. Près alors de retomber dans l'état cruel dont je venois de me tirer ; je me suis avisé d'un stratagême. De toutes les choses extraordinaires qui rendoient ce chien assez remarquable pour que tout Athenes vînt chez moi pour l'admirer ; lorsque je l'y laissois, ou qu'une foule innombrable de citoyens suivît mes pas, lorsque lui-même étoit à ma suite, sa queue, tout à la fois, caprice, & en cette partie, chef-d'œuvre de la nature, étoit ce qui fixoit, & devoit en effet, arrêter plus les regards sur lui. Plus elle étoit universellement admirée, moins dans son systême, j'ai cru devoir lui laisser cet ornement ; & en conséquence je la lui ai fait couper. Vous concevez sans peine, combien cette bizarrerie que l'on ne sçavoit à quoi attribuer, a trouvé de commentateurs, & quels cris s'en sont élevés contre moi. Ce n'a donc pas été, comme quelqu'un vous a mandé que je l'avois dit, dans l'intention que les Athéniens

occupés, tant du traitement que, contre toute raison, j'avois fait à mon chien, qu'à en chercher les causes, ne portassent point relativement à moi leur curiosité sur d'autres objets, & n'en méditassent pas sur des choses plus importantes, mais tout au contraire, pour qu'ils recommençassent à en parler, que je me suis déterminé à le priver de ce qu'il avoit de plus beau. Tous ceux qui me connoîtront, trouveront en effet, que ce que j'ai pensé sur cela, est bien plus dans mon caractere que ce qu'on me prête. Quelque célébrité cependant que je m'attribuasse, je ne lui supposois pas, je l'avoue encore, assez d'étendue pour croire que cette extravagance parvînt si-tôt jusques à Mitylêne. Si je connoissois trop Athenes pour douter qu'elle n'y occupât tout le monde, jamais je ne me serois flatté qu'elle allât plus loin que Mégare. Quant à notre ville, elle y a fait toute la sensation que je devois attendre d'un peuple frivole, & qui semble même ajouter tous les jours à sa frivolité. Je sçais même que cette folie a paru à quelques-uns de nos plus profonds politiques, une preuve presque indubitable que je machine quelque chose

contre l'état. Il est vrai qu'il seroit très-difficile de trouver des rapports bien directs entre l'état, & la queue d'un chien ; mais cela n'a pas empêché qu'on n'y en ait cherché, & que peut-être, je n'aie beaucoup inquiété Cléon. Interrogé sur cette grande affaire, au point que moi qui n'avois imaginé cette folie que pour qu'on en cherchât la raison, étois las à mourir, de toutes les questions qu'elle m'attiroit, je me suis, avec les curieux qui, tout en me fatiguant, satisfaisoient singuliérement mon amour-propre, renfermé dans le mystere le plus profond. Ce n'a même été qu'aux plus chers de mes amis que j'ai dit mon secret : encore vous sentez sous quelle condition je le leur ai confié. Il seroit bien ridicule pour les Athéniens, qu'avec le desir ardent qu'ils ont de pénétrer mes motifs, & l'impossibilité où ils sont de les deviner, ils allassent jusques à prier la Pythie de les en instruire ; mais, en vérité, je n'en désespere pas. L'éclat du sort dont je jouis actuellement, tout grand qu'il est, ne m'éblouit pas assez pour que je ne craigne point de me voir redevenir un homme aussi peu remarqué que je l'étois il y a quelque

tems. Aussi, suis-je très-sérieusement occupé à chercher par quel moyen je pourrai soutenir la considération que je viens de m'acquérir. Socrate prétend que si, comme il y a toute apparence, je n'ai besoin pour cela que d'une nouvelle sottise, je dois être moins inquiet sur mon sort; mais son amitié pour moi ne lui exagere-t-elle pas mes ressources?

LETTRE LCXV.

NÉMÉE A ALCIBADE.

JE vous envoie une lettre que je viens de recevoir de Cléon, & qui, toute étonnante qu'elle a été pour moi, m'a beaucoup moins surprise encore qu'elle ne m'a déplu. Les hommes, il faut l'avouer, ont de bien extraordinaires caprices! Il y a si long-tems que celui-là me connoît, & qu'il ne paroît me voir qu'avec la plus profonde indifférence! Par quelle singularité devient-il tout d'un coup amoureux de moi? Me croiroit-il assez dupe pour être persuadée, comme il le voudroit, qu'il y

ait tant d'années qu'il me réserve l'honneur qu'il me fait aujourd'hui ? Il a cependant beau faire : son pouvoir actuel dans la république, & le bonheur qu'il a d'y regler tout à son gré, ne me font pas oublier autant qu'à lui, la bassesse de son extraction. En commençant ma carriere, j'ai fait vœu de ne passer sur le manque de naissance, qu'en faveur des charmes de la figure, ou des agrémens de l'esprit ; & ce ne sera sûrement pas lui qui m'y fera manquer, si, pourtant, vous voulez bien, à cette occasion, me laisser disposer de moi-même. Je sçais qu'il dispose, lui, de tous les revenus d'Athenes ; & j'avoue qu'il a été un tems où j'aurois pu peser sur cette considération ; mais alors l'infortune où j'étois née, & des conseils pernicieux, contraignoient l'horreur que j'ai toujours eu pour faire payer mes complaisances. Sensible & voluptueuse, j'étois plus éloignée encore de l'avarice, que de ce qu'on nomme vertu ; & n'aurois jamais cédé qu'au goût, si la fortune, & mon éducation m'eussent toujours permis de ne consulter que mes sentimens. Aujourd'hui que le point d'opulence où je suis parvenue, & qui passe de beaucoup mes desirs,

me rend toute ma liberté, je regarderois comme l'action de ma vie, que je devrois le moins me pardonner, un engagement où, quand je me serois donnée, il seroit impossible que je ne parusse pas m'être vendue; & qui, sous quelque aspect qu'on l'envisageât, ne pourroit jamais que déshonorer ou mon goût, ou ma façon de penser. Peut-être, si j'étois plus ambitieuse, l'honneur de gouverner une république me tenteroit-il; mais qu'entends-je à une république, moi, pour que cette raison me détermine? D'ailleurs, c'est une honneur que l'on peut payer à Athenes, beaucoup plus qu'il ne me paroît valoir. Je n'ai pas oublié ce que la gloire d'avoir donné des fers à Périclès, & le simple soupçon d'en être consultée sur les affaires de l'état, penserent coûter à Aspasie; & vous auriez peine à concevoir combien je fais cas de la vie, & toute l'étendue de la répugnance que j'ai à exposer la mienne à quelque risque que ce soit; encore une fois, pourquoi cet homme-là pense-t-il à moi? ..... Mais ne seroit-ce pas vous qui, pour quelque raison que je ne pénetre point, lui auriez fait naître le goût dont il vient de me faire l'a-

veu ? Je m'arrête d'autant plus à cette idée que je puis moins ignorer qu'en politique, il n'y a pas de moyen, quelque extraordinaire qu'il ſoit, que vous ne mettiez en uſage ; & que je me rappelle auſſi que je vous ai, il y a quelque tems, vu ſouhaiter avec beaucoup de vivacité, que je lui inſpiraſſe des deſirs. Que cette réflexion ſoit, ou non fondée, elle ne m'en a pas moins fait ſuſpendre ma réponſe. Si par haſard elle l'eſt, je vous conjure de tâcher que je n'entre pour rien dans vos ſtratagêmes. Si vous jugez néceſſaire que j'aie de la complaiſance pour Cléon, il faudra bien que la malheureuſe foibleſſe que j'ai pour vous, l'emporte ſur l'horreur qu'il m'inſpire ; mais je vous avertis que, dans ce cas-là, je tirerai de la déſagréable ſituation où vous me mettez, tout le parti imaginable. .... Que je ſuis imbécille d'imaginer que je lui ferai peur ! Mandez-moi, cependant, s'il eſt de vos projets de ne m'en pas inſtruire vous-même, ou que je n'aille point vous trouver, ce que vous voulez que je faſſe. Faites-moi auſſi la grace de me dire pourquoi, depuis huit jours, vous m'évitez avec tant de ſoin, & ſi peu de

raisons de le faire. J'ai cru d'abord que quelque beauté nouvelle étoit cause que vous me négligiez ; mais je commence à me douter que cette fuite couvre quelque mystere. J'ai fait dire à l'esclave de ce cruel Cléon, que je ne pouvois répondre que dans trois heures à la lettre qu'il m'apportoit ; & il n'étoit peut être pas encore sorti, que je me suis mise à vous écrire. Je ne voulois, comme vous voyez, me regler que sur vos volontés ; mais, & je ne crains pas de vous en prier encore, tâchez de ne me pas condamner légérement à cet homme-là. A quoi que ce soit que vous vous déterminiez, renvoyez-moi sa lettre : car il convient que je la lui rende si vous me faites la grace de me laisser suivre mon goût, ou que je l'apprenne par cœur, afin de lui en paroître bien vivement touchée, s'il faut, comme cela ne me semble que trop probable, que je m'immole à vos vues.

LETTRE LCXVI.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

Oui, mon aimable Némée, vous ne vous trompez pas, c'eſt moi qui, à force de faire vanter vos charmes devant Cléon, ſuis enfin, comme je le deſirois, parvenu à l'amener à vos genoux. De l'aveu que je vous fais, vous pouvez aiſément deviner ce que j'exige de vous; & j'y ajoute, que je n'ai pas moins de répugnance à vous prier de ne vous pas refuſer à ſes deſirs, que vous ne vous en ſentez actuellement à vous y prêter. Je dis actuellement, parce que je ſuis un peu plus perſuadé que vous ne me paroiſſez l'être, que vous n'y ſerez point toujours fidelle. La ſorte de goût qu'il vous inſpirera, ne ſera, j'en conviens, que bien momentanée; mais, enfin, quelque paſſagere, quelque foible même que puiſſe être l'impreſſion qu'il fera ſur vous, il ne pourra pas douter qu'au moins il ne ſéduiſe vos ſens. Eh! qui ſçait ſi, comme il l'eſt, il ne ſe flattera point de paſſer juſques à votre cœur?

cœur ? Je ne sçaurois vous cacher que je n'en fusse mortellement affligé. Eh quoi ! vous seroit-il donc impossible de n'être que complaisante où tant de raisons devroient vous garantir de l'infidélité ? Que je vous haïrois, si je le pouvois sans la derniere des injustices ! Ah ! perfide ; je vous connois ! Bientôt Cléon aura sujet de croire que vous n'avez aimé rien autant que lui : eh ! qui sçait si vous ne le croirez pas vous-même ! Il y a, je ne le sçais que trop, des instans où il faut bien vous permettre de vous y tromper ; mais je ne puis consentir à vous voir garder par delà, le ton & l'égarement de l'amour. Je veux donc que la complaisance la plus étendue soit accompagnée de toute l'indifférence, & même de toute la sécheresse du devoir ; & que, si vous ne pouvez pas ne lui point paroître sensible, il n'ait pas, du moins, lieu de se flatter de vous avoir rendue tendre. Il ne vaut pas que vous preniez la peine de l'abuser, ou que vous vous trompiez vous-même. D'ailleurs je ne vous pardonnerois jamais de lui laisser remporter sur moi un triomphe aussi doux pour sa vanité, qu'il seroit mortifiant pour la mienne. *Pourquoi donc*, me demanderez-vous, *vous*

exposer à un malheur qui blesseroit tant votre gloire? car, enfin, c'est vous qui me mettez dans mes bras. Vous aurez raison: mais s'il m'est de la plus grande importance qu'il y soit, il ne vous est pas assurément de la même nécessité qu'il croie, ou que je ne vous aie point touché plus vivement que lui, ou même, que je ne vous aie pas inspiré plus de transports. Que d'autres femmes que vous, lorsqu'en effet, elles ne sacrifient qu'au caprice, ou ne cédent qu'à l'emportement des sens, veuillent, si elles le peuvent, nous faire croire que nous ne devons leur foiblesse qu'à l'amour, je ne suis pas surpris. Elles s'imaginent qu'elles ont besoin de notre estime, & cherchent encore à la surprendre dans l'instant même qu'elles la méritent le moins; mais vous tirez de votre état l'avantage de pouvoir vous dispenser de cette fausseté. Je crois, par conséquent, pouvoir, sans tyrannie, exiger de vous qu'il soit de toute impossibilité à Cléon de douter que l'intérêt & l'ambition de regner sur le chef de la république, ne soient uniquement ce qui vous détermine en sa faveur: car je veux non-seulement que vous ne refusiez aucun des avantages qu'il vous propose dans sa lettre;

mais je voudrois encore que vous n'en paruffiez pas contente si je craignois moins qu'en vous trouvant si difficile à acquérir, son avarice ne se fît triompher du goût qu'il se croit pour vous. Si, par hasard, les bruits que je répands dans le monde parviennent jusques à vous, je vous conjure de n'en être pas alarmée. Vous m'êtes (& ma jalousie vous le dit assez,) plus chere que jamais vous ne me l'avez été; mais il étoit nécessaire à mes projets qu'on crût que nous sommes séparés. Il eût, sans doute, été mieux encore que vous eussiez paru me sacrifier à Cléon; mais c'est, je l'avoue, une chose à laquelle mon amour-propre n'a jamais pu se déterminer. En revanche, j'ai eu soin de faire courir dans Athenes le bruit que nous sommes irréconciliablement brouillés; & c'est pour le confirmer, que je vous évite depuis huit jours. Cléon, ainsi que vous le voyez, n'en doute pas. Mon intention, en vous conjurant de l'écouter, est que vous lui arrachiez des secrets, dont je ne puis trop tôt être instruit, & dont j'ai cru que je ne pouvois l'être que par votre moyen; &, quelque vain, quelque imprudent que je le connoisse, quelque chose, même, que l'amour doit

ve ajoûter à son imprudence & à sa vanité, s'il eût pu soupçonner encore entre nous la plus légere correspondance, il n'est pas douteux qu'il n'eût craint de s'ouvrir à vous. Il sçait depuis long-tems combien je le hais & le méprise; & comme il ne peut, quoi qu'il fasse, me rendre que le prémier de ces sentimens, il me le rend de toute son ame. J'ignore ce qu'il médite contre moi; mais je ne puis ignorer qu'il ne médite quelque chose. S'il y en à quelqu'une qui puisse vous dire à quel point il est intéressant pour moi de pénetrer dans ses projets, c'est le prix dont je veux bien en payer la découverte. Paroissez donc me haïr, puisqu'il le faut; mais, encore une fois, ne paroissez pas l'aimer; que, dans le sein même des plaisirs, il sente, malgré son peu de délicatesse, & que vous ne lui accordez point de faveurs, & combien peu le goût & la patience se ressemblent. Vous trouverez, sans doute, que je vous le répete beaucoup trop; mais vous sçavez que l'amour & la vanité ne sçauroient finir sur ce qui les intéresse; & je crois, en vérité! que dans ce moment-ci, je ne suis pas moins en proie à l'un qu'à l'autre.

LETTRE LCXVII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

JE recevrai donc Cléon, puisque vous le voulez, d'une façon si décidée ; mais j'avoue que je n'aurai jamais eu en ce genre de complaisance qui m'ait si cruellement coûté ; car s'il n'est pas vrai que toutes celles que j'ai pu avoir m'aient amusée autant que vous le pensez, il ne l'est point davantage, qu'aucune de celles que vous ayez exigées de moi, m'ait été aussi onéreuse que, pour ménager votre amour-propre, j'ai, malgré ma franchise naturelle, été quelquefois obligée de vous le dire. Vous êtes avec moi, ce me semble, comme ces avares qui veulent paroître nobles, & qui pleurent amérement ce qu'il leur en a coûté, souvent pour déguiser mal leur caractere. Vous me commandez des infidélités qui, de moi-même, ne me tenteroient pas ; vous me livrez avec une générosité que j'ose dire unique ; & vous vous fâchez lorsque vous pénetrez, ou que je conviens que ce

que vous m'avez forcée de faire, ne m'a pas été pénible. Vous voudriez, enfin, que, dans ces occasions il ne me restât que la gloire de vous obéir. C'est, je crois, pousser le déraisonnement, la tyrannie & la vanité aussi loin qu'ils puissent aller. Si je vous suis assez chere pour que vous ne me donniez jamais sans vous faire (si, du moins, je puis en juger par le regret que je vous en vois toujours) le plus pénible des efforts, pourquoi me donnez-vous ? Il y a des circonstances où l'homme que l'or maîtrise le plus honteusement, est forcé de le répandre ; mais, livrer sa maîtresse, & la livrer de gaieté de cœur ! personne, avant vous, s'en étoit-il jamais avisé ? Peut-être trouverez-vous que je m'arroge ici un titre bien superbe pour moi ; mais si vous considérez que vous n'êtes resté à aucune des femmes que le goût, la curiosité, & plus encore le desir que vous avez qu'on s'occupe toujours de vous, de quelque façon que ce puisse être, vous ont fait attaquer ; & que, jamais vous n'avez pu me quitter, vous avouerez que de toutes celles qui ont cru pouvoir prendre le titre que je me donne, je suis la seule que vous ayez véritable-

ment mise en droit de le porter. Je sais en même tems, que votre conduite avec moi, n'est rien moins que favorable à ma prétention : aussi, avec tout autre que vous, & à qui j'aurois les mêmes choses à reprocher, me garderois-je bien de croire que j'eusse de quoi la former. Vous êtes, vous, si extraordinaire, ou, plutôt, vous cherchez tant à l'être, qu'il m'est permis de douter si ce n'est pas plus dans l'intention de justifier aux yeux de vos amis la constance de votre attachement pour moi, que par le peu que je suis à vos yeux, que vous voulez qu'ils jugent par eux-mêmes, combien j'en mérite de votre part. Je puis me tromper, sans doute, à ce que je pense ; mais, pourtant, comment, sans cela, expliquer la jalousie qui vous transporte, toutes les fois que vous m'ordonnez d'être à un autre que vous ? Sans ce sentiment, que vous importeroit que, dans le nombre de ceux de vos amis à qui j'ai inspiré des desirs, & que vous avez voulu que je traitasse comme vous-même, j'en eusse trouvé, ou qui me rendoient mon obéissance moins fâcheuse, ou qui ne me permettoient point de me rappeller que je ne faisois qu'obéir ?

Quel eſt donc le ſujet de vos plaintes? Eſt-ce de ce que je me permets des diſtractions, lorſque vous me mettez dans la néceſſité d'en avoir? En ce cas, comment oſez-vous vous en prendre à moi, d'une ſorte d'infidélité à laquelle vous me forcez vous-même? Mais votre vanité trouve un plaiſant ſubterfuge: vous conſentez qu'on me rende ſenſible, pourvu que je ne rapporte qu'à vous l'impreſſion que l'on peut faire ſur mes ſens; & que, dans le tems même où je puis le moins commander à mon imagination, ce ne ſoit que vous qu'elle me préſente. Je ne ſçais ſi, en ſuppoſant que cette illuſion pût dépendre de moi, je ne ſerois pas, en me la faiſant, moins délicate encore qu'inconſéquente: mais ce que je n'ignore pas, c'eſt que c'eſt à vous une grande extravagance de l'exiger.---En attendant que vous ſoyez d'accord avec vous-même ſur tout cela, je vais écrire à Cléon qu'il peut venir chez moi. Comme, de tout ce qu'il me demande, c'eſt ce qui m'engage le moins, il eſt tout ſimple que ce ſoit ce que j'aie le moins de répugnance à lui accorder. Je me flatte auſſi que, tout preſſé que vous êtes d'être inſtruit de ſes projets, vous voudrez

bien me permettre d'essayer si je ne pourrois pas, sans les payer d'un si grand prix, le conduire peu à peu à me les dévoiler. Vous mériteriez, sans doute, que je m'arrangeasse de façon que, dès ce soir, Cléon n'eût plus rien de caché pour moi; mais, ou je refuse absolument de me prêter à vos vues, ou vous consentirez vous-même que j'attende pour m'y sacrifier, qu'il ne me reste point d'autres ressources. Ne craignez pas qu'il s'apperçoive des artifices que je mettrai en usage pour échapper à ses desirs, en cherchant à lui arracher ses secrets ; on amuse facilement l'amour, soit par les promesses qu'on lui fait, soit par ce qu'on lui permet de se promettre. Si la conduite que je me prescris ne répond tout-à-fait, ni à vos idées, ni à l'impétuosité naturelle de vos desirs, je vous prie de vous épargner la peine de m'en prescrire une moins mesurée, & qui en me prouvant mieux quelle est l'opinion que vous avez de ma façon de penser, me feroit sentir plus amérement qu'il ne seroit nécessaire à vos intérêts, combien peu vous lui rendez de justice.

LETTRE LCXVIII.

ALCIBIADE A ANTIPE.

IL vient de se passer ici une scene qui, par le ridicule rôle que Cléon y a joué, me paroît mériter que je vous en fasse part. Némée, comme je vous l'ai mandé, avoit eu la complaisance de se prêter au besoin que j'avois d'être instruit de ce qu'il méditoit contre moi. Persuadée, cependant, que je ne pouvois la lui livrer sans me faire une extrême violence; & que, moins il lui en coûteroit pour parvenir à ce que je desirois, plus je lui en serois obligé; elle s'est conduite en cette occasion avec tant de finesse, ou il y a mis tant d'imprudence, que les promesses seules lui ont suffi pour l'amener à lui confier, non-seulement l'extrême desir qu'il avoit de me perdre, mais les moyens qu'il comptoit employer pour y parvenir. Aussi tôt qu'elle s'est vue maîtresse de ses secrets, sur le prétexte spécieux que leur humeur ne sympathisant pas, ils seroient malheureux l'un par l'autre,

elle l'a brusquement congédié. Cléon, outré d'avoir été pris pour dupe, & voulant s'en venger, a cru n'en pouvoir pas trouver de voie plus sûre que de la faire accuser devant les juges, de ne pas croire aux dieux, & de corrompre la jeunesse. La seconde de ces imputations, eût-elle été même bien prouvée, dans le train que, parmi nous, ont pris les mœurs, auroit eu peu de quoi m'inquiéter; mais le péril auquel l'autre avoit exposé Aspasie, me la rendoit infiniment redoutable. Némée, il est vrai, n'est pas philosophe comme l'étoit la femme de Periclès, mais ayant, à peu de chose près, les mêmes liaisons, il étoit aisé de lui supposer les mêmes principes: enfin, cette accusation, quelque mal-fondée qu'elle puisse être, est toujours, vous ne l'ignorez point, on ne peut pas plus dangereuse à Athenes. Heureusement pour Némée, soit par inconséquence, soit seulement dans la vue d'étaler son luxe, elle a la manie de faire quelquefois des sacrifices. L'impétuosité naturelle de Cléon, augmentée par la fureur où il étoit contre elle, ne lui ayant pas permis de dissimuler ses projets, j'en ai sur le champ été averti par un de ces émissaires secrets

que j'entretiens auprès de lui. Aussi-tôt que j'en ai été instruit, j'ai ordonné au nom de Némée, le sacrifice le plus pompeux; mais, quelque éclatante que fut cette espece de profession de foi, d'autant moins suspecte, d'ailleurs, qu'elle sembloit n'avoir pour principe que la seule pitié, elle n'a pu arrêter le ressentiment de Cléon. Je ne me flattois pas, non plus, que cela produisît cet effet; & ne voulois que rendre moins dangereuse sa colere contre elle. Quelques jours donc après ce sacrifice, que son extrême magnificence avoit rendu très-remarquable, il a fait accuser Némée d'impiété & de corruption, par deux délateurs à ses gages; & différentes raisons ne me permettant pas de prendre moi-même sa défense, j'en ai chargé Callicrate. Elle a donc comparu devant les juges. Ce n'étoit pas, je l'avoue, une chose absolument sans danger; mais, graces à la sottise de Cléon, le plus grand risque qu'elle pût courir dans cette occasion, étant l'exil, j'ai cru qu'il valoit mieux attendre qu'on lui en prononcât l'arrêt, que de l'y condamner d'avance en la faisant disparoître.

» Athéniens, a dit Callicrate, on

» accuse Némée devant vous de ne pas » croire aux dieux, & de corrompre » la jeunesse. La premiere de ces impu- » tations est absolument détruite par la » conduite de l'accusée qui, pleine de » vénération pour ces mêmes dieux » qu'on veut qu'elle ne reconnoisse pas, » leur fait, ainsi que personne de nous » ne l'ignore, de très-fréquens sacri- » ces. S'il étoit vrai qu'elle n'y crût » point, quel besoin auroit-elle de pa- » roître si convaincue de leur existen- » ce? Pouvoit-elle, lorsqu'elle faisoit » des actes de pitié si surérogatoires, » croire qu'un jour elle seroit dans le » cas de vous rendre compte de ses » sentimens? Mais je veux (ainsi qu'on » le prétend sans doute puisque, mal- » gré ces mêmes preuves de sa façon de » penser, on vous la défere comme im- » pie), que ce soit pour l'être avec plus » de sûreté qu'elle affecte de paroître » pieuse; dans cette supposition même, » coupable envers les dieux, ce ne » seroit qu'à leurs yeux seuls qu'elle » pourroit l'être, puisque l'on n'a pas » le scandale public à lui reprocher; & » que c'est cela seul que les hommes » sont en droit de punir. Mais, ajoute- » t-on, en secret elle parle irrévérem-

» ment de ces mêmes dieux qu'en pu-
» blic elle feint de respecter : il est cer-
» tain qu'on le dit, vous en avez la
» preuve : mais qui sont ses délateurs ?
» Deux hommes nécessairement de la
» lie du peuple, puisqu'ils sont parens
» de Cléon. Oseront-ils soutenir qu'ils
» ont entendu Némée proférer des blas-
» phêmes ? Il m'est facile de prouver,
» & qu'elle ne vit pas avec des gens de
» cette sorte, (Cléon lui-même le sçait
» mieux que personne) & que ceux-ci
» n'ont jamais eu avec elle, aucune
» liaison, quelqu'éloignée même qu'elle
» pût être. Ses accusateurs, donc, ou
» la calomnient, ou ne vous apportent
» ici que des discours vagues qu'ils au-
» ront entendu tenir à d'autres : dans
» le premier de ces cas, je demande
» qu'ils soient punis de la même peine
» que la sévérité des loix infligeroit à
» Némée, si elle étoit coupable ; & dans
» le second, qu'ils soient contraints de
» vous nommer ceux de qui ils tiennent
» ces mêmes discours qu'ils ont & l'in-
» solence, & la stupidité de vous don-
» ner ici comme les plus invincibles de
» toutes les preuves. A l'égard de cor-
» rompre la jeunesse, je n'ai, Athéniens,
» qu'une seule question à vous faire :

» depuis que Némée vit parmi nous,
» quel est le pere qui soit venu se plain-
» dre qu'elle lui eût enlevé son fils ?
» Quel est, quelles que soient, d'ail-
» leurs, les mœurs de l'accusée, le ci-
» toyen qui se soit élevé contre elle ?
» Il seroit, certes, bien singulier que,
» dans une ville où la conduite la plus
» pure ne suffit pas toujours pour être
» à l'abri de l'accusation, Némée, avec
» les déréglemens qu'on lui prête, eût
» été si long-tems épargnée. Je crois,
» donc, & pouvoir dire qu'on ne vous
» prouve pas mieux ses dissolutions,
» qu'on ne vous prouve son impiété,
» & me flatter en même tems que vo-
» tre équité forcera Cléon, qui seul,
» ainsi que je vais vous le démontrer,
» l'accuse par la bouche impure de ces
» gens-ci, de chercher, pour se venger
» du refus qu'elle lui a fait de se prêter
» à ses desirs, une voie qui lui réussisse
» mieux, ou le compromette moins que
» le moyen qu'il vient de tenter. Puisse-
» t-il, enfin, moins pour lui, que pour
» l'honneur de la république, appren-
» dre à ne point faire un reproche de
» corruption aux personnes que lui-
» même, comme je me suis engagé à le

» prouver, a vainement tâché de cor-
» rompre »!

En achevant ces paroles, Callicrate a tiré cette même lettre de Cléon, dans laquelle il proposoit à Némée, le plus clairement du monde, de s'arranger avec lui, qu'il avoit eu l'imprudence de laisser entre ses mains, & que les grandes affaires qui l'occupent, ne lui ont pas, sans doute, permis de se rappeller. Il doit paroître bien extraordinaire qu'avec de pareilles armes contre lui, il ait osé l'attaquer; mais ceux qui sçavent à quel point la colere l'aveugle, ne seront point surpris que ce mouvement lui ait fait oublier qu'il les lui avoit fournies. Cette lettre qui déceloit si bien & Cléon, & les motifs qui le faisoient agir contre Némée, ayant été lue par Callicrate, au milieu de l'assemblée, n'a pas laissé un seul moment les juges indécis sur l'absolution de l'accusée; & comme cet écrit étoit, de plus, souverainement ridicule, il a excité tout à la fois contre Cléon, le mépris, & l'indignation des juges & des spectateurs. C'étoit, il est vrai, punir bien foiblement son crime: mais, que sont les loix vis-à-vis de la puissance? Par une inconséquence assez grande (car, faisant

grace à Cléon, étoit-il bien équitable de sévir contre les misérables qu'il avoit employés?) le tribunal qui n'avoit aucun intérêt de les ménager, alloit leur faire porter la peine du crime dont ils n'étoient que les instrumens, si Némée, usant de son droit, ne les en eût point sauvés par ses prieres. Elle est donc retournée chez elle, triomphante, & presque respectée de ce même peuple qui ne s'étoit rendu en foule à son jugement que dans l'espoir de lui entendre prononcer sa condamnation. Quant à Cléon, malgré l'excès de son impudence, il n'a pas osé depuis ce tems-là, reparoître en public: mais, hélas! tant pour nos intérêts que pour notre gloire, nous ne l'y reverrons que trop tôt! Voilà, au reste, pour Aristophane, une bien belle matiere; mais en même tems que je me flatte qu'il ne la laissera pas échapper, je tremble qu'il ne trouve de moyen d'y faire entrer Socrate pour quelque chose; & qu'il ne parvienne plus aisément à perdre le dernier malgré toute sa vertu, qu'à plonger l'autre dans l'avilissement, malgré ses vices & ses ridicules. O! mon cher Antipe, ces *nuées*, * ces maudites *nuées*,

* Mauvaise farce d'Aristophane, dans laquelle So-

& leur succès qui décele si cruellement pour les Athéniens, leur ingratitude, & leur perversité, ne peuvent s'effacer de ma mémoire !

LETTRE LCXIX.

LÉOSTHENE A ALCIBIADE.

PHILOGENE, qui vous remettra cette lettre, est par la naissance, les richesses, les dignités, un des principaux citoyens de Rhodes ; par le mérite, il en est incontestablement le premier. Il me seroit difficile de vous dire, & combien il m'a fait trouver d'agrémens dans cette ville, & toutes les obligations que je lui ai. Vous me connoissez trop pour douter du desir ardent que j'ai de lui en témoigner ma reconnoissance. Son sénat le députe à Athenes pour y faire une proposition qui me semble également avantageuse aux deux républiques : mais, quoiqu'ils en pensent comme moi, les Rhodiens ont tant de

crate, & sa doctrine sont également bafoués ; & qui, quoique de loin, se prépara, en effet, la mort de ce grand philosophe.

preuves de l'incapacité, & de la mauvaise foi de votre nouveau Pisistrate, qu'ils craignent qu'elle ne soit refusée. Dans cette crainte, ils ont ordonné à leur envoyé de ne paroître d'abord dans l'Attique que comme un simple voyageur, & de ne prendre auprès de vous le titre de ministre, qu'auprès des précautions qu'ils croient plus nécessaires que je ne les trouve, & dont il est possible que vous pensiez comme moi. C'est à-dire, qu'il lui est prescrit de ne travailler que sourdement, & avec la finesse qu'exige toujours, & quelquefois mal-à-propos la politique, à faire réussir ce dont il est chargé; enfin, de ne le proposer ouvertement aux Athéniens que quand il sera sûr que toutes les cabales de leur chef ne pourront le faire manquer. Philogêne lui-même, soit qu'il en pense, ou non, comme ses concitoyens, est déterminé à ne pas s'écarter de ce qu'ils ont jugé nécessaire. Comme, s'il m'est fort cher, vous me l'êtes infiniment plus que lui; & qui, dans la position où vous êtes à Athenes, & avec le vues que vous avez, vous ne devez rien négliger de tout ce qui peut y accroître votre célébrité, j'ai cru, moins encore pour assurer le

succès de sa légation, que pour lui faire prendre une grande idée de votre crédit, devoir lui recommander, & de vous voir, & de vous consulter avant qui que ce pût être, tant sur ce dont il est chargé, que sur ses démarches; enfin, de ne se conduire absolument que par votre direction. Je serai charmé, autant pour l'honneur d'une patrie que malgré ses injustices, je ne puis prendre sur moi d'oublier, que pour ajouter à votre gloire, qu'il voie que Cléon n'y regne pas si despotiquement, que vous n'y ayez beaucoup d'influence sur les affaires. L'expérience qu'en cette occasion, il croira faire de votre crédit, & dont il ne se taira pas, ne peut que vous donner un nouveau lustre, en prouvant aux étrangers que cet Alcibiade si fameux par ses charmes & par sa valeur, n'est pas moins homme d'état, qu'il n'est, & galant, & guerrier. C'est donc, dans la seule intention de vous donner tout l'honneur du succès, que j'ai rendu à Philogêne sa réussite assez suspecte, pour qu'il ait craint, enfin, d'échouer dans sa négociation, s'il ne suivoit pas mes conseils. Entre nous, mon cher Alcibiade, vous n'aurez, jamais en aucun genre remporté de victoire qui

vous ait moins coûté que la victoire que je vous prépare, & qui en même tems ait pu vous faire plus d'honneur. Ne rougissez point d'employer dans cette circonstance un peu de supercherie; ce seroit priser les hommes plus qu'ils ne le méritent, que de ne vouloir aller à leur estime, que par un mérite réel. Je ne dois pas oublier de vous dire que vous trouverez Philogêne, digne, par sa raison, de l'entretien du divin Socrate, & fait par l'agrément & par la légéreté de son esprit, pour le séduisant libertinage du vôtre. J'ai vu, au reste, peu d'hommes sacrifier de meilleure grace à la nécessité de plaire, ce desir de briller qui, même quand il est suivi du succès, nous fait toujours moins d'admirateurs que d'envieux; sçavoir mieux n'avoir jamais que la sorte d'esprit qui convient le plus à ceux qui l'écoutent, & ne leur en montrer qu'autant qu'ils desirent qu'il en ait: aussi, jouit-il du plaisir de voir tout le monde convenir de la supériorité du sien, & même en convenir sans effort: car, quelque facile à blesser que soit notre amour-propre, il me semble que nous passons toujours les droits à ceux qui sçavent nous cacher les prétentions. Malgré cette sou-

plesse dans le caractere ; vous ne lui trouverez point cette basse & lâche adulation qui révolte encore plus qu'elle ne séduit. Il laisse seulement à ceux qui lui paroissent avoir besoin que leur opinion l'emporte toujours, la satisfaction de croire qu'elle ne pouvoit pas être contredite ; & vous flatte moins par les choses qu'il vous dit, que par les choses qu'il vous permet de vous dire. Enfin, soit qu'il ait ménagé ma vanité, autant que je sens qu'il ménage la vanité des autres, soit que par un art plus adroit encore, il ait sçu me persuader que je suis au dessus de pareils égards, je l'aime fort tendrement ; & j'ose me flatter qu'à la façon dont vous le recevrez, il n'aura pas sujet de m'accuser de m'être vanté trop quand je lui ai dit que je vous suis cher.

Chârès m'a écrit que Socrate se fait bâtir une maison, & qu'il permet à ses amis de contribuer à cet édifice. En conséquence, j'ai prié Philogêne de vous remettre pour lui ma part de cette contribution. Vous ne trouverez pas, sans doute, que ce que je vous envoie, réponde ni à mon opulence, ni à ma façon de penser ; mais un présent plus conforme à toutes deux, n'auroit point été

reçu ; & je ne voulois pas que le mien fût refusé. J'ai donc fait tout ce qui m'a été possible pour le rendre tel à peu près que Socrate pût l'attribuer à Cléon, en supposant que ce dernier fût homme à faire des présens, & que l'autre voulût en accepter d'une main si méprisable. Si, malgré la honteuse modicité à laquelle j'ai tâché de le réduire, il le trouvoit trop considérable encore, je vous conjure de ne rien oublier pour qu'il le regarde des mêmes yeux que moi, & pour me sauver le chagrin d'avoir, sans succès, contrarié si violemment mon inclination, mes sentimens & ma reconnoissance.

LETTRE LCXX.

ALCIBIADE A PHILOGÈNE.

Quoique les femmes doivent avoir par-tout la même façon de sentir, parce que par-tout la nature est invariablement la même, il n'en faut pas moins se dire que l'éducation, les tems même, les climats mettent entre

elles de très-grandes différences. De-là vient qu'une femme de Sparte ressemble si peu à une femme d'Athenes, celle qui est née sous le ciel de l'Asie, à celle qui a reçu le jour sous le ciel plus tempéré ; & que qui voudroit comparer avec l'Athénienne du siecle dernier, l'Athénienne de ce siecle-ci, trouveroit entre elles si peu de rapports qu'il seroit tenté de croire qu'elles ne sont pas nées dans la même ville. Il est, par conséquent, tout simple que ce qui, dans tels tems, ou dans telle partie de la terre, étoit ou est une grace, dans une autre région, ou dans un autre tems, n'ait été, ou ne soit plus qu'un ridicule. En partant de-là, vous conviendrez, je crois, que ce qu'il y a de plus important pour ceux qui, comme nous, se font une gloire de soumettre le plus de femmes qu'il leur est possible, & non-seulement de bien connoître l'esprit de leur siecle ; mais jusques à quel point ce même esprit a pu influer sur les femmes en général, & en particulier sur celles que nous attaquons : & c'est, mon cher Philogêne, ce qu'avec tant de moyens de bien pénétrer, il me semble que vous ignorez encore plus que vous ne devriez, & que

que je ne voudrois. Ce n'est point, assurément, qu'à vous entendre, on ne doive vous croire sur cela d'excellens principes. On trouveroit à peine, même parmi nous, d'homme à qui la vertu des femmes impose moins, & qui compte davantage sur leur foiblesse ; mais je vous avoue en même tems que vous ne m'en faites pas moins craindre que vous n'attachiez à l'amour un trop grand prix, sur-tout dans une ville où depuis que j'ai prouvé aux femmes qu'il n'étoit pas moins pour elles un préjugé, que la vertu même, presque toutes sont convenues de n'en pas plus exiger que d'en prendre. Il se peut que vous ne le croyiez point, mais soit que vous la teniez de la nature, soit, ce que pour vous j'aimerois beaucoup mieux qu'elle ne soit de vous qu'un reste de votre premiere façon d'envisager ces objets, vous avez conservé une délicatesse qui doit d'autant plus vous nuire ici qu'elle y est plus universellement proscrite. Il faut, puisque vous ne l'avez pas abjurée, qu'elle ne le soit point encore à Rhodes. Je ne vous en conseille pas moins, si vous voulez avoir à votre retour à vous y vanter légitimement de quelque femme

d'Athenes, de vous conduire à cet égard auprès d'elles, avec tant de circonſpection qu'elles ne puiſſent pas ſeulement vous ſoupçonner de penſer ſur cela autrement qu'elles-mêmes. Vous ſentirez, & toute l'importance de l'avis que je vous donne, & tout le tort que vous avez eu de vous conduire plus d'après vos propres idées, que d'après mes conſeils, lorſque vous ſçaurez que tout ce que vous avez gagné à vous montrer comme homme à *ſentiment*, a été de paſſer pour être de la pédanterie la plus déſagréable, & pour n'avoir dans l'eſprit aucune ſorte de philoſophie. C'eſt ce qu'en ſortant de cette longue converſation que vous eûtes hier avec elle ſur le cœur, & dont vous la croyiez tranſportée, Théognis dit de vous très-publiquement, & qu'après elle, répéteront toutes les femmes à qui vous vous aviſerez de parler ſur le même ton. Pour empêcher donc que vous ne tombiez déſormais dans de ſi cruelles mépriſes, autant que pour faciliter vos ſuccès, j'ai tiré de deſſus ma liſte les portraits de celles des femmes de qui la conquête vous coûtera le moins, & peut faire le plus de bruit. Si, après de pareils renſeignemens ſur leur compte,

Vous vous y trompez encore, je n'aurai pas du moins à me reprocher d'en avoir été la cause.

Dercyle est vive, sensible, charmante, enfin, à tous égards; mais, peut-être a-t-on besoin d'être fait aux mœurs d'Athenes pour ne la pas trouver un peu trop courtisanne. N.B. *Si on ne lui dit rien, elle parle.*

Thargélie, si on l'en croit, est celle de toutes les femmes sur qui *le sentiment* peut le plus. Avec *du sentiment* il n'y a rien qu'on obtînt d'elle, si pourtant, quoiqu'elle ne le dise pas, on en excepte d'en être gardé, en cas que, par malheur, on n'eût que du *sentiment* à lui offrir. *On peut s'arranger avec elle en moins d'un jour, & y tenir une semaine.*

Ampélis, pour la sottise, & la beauté, est le chef-d'œuvre de la nature; mais si jamais femme n'eut moins d'esprit, jamais aussi, n'y en eut-il qui en desirât moins aux autres, ni pour qui l'esprit qu'on peut avoir, fût plus complettement perdu. Il semble qu'elle n'ait reçu des dieux, que des sens, & qu'elle croie qu'ils ont fait la même grace à tout le monde. Ou je me trompe fort, ou cette idée doit la rendre

fort difficile à vivre pour un homme qu'ils auroient traité moins favorablement qu'elle ne suppose que tous doivent l'être. *On trouve toujours à celle-là la tête toute tournée.*

Ce ne sont ni les soins les plus tendres, ni l'amour le plus constant qui touchent Pholoé. Ce n'est qu'en l'amusant qu'on peut parvenir à lui plaire; mais par bonheur pour ceux qui ont sur elle des prétentions, elle s'amuse comme on dit, d'*une mouche. C'est le plus ordinairement l'affaire d'un souper. L'on n'y répond pas du lendemain.*

Cyane est d'un carectere absolument opposé; ce n'est qu'en pleurant qu'on la détermine. Nous croyons, au reste, devoir ajouter ici en faveur des étrangers seulement (car aucun de ses concitoyens n'ignore à quoi il doit s'en tenir sur cela), que parmi ceux à qui sa conquête a coûté des larmes, il n'y en a pas un qui n'ait trouvé en elle des raisons de se repentir de la peine qu'il avoit prise d'en répandre.

Thrazyclée est fausse, affectée, minaudiere. Ce n'étoit pas qu'elle ne fût née avec des graces; mais à force de s'en chercher, ou d'être occupée à faire valoir les siennes, jamais femme

n'a rendues plus fastidieuses les graces qu'elle avoit reçues de la nature. Il n'y a ni chose, ni moment où elle ne porte de l'apprêt, & où elle ne le fasse sentir. De-là vient, si du moins j'en puis juger par l'impression qu'elle a faite sur moi, que c'est sans qu'elle plaise qu'on la trouve belle, & que c'est, aussi, sans qu'elle en intéresse davantage, qu'on la voit fort tendre.

Jamais femme ne méprisa plus les préjugés, mais, en revanche, ne crut moins aux principes que Callipide. Ce qu'il y a d'heureux pour elle, c'est que, si elle manque de mœurs, on ne peut pas, comme à beaucoup d'autres, lui reprocher que ce ne soit que par air. *A enlever à la premiere vue : admirable, d'ailleurs, pour qui voudroit voir jusques où une femme peut porter la sensibilité, l'oubli de toutes les bienséances, & l'audace dans les vices : mais je doute fort qu'un homme à sentiment y trouvât son compte.*

Hégéside : peu de femmes rassemblent autant de charmes qu'elle en possede ; mais elle est seche, dédaigneuse, & fantasque Je ne sçais si l'habitude qu'elle a prise de soumettre tout

à l'analyſe & au calcul, lui a mis de la juſteſſe dans l'eſprit; mais je ne puis de même ignorer qu'elle le lui a rendu de l'aridité la plus déſagréable. Quoiqu'elle ſoit preſque auſſi flattée d'inſpirer de l'amour, que ſi en prendre pour elle, étoit une grace qu'on lui fît, il n'y a pas d'inſtant, quel qu'il puiſſe être, où l'homme qu'elle traite comme ſon amant, ne fût bien fondé à lui demander pourquoi elle lui fait cet honneur là, & où, pour peu qu'elle fût de bonne foi, elle ne fut que très-embarraſſée à lui répondre. *Il faut mettre là plus de ſoins que, tout calculé, la choſe n'en vaut peut être la peine.*

Praxidice : ſon eſprit & ſa beauté péchent par l'enſemble; l'une a moins de réalité que d'éclat, l'autre eſt d'une inégalité & d'un découſu inconcevables. Cette femme eſt à tous égards, une diſparate perpétuelle. Froide & ſenſible, monotone & variée, il eſt de toute impoſſibilité de la définir. Malgré tous ſes travers, il n'y a pas de femme qui, lorſqu'elle veut plaire, y réuſſiſſe mieux; & peut-être, ſont-ce ſes défauts même qui lui en aſſurent le plus les moyens : du moins, cette alternative eſt-elle ce qui auprès d'elle, m'a

le plus piqué. Les impressions qu'elle reçoit s'effacent avec la même promptitude qu'elles naissent ; & l'homme qu'elle croit aimer le plus, ne sçauroit être plus sûr d'en être encore aimé le lendemain, que de ne la pas retrouver le jour d'après avec toutes les fureurs de l'amour. A quelque égard que ce soit, son imagination la sert toujours mieux que la nature & son cœur. *Maîtresse très-amusante, pourvu, cependant qu'elle n'intéresse qu'à un certain point.*

Tout ce que la candeur a de charmes, tout ce que la dignité de l'ame a de respectable, on le trouve dans Diotime. Il n'y a ni beauté, ni vertu qu'elle ne possede; elle joint à cela tout l'esprit qu'il est possible d'avoir; & le sien est d'autant plus fait pour plaire, qu'elle semble toujours plus ignorer combien elle en a. Jamais femme n'a sçu mieux ennoblir une foiblesse, ni en même tems rendre plus heureux ce qu'elle aime. En considérant ce qu'elle a de raison, on n'imagineroit jamais que l'amour pût prendre sur elle quelque empire. En voyant tout ce qu'elle est capable de sacrifier à l'amour, l'on ne croiroit pas qu'elle prît jamais conseil

de la raiſon. Elle a aimé une fois avec une tendreſſe & une ſincérité digne d'une reconnoiſſance qu'elle n'a pas trouvée. On l'a depuis preſque forcée à croire qu'elle pouvoit aimer une ſeconde fois; mais, que cette erreur ſe ſoit tournée en ſentiment, qu'elle ſoit reſtée pour elle, ce que même, en ſe rendant, elle l'a jugée; elle n'en demeurera pas moins fidelle aux engagemens qu'elle a pris, quelque onéreux que par le ſouvenir de ſon premier, ils lui puiſſent être. Elle eſt, enfin, de toutes les femmes d'Athenes celle à qui il ſeroit le plus doux & le plus glorieux de plaire; c'eſt dommage que je n'en connoiſſe pas de qui il fût plus inutile de tenter la conquête.

Nous ne connoiſſons point de femme qui pût compter plus d'hommes, & moins d'amans, & qui en même tems ait moins pu remplir l'objet qui les lui a fait prendre, que Myrto. Nous ſoupçonnons depuis long-tems que les dieux l'ont condamnée à chercher en vain toute ſa vie ce qu'elle cherche encore, mais à ſon obſtination ſur cet article, nous ne doutons point ou qu'elle ne ſoit très-éloignée de croire que les dieux lui aient infligé cette

peine, ou qu'elle ne se flatte pas de leur en donner le démenti.

Pour Théognis, relisez les portraits de Dercyle, de Thargélie, de Praxidice & de Thrazyclée : a fort peu de chose près, vous aurez le sien.

Théane est douce, naïve, intéressante. Avant qu'elle voulût avoir de l'esprit, peu de femmes étoient aussi aimables qu'elle : mais, en ne parlant même pas de ce que cette manie lui a fait perdre du côté du naturel, & des graces qui l'accompagnent toujours, ceux qui comptent dans une femme, l'apparence des mœurs pour quelque chose, lui reprochent de la compter pour trop peu. Elle croit pourtant n'être que philosophe ; mais je ne voudrois pas répondre que ce ne fût bien précisément que cela qu'elle est devenue.

Je pourrois aisément vous tracer ici les portraits de beaucoup d'autres femmes ; mais comme par la façon de penser elles se ressemblent toutes aujourd'hui, je ne crois pas devoir pousser plus loin l'extrait de ma liste. Tout ce qui me reste à vous recommander, c'est de vous souvenir que si le ton de l'amour peut flatter encore leur vanité,

il ne pénetre presque jamais jusques à leur cœur; que, si par un hasard que je doute fort que vous rencontriez, il s'en trouvoit quelqu'une que vous eussiez véritablement touchée, ce n'en seroit pas moins ce que vous ne devriez jamais croire; que l'ingratitude dans ce cas-là ne donne jamais de ridicules, & qu'il est rare qu'on n'en doive point à la reconnoissance, parce qu'il n'y a rien qui le soit plus que de n'en pas voir abuser contre nous, la femme même qui paroît nous en sçavoir le plus de gré; qu'il vaut mieux avoir à se reprocher d'en avoir quitté vingt, que de s'exposer à l'inconstance d'une seule; & qu'enfin, c'est beaucoup plus a Athenes que par-tout ailleurs qu'il faut ne pas perdre de vue un seul instant ces grandes vétités.

LETTRE LCXXI.

ALCIBIADE A STESICRATE.

DANS un âge où la fougue des passions ne permet point de les dissimuler, ou est cause, du moins qu'on les dissi-

mule mal, j'ai laissé trop paroître d'ambition pour que Nicias puisse se persuader que j'en ai actuellement aussi peu que je desirerois qu'il le crût. La défiance qu'il montre de tems en tems sur mes dispositions intérieures, me surprend donc moins, mon cher Stésicrate, que la sécurité que nous y voyons succéder. Je ne me suis jamais flatté de le voir exempt de ces craintes qui vous en donnent à vous-même pour la réussite de mes projets ; mais comme il m'est de la derniere importance qu'il ne les écoute qu'à un certain point, vous me rendrez, en ne cessant pas de les combattre, le service du monde le plus grand. Vous sçavez mieux que personne, à quel point il est timide & irrésolu. Vous ne pouvez pas plus ignorer que les personnes de ce caractere dépendent toujours bien moins d'elles-mêmes, que des gens avec qui elles vivent, sur-tout lorsque l'amitié ajoute encore à leur foiblesse naturelle ; & Nicias vous aime tendrement. Quelque vives donc que soient, & que doivent, en effet, être ses terreurs sur mon compte, il cessera sûrement de les trouver si bien fondées, dès que vous voudrez bien lui dire qu'elles ne le sont pas. Je

n'exige point de vous, cependant, que vous essayiez de lui faire croire qu'en cherchant à renverser Cléon, ce ne soit que pour lui que je travaille. Cela seroit si peu probable, qu'en supposant que vous parvinssiez à lui donner cette certitude, il seroit impossible qu'il la gardât long-tems, & qu'il ne finît même point par craindre que vous ne fussiez plus dans mes intérêts que dans les siens. Comme c'est, d'ailleurs, bien moins par besoin que l'on pense pour lui, que pour s'épargner la peine de penser, qu'il s'en rapporte plus à ce qu'on lui dit, qu'à ses propres idées, il faut nécessairement se garder de lui parler, comme l'on pourroit faire à un homme qui seroit plus borné que foible. Vous me servirez, par conséquent, beaucoup mieux auprès de lui, en convenant, quand vous le verrez dans ses accès de défiance, qu'il fait sagement de ne point compter absolument sur moi, que si vous vous obstiniez à lui dire qu'il ne sçauroit trop s'y livrer. Lorsque vous le verrez dans de plus favorables dispositions, vous lui direz le contraire; & même ce sera sans risque que vous le lui direz. Les hommes ont naturellement tant de plaisirs à nous trouver sans cesse

du ſentiment dont ils ſont ; & ſouvent, à quelque point que ce qu'ils penſent, ſoit différent de ce qu'ils viennent de penſer, s'apperçoivent ſi peu quand ils en changent, que vous ne devez pas craindre que votre complaiſance pour lui, quelque étendue qu'elle puiſſe avoir, vous dégrade jamais dans ſon eſprit. S'il ſe peut que nous eſtimions ceux qui ne ſoumettent pas ſervilement leur ſentiment au nôtre, il eſt rare que nous ne nous dédommagions pas en les haïſſant, de l'eſtime que par cette inflexibilité dans le caractere, ils nous forcent d'avoir pour eux. Vous ne tromperez pas non plus Nicias autant que vous le craignez, peut-être, quand vous l'aſſurerez que, ſi nous parvenons à détruire le crédit de Cléon, je ne veux me voir qu'avec lui à la tête des affaires. Loin même de chercher à l'en écarter, de tous ceux que le peuple regarde favorablement, il eſt le ſeul avec qui je puiſſe ne pas craindre de partager l'autorité, parce que, de tous les collegues qu'on pourroit me donner, il eſt celui ſur qui je puis en prendre le plus, & à qui, par une ſuite néceſſaire je puis en laiſſer le moins. Je ne doute pas plus que ce ne fût en vain que je prétendrois

traverser ses projets de grandeur. Par une contrariété sensible, tout différent que, par ses mœurs, autant que par le tour de son esprit, & par le genre de son éloquence, Nicias est de ce Cléon, aujourd'hui l'idole des Athéniens, il est, cependant, le seul qu'ils lui substitueroient; s'il arrivoit qu'ils cessassent de sacrifier à ce méprisable dieu. Lui, de son côté, ne feroit contre moi que des efforts impuissants. Ce même peuple qui révere les vertus de Nicias, aime en moi ces mêmes vices contre lesquels vous le voyez s'élever tous les jours, & qu'en effet, il m'auroit également été facile, ou de dissimuler, ou de n'affecter pas, si je les eusse jugés moins nécessaires à mon élévation. Quand il ne seroit pas d'une vérité reconnue qu'en général les hommes louent toujours plus la vertu qu'ils ne la prisent, nous vivons dans un siecle où la vertu de Nicias doit être plus admirée qu'utile; car qu'importe, dans le fond, à la patrie, cette tempérance, cette candeur, cet attachement aux anciennes mœurs, cette haine du luxe, qu'on croit ne pouvoir trop célébrer en lui. Les seules vertus qu'à mon gré, l'on doive louer dans un homme d'état, sont les vertus qui peuvent con-

tribuer à la grandeur de l'état qu'il gouverne ; & les vertus de Nicias, aujourd'hui si vantées, ne serviroient peut-être, s'il étoit en place, qu'à rendre son administration aussi honteuse pour lui, que funeste à son pays : mais cette discussion me meneroit trop loin, & je reviens à mon objet. Si Nicias ne sçauroit se dissimuler que mon union avec lui ne fortifie considérablement sa cabale, je ne sçaurois me cacher davantage que l'amitié qu'il a paru avoir pour moi, ne m'ait mis dans une sorte de considération dont, avant cela, je ne jouissois pas. Mon intimitié avec un homme universellement reconnu pour vertueux, impose aux gens austeres ; & en leur faisant espérer que les déréglemens qu'ils me reprochent, ne seront pas éternels, les affoiblit à leurs yeux. D'un autre côté, l'idée qu'on a de mes talens, fait qu'on s'en repose davantage sur la capacité de Nicias. Quoiqu'il fût aisé de penser que si je lui en eusse cru autant qu'on lui en suppose, j'aurois plutôt travaillé à le détruire, que je ne me serois uni d'intérêt avec lui, on ne le pense pourtant pas. L'on croit, même, qu'également convaincus tous deux de l'utilité dont nous pouvons nous être l'un à

l'autre, cette seule conviction nous a liés : *Si*, dit-on, *Nicias a besoin de la facilité d'Alcibiade à imaginer, & de l'audace qu'il met dans l'exécution de ses projets, Alcibiade, à son tour, a besoin que son impétuosité soit retenue par la sage lenteur de Nicias. En agissant séparément, leurs défauts causeroient, peut être, la ruine de la république ; en se réunissant, tous deux concourront à sa gloire.* Voilà ce que j'entends dire à tout le monde ; & que, tout convaincu que je suis que rien n'est plus mal vu, je semble croire autant que ceux qui le disent. Il est vrai qu'en paroissant moi-même être de cette opinion, je l'accrédite au point que si nous parvenons à faire tomber Cléon, je ne pourrai jamais éviter de partager l'autorité avec Nicias ; mais je suis sûr que ce sera pour si peu de tems, que ce partage ne blessera pas plus mon orgueil, qu'il ne sera contraire à mes desseins. Ou je me trompe fort, ou Nicias à qui une place est infiniment moins nécessaire qu'un titre, & qui, de plus, n'a d'ambition que l'ambition qu'on lui inspire, ne sera pas long tems à se repentir d'avoir sacrifié à la passion qu'on le force de se croire, le goût réel qu'il a pour les plaisirs d'une vie tranquille,

& l'aversion qu'il s'est toujours senti pour les affaires. Trop prudent pour ne pas fortifier ses dégoûts, sur le prétexte spécieux de m'en remettre de tout à son expérience, je lui laisserai tant de choses à faire, & soit du côté du peuple, soit du côté des ennemis, sçaurai lui susciter de si désagréables embarras, que bientôt il desirera plus vivement d'être soulagé du poids d'une grandeur que tant d'inconvéniens accompagneront, qu'il n'aura desiré d'y être élevé. Tel est le plan que je me suis tracé, & que je suivrai constamment, si les défiances qu'il me montre, & que je lui crois suggérées par Thrazybule, ne le déterminent pas, comme je le crains, à rompre ouvertement avec moi; & c'est ce que je vous conjure d'empêcher, du moins jusques à ce que ma faction soit devenue assez forte pour l'emporter sur la sienne. C'est avec tant de soin que je m'applique à me faire des partisans; & le nombre des miens devient, de jour en jour, si considérable que si, persistant dans ses terreurs, Nicias en vient, enfin, à la rupture, & s'oppose avec succès à mes vues, ce ne sera pas avec moins de bonheur, que je mettrai obstacle aux siennes; mais ce seroit pour moi un si frivole avan-

tage, que de rendre en ce cas les choses égales entre nous, que je ne pourrois qu'avec beaucoup de chagrin me voir forcé de le combattre. Je vous prie donc, mon cher Stésicrate, d'employer tout le crédit que vous avez sur lui, pour l'obliger à tenir les engagemens qu'il n'a pris avec moi, qu'à votre seule instigation; & de vouloir bien m'instruire le plutôt qu'il vous sera possible, du succès de vos soins, quel qu'il puisse être.

LETTRE LCXXII.

LE MÊME A NÉMÉE.

UNE tempête très-violente, & qui a duré plusieurs jours, nous a forcés de suspendre notre route, & de chercher un asyle dans le port de Mitylêne. La nécessité d'attendre, & que la mer, toujours orageuse depuis ce moment-là, se soit calmée, & que l'on ait fait aux vaisseaux les réparations nécessaires, nous y retient. Je profite pour vous écrire, de cet instant de repos, puisqu'il vous plaît, enfin, de paroître desirer

que je vous donne de mes nouvelles. Votre empressement à m'en demander, s'accorde peut-être assez mal avec vos occupations actuelles; mais, si je m'en souviens bien, ce n'est pas la premiere fois que vous vous soyez dispensée d'être conséquente. J'ai peu de chose à vous dire de mes plaisirs: je doute, si vous vouliez bien prendre la peine de me parler des vôtres, que vos relations fussent si seches. Il ne tient qu'à vous de voir que, malgré votre discrétion sur ce qui vous regarde, je n'ignore pas comment vous sçavez charmer les ennuis de l'absence; mais ce seroit vous dérober des momens trop précieux, & même abuser trop de mon loisir, que de vous parler de moi plus long-tems; & je crois ne pouvoir mieux réparer l'ennui que je vous cause, qu'en vous priant de me dire ce qu'est devenu Callicrate: son silence me donne des alarmes sur sa santé: ne le verriez-vous pas quelquefois.

LETTRE LCXXIII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

A la contrainte & à la sécheresse qui regnent dans votre lettre, il ne m'a pas été difficile de juger que vous avez bien de l'humeur contre moi, ou du moins que telle étoit votre disposition à mon égard, lorsque vous m'avez écrit: car je ne voudrois pas répondre que, depuis, l'ennui de retrouver toujours le même mouvement dans votre cœur, vous l'eût laissé conserver. Je ne sçais, cependant, s'il vous est aussi permis que vous me paroissez le croire, ou d'avoir du ressentiment contre moi, ou d'oser m'en montrer. L'amour seul pourroit vous donner ce droit; mais vous auriez, ce me semble, dû vous souvenir qu'il ne nous lie ni l'un ni l'autre. Vous pouviez aussi vous dispenser de l'air d'ironie dont vous me demandez des nouvelles de Callicrate. Auriez-vous oublié combien je suis libre, & à quel point je veux l'être; & se pourroit-il que je ne vous eusse pas encore accoutumée à

me voir prendre de loix que de ma seule volonté ? Je puis, & vous ne l'avez sçu que trop, consentir à être l'esclave de mon sentiment; mais vous avez aussi plus d'une fois éprouvé que la chose du monde, qui m'a toujours paru la plus injuste, a été de me sacrifier à la vanité d'autrui. Si notre liaison qui, je l'avoue, est sur un ton assez ridicule pour que je croie que vous ne la verriez finir qu'avec regret, si dis-je, notre liaison vous convient telle qu'elle est, vous supprimerez ces airs de hauteur que l'amour seul sçait pardonner, & qui me blessent en vous avec d'autant plus de raison que je puis moins douter que je ne vous en inspire pas, & que moi-même j'en sens moins pour vous. Vous vous êtes donc bien trompé si vous avez cru que j'eusse l'intention de vous cacher ce qui s'est passé entre Callicrate & moi. Si, au contraire, je ne vous en ai pas instruit, c'est qu'il m'étoit de la derniere indifférence que vous le sçussiez, ou non; & que j'ai dû croire que vous pensez sur cela comme moi même; mais puisque vous vous intéressez encore à mes amusemens, voici, autant dans la plus exacte vérité, qu'avec le detail le plus étendu, l'histoire que vous desirez, & que, se-

lon toute apparence, perſonne n'a pu vous raconter auſſi-bien que je vais le faire.

Vous devez d'abord vous rappeller que, de tous vos amis, Callicrate a toujours été celui avec qui j'ai été le plus liée, quoique vous en ayez qui, momentanément du moins, ont paru me plaire davantage. Mais ſi les autres m'avoient inſpiré plus de ce goût qui, ne tenant qu'au caprice, ne dure pas plus que le caprice même, aucun d'eux n'avoit fait naître pour lui dans mon cœur, ni une eſtime ſi ſincere, ni une ſi tendre amitié. Nous avons juſques à votre départ, vécu enſemble ſur ce ton-là. Il paroiſſoit ſatisfait de mes ſentimens; à mon tour, je l'étois des ſiens. Soit, cependant, qu'on ne puiſſe être long-tems l'ami d'une femme aimable, ſans ſouhaiter de lui être quelque choſe de plus, ſoit par un des ces caprices dont il eſt impoſſible de rendre compte, à l'indifférence qu'il m'avoit toujours conſervée, a ſuccédé inſenſiblement le plus violent deſir. Quoiqu'il ne dût point ſe faire une peine de m'en inſtruire, & qu'il n'y eût rien qu'il ne dût attendre de ma façon de penſer pour lui, il a long-tems, & je ne ſçais pourquoi,

mieux aimé souffrir du mouvement que je lui donnois, que de me le déclarer. Enfin, à la rêverie profonde où il étoit plongé, à son embarras auprès de moi, aux soupirs qu'il poussoit sans cesse en me regardant, j'ai soupçonné ce qu'il s'obstinoit à me taire. Il me paroissoit toutefois si ridicule que, si je ne me trompois point à ce que j'imaginois, il pût craindre tant de m'en instruire, que j'en pensai conclure que ce n'étoit pas de moi qu'il étoit occupé. Dans le cas où je ne me serois pas méprise, mon parti auroit été bientôt pris. Car enfin (& je crois que j'avois raison) je prisois mille fois plus Callicrate, que ce qu'il auroit pu avoir à me demander. Il étoit mon ami; il est aimable. Je pouvois vis-à-vis de lui sacrifier beaucoup à l'amitié, sans que, d'aucune façon ce sacrifice me fût pénible, &, je l'avoue de bonne foi, il n'y eut, pendant longtems, rien que je m'employasse pour le lui faire entendre. Mais cette timidité, si déplacée entre nous deux, résistant à tout enfin je me déterminai à lui parler. » Callicrate, lui dis-je donc un jour, » je vous dirois que je craindrois que » vous ne fussiez amoureux, si mille » choses ne me portoient pas à croire

» que c'est de moi que vous l'êtes. Si
» je ne me trompe point, vous pouvez
» me le dire avec toute liberté, &, si
» je m'abuse, vous ne devez pas m'en
» faire plus de mystere. L'amitié seule
» vous parle ici, & la vanité n'entre
» pour rien dans ma démarche. En cas
» que vous m'aimiez, ou, pour parler
» plus juste, en cas que je vous plaise,
» vous en devez la confidence à la pre-
» miere ; &, si ce n'est pas moi qui
» vous mets dans un état si violent,
» vous devez sentir d'autant moins de
» répugnance à me le déclarer, que
» vous avez moins à craindre de blesser
» l'autre. Je vous dirai plus ; vous ne
» m'inspiriez point d'amour : ce n'est
» pas, non plus, ce sentiment que je
» vous crois pour moi ; &, pour pous-
» ser la franchise jusques au bout, je
» serois fâchée que vous en eussiez pour
» moi, parce qu'à cet égard je ne pour-
» rois pas vous rendre heureux. Je crois
» que je ne puis trop tôt vous en pré-
» venir, afin de contenir votre imagina-
» tion dans des bornes qu'il est de la plus
» grande importance qu'elle ne fran-
» chisse pas. L'amour-propre, je vous
» le répete, n'entre pour quoi que ce
» soit dans ce que je fais. Vous ne bles-
serez

» ferez donc pas le mien en vous rap-
» pellant même entre mes bras, que
» l'amitié seule vous y a admis; & que
» cette même amitié, non seulement
» vous défend l'amour, mais qu'elle
» s'offenseroit avec justice, si elle vous
» voyoit ne vous servir que pour vous
» rendre à plaindre, de ce qu'elle n'aura
» fait que dans la vûe de vous empê-
» cher de l'être: vous pouvez parler. «
Callicrate, sur cela, s'est jetté à mes genoux; il s'est trouvé, comme vous vous en doutez bien, que je l'avois deviné; je crois qu'il est inutile que je vous dise le reste. Nous vivons ensemble sur le ton que je le desirois. Il ne tiendroit qu'à moi de le voir fort amoureux; mais c'est un sentiment dont je lui parois toujours si éloignée, que j'empêche par là son ame de s'y livrer. Je ne sçais si vous approuverez, ou non, ma conduite. Moins j'ai cru que je dusse vous consulter sur ce que j'avois à faire, plus je suis tranquille sur ce que vous en penserez. Il me suffit d'en être contente. Je me suis conservé un ami de qui je fais un cas extrême: je goûte le sensible plaisir de le rendre, & de le voir heureux; & quand je tiendrois aux préjugés autant que j'y tiens peu,

j'aurois, ce me semble, encore bien de la peine à me reprocher d'avoir immolé le préjugé de tous, auquel par état je dois tenir le moins, au plus noble des sentimens. A votre égard, je ne crois point vous devoir d'excuses : vous me ferez pourtant des reproches si vous voulez ; mais comme je sçais d'avance à quel mouvement je les devrai, je vous préviens que j'y serai on ne peut pas moins sensible. Je desire seulement que cette lettre vous apprenne qu'on ne mortifie pas impunément l'amour-propre des autres ; & que, quelque bien fondée que soit la façon dont vous pensez de vous-même, on peut quelquefois n'y pas sacrifier autant que vous croyez toujours qu'on le doit.

P. S. A propos, Callicrate se porte aussi-bien que vous puissiez le desirer, & me charge de vous dire à quel point il est sensible à votre souvenir.

LETTRE CXXIV.

THÉANE AU MÊME.

LA constante opiniâtreté dont hier je rejettai vos propositions, n'avoit pas dû, sans doute, vous laisser espérer qu'aujourd'hui elles cesseroient de me paroître ridicules. N'imaginez cependant pas, que si je les envisage différemment, ce soit qu'aujourd'hui je compte plus sur votre bonne foi, que je n'y comptois hier. Pour du goût, nous avons si peu de tems vécu l'un pour l'autre; qu'il ne seroit pas impossible qu'à cet égard vous vous trouvassiez comme moi: c'est-à-dire, que je n'eusse guere plus perdu à vos yeux, du mérite de la nouveauté, que vous-même n'en avez perdu aux miens. Un peu de rancune de la façon légère dont vous m'avez quittée, & la certitude que je ne devois votre retour qu'à une de ces fantaisies qui vous prennent si fréquemment, & vous durent si peu, m'avoient d'abord armée contre vous. Après m'être cette nuit bien examinée,

j'ai trouvé que ma vanité ſeule étoit ce qui me faiſoit deſirer de faire ſur vous une impreſſion plus profonde que l'impreſſion que je croyois vous avoir faite; qu'enfin il n'y avoit pas à moi d'équité à exiger de vous, plus que je n'en ſens moi-même, & à vouloir que vous fuſſiez conſtant, quand je ſuis ſi loin de former le projet de l'être. Car, ne vous y trompez point: en cas (comme j'ai encore dû le ſuppoſer,) que votre deſſein ſoit de me faire quitter Cléophon, je vous préviens qu'il ne vous réuſſira point. Si je ne l'aime pas aſſez pour qu'il me ſoit impoſſible de lui faire une infidélité, il m'eſt trop cher pour que je veuille lui faire éprouver mon inconſtance. Il n'y a pas, je le ſens bien, le ſens commun dans ma conduite; mais telle eſt la force de l'habitude qui m'attache à lui que, fuſſé-je même auſſi ſûre de vous fixer, que je le crois, & que dans quelque moment que ce puiſſe être, vous me verrez le croire impoſſible, je ne vous l'en ſacrifierois pas davantage. Que j'aie ſur cela tort ou raiſon, il eſt dans mes principes que la choſe du monde qui doit être le plus égale à un amant, eſt que ſa maîtreſſe ſe permette, ou

non, quelques écarts, puiſqu'on a toujours pour lui l'égard de ne l'en pas inſtruire. Quant à l'inconſtance, comme il ne ſe peut pas qu'elle ne le prive de l'objet de ſes deſirs, mon ſentiment eſt qu'une femme ne doit pas s'y livrer avec la même indifférence qu'elle peut ſe livrer à une fantaiſie. Bon ou mauvais, encore une fois, c'eſt mon ſyſtême; & vous trouverez bon que je me conduiſe d'après, ou que nous reſtions comme nous ſommes. Je ne puis, ce me ſemble, vous dire mieux avec combien de myſtere j'exige que vous vous conduiſiez. Quant à de la diſcrétion, à cela près d'un peu trop de publicité que vous avez donnée à notre affaire, & que je vous reproche d'autant moins que je ſçais plus qu'elle étoit néceſſaire à votre vanité, j'ai eu trop à me louer de la vôtre, pour que je ne croie pas qu'il ne fût parfaitement inutile de vous en recommander. D'ailleurs, le projet que vous avez formé de rendre infidelles le plus de femmes que vous pourrez, & qui en exige une extrême, me répond ſuffiſamment de la vôtre. Je vous attends ce ſoir; mais ne venez qu'auſſi traveſti qu'on puiſſe l'être, & lorſque la nuit

sera absolument décidée. La même esclave qui a favorisé nos premiers tête-à-tête, sera chargée de nous faciliter celui-ci : je n'ai pas besoin de vous indiquer la porte où elle vous attendra. Ne me répondez que dans le cas où vous auriez changé d'avis : dans l'autre, je sçais tout ce que vous pourriez avoir à me dire : vous n'ignorez pas de plus, les raisons que j'ai de craindre les messages. Je suis aussi sûre que, pour l'emploi auquel je destine ma soirée, j'ai besoin de l'être, que Cléophon ne pourra pas venir la troubler : sur le reste, je n'ai, vous le sçavez, aucunes mesures à prendre : il seroit tout-à-fait à desirer pour nous que les amans ne coûtassent pas plus à tromper que les maris. A l'égard des rendez-vous qui pourroient succéder à celui-ci, comme ils dépendent de la façon dont à cette reprise, nous nous serons trouvés l'un de l'autre, il n'est pas tems encore d'en parler. Adieu : il est singulier pourtant que le cœur me batte en vous écrivant ; le vôtre, peut être, en fera autant en lisant ma lettre. O ! que c'est un beau symptome d'amour !

LETTRE CXXV.

MYSIS A ALCIBIADE.

TOUTE convaincue que je suis que mon amour pour vous ne vous paroîtra qu'une de ces fureurs passageres qui, dans les femmes de mon état, prouvent si peu pour l'amour, je n'en sçaurois davantage me refuser à la douceur de vous parler de ma tendresse. Ne pensez pas, je vous en conjure, que ce même sentiment ne soit qu'une réminiscence des plaisirs que je vous dûs hier. Hélas! vous me rendîtes bien moins heureuse que vous ne parûtes le croire. Quelque vive que fût l'impression que je faisois sur vous, pouvois-je, effectivement, en être contente, lorsque vous ne daigniez pas me cacher que le desir seul vous conduisoit dans mes bras, & que vous m'en trouviez encore trop honorée? Trompé par ma profession qui, ne vous permettoit ni de vous inquiéter, ni de chercher à vous instruire des mouvemens de mon cœur, vous crûtes ne posséder qu'une vile courtisanne, pen-

dant que vous ne vous êtes peut-être jamais livré à une maîtresse qui vous aimât si tendrement. Loin (car, sans doute, vous m'en avez soupçonnée,) de vous exagérer mes transports, je n'en laissois échapper que ce que la violence de ma passion m'en arrachoit. Partagée entre la douceur extrême de me voir l'objet de vos desirs, & la douleur de ne rien prendre sur votre ame, plus je sentois que, loin d'attribuer les miens à leur véritable cause, vous ne la chercheriez que dans un méprisable emportement, ou dans la nécessité où nous sommes d'en feindre; moins je crus devoir les laisser éclater; mais j'éprouvai, malgré moi-même, qu'il est encore plus aisé de dissimuler ses répugnances, que de cacher ses plaisirs. Toute en proie que j'étois aux plus cruelles idées, vos caresses, quelque dénuées même qu'elles fussent de ce sentiment qui seul pouvoit satisfaire mon cœur, & qu'il vous auroit si bien rendu, prenoient encore trop sur mes sens, pour que je pusse vous paroître aussi à plaindre que je l'étois en effet. Vous croyiez tout faire pour moi, en m'accablant d'éloges qui ne pouvoient contenter que mon amour-propre; &,

dans les plus tendres momens, vous m'appellant toujours ce que je suis, il ne vous échappa jamais ce mot que d'autres que vous ne m'ont que trop prononcé, & que jamais je n'ai desiré que dans votre bouche. Tout en moi, mais vainement, vous offroit une femme qui vous adoroit. Eh! comment, sans parler du reste, la tendre langueur que vous deviez lire dans mes yeux, ne vous instruisoit-elle pas de l'excès de mon amour! N'avois-je donc que l'air de vous obéir, ou de ne porter dans vos bras que cette indécente audace, bien plus faite, à mon sens, pour effrayer le desir, que pour le faire naître? A ces réserves mêmes que, malgré l'habitude où je suis de n'en pas avoir, mon sentiment me dictoit, & que, peut-être, vous ne me soupçonnâtes de vous montrer que pour augmenter en vous la sorte d'ardeur que, pourtant, je vous souhaitois le moins, ne deviez-vous pas voir à quel point j'étois peinée de la cruelle opinion que vous aviez de moi? Vous ne m'en croirez point, sans doute; mais, née avec un cœur peu fait pour l'état où vous me voyez, jusques à l'instant où vos yeux se sont abaissés sur moi, il a fait le supplice de ma vie. Vous

seul, ô ! mon cher Alcibiade, (daignez me permettre de vous donner ce titre ; &, s'il ne vous touche point, qu'au moins il ne vous offense pas ;) vous seul m'en avez dérobé l'horreur. Lors qu'après la plus cruelle des irrésolutions, le don que vous me fites de votre couronne, m'apprit que c'étoit en ma faveur qu'enfin vous veniez de vous décider, l'avantage que je remportois sur mes compagnes, tout éclatant qu'il étoit, fut ce que je sentis le moins. La joie qui s'empara de moi, & dont j'entreprendrois en vain de vous peindre l'excès, ne fut pas causée par la gloire de me voir quelques instans au plus célebre, comme au plus aimable des Grecs, mais par le bonheur de céder à un amant adoré. L'ivresse de ce moment qui s'étoit mille fois offerte à mon imagination, que je desirois si vivement de connoître, & que, cependant, je n'avois jamais éprouvée, m'avoit absorbé l'ame au point que je m'étois absolument oubliée. Il me sembloit que le triomphe que j'allois vous laisser remporter sur moi, fût le premier que j'eusse accordé. Eh ! que ne pouviez vous, pour votre propre bonheur, vous faire la même illusion ! Que ne perdiez-vous pas à négliger ces grada-

tions qui, dans une seule faveur, en font trouver mille, & conduisent imperceptiblement au bonheur le plus doux que deux cœurs unis par l'amour le plus tendre puissent éprouver! Mais étoit-ce alors la volupté que vous cherchiez? Que vos premieres entreprises furent affreuses pour moi, par l'excès du mépris qu'elles m'annonçoient! Que n'avois-je le droit de les arrêter! Quelle rapidité, aussi peu flatteuse pour vous-même, qu'humiliante pour moi, ne mîtes-vous pas dans votre victoire! Qu'il m'en coûta d'être forcée de ne pouvoir vous la disputer, au moins quelques momens, de me dire avec trop de justice, que vous ne me la pardonneriez point, & que ce ne seroit pas sur le ton de l'amour que vous vous en plaindriez! Accablée des plus ardentes caresses sans en être plus sûre d'être aimée; n'étant pour vous que l'objet d'une fantaisie, lorsque vous l'étiez de la plus vive ardeur qui fût jamais, quel horrible supplice n'éprouvois-je pas! Quel outrageant sourire ne vous échappa-t-il point, lorsqu'oubliant la distance qui nous sépare, j'osai vous parler de mes sentimens; & combien ne vous parus-je pas ridicule d'avoir formé le projet de vous faire

croire que je vous adorois ? O ! mon cher Alcibiade, prenez pitié de l'état où vous me réduisez. S'il ne m'est pas permis d'aspirer à vous toucher, permettez-moi, du moins, de vous aimer, & de vous le dire. Ce ne sera, il est vrai, que Mysis qui vous le dira ; mais je suis trop sûre de vous prouver combien peu mon cœur est fait pour mon état, pour craindre de vous répéter que votre mépris est bien injuste. Vous trouverez dans l'ame de cette même Mysis, pour qui vous en avez tant, des vertus que vous ne lui soupçonnez point ; &, peut-être, n'y trouverez vous aucun des vices que vous lui supposez. Daignez, je vous en conjure, ne pas croire que des vues d'ambiton, ou d'intérêt, m'aient dicté les sentimens dont j'ose vous entretenir. Je ne veux de vous que votre cœur ; & je serois trop heureuse de ce que ma fortune me permet de ne consulter que le mien, si la source m'en étoit moins honteuse, & que vous n'eussiez pas à me la reprocher. Non, encore une fois, ce n'est ni le vil desir d'engager un homme de qui la magnificence égale celle des rois, ni la vanité d'être au plus fameux de tous les Grecs, qui me conduisent. Votre nom

& vos richesses ne sont rien pour moi, votre personne seule m'est tout. Permettez-moi donc, s'il se peut, que mon amour vous touche, de refuser les dons que vous voudriez m'offrir, ou plutôt ayez pour moi l'égard de ne m'en offrir jamais. Contente d'être à vous, si vous m'ordonnez de le cacher, ce ne sera que par mon indifférence pour le reste des hommes que l'on pourra soupçonner que cet Alcibiade, de qui les charmes ne sont, hélas! que trop connus, a consenti que je vécusse pour lui. Je cacherai même, si vous le voulez, jusques à ma propre tendresse; elle n'honore que moi; & il me sera plus facile de la dissimuler, que si elle pouvoit servir à votre gloire. Tâchez cependant de ne me point prescrire un sacrifice qui seroit encore plus pénible pour mon cœur, qu'il ne seroit nécessaire à votre vanité. Adieu, puissiez-vous oublier que c'est Mysis qui vous écrit, & ne voir en elle que celle de toutes les femmes qui, par l'excès & la sincérité de ses sentimens, mérite le plus de se voir l'objet des vôtres!

LETTRE CXXVI.

THÉRAMENE AU MÊME.

IL y a si long-tems que vous cherchez à pénetrer la cause du chagrin qui me dévore, & vous m'avez hier paru si vivement blessé du silence que je m'obstinois à garder avec vous, que je me suis enfin déterminé à vous le confier. Vous ne le croirez peut-être pas ; mais il est pourtant de la plus exacte vérité que si dans cette occasion, mon bonheur eût paru moins dépendre de vous, je me serois cru moins obligé à vous cacher mon secret, quoique tout, jusques à mon amour-propre même, semble me faire une loi de le renfermer à jamais dans le fond de mon cœur.

Vous connoissez l'impétuosité de mes idées : vous sçavez que mes goûts, même les plus légers, seroient des passions pour les autres. Mon intention à veiller sur moi-même, les leçons de Socrate, les vôtres, les malheurs que

j'ai dû à cette fatale disposition d'esprit, rien enfin n'a pu me procurer, ou cette tranquillité d'ame, ou cette regle dans l'imagination qui me seroient si nécessaires. Il semble que ce ne soit jamais que pour me livrer à une nouvelle illusion que j'échappe à une erreur. Mon cœur, ou toujours aussi neuf que s'il en étoit encore à son premier sentiment, ou aussi imprudent que si j'eusse toujours dû être content de l'amour, se rengage sans cesse avec la plus imbécille sécurité. Il n'y a pas long-tems encore, qu'au milieu des transports de rage qu'excitoit en moi l'infidélité d'une maîtresse adorée, vous m'avez mille fois entendu jurer que j'aimois pour la derniere fois de ma vie, dieux! que de plaisir j'avois à le croire! & pour qui aujourd'hui ne le crois-je plus! Mysis! ah! quelle horreur! Mysis est actuellement l'objet de la passion la plus tendre que je croie avoir jamais sentie! Qui, moi! j'aime Mysis! Eh! de quel crime les dieux ont-ils donc à me punir? Moi qui auprès des femmes qui méritent le plus de confiance, suis toujours agité par la crainte que l'on n'en aime un autre, ou tourmenté, du moins, par l'inquiétude

de n'être point assez aimé ; moi, dis-je, qui compte la beauté pour rien, par-tout où je ne trouve pas de mœurs, c'est Mysis ! une vile courtisanne ; une femme de qui je ne puis, quelque illusion que je veuille me faire, attendre ni vertus, ni sentimens, que j'aime avec la plus inconcevable fureur ! Apprenez-moi donc, si vous le pouvez, par quel charme cette même Mysis que j'ai possédée autrefois avec la plus profonde indifférence, de qui, tout ce qu'elle offroit d'aimable à mes yeux, ne pouvoit me faire oublier l'état, & à qui je ne me livrois pas sans m'en sentir avili, a changé si considérablement à mes yeux, lorsqu'elle a conservé tout ce qui me la faisoit mépriser, & qu'il ne se peut point qu'elle n'ait perdu de ces graces qui m'entraînoient vers elle, malgré moi ? Par quel hasard, enfin, mon cœur se trouve-t-il susceptible d'une passion si peu faite pour lui, & que la honte qui l'accompagne, me rend plus odieuse mille fois que je ne pourrois vous l'exprimer ? Eh ! dans quel tems encore faut-il que j'en devienne amoureux ! lorsqu'elle vous adore, ou que sans lui faire l'honneur de lui croire un senti-

ment, vous êtes du moins l'objet de son caprice ! Mais vous-même, mon cher Alcibiade ; vous qui pensez sur cela si différemment de moi, se peut-il que vous ne l'aimiez pas ? A la vivacité qu'elle paroît vous inspirer, au feu qui, lorsqu'ils s'arrêtent sur elle, anime vos yeux, à mille choses, enfin, que le desir seul n'imagine point ; ou que du moins il ne me dicteroit pas, il m'est presque impossible de douter que votre frénésie n'égale la sienne. Quand même je ne vous croirois pour elle en cet instant, que le goût le plus simple ; pourrois-je m'en trouver moins à plaindre ? Car ne pensez pas que je vous prie ici de faire pour moi ce que je vous ai vu ne refuser à aucun de ceux de vos amis que les charmes de Némée ont touchés. J'aime Mysis ; mais sa possession me seroit, s'il se pouvoit encore, plus nécessaire que je me ferois un supplice d'un bonheur que je ne devrois qu'à la nécessité où vous la mettriez de vous obéir. Je ferois mieux, sans doute, de ne consulter que mes desirs, de chercher à les perdre dans les faveurs mêmes de celle qui me les inspire, & de ne pas troubler, par une délicatesse qu'elle ne rend que trop dé-

placée ; les plaisirs qu'elle pourroit me procurer ; mais cette philosophie n'est pas à l'usage de mon cœur. Plus même j'ai sujet de penser que je suis l'homme du monde à qui elle voudroit se donner le moins, moins je voudrois profiter de la complaisance qu'en cette occasion vous pourriez vouloir la forcer d'avoir pour moi. Ce n'est pas qu'autrefois je ne lui aie vu plus que de la disposition à m'aimer ; mais le préjugé où j'étois, & que jamais je ne perdrai ; qu'une femme de cette sorte ne sçauroit connoître l'amour, me fit avoir peu d'égards pour un sentiment qu'elle avoit peut-être, mais que je ne lui croyois pas. Née vaine, elle n'aura sans doute oublié ni l'air léger dont alors je la traitai, ni le mépris marqué que je mis pour elle, tant dans notre liaison que dans notre rupture. Je suis enfin si convaincu de l'excès de son aversion pour moi, que je ne conçois pas comment cette conviction seule n'a point suffi pour me défendre contre elle. Vous pouvez juger à présent de quel œil elle verroit mon amour, & si elle useroit noblement de sa victoire. Rien, comme vous le voyez, ne seroit donc, à tous égards, aussi inutile que la con-

fidence que vous m'arrachez, si ce ne m'étoit pas dans mes peines une sorte de consolation que de les déposer dans le sein de l'homme du monde qui m'est le plus cher. Je crois, au reste, que dans ma situation actuelle, ce que je puis faire de plus sensé est d'éviter Mysis. Sa présence & votre bonheur ne font qu'irriter mes tourmens. Permettez donc, je vous en conjure, & que malgré la parole que je vous en ai donnée, je n'aille pas ce soir souper avec vous au céramique, & que je me serve, pour combattre une si honteuse foiblesse, de toutes les armes que peut me fournir un reste de raison, dont si je m'exposois davantage à la vue de l'objet qui la cause, je n'aurois pas long-tems encore à me vanter.

LETTRE CXXVII.

ALCIBIADE A THERAMENE.

JE ne sçais si la confidence que vous me faites ne me cause pas encore plus de surprise que le silence auquel vous vous êtes obstiné avec moi, ne m'a blessé. Je me doutois, il est vrai, que

vous étiez amoureux, parce que je vous ai vu si rarement sans l'être, ou sans croire que vous l'étiez, qu'il n'étoit guere possible que j'assignasse à votre tristesse quelque autre cause : mais jamais, je vous l'avoue, je n'aurois imaginé que ce fût de l'idée de Mysis que vous fussiez si tourmenté. Plût aux dieux, mon cher Théramene, que vous n'attachassiez pas à elle un plus grand prix que moi. Ce n'est pourtant pas que vous deviez inférer du désintéressement avec lequel je vous en parle, qu'elle ne soit absolument pour moi que ce que jadis vous avez vu m'être ou Chryseïs, ou Glycérie; mais qu'elle laisse mon cœur dans la tranquillité la plus profonde, c'est ce dont je ne devrois pas, ce me semble, avoir besoin de vous assurer. Je suis surpris, je le confesse, que vous, qui devriez me connoître si bien, vous puissiez imaginer que j'aie démenti mes principes au point de prendre ce qu'on appelle *une passion*; & que, de plus, ce soit Mysis qui me l'ait inspirée. Mysis ! certes, il faut que l'amour, assez ridicule entre nous, que vous avez conçu pour elle, vous ait singuliérement aveuglé, pour que vous ayez pu me mé-

connoître à ce point là. Ce n'est pas que, comme il est plus difficile d'inspirer un sentiment à une femme de cette sorte, qu'à une de celle que nous connoissons sous la dénomination de *raisonnable*, je n'aie d'abord été presque aussi flatté de l'impression que j'avois faite sur Mysis, que si j'eusse touché le cœur de .... (je ne trouve ici personne à nommer, & j'ose croire que ce n'est pas ma faute); enfin, que si j'eusse attendri la plus inexorable de toutes les femmes; mais cette illusion ne m'a pas plus long-tems éblouïque, dans ma façon de penser, elle ne le devoit. J'ai bientôt senti combien dans la frénésie de Mysis pour moi, il entroit, ou devoit entrer de caprice, de vanité, de desir de se singulariser, enfin, des choses étrangeres à l'amour. Que cela fût, ou non, il suffisoit que j'en eusse cette idée pour qu'elle redevînt à mes yeux ce qu'elle y devoit être : malheur dont, en eussé-je plus favorablement jugé, rien avec moi n'auroit pu la garantir. Je ne l'aime donc pas plus que je ne me flatte d'en être aimé ; mais mon indifférence pour elle ne m'en met pas plus en droit d'en disposer comme de Némée, puisque c'est de son opinion, & non de la mienne qu'elle

dépend. Elle ne s'est, d'ailleurs, engagée avec moi que sous la condition la plus expresse que je ne lui ferois même pas les présens les plus légers; & lorsque j'ai voulu l'enfreindre, elle m'a paru s'en blesser si vivement, qu'enfin elle m'a forcé de croire que sa répugnance à cet égard, étoit plus sincere que je ne l'avois cru d'abord. Pensez-vous, mon cher Théramene, que si elle étoit à moi avec moins de dignité, vous haït-elle autant que vous le craignez, je ne la portasse pas moi-même dans vos bras; & que, sans consulter davantage la répugnance si peu sensée que vous auriez à lui devoir des plaisirs qui ne seroient pas des faveurs, je ne vous forçasse pas malgré vous-même à vous rendre heureux? Mais, encore une fois, elle ne dépend de moi, que parce qu'elle en veut dépendre. Tout ce que je puis donc pour vous auprès d'elle, est de vous laisser essayer si vous ne pouvez pas la rendre sensible, & à vous en faciliter les moyens, en vous mettant à portée, non de lui parler de votre amour (car c'est ce que vous devez éviter le plus), mais de lui montrer que vous êtes tout à fait revenu de vos anciennes préventions contre elle; &

de vous conduire enfin de maniere qu'elle puisse croire qu'un goût assez vif, pour qu'elle ne vous les trouvât plus, si vous redeveniez l'objet de son sentiment, y a succédé. Tout cela, sans doute, tant que Mysis croira qu'elle m'aime, vous sera fort inutile; mais pensez-vous, ou qu'elle se fasse toujours cette illusion, ou que je veuille tranquillement attendre qu'elle ne se la fasse plus? Devez-vous douter davantage qu'après avoir donné quelques larmes à mon inconstance, qu'entre nous, je sens tout-à-fait prochaine, son premier soin ne soit pas de me remplacer; & qu'alors son imagination, ainsi que l'imagination de toutes les femmes en pareil cas, ne se tourne point machinalement plutôt du côté de l'homme à qui elle sera sûre de plaire, que du côté de celui qui lui plairoit le plus, mais de qui elle ignorera les sentimens? Je ne vous promets pas encore, même dans cette supposition, que votre succès ne soit que l'affaire de peu de jours, d'autant plus qu'il est très-possible que sa premiere idée, en vous voyant amoureux d'elle, soit de vous punir par des rigueurs, de ne l'avoir pas été lorsqu'elle desiroit que vous le fussiez: mais

ſoyez ſûr que quand ſon amour-propre ſe ſera un peu vengé, & que vous ſerez devenu la ſeule reſſource, ce ſera d'un tout autre œil qu'elle enviſagera les choſes.

D'ailleurs, dans ces ſortes de circonſtances, ſeroit-il donc ſi peu raiſonnable de compter pour quelque choſe le caprice, & le moment? Si, au reſte, vous n'eſpérez rien de la conduite que je vous preſcris, eſpérez-vous beaucoup plus de l'exil que vous voulez vous preſcrire? Si, d'un côté, la préſence de Myſis ne peut qu'ajouter à vos tourmens, & qu'il vous ſoit impoſſible de ſoutenir le ſpectacle que vous donne ſon délire pour moi, conſidérez qu'il eſt très-douteux que l'abſence vous guériſſe, & qu'il ne l'eſt pas qu'elle vous rendra fort malheureux. Loin donc de vous condamner au ſupplice, auſſi inutile que cruel, de fuir ce que vous ne pouvez pas vous empêcher d'aimer, ſervez-vous, au contraire, de tous les moyens qui peuvent & lui rappeller qu'elle ne vous a pas toujour haï, & lui prouver combien vos ſentimens pour elle ſont changés: mais n'oubliez point de les mettre en uſage avec tant de dextérité que tant que les ſiens

pour

pour moi dureront, elle ne puisse rien soupçonner de vos espérances. Plus la fidélité est pour Mysis une vertu nouvelle, plus elle se flatte qu'elle lui donne de considération, plus, enfin, elle l'honore à ses propres yeux, plus des soins éclatans de votre part la révolteroient; & sans doute, elle vous pardonneroit moins qu'à personne, de croire qu'on puisse la faire changer. Songez, sur-tout, à éviter deux écueils qu'auprès d'elle vous ne pouvez pas craindre trop: l'un, qui seroit pour votre cœur, du danger le plus grand, & dont, peut-être, vous ne vous défiez pas assez, est de vous flatter un seul instant, quelque noble que soit le masque que Mysis porte aujourd'hui, qu'elle ait intérieurement cessé d'être ce qu'autrefois vous l'avez vue; l'autre, que vous la croyez toujours la même. N'oubliez donc point que vous ne sçauriez, & trop la mépriser, & lui montrer en même tems trop de respect. Les femmes pour qui ce sentiment est fait, y sont si accoutumées, qu'elles s'apperçoivent toujours plus quand on en manque, que quand on en a; mais celles (comme Mysis, par exemple), pour qui le respect ne peut être qu'une chose très-nouvelle, en sont

communément flattées jusques au ridicule. Gardez-vous encore de prendre avec elle des libertés qui lui prouvent que vous vous souvenez, non-seulement de ce qu'elle vous a été, mais du titre auquel elle vous a appartenu. Il est douteux qu'on séduise les sens d'une femme, lorsqu'on commence avec elle par l'humilier; & quand cette façon légere de leur dire ce que l'on sent pour elles, ne réussit point à celui qui l'emploie, il est certain qu'elle le perd. Il y a, de plus, à considérer que celles de toutes les femmes qui se blessent le plus de ce que l'on appelle *une impertinence*, sont précisément celles que leur état y expose, parce qu'elles la regardent beaucoup moins comme un effet des desirs qu'elles font naître, que comme une suite du mépris qu'elles inspirent. L'amour, sans doute, pardonne la témérité: eh! comment s'en fâcheroit-il, lui pour qui souvent elle arrive bien plus tard qu'il ne voudroit? mais loin que l'insolence toute seche, détermine une femme indifférente à se rendre, la chose du monde la plus rare est qu'elle ne produise pas l'effet contraire. Ce n'est pas, qu'à moi personnellement, cette façon de présenter mon hommage, ne

m'ait toujours réussi ; & qu'en conséquence elle ne soit toujours aussi ma premiere déclaration ; mais je suis avec les femmes sur un ton si singulier, qu'il se pourroit que mon exemple ne prouvât rien. Je suis, au reste, beaucoup moins surpris que vous ne l'êtes de l'amour que vous avez pris pour Mysis, depuis qu'elle ne veut être qu'à moi. Cette résolution l'élève à vos yeux ; & si les femmes sçavoient ce qu'elles gagnent aux nôtres en annoblissant leurs idées, leur conduite, & leur ton, combien même l'indécence affoiblit, ou abrege nos desirs, il n'y en a peut-être pas une qui, au moins, ne feignît d'avoir des mœurs : mais, toutes réflexions faites, je ne crois pas qu'il faille le leur dire.

LETTRE CXXVIII.

LE MÊME A STÉSICRATE.

JE ne puis, ce me semble, vous prouver mieux jusques où va le pouvoir de Cléon sur l'esprit des Athéniens, & combien par conséquent les projets que vous

formé contre lui, seroient inutiles, que par le récit d'un fait dont je viens d'être témoin.

Cléon avoit hier convoqué le peuple, à qui, disoit-il, il avoit des choses de la derniere importance à communiquer. Pendant qu'on l'attendoit dans la place, il juge à propos d'aller dans je ne sçais quel temple faire un sacrifice. Il arrive enfin, la tête couronnée de fleurs, & la robe traînante, c'est-à-dire, dans l'état le plus scandaleux pour des yeux Athéniens: aussi, l'indécence de cet appareil fait-elle murmurer assez haut les plus sages d'entre le peuple, déjà indisposés contre lui par la liberté qu'il avoit prise de ne paroître que si tard. Lui, sans se déconcerter, s'avance impudemment au milieu de l'assemblée.
» Athéniens, nous dit-il d'un air aussi
» libre qu'enjoué, lorsque je vous con-
» voquai hier, j'avois oublié que je
» devois donner une fête à mes amis.
» Je ne me le suis rappellé que ce ma-
» tin; & je me suis flatté que vous ne
» désapprouveriez pas que je leur tinsse
» la parole que je leur ai donnée. J'y
» suis même forcé en quelque façon,
» parce qu'on m'a envoyé des choses
» qui ne se conservent pas aussi bien que

» des raisonnemens, & que de plus, » je ne pourrois pas si facilement rem» placer. A demain, donc, les af» faires «.

Une témérité pareille, s'il en eût été capable, auroit sans doute coûté fort cher à Périclès; mais sçavez-vous ce qu'on a fait? On a ri, l'on s'est levé, la foule s'est dissipée tranquillement; & Cléon a été de même donner le festin qu'il avoit promis. Pour qui ne connoîtroit ni les moeurs, ni la fierté des Athéniens, la condescendance qu'en cette occasion ils ont eue pour leur chef, n'auroit rien de bien étonnant; mais nous qui sçavons avec quelle sottise ils tiennent au respect qu'ils se croient dû, & combien il est dangerenx d'y manquer, nous ne pouvons ni trop nous étonner de l'excès de leur indulgence pour Cléon, ni trop en conclure que ce seroit vainement que nous voudrions nous élever contre une idole qu'ils réverent d'autant plus que c'est leur propre ouvrage qu'ils adorent en elle. Je ne desire pas avec moins de vivacité que vous-même, vous le sçavez, mon cher Stésicrate, l'abaissement d'un homme que la nature & la fortune sembloient avoir, comme de concert, condamné

à la plus grande obſcurité. Je ſens auſſi vivement que vous puiſſiez le deſirer, à quel point il eſt honteux pour la république, qu'elle ſe ſoit choiſi un pareil conducteur; mais je ſuis, en même tems, trop convaincu que tout ce qu'aujourd'hui nous tenterions contre lui, ne ſerviroit qu'à nous perdre nous-mêmes, pour que je veuille entrer dans des projets qui, ſi vous me permettez de vous le dire, ne m'offrent, d'ailleurs, rien que d'extrêmement vague. S'il étoit digne de la place qu'il occupe, nous le renverſerions avec la plus grande facilité, parce qu'alors nous ſerions aidés par la jalouſie que les grands talens inſpirent toujours à ceux mêmes à qui ils ſont le plus utiles. Quelques victoires remportées, une adminiſtration ſage qui nous rendroit heureux au dedans, & reſpectables au dehors, nous donneroient ſur lui un avantage prodigieux; mais vous n'ignorez pas combien il a ſçu ſe mettre, de ce côté-là, hors de toute atteinte. Je ne prétends cependant point en inférer que la haine qu'il nous inſpire, en doive plus ſe ralentir. Quelque mépriſable qu'il ſoit, il ne ſe peut point que la fortune ne ſe laſſe pas de le favoriſer; mais, dans la poſition

où nous sommes, c'est à nous d'attendre l'instant où elle commencera à l'abandonner, à le hâter, s'il nous est possible, mais à nous bien garder de le prévenir.

LETTRE CXXIX.

LE MÊME A DIODOTE.

VOUS me demandez ce qu'on dit ici de vous : il m'est aisé de vous satisfaire : on n'en dit rien. Lorsque, fatigué des caprices du peuple, vous prîtes, & exécutâtes la résolution, aussi salutaire pour vous, qu'elle étoit funeste pour eux, d'abandonner les affaires, & d'en laisser Cléon le maître, les bons citoyens vous regretterent; ils le devoient; ils sçavoient mieux que les autres tout ce qu'en vous perdoit la patrie; mais, en convenant de la justice de vos dégoûts, ils n'en prétendirent pas moins que vous auriez dû les sacrifier au bien public; & par conséquent blâmerent votre retraite. Ceux qui couroient la même carriere que vous, & que vous n'y laissiez seulement

pas remarquer, & les brouillons que la crainte de votre éloquence & le poids de votre autorité ſçavoient également contenir, s'en réjouirent; les premiers, parce qu'ils ſe flatterent que, ne vous ayant plus pour concurrent, le mérite qu'ils ſe croyoient, en ſeroit plus aiſément apperçu; les autres, parce qu'ils ne douterent point qu'ils n'en euſſent acquis la liberté de tout bouleverſer dans la république, & de la conduire à leur gré. Il n'y a véritablement eu que ceux-ci qui aient eu raiſon; car, pour les rivaux de votre gloire, auſſi mépriſés après votre départ, qu'ils l'étoient pendant que vous exiſtiez parmi nous, ils prouvent qu'ils ne devoient guere moins à la médiocrité de leurs talens, qu'à la ſublimité des vôtres, le peu de cas que l'on faiſoit d'eux. A l'égard des railleurs, dont, comme vous ſçavez, notre ville a le malheur d'abonder plus qu'aucune autre de la Grece, leur indifférence réelle pour tout ce qui s'y paſſe, ne vous ſauva pas de leurs plaiſanteries; mais, quelque important que puiſſe être le perſonnage qu'une démarche d'éclat ſenſée, ou non, expoſe à l'inconſidération de leur langue, & à l'âpreté de leurs traits, il

eſt rare qu'ils en parlent plus d'un jour, & même qu'il leur ſoit poſſible de faire autrement dans un lieu qui leur offre ſans ceſſe quelque nouveau ſujet à traiter. On vous avoit donc preſque oublié, lorſque l'ennui du déſœuvrement auquel vous vous étiez condamné, vous fit prendre le parti de quiter Athenes. Cette réſolution qui, ſans doute, eut des motifs raiſonnables, ne parut, cependant, au plus grand nombre, qu'un parti inſpiré par l'humeur, & vous rendit encore une fois l'entretien d'une ville malfaiſante. Aujourd'hui, & même depuis aſſez long-tems, vous n'êtes pas beaucoup plus préſent à l'eſprit des Athéniens que ſi vous euſſiez vécu du tems de Cécrops. Rien, à mon ſens, ne doit moins vous étonner : ſi, en effet, vous en exceptez ces fameuſes journées de Salamine & de Marathon, dont ils ſe ſouviennent juſques à faire deſirer à ceux mêmes qui s'intéreſſent le plus à leur gloire, qu'ils y euſſent été battus auſſi honteuſement qu'ils viennent de l'être à Délium, je ne vois ni rien, ni perſonne qu'ils n'aient oublié. Me permettez-vous de vous le dire, mon cher Diodote, votre inquiétude à cet égard ſemble prouver qu'ils n'ont pas eu tant

de tort d'avoir taxé votre conduite d'un peu de légéreté. Eh ! pourquoi dans le fond vous feriez-vous un crime si grand d'en avoir eu. Quel homme se trouve, dans les événemens qui exigent un peu de philosophie, aussi philosophe que, de loin, il se flattoit de l'être ? Seroit-il donc si extraordinaire que vous n'eussiez point trouvé dans les choses par lesquelles vous croyiez remplacer ce que vous abandonniez, toutes les ressources dont elles vous paroissoient susceptibles ! Que l'agriculture, par exemple, ait été moins un délassement qu'une fatigue pour un homme élevé dans les délices d'une ville, dans les intrigues de la politique, dans l'exercice de l'éloquence, & dans le tumulte des armes ? qu'enfin, le spectacle de la nature, tout grand, tout varié qu'il est dans son apparente simplicité, n'ait point amusé des yeux accoutumés à regarder ce qui n'est pas elle, & à n'admirer que les ouvrages de l'art ? Ne nous est-il donc point permis dans l'espece d'épuisement que nous devons aux affaires, aux passions violentes qui déchirent notre cœur, aux plaisirs, à l'ennui même de les goûter, de nous faire une peinture agréable de la vie

champêtre, & d'en desirer la tranquillité comme le seul bien qui puisse nous rendre heureux; mais nous est-il plus possible de ne nous pas tromper sur cela, que nous ne nous trompons sur quelque chose que ce puisse être ? Eh bien ! vous avez pris pour un dégoût permanent, une lassitude passagere ? Dans l'ennui de votre ame, vous avez attribué au levé de l'aurore, au murmure des ruisseaux, au silence de la solitude, aux exercices rustiques, au chant des oiseaux, plus de charmes que tout cela n'en a peut-être : c'est un malheur, sans doute, que cette erreur; mais, pourquoi faut-il que vous vous en fassiez un ridicule ? Ce qui en seroit un, seroit d'y persister, & d'immoler le bonheur de votre vie à la crainte, & d'être accusé d'inconstance, & de vous voir, de nouveau, exposé à des discours si peu faits pour prendre sur vous. Quoi ! vous seriez assez peu philosophe pour compter les hommes pour quelque chose, & pour vous sacrifier à leur opinion, lorsque vous avez tant de motifs de ne vous déterminer que par vous-même ! Ils ont blâmé votre retraite : ils en feront autant de votre retour; mais, que vous importe ? Sûrs, comme

nous devons toujours l'être, de ne pouvoir jamais rien faire qui ne nous expose à la critique, évitons tout ce qui peut véritablement nous en rendre dignes; mais que le caprice, ou la méchanceté d'une multitude légere, envieuse, insensée, ne reglent point notre conduite. Quand enfin, avec des principes, & de l'honneur, nous sommes satisfaits de nous mêmes, croyons que les autres doivent l'être aussi; ou si alors nous songeons à leur censure, que ce soit avec tout le mépris que nous lui devons. J'ignore si jamais je me trouverai assez dégoûté des plaisirs, ou assez las des affaires pour chercher dans la retraite un bonheur nouveau; mais je puis vous répondre que si mes anciens goûts, plus fatigués qu'éteints, viennent à renaître, je reparoîtrai sur la scene avec le même courage que je l'aurai quittée; & je suis même fort trompé si ce sera l'action de ma vie qui en aura exigé le plus. Vous serez vraisemblablement surpris que je vous donne des conseils dont vous voulez paroître avoir si peu de besoin, & que ce soit une lettre où vous faites, avec la vivacité la plus grande, l'éloge de la vie champêtre, qui m'ait appris à quel

point vous en êtes excédé ; mais si vous sçaviez combien l'ennui perce au travers de la pathétique description que vous m'y faites de votre félicité, vous ne seriez pas étonné de ce qu'avec le vuide de votre ame, j'y ai saisi le desir extrême que vous avez de vous retrouver dans cette même ville, & avec ces mêmes hommes pour qui vous affichez tant d'horreur. Ne croyez point, au reste, que je sois le seul qui en aie porté ce jugement : Socrate, à qui je l'ai montrée, après l'avoir lue avec ce sourire malin que vous lui connoissez : *On ne sçauroit nier*, m'a-t-il dit, *que Diodote ne jouisse dans la solitude de tout le bonheur qu'il s'étoit flatté d'y trouver ; aussi, vais-je tout-à-l'heure annoncer son retour à ses gens, & leur ordonner de sa part de préparer sa maison.* Cette raillerie, qui vous dit assez qu'il a de votre situation la même idée que moi, devroit, bien plus que tous mes conseils, vous engager à secouer une fausse honte, si peu digne, & d'un esprit tel que le vôtre, & d'un disciple de Socrate. Il n'y a même pas jusques à cette maîtresse que vous adoriez à Athenes, & qui vous a immolé tous les plaisirs qu'elle y goûtoit, qui

ne cesse bientôt d'être les plus cheres délices de votre cœur, ou de qui vous n'ayez l'inconstance à craindre, si vous persistez à vous croire pour la société un dégoût qu'il est sûr que vous n'avez plus. Les affaires de la république, les vôtres, vos amis, la dissipation que tout cela vous procuroit, mille choses qui l'occupoient elles-mêmes, en ne permettant à aucun de vous deux de n'être qu'à sa passion, vous en exagéroient la violence, & la faisoient subsister. D'ailleurs, ou vous aviez des rivaux, ou vous en craigniez. Quelque sûr que vous dussiez être d'en triompher, il ne se pouvoit point qu'ils ne vous causassent pas quelque inquiétude, & que la crainte de vous voir enlever ce que vous aimez ne vous le rendît pas plus cher. Vous jouissiez aussi du plaisir de la voir admirer; & il est moins possible encore que les éloges qu'on lui donnoit de toutes parts, l'empressement dont on voloit sur ses pas, les transports qu'elle faisoit naître, n'ajoutassent point beaucoup à votre ardeur. Toutes ces choses, il est vrai, sont bien étrangeres à l'amour; mais ce seroit bien peu le connoître que de croire qu'elles ne lui fussent point nécessaires.

Que votre amour, votre repos, votre bonheur, qui tous exigent que vous vous rendiez à votre patrie, l'emportent enfin sur les fausses idées qui vous retiennent. Songez qu'il n'y a pas jusques à votre gloire qui ne vous l'ordonne. Venez montrer encore au vil tyran sous qui nous avons la bassesse de ramper, ce front terrible sur lequel il n'a jamais pu lever les yeux sans pâlir. Venez l'épouvanter encore de cette foudroyante éloquence qui l'a tant de fois écrasé, ou craignez que la postérité, justement indignée de l'aveuglement, & de la lâcheté de vos contemporains, ne les reproche à votre mémoire, & avec d'autant plus de justice, que par la supériorité de vos lumieres, & par la grandeur de votre courage vous lui paroîtrez plus avoir été fait pour les en faire rougir.

LETTRE CXXX.

DERCYLE A ALCIBIADE.

S'IL n'y a pas de femmes qui, comme vous sçavez, craigne moins les scenes que je ne les crains, il n'y en a pas, en revanche, à qui elles déplaisent davantage. Adymante, parce que je viens de le quitter, m'en fait d'affreuses par-tout où il me rencontre. Je voudrois bien, mon cher Alcibiade, que vous lui fissiez sentir que, par tous ces éclats, il ne donne de ridicule qu'à lui, & qu'il s'en donne beaucoup. Je me suis, je l'avoue, bien trompée à son caractere ! mais, le moyen qu'en le voyant vivre avec vous dans la plus grande intimité, je pusse croire qu'entre votre façon de penser & la sienne, il y eût une si prodigieuse différence ? Mais c'est que c'étoit de si sottes délicatesses ! une jalousie si misérable ! de si petites, & en même tems de si romanesques idées ! non ! c'est que jamais vous n'imagineriez jusques où il porte la pédanterie. Des déplaisances

ſur le paſſé, des inquiétudes ſur l'avenir ! & ſur quoi que ce puiſſe être, une tracaſſerie de ſentiment, d'une importunité ! d'un faſtidieux ! ... Aſſurément, toutes ces ſottiſes là me vont bien ! Oh ! je ne veux point d'amour, moi ! c'eſt une tyrannie ! Figurez-vous qu'il exigeoit que je le gardaſſe à perpétuité ; pas moins que cela ! Je lui avois, même, à ce qu'il diſoit, juré de l'aimer toujours : la belle raiſon pour que je ne changeaſſe pas ! Il eſt cependant poſſible que je lui aie fait la promeſſe qu'il réclame ; & je crois, entre nous, que je la lui ai faite : car il y a des tems où l'on ſçait ſi peu ce qu'on dit ! Eh puis ! qu'eſt ce que cela conclut pour un homme qui a de l'uſage ? Dans la crainte, d'ailleurs, (crainte que, par parentheſe, il m'inſpira dès l'inſtant que je le connus) dans la crainte, dis-je, qu'il ne me fût échappé quelque propos qui m'eût commiſe, & qu'il ne voulût s'en faire des armes contre moi, je me hâtois tant de le ramener à nos conventions, que j'ai peine encore à concevoir qu'il ait pu ſe flatter une minute que je vouluſſe m'en écarter. Comme, ſans toutes les minuties qu'il a dans l'eſprit, il ſeroit aimable, & que ſi, par elles,

il avoit affoibli la sorte de goût que j'avois pour lui, il ne l'avoit pas éteint, il n'y a rien que pendant quinze jours entiers, je n'aie fait pour qu'il regardât notre liaison du même œil que moi. Enfin, quand j'ai vu qu'il lui falloit, non-seulement de l'amour, mais tout le pastoral qu'y causent toujours les petites ames, je lui ai écrit que je lui permettois d'aimer dans Athenes, & même par tout ailleurs, excepté moi, qui il jugeroit à propos. Devenu, comme je vous l'ait dit, amoureux à faire horreur, vous jugez aisément combien la légéreté de mon ton l'a choqué. Il m'a donc, quoique le plus tendrement du monde, répondu des injures; mais, plus leur tournure m'a prouvé de passion, plus j'en ai été affermie dans la résolution que j'avois prise de le quitter. Sur cela, il a juré de me poursuivre jusques au tombeau: & à sa façon de se conduire avec moi, il y a toute apparence que, si vous n'y mettez pas ordre, il me tiendra parole. Mais, il faut donc qu'il ne vous aît pas encore parlé, que vous lui laissez faire tant d'extravagances? La plus grande de toutes les folies qui lui sont échappées depuis que je me suis reprise, est, selon moi, ce qu'il

vient de me propoſer : c'eſt, le croiriez-vous ? de me pardonner tout, ſi je veux bien lui rendre mon cœur. Que cela eſt touchant ! je n'en ai, pourtant, rien voulu faire. Quand il m'auroit moins ennuyée de ſa tendreſſe, je ſçais trop par moi-même combien les complaiſances que l'on s'impoſe quand le goût ne les commande plus, ſont odieuſes, pour que je conſente jamais à reprendre un homme ſur qui mon imagination ſe ſera uſée : d'ailleurs, je crois que j'ai quelque choſe dans la tête.

A propos de cela, comme après ce qui m'arrive, ce ſeroit à moi une imprudence impardonnable que de me rembarquer ſans bien connoître mes gens, je vous prie de me dire ce que je puis attendre de Chârès que je vois me tourner depuis avant-hier. Il m'a paru avoir l'amour triſte ; & Thrazyclée m'a dit qu'il avoit des mœurs à faire trembler : vous comprenez bien ce que je veux dire. Il me ſeroit cruel de ne retrouver en lui qu'un autre Adymante : & c'eſt pour que cela n'arrive point que je vous conſulte. A tout haſard, s'il ſe trouve qu'il ne me convienne pas, je ſçais bien quel parti prendre. Adieu, n'oubliez pas de remettre la tête à votre

ami. Bons dieux ! que les amans quittés sont bêtes !... Le traître ne sçaura-t-il donc jamais cela par lui-même.

P. S. Si la divinité actuelle de votre cœur y étoit un peu baissée, ou que vous n'eussiez rien du tout à faire, vous me feriez plaisir de ne pas refuser un souper de confiance que je vous propose pour ce soir. Je viens de me rappeller que, depuis Agathon jusques au rigide Adymante inclusivement, nous ne nous sommes vus qu'en visite. Ce n'est pas comme cela que vous êtes le mieux ; & je n'y vaux guere davantage. La crainte de ne trouver en moi qu'une amante désolée ne doit pas, ce me semble, vous empêcher d'accepter ma proposition ; mais pour que vous l'ayez moins encore, je suis bien aise de vous dire qu'avec tout le désœuvrement que pourroit avoir une femme quittée, vous me trouverez toute la gaieté que doit avoir une infidelle. *Je ne sçais si j'ai l'honneur de me faire bien entendre.*

LETTRE CXXXI.

ALCIBIADE A DERCYLE.

QU'ADYMANTE se soit cru amoureux de vous, rien ne m'étonne moins; mais que vous l'ayez cru vous même, rien ne me surprend davantage. Jouir tranquillement de l'illusion qu'il se faisoit, parce qu'enfin il étoit impossible qu'elle vous fût onéreuse à tous égards, & attendre de même qu'il en revînt, eût été, ce me semble, un parti plus raisonnable que le soin que vous preniez sans cesse de le rappeller aux conditions de votre engagement. Ne sentiez-vous pas, en effet, combien, par-là, vous intéressiez son amour-propre à vous le faire perdre de vue; & pouviez vous vous flatter que ce fût, non sans prendre de l'amour, mais sans croire que vous lui enlinspiriez, qu'il se le proposât? Moins aussi il vous est permis de vous dissimuler combien, quand vous vous livrez à toute votre ardeur on a de peine, soit à croire que vous n'aimiez pas, soit à se rappeller que ce

que vous voulez n'eſt point d'être aimée, plus vous auriez dû ne pas faire à Adymante un ſi grand crime, & d'une mépriſe dont vous n'avez vû perſonne ſe garantir auprès de vous, & d'une prétention qui en étoit une ſuite néceſſaire. Cette indulgence eût même été en vous d'autant moins déplacée que, toute invariable que vous êtes ſur vos principes, vous avez vous-même plus de peur de vous être, dans quelque inſtant de délire, aſſez oubliée pour lui jurer une tendreſſe éternelle. Ces mêmes ſermens, il eſt vrai, n'ont en pareil cas été pour chacun de nous deux qu'une ſimple formule, de ces choſes de circonſtance dont, paſſé le moment auquel elles ſemblent conſacrées, on ne ſe ſouvient ſeulement pas; mais croyez-vous de bonne foi qu'il y ait beaucoup de gens qui puiſſent ſe vanter d'autant de philoſophie que nous en avons tous deux? Vous avez, vous en particulier, le bonheur d'être née ce que j'ai vu beaucoup d'autres femmes ne devenir qu'avec bien de la peine. Cet avantage auroit dû être pour vous un motif de plus de ne vous pas étonner qu'Adymante qui, juſques à vous, n'avoit guere vécu qu'avec celles en qui, mal-

gré tous leurs efforts, on retrouve toujours des traces de leurs anciens préjugés, & qui lui-même, n'est pas aussi dégagé des siens qu'il s'en flatte, ou n'ait point saisi la sublimité de votre caractere, ou n'ait pas d'abord pu s'y plier. Il y a, au reste, dans cette affaire, des choses auxquelles on ne comprend rien : telle est, par exemple, la stupidité qu'il a eue de vous croire enchaînée par vos sermens, & de vouloir à toute force que vous y tinssiez, après avoir tant de fois éprouvé que tout ce qu'on gagne à s'obstiner à regarder comme devant être inviolables, ces paroles d'aimer toujours qui échappent machinalement à une femme, est ce qui lui arrive aujourd'hui avec vous. C'est même si fréquemment qu'il éprouve cette destinée, que, si je pouvois imaginer qu'il y eût à être quitté une sorte de plaisir, je ne manquerois pas de lui en supposer le goût. Quelle que soit à cet égard sa façon de penser, & malgré le petits torts que je ne sçaurois m'empêcher de vous trouver avec lui, je vais sérieusement travailler à vous délivrer de ses vexations. S'il en est tems encore, je vous dirai ce soir ce que je pense de Chârès. Je dis, *s'il en est tems encore*, parce que jamais

vous ne m'avez fait l'honneur de me consulter sur quelqu'un, que vous ne vous fussiez préalablement mise en état d'en sçavoir beaucoup plus que je n'aurois pu vous en apprendre. Elles prétendent toutes que, non-seulement il a le sentiment d'une tristesse à faire pleurer, mais qu'il en met toujours tant qu'on pourroit avec justice le soupçonner de croire qu'en amour il n'y a rien qu'il ne remplace ; & il ne paroît pas qu'elles pensent sur cela comme lui. Si elles disent vrai, je doute fort qu'il vous convienne : au surplus, comme vous sçavez, *essai n'est pas engagement*. J'en avois, moi, un pour ce soir, & qui, même, quoiqu'il y eût encore de l'indécision, ne pouvoit tourner qu'à bien ; mais je suis trop sûr de retrouver ce que je vous sacrifie, & le suis trop peu que cela vaille ce que vous m'offrez, pour que je ne vous donne pas toute préférence. Il n'y a jamais de mal, d'ailleurs, à débuter par un tort avec une femme ; cela met toujours plus de chaleur dans un premier rendez-vous ; & sans cette ressource, bien souvent on ne sçauroit qu'y dire. Quelque empressé que je sois à vous revoir autrement qu'en visite, ne comptez cependant sur moi qu'un

peu

peu tard. Il m'eſt, je ne ſçais comment, revenu quelque idée ſur Hégéſide ; elle me paroît diſpoſée à oublier ma premiere inconſtance ; & vous ſçavez trop combien un tête-à tête avec vous, dans le tems même que je lui jure que je l'adore, & que, de plus, elle ne veut pas encore m'en croire, me nuiroit dans ſon eſprit, pour que vous puſſiez déſapprouver le ſoin que je prends de couvrir ma marche.

LETTRE CXXXII.

LE MÊME A DIODOTE.

NICIAS, las de ſe contraindre, vient enfin de ſe déclarer contre moi de la façon la plus marquée. Tout néceſſaire qu'il eût été à mes vues, qu'il n'eût pas été mon ennemi, j'aime encore mieux la guerre ouverte qu'il me fait aujourd'hui, que la guerre qu'il a dû me faire tant qu'il a diſſimulé ſes ſentimens. Ce n'eſt pas que je ne ſçuſſe auſſi bien que lui, mettre en œuvre tous ces petits moyens de nuire que la haine emploie lorſqu'elle croit devoir ſe tenir

cachée ; mais c'eſt un art que je mépriſe encore plus que je ne le poſſede, & s'il eſt vrai que je n'aie point toujours dédaigné de me ſervir de la ruſe, il ne l'eſt pas moins que jamais je ne l'ai miſe en uſage, ſans m'en ſentir encore plus avili que je n'en étois gêné. En effet, la baſſeſſe, & la patience qu'exige cette ſorte de politique, ne conviennent pas plus à la fierté de mon ame qu'à ſon impétuoſité. Si Nicias avoit eu dans la ſienne la même vigueur, il y a long-tems que nous ſçaurions tous deux à quoi nous en tenir ſur la façon dont nous penſons l'un de l'autre. Le parti qu'il prend ne m'étonne pas, toutefois, autant qu'il le croit peut-être, & m'embarraſſe beaucoup moins qu'il ne s'en flatte ſans doute. Ses peurs, ſes tergiverſations, ſes diſcours me l'avoient annoncé depuis long tems. Loin donc de me laiſſer éblouir par des proteſtations dont tout, dans ſa conduite, me déceloit la fauſſeté, j'ai ſçu prendre contre ſa haine de ſi juſtes meſures que je ne ſerai ſûrement pas de nous deux celui à qui notre déſunion nuira le plus. Je lui connoiſſois de la foibleſſe ; mais je lui croyois de la franchiſe ; & je doute qu'il ne perde pas à m'avoir détrompé, plus qu'il ne com-

mence à le craindre, fût-il même encore plus convaincu qu'il ne paroît l'être, qu'il s'est beaucoup trop avancé : mais il est tems de vous raconter ce qui vient de se passer entre nous dans le conseil.

Il y étoit question d'examiner les plaintes de quelques-uns de nos alliés, & de décider du plus ou du moins de fondement qu'elles peuvent avoir. Nicias, avant même que cette discussion fût entamée, se déclara pour eux, & parla en leur faveur, avec toute la force dont il est capable. Après nous avoir, selon son usage, dit, & redit long-tems les mêmes choses, il tomba tout d'un coup, & sans que cela entrât dans son sujet, sur les vertus de nos aïeux; & laissant-là les alliés, ne s'attacha plus qu'à montrer à quel point nous en avons dégénéré. Rien jusques là ne m'important moins, tout ennuyé que j'étois de sa harangue, ce fut avec une patience inimaginable que je la supportai. Mais il n'exaltoit tant nos ancêtres que pour nous en avilir davantage : après s'être donc étendu sur leurs vertus, il tomba sur nos vices. L'excès de notre luxe, & de nos dissolutions, comme vous le croyez aisément, ne fut pas oublié; &

vous croirez plus facilement encore; qu'avec l'intention qui le faisoit parler, le prétendu scandale de ma vie fut ce qui lui fournit les traits les plus marqués de nos désordres actuels. Il termina, enfin, sa prolixe invective par une très-pathétique exhortation au peuple, & au conseil, de bannir d'Athenes ces mêmes vicieux qui, disoit-il, la déshonorient aux yeux de toute la Grece. Ses regards furent, tant qu'il parla, constamment fixés, tant sur mes amis que sur moi. Je n'avois pas besoin de cette attention de sa part pour deviner à qui s'adressoient ses coups; & quand j'en aurois pu douter, les yeux de tout le conseil qui suivoient la direction que leur indiquoient les yeux de l'orateur, m'auroient suffisamment instruit de ses vues, & de leur succès. Thrazylle, de qui vous connoissez la fougue, ne se jugeant pas moins insulté que moi-même dans le discours de Nicias, voulut repliquer; mais je sçu contenir sa colere; & cachant la mienne sous l'air de la plus profonde indifférence, je commençai froidement par prouver que les plaintes des alliés étoient aussi injustes que leur protecteur les avoit trouvées fondées.

Délà, retombant sur lui, je lui donnai, sans le nommer, de si sanglants ridicules, que j'ai tout sujet de croire que, de ce moment, il se repentit de m'avoir si indiscrétement attaqué. Nous sortîmes donc du conseil, lui, très-mortifié de ma harangue, moi très-piqué de la sienne; & tous deux avec toute la haine que peuvent sentir respectivement deux hommes qui viennent de se ménager peu. Je ne fus point par conséquent peu surpris le lendemain de l'espece d'excuse que Stésicrate vint me faire de sa part. *Nicias*, me dit-il, *m'a chargé de vous dire qu'il ne conçoit pas comment vous avez pu prendre pour vous ce qu'il dit hier & lui répondre avec tant d'amertune. Et moi*, lui répondis je, *je vous prie aussi de dire à Nicias, que je ne conçois pas davantage qu'il ait pu s'attribuer tout ce qui dans ma réponse ne regardoit pas l'affaire des alliés.* Voilà quel est l'état des choses; il ne m'est pas bien difficile de voir que Nicias, qui n'a jamais de courage que momentanément, craint les suites que peut avoir sa harangue; & Stésicrate ne m'a pas caché qu'il desireroit vivement que je l'oubliasse. Je n'hésiterois point, non plus, à paroître ne m'en pas souvenir,

si cette dissimulation pouvoit m'être utile; mais comme tout le fruit que j'en tirerois, ne vaudroit pas la peine que j'aurois à contraindre mon ressentiment, je crois devoir le laisser éclater. Je n'avois, dans le fond, desiré l'amitié de Nicias, que par des raisons qui ne subsistent plus. Ma considération à présent égale tout au moins la sienne. Si, à cause de sa lenteur, on lui croit plus de prudence qu'à moi, l'on est convaincu que j'ai plus de courage & d'activité que lui; &, du côté de l'éloquence, il ne m'offre pas un plus redoutable rival, que du côté des armes. La paresse, plus que le besoin, m'avoit fait desirer que nous unissions nos intérêts. Je me voyois beaucoup d'ennemis; & je ne sçais pourquoi un de plus à combattre, ou à dédaigner, me parut une si grande affaire. Je me suis cent fois repenti de ce découragement. Nicias ne m'a jamais servi que de son nom; ce bouclier ne m'est plus nécessaire, je l'abandonne sans regret. D'ailleurs, il est impossible, après ce qui s'est passé entre nous, que nous revenions sincérement l'un à l'autre: il y a des outrages que les hommes ne se pardonnent point, & quand il se pourroit que nous fussions tous deux

capables d'oublier que nous nous sommes haïs, comment chacun de nous pourroit-il se le persuader? Notre défiance mutuelle, quelque injuste même qu'elle pût être, ne produiroit-elle pas entre nous les mêmes effets que si elle étoit fondée! Toutes réflexions faites, & ne trouvant pas plus de sûreté que d'honneur, à masquer mes sentimens sous l'apparence de l'amitié, j'ai pris le parti de la rupture ouverte. Nicias, cependant, se plaint de l'injustice que je lui fais de le croire mon ennemi: pour moi qui suis persuadé que, dans le premier mouvement, on ne peut trop se taire, par la raison qu'il est rare qu'on ne se repente point d'avoir parlé, je n'oppose à toutes ses clameurs que le plus profond silence. C'est par le même motif que je n'ai point répondu à la lettre qu'il m'a écrite, & que je vous envoie, quoique la sorte de commotion qu'elle a excitée contre moi, semblât exiger une replique: mais je sçais trop avec quelle promptitude passent les mouvemens du peuple, pour que j'y sacrifie rien de ce que mes intérêts me semblent me prescrire; & je les trouve diamétralement opposés à la sorte de paix que Nicias me propose

dans sa lettre, & qu'il m'a fait aussi offrir par Stésicrate. Voilà ce qu'il m'a paru inutile de dire, tant à cause de la modération que Nicias y affecte, que parce que je ne veux point de confidens de mes sentimens, ou de mes projets. Vous sçavez, au reste, à quel point je compte sur vos lumieres & votre amitié. Je vous ai fidellement exposé l'état des affaires : vous sçavez quelles sont mes vues ; vous n'ignorez pas davantage quelle autorité ont sur moi vos conseils. Socrate voudroit que je répondisse aux avances de Nicias : mais, uniquement conduit par la crainte de voir regner la discorde entre les grands de la république, Socrate n'envisage les choses que par l'influence qu'elles peuvent avoir sur la république même, & les voit, par conséquent, moins en politique qu'en citoyen ; & ce ne sçauroit être ici ma façon de les considérer. Si d'ailleurs je compte beaucoup sur la droiture de son cœur, je ne me défie pas moins de la subtilité de son esprit. Il m'a déjà réduit au silence sur le point dont il est question ; mais c'est quelquefois sans me convaincre, qu'il me confond. Je vous conjure donc, mon cher Diodote, de peser tout avec

votre prudence accoutumée, & d'être persuadé que je ne me conduirai que par vos conseils, fussiez-vous même de l'avis de Socrate, qui n'est pourtant pas, comme vous voyez, l'avis auquel je me conformerois le plus volontiers.

LETTRE CXXXIII.

NICIAS A ALCIBIADE.

MON dessein n'est pas d'examiner, ici auquel de vous ou de moi l'on doit imputer les premiers torts. Quelque équité que je misse ou crusse mettre dans cette discussion, il seroit difficile qu'elle fût exempte de partialité. Je suis homme, offensé, aigri, & je n'ai pas de ma vertu une assez haute idée pour me flatter d'y être aussi juste que je voudrois & croirois l'être. C'est donc, tant aux événemens qu'aux gens désintéressés que je laisse à me justifier sur le fond de notre querelle. Je conviens, en attendant, que toutes les apparences y sont contre moi. Mon amitié vous étoit si nécessaire, & j'avois si peu à attendre de la vôtre, que je sens qu'il

ne ſçauroit paroître probable, ſur-tout à ceux qui ſçavent juſques où va votre ambition, qu'avec tant de raiſon de me ménager, ce ſoit vous qui m'ayez forcé à la rupture. J'avoue encore que ceux qui ignorant par combien d'outrages ſecrets vous aviez laſſé ma patience, m'ont vu vous attaquer dans le conſeil avec ſi peu de ménagement, & ce ſembloit, avec ſi peu de raiſons de le faire, doivent également me condamner; d'autant plus même que la priere que, dès le lendemain, je vous envoyai faire par Stéſicrate, d'oublier ce qui s'étoit paſſé, ſemble plus annoncer qu'en ſecret je me condamnois moi-même. Mais j'aurois encore été plus ſûr que cette démarche me commettoit, & que vous, en particulier, ne lui donneriez pour cauſe que la peur, que je ne l'en aurois pas moins faite. Ma réputation ſuffiſoit pour que le honteux motif auquel vous l'avez attribué, ne fût pas adopté du public : de quelque façon enfin que ce pût être, je riſquois trop peu en l'accordant au bien de la paix, pour que des conſidérations ſi frivoles à mes yeux puſſent me retenir ſur ce qu'en qualité de citoyen je croyois devoir à ma patrie. C'eſt en partant du

même principe, que je n'ai pas été plus blessé de l'injustice que sur ce point vous affectiez de me faire, que je n'ai été découragé de la façon dédaigneuse & insultante dont vous avez reçu ma proposition; & je crois que je ne puis mieux prouver l'un & l'autre, qu'en vous exhortant encore à immoler, ainsi que moi, votre ressentiment aux intérêts de la république. Ce n'est point que, comme vous, je croie que vous lui soyez assez cher pour qu'elle se trouve lésée lorsque vous croyez l'être; mais si par rapport à moi, je ne crains à quelque égard que ce soit, les suites d'une inimitié déclarée entre nous, j'avoue que, par rapport à cette même république, je ne puis les envisager avec la même indifférence. Tous deux par notre naissance, & nos richesses; vous par la juste espérance que lui donnent vos talens; & moi par le succès que ses armes ont toujours eu entre mes mains, nous y tenons un rang si distingué, qu'il seroit impossible, si nous en venions au point de ne plus garder de ménagemens l'un avec l'autre, que nos dissentions ne l'ébranlassent point. Tant de calamités l'accablent déjà, que je voudrois, s'il se pouvoit, lui sauver les

malheurs qu'elle auroit à craindre de nos divisions. Le moindre des maux qui pourroient en résulter pour elle, seroit votre exil, ou le mien ; & si j'ai la vanité de croire que je ne lui suis pas inutile, je ne suis point assez peu éclairé, ou assez injuste pour dire, ou pour penser qu'elle ne perdît rien en vous perdant. Tâchons donc de lui conserver deux citoyens qu'il lui seroit si difficile de remplacer. Ne la mettons point par la guerre qu'infailliblement nous allumerions dans son sein, dans la nécessité cruelle de se priver de l'un ou de l'autre. La fierté, & l'impétuosité de votre caractere, ou ne vous ont point jusques ici permis ces réflexions, ou ne vous en ont pas laissé profiter ; & ce que j'ai cru devoir à ma dignité, ne m'a pas permis, à mon tour, d'écouter plutôt que je ne fais, ce que le bien public exigeoit de moi. J'ai sçu enfin surmonter les mouvemens de ma vanité, & voir à quel point elle m'écartoit de la véritable gloire, en me faisant trouver de la bassesse dans une démarche que je devois à ma patrie. Vous pouvez sur vous ce que j'ai pu sur moi. N'examinez pas plus que moi-même lequel de nous deux a eu les pre-

niers torts, on en a eu le plus. Pourriez-vous bien vous flatter d'être juste où, malgré toute ma modération, j'ai craint de ne pas l'être assez ? Ce que j'exige de vous n'est pas que nous soyons amis, ou que nous feignions de l'être : le dernier nous feroit trop peu d'honneur, & je crois l'autre impossible ; mais en conservant nos sentimens, ne cherchons pas respectivement à nous nuire, puisque l'intérêt de la patrie, cet intérêt que je ne crois pas moins sacré pour vous qu'il ne l'est pour moi-même, ne nous le permet pas.

Stésicrate que j'ai encore prié de vous voir, vous instruira plus amplement de mes dispositions. Fassent les dieux qu'en l'écoutant vous vous disiez qu'il est rare, & que les autres aient avec nous tous les torts que notre passion leur prête, & que nous en ayons avec eux aussi peu que souvent notre amour-propre nous le persuade.

LETTRE CXXXIV.

NÉMÉE AU MÊME.

O! la délicieuse infidélité que je vous fis hier, mon cher Alcibiade, & que je vais avoir de plaisir à vous la raconter! j'étois seule chez moi. Quoique le tems fut d'une beauté admirable, & que je me fusse levée dans l'intention d'en profiter, je ne sçais quelle sombre, mais douce mélancolie vint me donner du goût pour la solitude, & me faire changer d'intention. Oh! sûrement, Vénus vouloit me payer du superbe sacrifice que je lui avois fait la veille. J'étois seule: Thrazylle entra; puisqu'il me parut aussi beau que vous, il falloit qu'il le fût plus que l'amour même. Il sortoit de chez Axiochus, il venoit de faire un ces dîners brillans qui laissent dans l'esprit tant de gaieté & de feu. Je ne sçais par quelle heureuse fatalité, nous qui nous connoissons depuis si long-tems, eûmes aux yeux l'un de l'autre ces graces qu'on ne se trouve

jamais, à ce qu'on dit, qu'à la premiere vue. J'étois charmante : une nuit passée dans le repos le plus profond, avoit répandu sur tous mes charmes une fraîcheur que je conviens qu'ils n'ont pas toujours. Assez peu vêtue, & cependant on ne peut pas mieux mise, j'étois voluptueusement couchée sur un lit que j'avois fait joncher de fleurs : car j'ignorois si vous ne viendriez pas ; & l'espérance que je pourrois vous voir, & le desir que j'avois qu'elle se réalisât, avoit jetté dans mon ame une sorte de mollesse, qui pour devenir quelque chose de plus vif, n'attendoit que la présence d'un objet fait pour l'augmenter. Je ne pensois pas ; mais il me semble que je sentois beaucoup. Je regardai Thrazylle assez long-tems avec une douce langueur : lui, de son côté, sembloit ne me voir qu'avec la plus vive émotion, & une sorte de surprise qui, en me flattant de la façon la plus sensible, mirent dans mon ame, & par conséquent dans mes yeux, je ne sçais quelle impression de volupté que le traître, bien digne d'être votre éleve, saisit avec une habileté singuliere. Ses regards qui, de moment en moment, devenoient plus ardens,

& plus tendres, porterent enfin dans tous mes sens un feu auquel je crois que je n'aurois jamais pu résister, eussé-je eu même autant d'envie de m'en défendre, que je m'en sentois peu. Je voulus lui parler, & ne pus que lui sourire, mais sûrement comme la déesse que je sers souriοit à Adonis quand elle l'appelloit dans ses bras. Thrazylle aussi troublé que moi, ne put lui-même me dire tout ce que je lui inspirois; mais combien l'enchantement qui étoit peint dans ses yeux, ne m'en instruisoit-il pas; & quels sont les termes qui eussent pu me le dire aussi-bien! Son ardeur enfin rendit la mienne si vive, qu'emportée loin de moi-même, sans le sçavoir, je lui tendis les bras. Avec quelle violence il s'y précipita, mon cher Alcibiade! & par combien de transports ne répondit-il pas aux miens, & ne s'en montra-t-il pas digne! Non! vous ne connoissez pas le charme de ces plaisirs que l'imagination n'avoit point prévus! La vôtre, usée par ses projets, ne peut jamais vous permettre cette ardeur qui hier nous embrasoit. Quand les femmes que vous vous soumettez, seroient mille fois plus aimables, les attaquant toujours sans de-

ſir, ou ne les deſirant que par air, à peine leurs charmes ébranlent-ils vos ſens. Vous n'allez à un rendez-vous, que ſur des plaiſirs qui vous y attendent, & les ayant déjà diminuées par l'idée que vous vous en êtes faite; ou s'il vous arrive d'en trouver d'auſſi inopinés que le furent les nôtres, en ſe rendant avec tant de promptitude, c'eſt par une ſi fauſſe tendreſſe qu'on cherche à en couvrir la honte! ou l'on vous montre tant de choſes que l'on ne ſent pas, ou l'on cherche tant à vous cacher ce que l'on ſent! l'art, de quelque façon que ce ſoit, y dérobe tant à la nature, qu'il ne vous eſt pas poſſible de vous peindre l'égarement de Thrazylle & le mien. Notre premiere fougue enfin ſe diſſipa; mais nous n'y perdîmes rien. A l'impétuoſité dont nous étions jettés dans les bras l'un de l'autre, & qui n'avoit été pour chacun de nous deux qu'une frénéſie, ſuccéderent cette délicate volupté, & ces ingénieuſes & piquantes recherches qui ſçavent ſi bien renouveller les deſirs: ſource de tranſports pour l'amant, d'éloges pour la maîtreſſe & de plaiſirs pour tous deux. O! combien je vous ai été infidelle!

Mais, comprenez-vous qu'avec ſi peu de diſpoſition à le devenir, on puiſſe ſe rendre ſi coupable ! Car enfin ſi je ne vous attendois point, je vous eſpérois ; & dans la rêverie où Thrazylle me ſurprit, il me ſemble que je ne deſirois que vous. Pourquoi auſſi ne vîntes-vous pas ? Le reſte du jour ſe paſſa dans des délices que je n'entreprendrai point de vous peindre, & que peut-être vous ne comprendriez pas. Vous ne ſçavez que trop bien, perfide, inſpirer de l'amour ; mais il ne peut jamais vous rendre heureux qu'à demi, puiſqu'au bonheur de le partager, vous préférez toujours la gloire de le faire naître.

LETTRE CXXXV.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

C'EST bien ſincérement que je vous félicite de vos plaiſirs. Je ſuis plus que jamais de votre avis ſur le mérite de l'*inopiné ;* & jamais je n'eus de meilleures raiſons pour en être. Quoique

j'eusse arrangé ma journée, comme la vôtre s'est arrangée d'elle-même, je n'ai pas, à beaucoup près, eu le même sujet d'en être content. Un assez joli visage, trop de prétentions pour si peu de choses, des sentimens, du romanesque, voilà tout ce que j'ai trouvé. Il y avoit pourtant quinze grands jours que cela se faisoit courir. Eh puis! calculez sur la longueur de sa résistance, ce que peut valoir une femme. Aussi, tout en lui jurant comme il le falloit, de l'aimer le reste de ma vie, me permettois-je bien tout bas de ne la revoir jamais: il est inutile que je vous dise auquel de ces deux sermens je serai le plus fidele. Je suis bien aise, par rapport à vous, de ce qu'en sortant d'un des plus insipides tête-à-tête que jamais j'ai dû *au tendre amour*, le hasard ne m'a point fait tourner mes pas de votre côté. Je ne vous aurois pas interrompû pour bien long-tems; mais quelque courte qu'eût été ma visite, je conçois, & de reste, que Thrazylle & vous l'auriez trouvée encore bien longue. Ce qui vous en a sauvé, c'est la parole que j'ai donnée à Dercyle de souper avec elle chaque fois qu'il lui plaira de changer d'amans. Je ne sçais si elle le

fait exprès ; mais en voilà trois en moins de trois semaines. Je commence à craindre sérieusement que si, comme nous disons, *elle n'en raie pas*, elle ne me laisse disposer d'aucune des soirées de ma vie. Adieu, charmante, quoique infidelle Némée. Dans quelque tems d'ici (car je sçais trop quels sont les égards que l'on doit à un nouvel engagement, pour ne point, de moi-même, suspendre mes droits) ; je vous prierai de vouloir bien ne pas donner au seul Thrazylle toutes les soirées de la vôtre.

LETTRE CXXXVI.

HÉGÉSIDE A ALCIBIADE.

Il est, je crois, tems, ou jamais, de vous mettre dans ma confidence.

La douleur que me causa votre changement, eut pour moi quelque chose de si terrible, que, n'osant me flatter de pouvoir un jour m'en venger sur vous ; je me promis du moins, de ne m'exposer jamais à en sentir une pareille. Les seuls moyens de m'en préserver étoient ;

ou de mettre déſormais dans mes engagemens toute la légéreté poſſible, ou de renoncer pour jamais à l'amour. Malheureuſement je me ſentois pour le premier de ces deux partis une répugnance qu'avec l'idée que vous avez des femmes, & ce que je viens de vous faire éprouver, vous ne me croirez ſûrement pas : l'autre ne pouvoit être que très-pénible pour une ame naturellement tendre & que *le calcul & l'analyſe* n'ont pas, à beaucoup près, auſſi deſſéchée que vous vous plaiſez à le dire. Il falloit, même, qu'il me le fût encore plus que le premier, puiſque, toutes réflexions faites, ce fut à la légéreté que je me dévouai. Quoique je ne cruſſe donc pas à tous les hommes, ces principes de corruption, & de..... (vous ne ſerez pas fâché, je penſe, que ma politeſſe épargne le reſte), dont vous vous faites une ſi grande gloire, je n'en réſolus pas moins de me conduire avec ceux qui pourroient prétendre à me plaire, & qui y parviendroient, comme ſi j'euſſe eu la plus entiere certitude de ne retrouver qu'un Alcibiade dans chacun d'eux, Si, par haſard, vous vouliez douter de la conſtance dont j'ai ſuivi le plan que vous

m'aviez forcée de me faire, je doute que les cris de tous ceux qui vous ont succédé auprès de moi, vous le permissent. Dans la crainte même que, soit de leur côté, soit du mien, l'amour ne me fît perdre de vue ma sûreté, ou ne m'endormît sur mon ressentiment, loin d'attendre, pour quitter, que le goût que je paroissois inspirer eût perdu de sa force, ç'a toujours été, non-seulement lorsque je devois lui en supposer le plus, mais quelquefois avant que ma propre illusion se fût dissipée, que je me suis déterminée à l'inconstance.

Avec aussi peu de raisons de m'engager, que j'en ai trouvé le plus souvent, j'eusse mieux fait, sans doute, de ne me pas livrer. Jamais le dépit n'a donné à une femme que des conseils avilissant; & je ne l'ai éprouvé que trop. Mais quelque peu de besoin que j'en eusse quand vous m'eûtes quitté, quelques reproches même que je m'en fisse, pouvois-je ne vous pas remplacer sans courir le risque de vous faire croire que l'inaction où je me serois tenue, n'auroit eu d'autre cause que la perpétuité du regret de vous avoir perdu, & l'impossibilité d'en aimer un autre après vous? Que ce fût ou non

l'ouvrage du dépit, c'étoit toujours vous prouver qu'on pouvoit ne se pas moins consoler de vous, que de tout autre. Cette malheureuse idée me perdit; & je ne puis aujourd'hui considérer, sans frémir, combien je lui ai dû d'erreurs dont, si j'eusse pu ne me la pas faire, je n'aurai point à rougir. Le premier instant où je me sois pardonné d'avoir affiché une façon de penser qui, dans le fond, est si peu la mienne, a été l'instant où, vous étant chargé peut-être en secret du soin de venger les victimes de mon inconstance, vous m'avez de nouveau jugée digne de vos attentions. Il me seroit impossible de vous exprimer le plaisir avec lequel je vous ai vu, & le projet de me faire une seconde fois porter vos chaînes, &, avec de si puissans motifs de vous défier de moi, ne prendre le desir que moi-même je marquois de vous rengager, que pour l'effet d'un sentiment dont, tout malheureux que vous l'aviez rendu, je n'avois pas pu triompher. Si je ne me flattois point de vous voir tomber dans les pieges qu'autant que je l'avois pu, sans trop vous déceler mes vues, je n'avois pas un moment cessé de vous tendre, ce n'en étoit pas moins le vœu

le plus cher & le plus continu de mon cœur. J'osois, pourtant, me dire quelquefois qu'il ne se pouvoit pas que je parusse manquer de mœurs à un si haut point, & m'être fait à cet égard une si brillante réputation, sans que je vous parusse plus que jamais mériter votre hommage; mais, quelque bien fondée qu'elle fût, ce n'étoit pourtant qu'une espérance. Si, lorsque je fus assez heureuse pour la voir enfin se réaliser, j'exigeai que vous me rendissiez des soins qui constatassent votre retour vers moi, ce n'étoit pas, comme sûrement vous l'avez cru d'abord, que ces mêmes soins fussent nécessaires, soit à ma vanité, soit à mon cœur, mais pour que la vengeance que je méditois, en fût tout à la fois plus éclatante & moins douteuse: vous sçavez si mes projets m'ont réussi. Plus au reste, vous devez être sûr que, pussé-je l'être de vous avoir inspiré la passion la plus violente & la plus sincere; & que (ce dont, sans doute, vous ne vous flattez pas) dussé-je moi-même vous adorer, je ne vous reprendrai jamais, moins vous devez imaginer que les menaces que vous me faites puissent avoir de quoi m'épouvanter. Quand on est chargé d'un ridicule aussi accablant que l'est

l'eſt pour vous le ridicule que je viens de vous donner, on a tout à fait mauvaiſe grace de vouloir en faire craindre aux autres. Jamais, quoi que vous puiſſiez faire, vous n'infirmerez les titres dont, avec une imprudence que j'ai encore peine à concevoir, vous m'avez armée contre vous : car, de bonne foi, comment voulez-vous qu'on interprete la lettre où, avec une très fauſſe tendreſſe, il eſt vrai, mais avec les ſupplications les plus humbles, vous me conjurez ou de vous rendre mon cœur, ou de permettre du moins que vous faſſiez paſſer notre rupture pour ce que nous appellons *un coup fourré* ? Partager entre nous deux l'avantage que je remporte ſur vous, ſeroit, ce me ſemble, l'anéantir ; mais la propoſition que vous m'en faites, ne m'offrît-elle pas cet inconvénient, vous n'avez point en pareil cas aſſez ménagé mon amour-propre, pour que je conſente à avoir pour le vôtre la plus légere condeſcendance. Entre nous point de traité. Vous êtes quitté, vous paſſerez, s'il vous plaît, pour l'être. Tout ce que je puis donc faire pour vous eſt de vous permettre, non-ſeulement de lire cette lettre à tout le monde, mais d'en laiſſer prendre copie à tous

ceux à qui elle pourra paroître en valoir la peine.

LETTRE CXXXVII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

QUELQUE peu d'esprit que vous connoissiez à Aglaophon, vous auriez, ce me semble, mon cher Axiochus, dû présumer qu'avec le besoin qu'il avoit que vous me parlassiez en sa faveur, il pouvoit n'être point assez stupide pour vous dire quelle est la cause de ma colere contre lui. Ce qui me prouve, en effet, qu'il s'est bien gardé de vous en instruire, c'est que vous n'attribuez encore sa disgrace qu'à un de ces caprices qui rendent toujours les grands si dangereux pour les petits, & que ceux-là sont si fréquemment, & quelquefois avec bien peu de raison, accusés de mettre à la place de la gratitude qu'ils pourroient devoir à ceux-ci. Quoique, par la sorte d'humiliation qui me paroissoit en rejaillir sur moi, je me fusse promis de garder le silence sur ce qui m'a fait bannir Aglaophon d'auprès de ma personne,

les reproches que vous me faites sur mon injustice, & l'ardeur de vos sollicitations pour lui, me forcent également à le rompre. Si, après m'avoir entendu, vous croyez encore devoir me condamner, je vous promets de lui rendre, avec mes bonnes graces, tout ce dont mon indignation l'a privé ; mais c'est d'un peu loin qu'il faut que je prenne ce récit.

Dégoûté plus que je ne pourrois vous l'exprimer, de l'apprêt dont les femmes en général, surchargent ou masquent la nature, & voulant jouir d'un spectacle qui pût m'être nouveau, j'avois chargé un certain Sophronime, depuis votre absence, intendant de mes plaisirs secrets ; &, de tous les hommes, peut-être ; le plus digne de cette place, de me trouver une jeune personne qui réunît à tous les agrémens que je desire toujours, cette sorte de simplicité que je n'avois encore rencontrée nulle part, & de qui l'âge & l'éducation pussent me garantir l'innocence. Pour qu'elle ne dépendît absolument que de moi, je donnois jusques à six talens d'or. Il est presque inutile que je vous dise qu'à ce prix Sophronime en eut bientôt une à m'offrir, & (autant que sur ces

ſortes de choſes, on peut en croire aux apparences) telle à tous égards que je le deſirois. Cette fille, de la naiſſance la plus obſcure, orpheline depuis ſix ſemaines, reſtée ſans biens, étoit alors auprès d'une parente éloignée qui, malgré l'indigence où elle languiſſoit elle-même, avoit bien voulu s'en charger. Cette même indigence qui ne pouvoit que lui rendre très-onéreux l'engagement qu'elle avoit contracté, le deſir ſi naturel de s'en voir délivrée, peu de principes ſans doute, la ſoif de l'or (car vous ſentez bien qu'il avoit néceſſairement fallu l'intéreſſer dans le marché) ne permirent pas à cette malheureuſe de rejetter long-tems les offres de Sophronime. Tout convenu entre eux, il ne fut plus queſtion que de me faire voir ma victime, qui eût-elle eu autant de beauté qu'on lui en attribuoit, pouvoit n'en avoir pas moins une beauté qui ne me plût pas. Sous un de mes traveſtiſſemens ordinaires, & comme parent de cette femme, je me rends donc un ſoir chez elle. Cette jeune infortunée paroît; & malgré l'air de miſere qui perçoit en elle de toute part, & ſous lequel Vénus même n'auroit pu que perdre de ſes charmes, mal-

gré la disgrace universelle qu'elle tenoit d'une éducation on ne peut pas plus négligée, fait sur moi toute l'impression dont Sophronime s'étoit flatté. Ce dernier, enfin, me l'amene à ma maison du Pyrée, que, comme celle de toutes les miennes où je pouvois le mieux la cacher à tous les yeux, je lui avois choisis pour demeure. L'élégance de l'ajustement sous lequel je m'y présentai aux siens, & la richesse de l'appartement où je la reçus, me parurent beaucoup l'étonner, mais moins encore que tout ce qui sembloit lui être destiné, & à quoi l'état de médiocrité où elle m'avoit vu la veille, ne lui avoit point permis de s'attendre. Des robes superbes ou du plus grand goût, des bijoux de toute sorte, des esclaves, enfin tout ce qui pouvoit flatter ses regards, étoit répandu autour d'elle avec la plus grande profusion, & la plongeoient dans une surprise inexprimable. Quoique, telle qu'on me l'avoit amenée, elle m'offrît assez de charmes, & que j'eusse desiré de le lui prouver, je crus devoir céder à l'empressement qu'elle témoigna d'être parée. Resté à sa toilette, dont il me parut que les plus essentiels devoirs lui étoient tout à-fait

nouveaux, je pris avec elle quelques libertés, telles qu'il les falloit, ou pour parler plus juste, telles que je jugeai qu'elles devoient être pour préparer son imagination, sans trop effaroucher sa pudeur : c'est-à-dire, que je fus avec elle, moins téméraire que galant. Je remarquai toutefois qu'exposant avec la plus singuliere négligence la plus grande partie de ses charmes à mes yeux, elle veilloit sur sa gorge avec une attention dont rien ne pouvoit la distraire. Ce soin, comparé avec sa tranquillité sur tout le reste, me fit penser deux choses : l'une, qu'il falloit que cette même gorge qu'elle déroboit à mes regards d'une façon si marquée, ne fût point belle, & qu'elle ne l'ignorât pas ; l'autre, qu'il se pouvoit très-bien qu'elle n'eût pas, à beaucoup près, toute l'innocence qu'en elle j'avois cru acheter.

Ce qui dans ce moment achevoit de confondre mes idées, c'étoit de la trouver toujours plus étonnée de mes entreprises, que honteuse de son obéissance : encore une fois, étoit-ce de sa part ignorance, ou habitude ? Si c'étoit la derniere, elle étoit assurément prise de bien bonne heure : si c'étoit l'autre,

il falloit avouer qu'elle étoit bien complette. J'avois, par moi-même, beaucoup plus de pente à ſuppoſer l'habitude que l'ignorance ; mais à ſa ſurpriſe du plaiſir qui paroiſſoit réſulter pour moi, de ce que je me permettois, cela ne m'étoit guere poſſible. D'ailleurs, devant des gens éclairés on ne joue l'innocence avec ſuccès que quand il eſt vrai qu'on en a : cependant, nul embarras ! quel prodige ! du moins, en étoit-ce un pour moi. Ce qu'il y avoit encore de plus ſingulier, c'étoit le parfait déſintéreſſement qu'elle ſembloit porter à tout cela. Chaque fois que je lui diſois à quel point elle me charmoit, elle ouvroit ſur moi de grands yeux les plus beaux du monde, à la vérité, mais dans leſquels je ne liſois qu'une ſorte d'étonnement ſtupide auquel jamais aucun autre mouvement ne paroiſſoit ſe mêler. Quoique je me fuſſe bien promis de la diſpenſer des ſentimens, c'eſt-à-dire, de ne pas attendre pour me rendre heureux, que je lui en euſſe inſpiré, je ne pus m'empêcher d'être bleſſé que ma préſence & mes empreſſemens la laiſſaſſent dans un état ſi tranquille. On veut plaire, même à ce qu'on veut le moins aimer. Cet effet

de la vanité se cachoit en moi sous le masque de la délicatesse. Je ne demandois à Lisidice (du moins je le croyois), ni les transports, ni l'égarement d'une véritable passion ; mais j'aurois desiré (& ce me sembloit encore, plus pour elle-même que pour moi), que l'obéissance seule ne la mît point dans mes bras ; ou, s'il se pouvoit, que je ne prisse rien sur son cœur, de trouver en elle de quoi me dédommager de ce que son cœur ne me donneroit pas. Tout violens donc qu'étoient mes desirs, & quelque satisfaction que j'eusse imaginée à n'avoir pour les calmer, besoin ni du *moment*, ni du goût, je crus, tant pour mon bonheur que pour le sien, devoir ne lui offrir le maître que sous l'apparence de l'amant, & joindre à la douceur de la voir ne dépendre que de moi, le plaisir de lui faire penser qu'elle ne dépendoit que d'elle-même. Elle me plaisoit beaucoup : je croyois vouloir alors qu'elle me plût long-tems ; & pouvois-je m'en flatter, si je ne me faisois pas un peu de cette illusion qui rend pour nous en général, & pour moi en particulier, le desir si semblable à l'amour ? Ces réflexions que je fis pendant qu'on l'habilloit, me ren-

dirent tout d'un coup aussi froid que j'avois été ardent; mais quelque subit, quelque marqué même que fût ce changement, elle ne parut seulement pas s'en appercevoir. Enfin, on nous laissa seuls. Il n'y eut alors rien que je ne tentasse, & vainement, pour tâcher de l'occuper de moi : remplie d'elle-même, de sa parure, de ses bijoux, jamais je ne pus un seul instant me flatter de l'en distraire. Je lui dis des choses tendres, elle m'en remercia; mais comme elle auroit remercié de la plus simple politesse. Ennuyé de n'en tirer jamais rien de plus, j'avoue que cette délicatesse qui, jusques-là, m'avoit si mal servi, m'abandonna. Il ne me parut plus de l'importance dont je venois de le juger, de ne chercher à me rendre heureux auprès d'elle qu'après que par mes soins je l'aurois amenée à l'amour. Je commençai à craindre qu'il ne me fallût beaucoup de tems pour toucher un cœur qui par lui-même n'annonçoit pas de grandes dispositions au sentiment, sur lequel, quelque envie que j'en eusse, je ne pouvois me dissimuler que je n'eusse tout au moins fait très-peu d'impression, & qu'il se pourroit que je ne touchasse jamais da-

vantage. » Pourquoi, me dis-je, m'op-
» poser moi-même des obstacles lorſ-
» qu'il m'eſt ſi facile de jouir de mille
» beautés que je ne puis regarder ſans
» éprouver cette impatiente ardeur
» pour laquelle le plus léger retarde-
» ment eſt trop encore? Ne ſe peut-il
» pas, auſſi, que plus je chercherai à
» lui faire connoître le ſentiment, plus
» je lui apprenne à quel point elle en
» eſt éloignée? Eh bien! ſes plaiſirs,
» & les miens en feront moins vifs:
» qu'en ſçais-je? m'eſt-il donc tou-
» jours ſi néceſſaire d'aimer, & même
» d'être aimé; & eſt-il impoſſible qu'elle
» ſoit elle-même aſſez heureuſement
» née pour n'avoir pas plus que moi-
» même, beſoin du ſecours de ces illu-
» ſions »?

Pendant que toutes ces idées ſe préſentoient à mon eſprit, j'avois machinalement pris Lyſidice dans mes bras; & plus ſûr de mes deſirs que je ne l'étois encore de mes intentions, la conduiſois dans cette piece écartée que vous connoiſſez, & où j'ai reſſemblé tout ce qui, en inſpirant la volupté, peut favoriſer l'amour.

Le feu qui, ſans doute, animoit mes regards, l'ardeur dont je la ſerrois dans

mes bras, mes soupirs, mon agitation ne me parurent point d'abord plus l'émouvoir que l'embarrasser. Lorsque je l'eus fait asseoir, je me mis à ses genoux. Cette attitude l'étonna, mais ne l'instruisit pas. Elle avoit, cependant, les yeux baissés. Je la priai tendrement (car avons-nous toujours besoin d'aimer pour être tendres !) je la priai, dis je, de les lever sur moi : elle m'obéit. *Attachez-les sur les miens, belle Lysidice*, lui dis-je, *& si je vous suis indifférent, jouissez, du moins, de tous les transports que vous m'inspirez*. M'obéir encore, mais ne faire exactement que cela : sourire, mais sans expression, furent encore toute sa réponse. Cependant, cette douce langueur que jusques-là j'avois si vainement cherchée dans ses yeux, commença à s'y peindre : d'elle-même elle les fixa sur les miens ; & cette même langueur, cette sorte de trouble qui accompagne presque toujours les premiers desirs d'une jeune personne ; tout, enfin, rendit Lysidice si touchante, qu'il me fut impossible d'attendre plus long-tems mon bonheur. Toute disposée que je la trouvois à ne le pas retarder, je craignis, si je lui demandois, d'y consentir formellement, qu'elle n'y apportât

une réſiſtance dont, quelque peu durable qu'elle pût être, l'inſtant ne pouvoit que me faire un ſupplice. Que de choſes charmantes ne ſacrifiai-je pas à cette crainte ! mais que je la connoiſſois mal ! Je n'avois, en effet, preſque plus beſoin de ſon aveu, qu'elle ne paroiſſoit ſeulement pas imaginer qu'elle dût ſe défendre. Autre ſujet de commentaires pour moi : car, étoit-ce à cette ſoumiſſion abſolue à toutes mes volontés, dont on lui avoit fait le premier de ſes devoirs ; n'étoit-ce qu'à l'excès de ſon ignorance que je devois ce triomphe ſi peu diſputé ? Quelque étendue que, dans mes idées, je donnaſſe à l'une & à l'autre, pouvois-je leur en attribuer aſſez pour trouver en Lyſidice moins encore de traces de préjugés, que je n'en avois trouvé dans les femmes mêmes qui en avoient conſervé le moins ? Que, dans la poſition où j'étois avec elle, aidé par cette même ſoumiſſion, par la ſéduction des ſens, par l'amour, j'euſſe triomphé des ſiens, rien n'eût été plus naturel : encore, en ſuppoſant tant de choſes, une jeune perſonne mêle-t elle à ſes propres deſirs, comme elle oppoſe aux tranſports de ſon amant, des craintes, des répugnances, des com-

bats. Dans l'instant même où, emportée par la plus douce & la plus puissante des ivresses, tout semble lui faire, de se rendre, la plus pressante des nécessités, on la voit, malgré elle, & sans le sçavoir peut être, se défendre encore, & céder, tantôt aux cris de la nature, & de l'amour, tantôt à la tyrannie des préjugés; mais Lysidice ne m'offroit rien de tout cela. A quoi devois-je donc une si prompte victoire? à la seule crainte que sa mere avoit eue qu'en lui faisant seulement soupçonner en quoi, dans une femme, on fait consister la vertu, elle ne lui donnât des idées plus faites pour la détruire que pour l'inspirer. Aussi, graces à ce systême d'éducation si bien raisonné, ne rencontrai-je en Lysidice d'autres obstacles que les obstacles qu'il ne dépendroit pas d'elle de m'épargner. --- La honte de ce qu'on a fait, ne pouvant provenir que du sentiment qu'on a que l'on vient de faire mal, vous concevez aisément que je lui trouvai après d'autant moins de confusion avec moi, qu'elle croyoit moins avoir à rougir: passons au reste.

Après quelques momens d'un entretien, aussi froid & aussi sec de sa part que de la mienne, il fut abondant, &

animé, je voulus me rendre tout ce que la nécessité où je m'étois cru de presser ma victoire, m'avoit fait sacrifier; & il est presque inutile que je vous dise que Lysidice fut à cet égard aussi docile qu'elle l'avoit été sur tout le reste: cette docilité eut cependant un terme. Cette gorge, toujours cachée à mes regards avec tant de soin, inquiétoit toujours ma curiosité. Il étoit assez naturel que je me flattasse qu'après tout ce qu'elle m'avoit accordé, Lysidice ne me disputeroit plus une chose qui, entre elle, & moi, devenoit de si peu d'importance; je me trompois encore: c'étoit précisément-là que m'attendoit le scrupule. Les raisons, les caresses, l'autorité même, employées tantôt tour-à-tour, tantôt toutes ensemble, furent long-tems inutiles. Elle s'obstina à défendre contre moi un grand voile que je ne lui avois vu mettre dessus qu'avec chagrin, & sur lequel j'avois déjà, le plus inutilement du monde, fait mes représentations. S'il fallut presque user de violence pour le faire disparoître, il ne m'en fallut guere moins employer pour profiter du sacrifice qu'à la fin j'obtins qu'elle m'en fit; & tout absurde que cela doit vous paroître, il est de toute

vérité que jamais je n'aurois vu rougir Lysidice, si j'eusse bien voulu ne pas exiger d'elle une si simple faveur. La résistance qu'elle m'avoit opposée, n'avoit pour cause aucune des raisons sur lesquelles je l'avois crue fondée; mais l'ordre exprès qu'elle avoit reçu de sa mere de la dérober avec le plus grand soin à tous les yeux. Cette même mere s'étoit flattée, sans doute, que Lysidice tireroit delà ses conséquences pour le reste; mais c'étoit ce que celle-ci n'avoit pas fait. Fidelle, au surplus, comme elle le fut à ce qu'on lui avoit recommandé sur les minuties, je ne doute point que l'amour, sur-tout, ne l'égarant pas, ce n'eût été le plus difficilement du monde, que j'en aurois triomphé, & que, peut-être même, je n'y serois point parvenu, si l'on n'eût pas si sottement craint de ne pouvoir l'instruire sans courir le risque de l'égarer.

Le reste d'un jour si heureux, & tout à la fois si nouveau pour moi, fut, comme vous le croyez bien, uniquement rempli par les plaisirs. Les charmes, la complaisance de Lysidice, mes desirs, plus encore les siens, tout en fut pour moi une source inépuisable. Ce n'étoit pas qu'au travers de tout cela,

elle ne me prouvât à chaque instant, sans le vouloir, à quel point l'amour lui manquoit; & que, moins elle se croyoit obligée de m'annoblir l'état de son ame, moins, par conséquent, elle se soucioit que je prisse pour l'effet de la passion ce que je ne devois qu'à ses sens, plus elle ne me mît dans l'impossibilité de m'y méprendre. Tout tranquille donc que, du côté du cœur, elle me laissât moi-même, il ne se pouvoit pas davantage que je ne fusse aussi piqué que surpris de faire sur elle si peu d'impression. Vous n'ignorez point qu'un triomphe obtenu, ne sert jamais qu'à m'en faire desirer un autre. Cette même vanité que je mets toujours à la place de la délicatesse, & par laquelle j'avois voulu débuter avec Lysidice, recommençoit à me faire un besoin de ce que j'avois immolé à des desirs plus pressans. Au défaut de ce mouvement tendre que, même au milieu du plus grand trouble où je la plongeasse, je ne lui trouvois jamais, je lui aurois, du moins, desiré cette élégance dans les termes, cette finesse dans les tournures, ces réminiscences de ce qu'elles ont senti, que les femmes sçavent si bien mettre à la place du sentiment, lorsqu'elles ne

s'en trouvent pas autant qu'elles l'avoient cru, & qu'il leur en faudroit. Mais quoique je fisse pour obtenir de Lysidice un mot dont mon amour-propre pût tirer quelque parti, son esprit & son cœur étoient toujours relativement à moi de la plus désobligeante sécheresse. Si je lui demandois de me dire qu'elle m'aimoit, à la vérité elle ne s'y refusoit pas ; mais c'étoit toujours sans chaleur qu'elle me le disoit, & comme elle m'auroit dit quelqu'autre chose que c'eût été.

Les jours suivans ne m'offrant à fort peu de chose près, que les mêmes détails, je crois devoir vous les épargner. L'espérance que j'avois de toucher le cœur de Lysidice me soutint quelque tems contre l'ennui cruel que je recevois de sa conversation qui, toujours la même, ne m'offroit jamais plus d'idées que de sentimens. Moins son esprit pouvoit s'occuper, plus elle avoit besoin que ses mains le fussent. Les peintures qui ornent ma maison de Pyrée, lui donnerent du goût pour le dessin : sur le champ Aglaophon fut mandé : sa stupidité ne pouvoit que le rendre aimable aux yeux de Lysidice qui a elle même l'esprit d'une aridité qu'on auroit peine

à concevoir. Cet attrait ſecret qu'ont l'un pour l'autre deux êtres qui ſe reſſemblent ; n'agit pas moins ſur Aglaophon, qu'il n'opéroit ſur Lyſidice. La premiere croyoit ne me rien devoir, le ſecond perdit de vue ce qu'il me devoit : vous devinërez le reſte ſans peine. Quoique Lyſidice ne m'inſpirât plus rien, & que, quelques jours plus tard, je l'euſſe rendue à elle-même, je n'en ai pas moins cru devoir punir Aglaophon de ſon manque de reſpect. Les bornes que j'ai miſes à ma vengeance vous diſent aſſez que, dans cette circonſtance, mon amour-propre a été plus bleſſé que mon cœur. Si, cependant, toute modérée que je l'ai rendue, elle vous paroiſſoit n'être point en proportion avec le crime ; ou, qu'en trouvant Aglaophon auſſi coupable qu'il l'eſt à mes yeux, vous n'en deſiraſſiez pas moins ſa grace, je vous répete ici que je n'ai rien à refuſer à la tendre amitié qui nous unit.

LETTRE CXXXVIII.

LE MÊME A NÉMÉE.

LA prodigieuſe diſſipation où je vis depuis que je ne vous ai vue, ne m'a point empêché de ſentir que je ne vous voyois pas, & de me reprocher mille fois de ſacrifier les plaiſirs que j'étois ſi sûr de trouver auprès de vous, à la ſotte vanité d'occuper de moi des femmes pour qui je ne ſens rien, & qui pourroient bien être à mon égard dans les mêmes diſpoſitions. Par Minerve ! ma chere Némée, ſi les hommes les plus jaloux de ma gloire ſçavoient, & ce qu'elle me coûte, & combien ſouvent elle m'ennuie, ils ceſſeroient bientôt de m'envier une ſi onéreuſe célébrité ; & ſi les femmes que je dédaigne pouvoient ſçavoir auſſi combien peu je rends heureuſes celles qui trouvent grace devant mes yeux, je ne doute pas davantage qu'on ne les vît bientôt regarder le bonheur de me plaire, comme un des plus cruels accidens qui puſſent jamais leur arriver. Il ne nous ſeroit, je

crois, pas moins impossible de nous oublier absolument tous deux, que de n'avoir pas de distractions. Les beautés nouvelles qui ont daigné venir au céramique me donner des preuves de leur tendresse ne m'ont pas assez intéressé pour que je pusse un seul instant vous perdre de vue. Ce n'est pas, cependant, qu'il n'y en soit venu de bien jolies & de bien ridicules; mais également usé sur les ridicules & sur les agrémens, je commence à n'être pas plus touché des derniers que je ne suis amusé des autres, & à croire qu'on peut à tous égards faire beaucoup mieux que je ne fais. Moins aucune d'elles a pu vous effacer de ma mémoire, plus je crois aussi devoir me flatter que votre fantaisie pour Thrazylle, quelque violente qu'elle ait pu être, n'aura pas si absolument triomphé du goût naturel que vous aviez pour moi, que vous ne vous soyez quelquefois rappellé cet Alcibiade de qui vous seriez l'unique passion s'il se pouvoit qu'il en eût une; & qui, du moins vous donne la plus éclatante préférence sur tous les objets auxquels la triste nécessité de soutenir la gloire de son nom, le force de s'arrêter en passant. Je connois pourtant assez l'emporte-

ment de vos goûts, pour être persuadé que, dans les premiers momens de votre derniere frénésie, ce n'aura pas été mon idée que vous vous serez présentée le plus; & je suis trop équitable pour vous en faire un crime: mais, enfin, il y a quinze jours que vous aimez Thrazylle. Ce terme, beaucoup trop long pour une erreur, suffiroit presque à un sentiment. Je ne sçaurois, d'ailleurs, imaginer que vous soyez d'humeur à vous donner long-tems l'air d'une grande passion, & à chercher dans la constance les plaisirs que vous n'avez jusques ici trouvés que dans la légéreté. Je vous attends donc ce soir à ce même céramique, témoin depuis si long-tems de prieres sans desirs, de résistances sans vertu, de défaites sans amour, de transports sans ardeur, & de protestations sans vérité. J'ai un besoin que je ne pourrois vous exprimer, de m'y délasser dans vos bras, de toutes ces grandes aventures qui m'ont pensez faire périr d'ennui: venez donc y rapporter tout à la fois la gaieté, les desirs, & les graces. Il m'est arrivé de Milet un cuisinier admirable, & de Lampsaque, des vins délicieux. Revenez, mon aimable Némée, y faire le bonheur d'Alci-

biade. Quelque amoureux que puiſſe être Thrazylle, & quelque envie que vous puiſſiez avoir de vous en ſouvenir, il ne ſe peut point que la vivacité de mes tranſports ne vous le faſſe pas oublier.

LETTRE CXXXIX.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

DEUX raiſons qui, dans le tems, me parurent d'une égale force, m'engagerent à vous confier l'amour extrême que j'avois, ou que, pour parler comme vous, je croyois avoir pour Thrazylle. La premiere des deux fut la ſorte de ſcrupule que je me fis de former ſans vous le dire, une liaiſon qui, neceſſairement, devoit m'enlever à vos deſirs : l'autre, fut l'eſpoir que vous reſpecteriez mon ſentiment, & que vous ne ſeriez point bleſſé que je ne vouluſſe plus ni amuſer vos loiſirs, ni être l'objet de votre caprice. Je me ſuis trompée; mais vous ne vous abuſez pas moins lorſque vous croyez que, le cœur plein d'un autre, j'aurai la baſſeſſe de voler dans

vos bras, & d'y oublier ma tendresse & mes sermens. Il est vrai qu'ayant été jusques à Thrazylle, mon goût dominant, mes engagemens avec d'autres n'ont pas empêché que je ne fusse à vous toutes les fois que vous l'avez desiré : mais ces engagemens, qu'étoit-ce que de passageres fantaisies dont, même pendant qu'elles m'occupoient le plus, je sentois toute la foiblesse ? Que me donnoit-on ? que donnois-je à mon tour ? Pourquoi me serois-je enchaînée quand je n'enchaînois pas ? A quoi bon, enfin, me serois-je piquée d'une délicatesse que mon cœur ne me prescrivoit pas, & que la vanité seule rendoit nécessaire à ceux qui auroient desiré que j'en fusse plus susceptible ? Les tems sont bien changés ! *Je crois*, dites-vous avec votre légéreté ordinaire, *que j'aime Thrazylle ; & comme il y a déjà quinze jours que je me fais cette illusion, je devrois en être désabusée.* Quoique je ne me rappelle pas d'avoir eu jamais de si fortes fantaisies, il est possible que ce n'en soit qu'une ; peut-être, même, n'est-ce qu'une erreur de mon imagination ; mais, en supposant ce dernier cas, vous éprouverez qu'un sentiment qu'on se croit, produit sur le cœur le même effet

que le sentiment qu'on a, puisque je ne serai sûrement qu'à Thrazylle. Je vous connois trop bien pour douter que cette détermination absolue de ma part, ne vous déplaise, d'autant plus que quand vous me croiriez pour lui la plus violente passion, vous ne vous en flatteriez pas moins d'en triompher. Ne suivez point, je vous en conjure, de si injustes mouvemens. Vous, qui m'estimez si peu, & me le prouvez si bien, pourriez-vous faire de moi assez de cas pour que ma tendresse pour un autre, pût vous humilier ? Je ne mérite pas tant d'honneur ; & si vous vous rappellez, non ce que je suis, mais ce que vous me croyez, vous rougirez d'avoir un seul instant imaginé que je valusse la peine d'être regrettée. Je ne parlerai pas de votre lettre à Thrazylle : il a trop de peine à ne vous pas sçavoir le plus mauvais gré du monde de m'avoir plu, même dans le tems où il songeoit le moins à me plaire, pour qu'il pût vous pardonner de vous arroger encore des droits sur une femme qu'il aime avec la plus inconcevable fureur. Je le connois : tendre, jaloux, impétueux, il seroit, peut-être, plus blessé des desirs dont vous voulez bien encore m'honorer,

rer, qu'il ne ſeroit flatté du refus que je vous fais de les ſatisfaire. Quoiqu'il me fut néceſſaire au de-là de toute expreſſion qu'il ſçût à quel point il m'eſt cher, j'aime encore mieux qu'il l'ignore à jamais, que de ne le lui apprendre qu'aux dépens de votre union. Je ſuis ſi ſûre, d'ailleurs, de lui donner beaucoup d'autres preuves de la vérité de mon ſentiment, que j'en puis plus aiſément me paſſer qu'il ſçache que je lui aurai donnée celle-là. Si, cependant, vous perſiſtez à vouloir que j'aille ce ſoir ſouper au céramique, je ſuis prête à m'y rendre, pourvu que vous conſentiez qu'il y accompagne mes pas. Ce n'eſt point que je n'y fuſſe auſſi bien défendue contre vous par ſon idée ſeule, que je le ſerois par ſa préſence ; mais il ne compte pas encore aſſez ſur moi pour qu'il pût croire qu'en ſoupant tête-à-tête avec vous, je n'euſſe pas, au moins, couru de fort grands riſques : & puiſque vous connoiſſez ma façon de penſer pour lui, il eſt inutile que je vous diſe combien je dois ménager ſon opinion. Adieu, mon cher Alcibiade, ſoyez perſuadé que vous êtes ce qu'après lui, j'aime le mieux ; & daignez ne vous point offenſer de n'avoir plus que la ſe-

conde place dans un cœur où vous avez toujours paru vous soucier si peu de remplir la premiere.

LETTRE CXL.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

IL n'y a pas assez long-tems qué Némée vous tourne la tête pour que vous ayez pu oublier avec combien de fermeté je soutins l'aveu qu'elle me fit du goût que vous commenciez à lui inspirer. Accoutumé comme je le suis à n'avoir point de plaisirs que je ne partage avec mes amis, ç'auroit effectivement été à moi une bien grande inconséquence que de me blesser de ce dont je l'aurois sollicitée moi-même, si vous m'eussiez confié, vous, l'impression qu'elle faisoit sur vos sens, elle, la disposition où elle étoit à votre égard. Comme je desirois même assez qu'elle fût punie de s'être livrée à ce caprice, sans avoir daigné me faire sur cela la plus simple politesse, j'aimois mieux que ce fût vous que quelque autre de mes amis que ce pût être, qu'il eût

pour objet, parce que j'étois sûr de n'en pas avoir qui pût plus que vous la faire repentir de son infidélité. Ce n'est donc point de la chose en elle-même, mais de ses suites que je me plains : c'est de vous, dis-je, qui ne respectant pas comme moi les loix de l'amitié, défendez à Némée de se prêter à mes desirs. Me suis-je, encore une fois, offensé des vôtres lorsque je pouvois, & sans injustice peut-être, me plaindre de la façon légere dont, relativement à moi, vous en aviez usé dans cette occasion ? Vous chercherez, sans doute, à affoiblir cette perfidie par le peu de prix que l'on sçait que j'attache à ces sortes de choses ; mais moins par cette raison même, & l'union singuliere qui dès nos plus tendres années regne entre nous, vous aviez à craindre que je refusasse de partager Némée avec vous, plus vous avez à vous reprocher d'avoir mieux aimé la tenir de sa fantaisie, que de ce même sentiment qui l'auroit mise avec tant de plaisir entre vos bras. Je veux encore, comme vous le prétendez, que rien n'ait été plus subit, & par conséquent, moins prévu que le mouvement qui vous a entraînés l'un vers l'autre, pensez-vous que,

pour être un peu moins coupable, vous ne m'ayez donné à aucun égard sujet de me plaindre de vous? Quant à moi, je crois avoir beaucoup de choses à vous reprocher. Némée à qui je viens d'écrire, que je l'attendois ce soir au céramique, m'a refusé de s'y rendre, à moins que vous ne fussiez de ce souper; & mon intention étoit que vous n'en fussiez pas. S'il se peut que, pour me manquer si formellement, elle n'ait consulté que sa frénésie pour vous, il est plus probable encore que, né comme vous l'êtes, le plus vain, & en partant de-là, nécessairement le plus jaloux de tous les hommes, vous avez exigé d'elle un sacrifice que vous n'auriez jamais dû lui prescrire. Elle m'a écrit pour tâcher de justifier ses refus, une fort belle lettre de sentiment; mais j'ai trop de peine à croire le sentiment où naturellement il doit être, pour le croire où il n'est pas naturel qu'il soit; & s'il est vrai que ce ne soit pas vous qui lui ayez dicté cette lettre, je ne puis, du moins, douter que vous ne l'ayez fort approuvée: car je ne serois point du tout étonné que, tout ridicule que cela seroit, elle vous eût, comme elle s'en vante, inspiré la plus violente passion. En vérité! je le

voudrois : quand je desirerois le plus vivement du monde de me venger, tant de son inconstance, que du peu d'égards que vous avez eus pour moi, se pourroit-il que j'imaginasse contre vous rien d'aussi cruel que le tour que vous vous jouez à vous-même par un amour si singuliérement placé, & qui, en même tems, pût mieux la punir? Que Socrate va trouver dans une si belle passion de sagesse & de dignité! Quel honneur, enfin, ne va-t-elle pas vous faire dans tout Athenes! Livrez-vous y donc tout entier, mon cher Thrazylle, je vous en conjure : un goût modéré déshonoreroit à la fois, & vôtre cœur, & Némée même; & je vous avoue qu'en mon particulier, je serois désespéré que vous ne fissiez d'elle, que le même cas que moi. Vous craignez, sans doute, en ce moment, que je ne termine cette lettre par vous prier de m'accorder ce qu'en pareille occurrence je n'ai jamais, non-seulement refusé aux desirs de mes amis, mais que je leur ai quelquefois offert; & vous cherchez déjà en vous-même les moyens d'éluder une si fâcheuse requête; mais si cette crainte vous occupe, j'ose vous dire que vous ne me rendez pas justice. Alcibiade ne se

pardonneroit pas de ne devoir qu'à la complaisance de Thrazylle le bonheur de posséder Némée ; & il sçait d'ailleurs trop bien mettre aux choses le prix qu'elles ont, pour vouloir faire le supplice d'un ami, de ce qui le rendroit lui si médiocrement heureux.

LETTRE CXLI.

LE MÊME A DIODOTE.

Nous venons de perdre tout à la fois une très-bonne place & un excellent citoyen : Thucydide & Amphipolis. Brasidas qui, à une très-grande expérience dans la guerre, joint plus de vues que n'en ont communément les Lacédémoniens, n'a pas plutôt été nommé général de leurs troupes, qu'il a senti combien ses prédécesseurs dans ce poste avoient eu de tort de négliger la conquête de cette ville. Pour mieux nous aveugler sur ses projets, il a commencé par se porter ailleurs, & notre conseil, accoutumé à ne rien craindre de ce côté-là, par son imprudente sécurité, a l'on ne peut pas

mieux secondé les desseins de Brasidas. Moi seul j'en avois quelques soupçons; mais comme ils étoient plus fondés sur mon estime pour lui, que sur ses propres démarches, nos sénateurs, & surtout le prévoyant Cléon, lorsque je les leur ai communiqués, les ont sans aucun ménagement traités de chimeres.

» Je veux, ai-je répondu, que, comme vous le croyez, Brasidas ne pense » point à Amphipolis : je conviens encore avec vous qu'il ne paroît pas » y songer, que même ses opérations » actuelles semblent annoncer des projets diamétralement opposés au projet que je lui suppose. Ce que je » vous prie seulement d'examiner, » c'est d'abord, s'il ressemble aux généraux qui l'ont précédé; secondement, s'il est de l'intérêt de Sparte » de nous laisser en possession d'une » ville qui couvre le pays d'où nous » tirons la plus grande partie de nos » bois de construction, qui nous produit, d'ailleurs, de très grands revenus, nous ouvre la Thrace entiere, » & nous rend de ce côté-là si respectables à nos ennemis. Sparte, il » est vrai, par un aveuglement que

» j'ai peine à concevoir, n'a pas jusques ici tenté de nous l'enlever; mais de ce qu'elle ne l'a pas fait, est-il bien raisonnable à nous de conclure qu'elle ne le fera jamais? Si, comme il me semble, il est prouvé que ce fût la perte la plus considérable que nous puissions faire, pourquoi, par une confiance fort déplacée, pour ne rien dire de plus, nous exposer à la voir passer sous son pouvoir? Mais, dit-on, comme si l'on croyoit dire quelque chose, *Euclès y commande, & les Athéniens y sont incontestablement les plus forts.* Je réponds, moi, à cette raison qu'on nous offre de nous rassurer que tout ce qu'elle a de réel, c'est qu'Euclès commande dans Amphipolis; mais j'y ajoute que je n'en crois cette place que moins en sûreté. Quant à ce que l'on avance comme incontestable, c'est-à-dire, que nous y sommes les plus forts, j'ose assurer que rien n'est plus faux, à moins cependant que l'on ne pousse l'aveuglement jusques au point de mettre au nombre des défenseurs de cette ville ces Edoniens, ces Argyliens, peuples de tout tems nos ennemis, qu'a-

» vec une imprudence sans égale on
» a laissé s'y établir, & qui s'y sont
» tellement multipliés qu'ils compo-
» sent au moins les deux tiers de ses
» habitans. Je ne crains pas d'ajouter
» que ce brave, ce vigilant, ce grand
» Euclès à qui, pourtant, nous ne
» connoissons encore d'autre mérite
» que d'être ami de Cléon, a poussé
» la négligence jusques au point d'ad-
» mettre comme citoyens dans son
» conseil, ces mêmes étrangers qu'il
» ne pouvoit trop regarder comme en-
» nemis, & de leur confier la garde
» des portes; que de plus, le petit
» nombre d'Athéniens qu'on y voit,
» sont si mal armés, qu'il leur est éga-
» lement impossible de s'opposer à la
» mauvaise volonté de ceux qui y ha-
» bitent avec eux, & de repousser Bra-
» sidas, s'il s'en approche. Je soutiens
» donc encore, quoi qu'en puisse dire
» Cléon, que nous ne pouvons trop
» tôt y envoyer des troupes sur les-
» quelles nous puissions compter, avec
» un général, moins estimé peut-être,
» de cet illustre capitaine, que ne
» l'est Euclès, mais qui sera sans doute,
» plus respecté de Brasidas «.

Mon avis eut beau être appuyé des

plus sensés du conseil, Cléon, & sa cabale, plus accrédités que nous, l'emporterent. Il fut donc décidé, parce qu'ils le vouloient ainsi, qu'il n'étoit pas vrai que Brasidas songeât à Amphipolis. L'on ajouta cependant à cette décision, qu'en cas qu'il eût des vues sur cette place. Thucydide qui en étoit fort près, & avoir sous ses ordres sept vaisseaux bien armés, suffisoit pour la défendre.

Sur cette sage délibération, & avec de si puissans motifs de se rassurer, on est donc resté fort tranquille. Mais, dans le tems même qu'on décidoit à Athenes, qu'il ne se pouvoit pas que Brasidas en voulût à Amphipolis, ce général qui y avoit des intelligences, arrive sur le soir, & sans qu'on eût de sa marche le plus léger soupçon, à Argylie, dont les habitans le reçoivent à bras ouvert, & se joignent à ses troupes. Brasidas qui craignoit avec raison que, s'il laissoit à ceux d'Amphipolis le tems d'apprendre sa venue, ils ne trouvassent le moyen de faire échouer ses projets, ne resta à Argylie que le tems nécessaire pour faire reposer ses soldats; & par une nuit que sa profonde obscurité, & une tem-

pête qui s'étoit élevée, rendoient très-propre à une surprise, s'avança vers la ville. Il sçavoit que le pont n'en étoit pas fortifié; mais comme il n'avoit pas de nous assez mauvaise opinion pour croire que nous eussions laissé sans être gardé, un passage de cette importance, il n'étoit pas sans inquiétude pour le succès de son dessein. La sienne étoit même d'autant mieux fondée que, le Strymon n'étant gueable ni au dessus, ni au dessous, & lui n'ayant ni ne pouvant ramasser de bateaux de transport, pour peu que ce pont fût défendu, il falloit, de toute nécessité, qu'il retournât sur ses pas, & avec la sorte de honte qui, quoiqu'injustement, accompagne toujours un projet manqué. Mais notre prévoyance n'avoit pas été jusques là: ce pont, sans être tout-à-fait sans défenseurs, n'étoit gardé que par fort peu de soldats qui, encore presque tous étrangers, parurent, à la mollesse de leur résistance, avoir été placés là plutôt pour favoriser l'entreprise de Brasidas, que pour s'y opposer. Ce général a même dit depuis, que loin de l'attendre, à peine avoit-il paru, que tous avoient pris la fuite; & je crois qu'on doit plus de foi à sa

relation qu'à la leur, qui dit positivement le contraire. Le bruit de son arrivée avoit cependant été porté dans la ville par quelques personnes qui l'avoient rencontré à Bromisque. Sur ce rapport les Athéniens sçachant que Thucydide étoit à Thâse avec ses forces, avoient promptement député vers lui pour qu'il vînt les secourir. Que faisoit-il là ? c'est ce que j'ignore. Thâse n'est, il est vrai, qu'à une demi-journée d'Amphipolis ; mais, dans cette conjoncture, c'étoit en être beaucoup trop loin ; & l'événement le prouva. Quoique, malgré le puissant parti qu'il avoit dans la ville, Brasidas n'eût pas trouvé à y être admis, toute la facilité qu'il avoit espérée; que, peu sûr d'emporter la place, il se fût retranché dans la négociation ; & qu'Euclès eût pu le plus facilement du monde la faire durer jusque à l'arrivée de Thucydide, ce brave commandant, pour mieux justifier sans doute l'estime de Cléon, avoit accepté les conditions que Brasidas lui avoit offertes, & lui avoit remis la place avec une promptitude dont ce Spartiate ne s'étoit pas flatté.

Thucydide qui, sur les premiers avis qu'il avoit reçus, avoit volé au secours d'Amphipolis, apprenant le soir à Eïone,

que Brasidas en étoit le maître, ne crut pas devoir aller plus loin, & borna tous ses soins à nous conserver cette derniere place, dont il ne douta point que le Lacédémonien ne voulût aussi s'emparer. Il fit donc toutes les dispositions nécessaires pour la bien défendre, & étoit même encore occupé à donner des ordres, lorsque l'ennemi descendant le fleuve sur des bateaux qu'il avoit trouvés à Amphipolis, vint attaquer la citadelle qui couvre Éïone à l'embouchure du Strymon, & pour partager nos forces, insulta aussi la ville du côté de la terre. Mais Thucydide désespéré de ce qui venoit d'arriver, & dont il craignoit qu'on ne le rendît responsable, se porta par-tout avec tant de courage & de succès, que les Spartiates se virent enfin contraints d'abandonner leur entreprise. S'il avoit eu raison de craindre qu'on ne lui imputât la perte d'Amphipolis, il avoit eu tort de se flatter que la conservation d'Éïone la lui feroit pardonner. A peine, en effet, la nouvelle de ce malheur a-t-elle été arrivée à Athenes, qu'on l'y a rappellé; & que Cléon, qui ne le redoutoit pas moins qu'il ne le haïssoit, profitant pour le perdre, d'une si favorable circons-

tance, l'a mis en justice. Thucydide trouvant cela d'autant plus injuste, qu'il n'avoit en aucune façon été chargé de veiller sur Amphipolis, a demandé pourquoi l'on osoit exiger de lui une prévoyance que personne n'avoit eue, & s'est défendu avec beaucoup de fermeté, mais sans succès. Cléon & sa faction avoient, par leurs clameurs, tellement aigri contre lui le peuple, déjà inconsolable de la perte que nous venions de faire, que malgré son innocence, ses efforts, & tout ce que ses amis ont tenté, il a subi le ban de l'ostracisme. En revanche, on a décerné des récompenses à Euclès; & je ne doute même pas que s'il eût eu le bon esprit de rendre à la premiere sommation la ville à Brasidas, on ne lui eût érigé une statue. Cléon & moi sommes donc fort satisfaits de l'exil de Thucydide, quoiqu'à cause de la vivacité dont j'ai paru agir pour lui, ce dernier ne m'en croie guere moins affligé que lui-même. Mais comme s'il étoit nécessaire à mes vues que je parusse le servir, il m'étoit beaucoup plus important de ne le servir pas; ma faction & moi nous nous sommes contentés de crier contre l'injustice,

& l'avons laiſſé commettre : car je ne ſçaurois douter que ſi je m'étois véritablement intéreſſé pour lui, il n'eût été abſous. Il ne m'offroit point, à la vérité, du côté de la guerre, un rival bien dangereux, mais la force de ſon éloquence, la gravité de ſes mœurs, ſes grandes richeſſes lui donnoient dans la ville une extrême conſidération. C'étoit d'ailleurs un homme de plus à ménager, difficile à conduire, que je n'aurois pas aveuglé ſur mes vues, qui intérieurement haïſſoit ce qu'il appelloit *mes déréglemens*, & qui auroit mis plus d'obſtacles à mon élevation, qu'il n'y auroit contribué. Il va donc avoir le tems de continuer ſon hiſtoire. S'il ne m'y donnoit que la place que je mérite par ce que j'ai fait pour lui, je n'aurois ſans doute pas à me louer de la façon dont il y parleroit de moi ; mais tout fin politique qu'il eſt, j'ai ſi bien ſçu me cacher à ſes yeux, & il croit m'avoir de ſi grandes obligations, que je ne puis que compter ſur ſa reconnoiſſance. Je l'entretiendrai ſans peine dans cette idée. Les complimens ne ſont point des ſervices ; mais ſouvent aux yeux des hommes, les ſervices ont moins de valeur que les com-

plimens. J'ai même éprouvé plus d'une fois qu'ils sont beaucoup moins sensibles au bienfait qu'à la louange ; & que pourvu qu'on ménage leur amour-propre, on peut sur quelque autre chose que ce soit, les désobliger impunément. Il m'en coûtera assurément beaucoup moins pour combler d'éloges Thucydide, qu'il ne m'en auroit coûté pour empêcher son exil. Je ne doute donc point qu'en gardant toujours avec lui les mêmes dehors, la bonne intelligence qui est entre nous ne se soutienne ; & que de quelque véracité qu'il se pique, il n'oblige la postérité à penser de moi comme moi même je lui aurois paru penser de lui.

LETTRE CXLII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

C'Est, suffoquée encore d'une scene cruelle où Thrazylle m'a tourmentée au delà de toute expression, que je vous écris. Nous y avons tous deux épuisé, lui tout l'emportement, & toute la déraison imaginables, moi toute la modération, toute la crainte de déplaire, que

l'amour doit prefcrire. Loin cependant que tant de douceur de ma part l'ait ramené, il a fini par me dire des chofes fi dures & fi offenfantes, qu'à mon tour la fureur m'a gagnée, & que je l'ai prié de ne me voir jamais. Il a répondu à cela, comme on répond lorfque l'on a de l'humeur & que la certitude que l'on plaît, donne l'audace de ne la pas contraindre; c'eft à-dire, qu'il eft forti furieux, & en m'affurant que je le voyois pour la derniere fois de fa vie. Quelle eft la caufe d'une querelle fi vive? c'eft ce que j'ignore; & lui-même qui l'a commencée, ne le fçait, fans doute, pas mieux que moi-même. Tout ce qu'au travers de tous les reproches dont il m'accabloit, & dont aucun ne m'a paru avoir d'objet déterminé, j'ai pu pénétrer, c'eft qu'avec de la défiance fur le préfent, le paffé lui donne des inquiétudes fort vives que l'avenir ne foit pas pour lui tel que je lui promets. Son humeur fur ce que j'ai fait avant lui, me paroîtroit fondée, s'il l'eût ignoré, & qu'il ne fît que l'apprendre; mais ne le fçavoit-il pas quand il m'a jugée digne de fa tendreffe? D'ailleurs, élevé dans vos maximes, c'eft à-dire,

comptant pour rien la façon de penſer d'une femme ſur ces ſortes de choſes, une pareille délicateſſe de ſa part n'eſt-elle pas en droit de m'étonner beaucoup ? Il faut avouer que l'amour propre vous rend bien inconſéquens, & bien peu philoſophes ! Dans le fond ne devoit-il pas me ſçavoir plus de gré de ce que le deſir de lui plaire m'a fait devenir, qu'il ne me veut de mal de ce que de fâcheuſes circonſtances m'ont forcée d'être ? Ah ! je ne le vois que trop, & malheureuſement je le vois trop tard, les femmes qui, par leur conduite ont perdu le droit d'en être crues ſur leurs ſentimens, ne devroient jamais ſe livrer à l'amour. Si, pour ſéduire les hommes, nous n'avons beſoin que d'agrémens, & d'envie de leur plaire ; pour nous les attacher, nous ne ſçaurions leur inſpirer trop d'eſtime. Mais, qu'ils s'accordent donc, ces hommes cruels ! que le premier, & peut être l'unique de leurs ſoins, ne ſoit pas de nous inſpirer du mépris pour ce qu'ils ſont convenus d'appeller en nous des mœurs, ou qu'ils ne nous puniſſent point par le leur d'avoir ſecoué ces mêmes préjugés dont, lorſqu'ils ont beſoin que nous n'y ſoyons plus aſſervies, les traîtres

qu'ils font, nous font tant de honte. Thrazylle, tout convaincu qu'il est (car, comment pourroit-il ne pas l'être!) que j'ai pour lui l'amour le plus tendre, s'obstine à ne le regarder que comme un simple caprice qu'il est même surpris de voir durer si long-tems. Se peut-il donc qu'il ne sente point combien de si injustes idées empoisonnent son bonheur & le mien, & le peu de fruit que, d'ailleurs, il peut en tirer? Je veux me tromper à ce que je sens, & n'avoir pour lui qu'un goût aussi léger qu'il le suppose, n'a-t-il pas à craindre en s'en plaignant sans cesse, se dissiper l'illusion qui me cache, ou m'exagere l'état de mon cœur; & si mon sentiment est tel qu'il ne puisse être ni plus vif, ni plus sincere, devroit-il, à force de m'en faire un supplice, risquer de l'éteindre! *Je ne puis*, dit-il, *lui répondre de l'avenir; & je le puis moins que personne, par l'usage où je suis d'être inconstante.* Cela se peut: mais, en ce cas, quelles ne doivent pas être mes propres terreurs? Quelque usé qu'il croie mon cœur, il est assurément plus neuf que le sien: vous en avez été la premiere passion; il en est la seconde, & Athenes n'est remplie que de femmes qu'il a

séduites ; encore, parmi celles-là, n'y en a-t-il pas une qui n'ait eu à se plaindre de sa légéreté. Mais laissons une discussion qui, si elle n'est pas absolument étrange à mon objet, y est, du moins, fort inutile. Je voudrois vous expliquer ce qui se passe dans mon ame; mais je trouve tant de confusion dans ses mouvemens, que je ne sçais si je pourrai parvenir à les débrouiller. Je ne crois point du tout que Thrazylle me tienne la parole qu'il m'a donnée de ne me revoir jamais ; & cependant j'en meurs de peur. Il n'appartient, sans doute qu'à l'amour de s'effrayer de ce que lui même il ne croit pas possible. Cette crainte, toute mal-fondée même qu'elle me paroît, prend sur moi au delà de tout ce que je pourrois vous exprimer. Il me montre alternativement tant, & si peu de tendresse, qu'il m'est presque également mal-aisé de ne le pas croire tantôt le plus indifférent, tantôt le plus amoureux de tous les hommes. Le traître, quelquefois, & avec l'air du plus tendre sentiment, me dit de ces choses qui me semblent d'autant plus tenir à une véritable passion, que je les ai moi-même moins trouvées pour tout autre que pour vous, ou pour

lui. Quelquefois, & plus souvent encore, il ne me prouve que trop que je n'ai d'empire que sur ses sens, & quand je ne me rappelle que ces instans cruels où le desir seul paroît agir sur lui, il n'y a rien que je ne croie avoir à redouter pour mon amour. Avec quelle insultante ironie il me parloit tantôt ! Combien de choses aussi dures qu'offensantes, & qu'il ne sembloit pas que la colere lui dictât, lui sont échappées ! Quel plaisir ne paroissoit-il pas prendre à m'accabler de mépris ! Si je lui en inspire autant qu'il m'en a montré, il ne se peut pas qu'il m'aime ; & s'il ne pense pas tout ce qu'il m'a dit, comment a-t-il pu, comment même a-t-il osé me le dire ? Ah ! sans doute, il compte trop sur ma foiblesse pour lui. Je me le suis dit mille fois, & toujours inutilement : vous sçavez à quel point l'artifice m'est odieux ; mais il me le seroit moins encore, que je n'en pourrois pas davantage feindre de l'indifférence pour un homme qui m'est si cher. D'ailleurs, lorsque la jalousie, ou le soupçon de n'être pas assez aimé, l'agitent, il est si terrible que, cela fût-il en mon pouvoir, je n'oserois jamais recourir à un stratagême que l'idée qu'il a de moi,

feroit, peut-être, plus & plus longtems réussir que je ne voudrois. En supposant même que je pusse me déterminer à jouer avec lui l'inconstance, je ne sçais si je ne serois pas plus à plaindre de lui donner la peur qu'elle ne fût réelle, qu'il ne le seroit de l'avoir. C'est donc à vous seul, mon cher Alcibiade, que j'ai recours dans la circonstance la plus intéressante de ma vie. La querelle qu'il m'a suscitée a été si vive, si marquée, si peu de caractere de ces altercations qui n'arrivent que trop fréquemment entre gens qui s'aiment, qu'il ira, selon toute apparence, vous le conter. Je ne doute même point qu'il n'eût été dès ce soir vous chercher, s'il n'eût pas été engagé à souper chez le sage Cléophon. Comme je ne voulois pas qu'il me prévînt, toute excédée que j'étois de sa déraison & de ses injures, je l'ai gardé si tard qu'il n'aura sûrement eu que le tems de s'y rendre; & je doute que j'y aie en sa personne, envoyé un bien agréable convive. Faites-lui sentir, je vous en conjure, combien il est injuste & peu généreux à lui d'abuser comme il fait de l'empire qu'il a sur moi. Ce n'est point ici ma vanité qui répugne à faire

les premiers pas : j'irois tout à l'heure me jetter à ses pieds, si je n'étois pas sûre que, plus je lui donnerois de preuves de ma tendresse, plus il se plairoit à la maltraiter. Si, d'un autre côté, je le laisse à son caprice, qui sçait s'il ne se fera pas de ne m'aimer plus une habitude que, peut-être, je tâcherois vainement de lui faire perdre. Trop d'indulgence, ou trop de fierté de ma part sont ici également dangereux pour moi. Parlez-lui donc, je vous en supplie encore : si, dans ses discours, dans ses fureurs même, vous découvrez qu'il m'aime toujours, dites-lui qu'en ne me ménageant point, il risque de me perdre ; & ôtez-lui un peu de sa sécurité. Si, au contraire, il vous paroît aussi attiédi qu'il me force de le supposer, ne lui peignez que la violence des miens, & engagez-le, du moins, à avoir la complaisance d'y répondre. Il me sera sans doute affreux de ne le devoir plus qu'à sa pitié ; mais la passion qu'il m'inspire est telle, que je consentois plutôt encore à le partager, que je ne me résoudrois à le perdre. Songez enfin, qu'il y va de tout le bonheur de ma vie, que Némée vous a adoré, qu'elle vous a été chere, & qu'elle vous esti-

me assez pour ne pas craindre de vous montrer à quel point elle en aime un autre.

LETTRE CXLIII.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

THRAZYLLE, ainsi que vous l'aviez prévu, n'a pas manqué de venir ce matin m'exposer, avec plus de prolixité que je n'aurois souhaité, les sujets de plainte qu'il croit avoir contre vous. Quoiqu'à vous parler avec franchise, je ne les aie point trouvés tous aussi injustes que vous me l'aviez annoncé, je l'ai assuré, comme vous le desiriez, qu'il étoit le plus déraisonnable de tous les hommes; & lui ai mille fois répété qu'il devroit être honteux de ne sçavoir que désespérer une femme qu'il dit qu'il aime, & qu'il auroit tant de raisons de chercher à rendre heureuse. Sans compter qu'il a on ne peut pas plus mal pris ma remontrance, il m'a paru tout-à-fait surpris que j'osasse lui donner le tort dans une occasion où, selon lui, le plus cruel de ses ennemis n'oseroit seulement

ſeulement le ſoupçonner d'en avoir l'apparence. En conſéquence, donc, de la partialité marquée dont il m'accuſoit, il s'eſt emporté contre moi, au point qu'il s'en eſt peu fallu qu'il ne m'ait dit auſſi des injures. La rage qui le tranſportoit, rendoit ſes plaintes ſi vagues que je n'y ai d'abord rien compris; & que, quelque peu de pente que j'y euſſe, j'ai commencé par croire que rien n'étoit moins bien fondé que ſa colere. J'ai même perſiſté dans cette idée, juſques à ce qu'il vous ait formellement accuſée de le tromper pour Agathon. Il jure que votre querelle d'hier n'a d'autre ſujet que le refus conſtant que vous lui avez fait de le lui ſacrifier; & c'eſt cette obſtination *que*, dit-il, *vous n'auriez pas eue, ſi Agathon ne vous eût pas intéreſſée autant qu'il le craint*, qui le tranſporte de fureur. Quoique je penſe abſolument comme lui ſur cela; que je ſois beaucoup plus fait pour faire naître des tracaſſeries entre amans, que pour les appaiſer, & que je duſſe être moins fâché que perſonne d'en voir une bien établie entre Thrazylle & vous, je lui ai intrépidement ſoutenu qu'il étoit de toute fauſſeté que vous euſſiez des vues ſur

Agathon, & qu'il n'y avoit, par conséquent, nulle apparence que vous eussiez hésité à lui faire un sacrifice qui ne vous auroit rien coûté, & qu'il jugeoit nécessaire à son repos, si l'air d'empire dont il l'avoit exigé sans doute, ne vous eût révoltée contre sa proposition. Mon raisonnement, quelque chose que j'aie pu faire, lui a toujours paru plus spécieux que vrai. Il proteste, enfin, qu'il ne vous reverra jamais si vous ne congédiez pas Agathon, c'est-à-dire, comme vous le sçavez de reste, que vous ne le lui promettiez : car l'essentiel n'est pas que vous le fassiez, mais que vous sçachiez vous arranger de façon qu'il puisse croire que vous l'avez fait. Je vous conseille donc de ne lui pas refuser une satisfaction qu'il desire si ardemment, & que vous pouvez vous rendre si peu pénible. Considérez de plus qu'en vous procurant par-là le plaisir de tranquilliser un amant à qui, malgré le goût que vous pourriez avoir pris pour Agathon, je vois que vous tenez encore, vous vous assurez en même tems le moyen d'en trouver l'autre plus aimable. Mais ce seroit, ainsi que dit notre proverbe, *vouloir porter des*

chouettes à Athenes, que de prétendre vous donner des conseils sur une matiere que vous possédez si parfaitement. Je vous prie, pourtant, de croire qu'en parlant à Thrazylle, j'ai moins suivi mes idées, & mon propre caractere que je n'ai consulté vos intérêts ; que j'ai fait, enfin, dans cette occasion, tout ce que vous pouviez attendre de mon amitié, & tout ce que je devois à votre confiance. Thrazylle me paroît vous aimer toujours ; mais je lui ai trouvé le cœur si ulcéré contre vous, qu'il est à craindre que vous ne le perdiez, si vous ne vous hâtez pas de remplir la condition à laquelle il s'obstine à mettre & son retour & votre raccommodement.

LETTRE CXLIV.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

JE ne suis pas surprise que Thrazylle, né trop jaloux pour n'être pas en amour le plus injuste & le plus visionnaire des hommes, se soit depuis hier persuadé qu'il croyoit avoir Agathon pour

rival, qu'il m'en a demandé le ſacrifice, & que je le lui ai refuſé avec toute l'indécence dont il m'accuſe. Je lui pardonne ce menſonge d'autant plus aiſément, qu'il me prouve mieux combien il eſt en lui-même honteux de la cruelle ſcene qu'il m'a faite; mais je ne vous pardonnerai pas de même votre promptitude & votre facilité à adopter des chimeres que ma conduite & mes ſentimens rendent ſi peu vraiſemblables. S'il me paroît tout ſimple qu'un amant, qui ne me voit jamais d'un œil tranquille, me rende ſi peu de juſtice, je ne puis que le trouver fort extraordinaire dans un ami que rien ne doit aveugler, & qui, d'ailleurs, a tant de raiſons de ne point douter de ma véracité. Vous deviez, en effet, vous être ſouvenu qu'en immolant les préjugés, j'ai ſçu reſpecter les principes; & que, de tous les vices qui déshonorent le cœur humain, il n'y en a pas qui m'aient toujours paru l'avilir autant que le menſonge & la perfidie. Je ne ſçais ſi, née dans une autre poſition que la mienne, ayant des devoirs à remplir, par conſéquent des foibleſſes à cacher, & forcée, par de ſi grands intérêts, à la diſſimulation, je me ſerois piquée d'une vertu qui m'auroit

été encore plus nuisible qu'elle ne m'auroit honorée, mais je tire du moins, de mon état, l'avantage de pouvoir suivre mon caractere. J'ose même dire que, de tous les plaisirs qu'il me procure, il n'y en a pas que je sente avec plus de vivacité que le plaisir de pouvoir me livrer sans aucune contrainte à tous les mouvemens de mon ame. Si je n'aimois plus Thrazylle, quelle raison aurois-je de me réduire à la bassesse de feindre un sentiment qu'il ne m'inspireroit plus ? Seroit-ce la peur que me feroient ses emportemens ? Otez-moi mon amour, vous m'ôterez bientôt mes craintes. Je puis même vous répondre que, si jamais l'indifférence vient à succéder dans mon cœur à ma tendresse pour lui, vous serez étonné du courage que vous me verrez contre ce même homme, aujourd'hui si redoutable pour moi. Il m'est donc toujours cher, puisque je dis encore qu'il me l'est : mais je veux que, sans l'aimer avec la même chaleur, il me soit pourtant plus aisé d'être infidelle que d'être inconstante ; que mon imagination, plus lasse encore d'être toujours fixée sur le même objet, que mon cœur ne seroit épuisé, elle remplisse, par des caprices, le vuide qui momentanément

s'en empareroit, pourquoi, n'ayant que lui à tromper, chercherois-je à vous abuſer ſur mes ſentimens ; & quel pourroit être le but d'une ſi mépriſable fauſſeté ? Je vous ai dit que les injuſtices de Thrazylle font le malheur de ma vie ; & ne vous l'ai dit que parce qu'il eſt vrai qu'elles me déſeſperent. Je vous ai dit encore que rien n'avoit été plus vague que ſes plaintes ; je vous aſſure, avec vérité, qu'il n'a imaginé le fantôme qu'il vous offre aujourd'hui, que pour excuſer à vos yeux ſes inégalités & ſes violences, & pour échapper à des remontrances qui, ſans doute, le fatiguoient. Non-ſeulement je n'aime point Agathon, mais je n'ai jamais imaginé qu'on pût le trouver aimable. Thrazylle lui-même, tout viſionnaire qu'il eſt, n'a de ſes jours craint un moment qu'Agathon pût me plaire. Je puis donc encore vous proteſter qu'il a été ſi loin de m'en demander le ſacrifice, que, dans le nombre prodigieux d'hommes qu'hier il m'accuſoit d'avoir bien traités, ou ſur qui il prétendoit que j'ai des vue, ce rival, dont il a voulu vous paroître ſi inquiet, ne fut ſeulement pas nommé. Je ne vous d.. ai rien ſur la façon injurieuſe dont vous vous juſtifiez de m'avoir donné

quelques conseils. Je mérite trop peu que vous pensiez de moi comme vous avez voulu paroître le faire, pour que je puisse y être bien sensible. Je ne sçais si l'intérêt que je prends à la chose, ne m'a point permis de la bien juger; mais je n'ai trouvé que dur, & peu légérement exprimé, le trait que vous me lancez. Je desire pour vous que toutes les fois que vous voudrez rendre vos amis l'objet de vos plaisanteries, vous n'y réussissiez pas mieux qu'il me semble que vous n'y avez réussi avec moi; & que le peu de succès que vous aurez en ce genre, vous dégoûte d'en faire usage contre eux. C'est, à mon sens, avoir bien peu d'esprit que de n'en montrer qu'aux dépens de son cœur. Vous n'ignorez pas que, si je voulois, ce ne seroit point par une si charitable exhortation que je vous paierois vos sarcasmes. C'est, peut être, la certitude que j'ai qu'il ne tient qu'à moi de vous les rendre très-cruellement, & qu'à cet égard vous pensez de moi, comme j'en pense moi-même, qui me rend si réservée. Vous gagnez trop à l'opinion que j'ai de mon esprit, & que je crois vous en avoir donnée, pour me reprocher d'en juger trop favorablement. Adieu: vous

pouvez dire à Thrazylle que ma bonté lui accorde encore deux jours pour faire ses réflexions ; mais que, passé ce terme, ce seroit plus vainement que, sans doute, il ne voudra le croire, qu'il me demanderoit sa grace. Je suis fiere, & sens avec surprise combien de fois je me suis humiliée devant lui. Dans la situation où je suis, on ne retrouve guere son amour-propre que ce ne soit aux dépens de son amour : & ce sentiment qui m'est si nouveau, est, peut-être, un commencement d'indifférence dont, s'il m'aime encore, il ne peut trop tôt chercher à arrêter le progrès.

LETTRE CXLV.

MÉGISTE AU MÊME.

IL me seroit impossible de vous exprimer combien j'ai d'abord été confondue de l'énorme profusion de tendresse que j'ai trouvée dans votre lettre. D'accord comme nous le sommes, vous étiez, ce me semble, dispensé d'en afficher tant, d'autant plus même que, tout n'eût-il pas été reglé entre nous, vous

deviez moins vous flatter que cet appareil de sentiment pût m'obliger à croire aux vôtres. Enfin, à force d'y rêver, j'ai cru voir que vous n'aviez pris avec moi un style si passionné, que dans l'espérance de me déterminer par-là à vous sacrifier Antigêne. Si ce que je pense sur cela est aussi juste qu'il me le paroît, pour un homme qui devroit si bien connoître les femmes, vous vous êtes singuliérement mépris à ma façon de penser. Quand, en effet, (ce qui n'est, ni ne sçauroit être;) je vous supposerois pour moi tout l'amour imaginable; & que (ce qui n'est ni plus vrai, ni même plus possible que l'autre,) je croirois moi-même vous adorer, vous ne m'en trouveriez pas plus disposée à céder à vos desirs sur cet article. Ce n'est point, ainsi que, sans doute, vous l'inféreriez de la résistance que j'y oppose, qu'il me soit plus nécessaire de garder Antigêne, que, si vous ne consultiez ici que les besoins de votre cœur, il ne vous le seroit que je le quitasse. Il vous dira lui-même, lorsque vous le voudrez, ce que je prise notre liaison; & j'ai peine à croire qu'après l'avoir interrogé, vous puissiez aussi facilement que vous vous en flattez aujourd'hui, m'y donner le

ridicule d'aimer. Par le peu de tems qu'il y a que nous sommes l'un à l'autre, il ne vous est guere plus possible d'attribuer au pouvoir de l'habitude le refus que je vous fais. Vous n'en trouveriez pas plus aisément le motif dans la crainte qu'il ne pût, sans une bien vive douleur, me voir à quelqu'autre que lui, puisque j'ai la certitude la plus complette de ne pas plus prendre sur son cœur que lui-même ne prend sur le mien. Quelles en sont donc les raisons ? C'est, premiérement, l'aversion que j'ai pour qu'on m'impose des loix : & que je vous trouve, de plus, si peu fait par vos propres maximes, pour avoir la prétention de m'en dicter, que je ne conçois pas comment vous avez, un seul instant, cru le pouvoir faire avec succès. J'ai, d'ailleurs, s'il faut vous le dire, une si terrible répugnance pour le désœuvrement, que, n'y fussé je qu'un quart-d'heure, je craindrois d'en mourir d'ennui ; & plus quand c'est avec vous qu'on s'engage, il y a de la prudence à se chercher des ressources contre une situation que vous rendez inévitable ; moins (& vous devez vous-même le sentir,) il y en auroit à se priver des ressources qu'on peut avoir. Rien, je le sçais, ne peut

plus contrarier vos vues, ni plus mal ſervir votre vanité que la réſolution que j'ai priſe ſur cela; mais, quoi que vous puiſſiez faire, vous pouvez être ſûr qu'elle ſera immuable. Quoique l'aveu que Hégéſide vous a fait elle-même, de n'avoir cherché à vous faire porter ſes chaînes une ſeconde fois que pour avoir le plaiſir de vous quitter à ſon tour, ne dût pas trop légitimement vous permettre de chercher à vous venger ſur Antigêne d'un crime dont elle eſt ſeule coupable, je n'en trouve pas moins tout ſimple que ce ſoit lui que vous vouliez en punir. Ce n'eſt pas votre faute dans le fond, s'il vous faut, de toute néceſſité, une victime, & ſi dans l'impoſſibilité où vous êtes de faire tomber ſur elle le poids de votre colere, il ne vous reſte qu'Antigêne à perſécuter. J'étois même ſi ſûre que vous le pourſuivriez dans les bras de quelque femme que ce fût qu'après elle il ſe donnât, qu'à vous parler avec franchiſe, ce fut infiniment plus la conviction que j'en avois, qu'aucune des cauſes qu'il ſeroit naturel que vous ſuppoſaſſiez, qui m'engagea à le prendre. Auſſi, aurois je été beaucoup plus étonnée que, dès que mon arrangement avec lui a été public, vous ne m'euſ-

fiez point crue digne de vos soins, que je ne l'ai été de m'en voir l'objet. Mais comme indépendamment du motif que je vous prête ici bien moins que je ne le devine, je puis avoir de quoi mériter de grossir votre liste ; que, de mon côté, j'avois envie de vous inscrire sur la mienne, que, n'ayant pour vous que du goût, ce que je vous inspirois devoit me suffire ; qu'enfin je n'attache à ces miseres-là, ni plus d'amour-propre qu'elles n'en exigent, ni plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir aux yeux de toute femme qui sçait un peu penser ; la raison qui vous portoit vers moi ne m'en a point du tout paru une de me refuser, tant à vos desirs qu'aux miens mêmes. Quant à l'inconstance déclarée que, sous le masque de la delicatesse, votre gloire outragée me demande avec tant d'ardeur, vous voudrez bien que, par rapport aux suites qu'elle auroit immanquablement pour moi, je n'y porte pas le même désintéressement ; si donc ce peut-être assez pour vous que je sois infidelle, je ne reprends rien de ce que je vous promis hier. Si, malgré l'indifférence avec laquelle je vous assure qu'Antigêne me verroit changer pour lui, vous persis-

tez à vouloir que je vous le sacrifie, je ne dois point avoir besoin de vous dire que, comme dans la premiere de ces suppositions, je vous attends ce soir; dans l'autre, vous pouvez disposer de vous en faveur de qui vous le jugerez à propos.

Cette Mégistè ne seroit-elle pas, au moins, excessivement philosophe?

LETTRE CXLVI.

NÉMÉE AU MÊME.

VOUS me reprochez amérement deux choses : l'une, de m'être hâtée de vous instruire de l'engagement que je venois de prendre avec Thrazylle, lorsqu'il m'étoit impossible de douter du chagrin que vous causeroit cette nouvelle; l'autre, de vous laisser apprendre par lui que je l'ai quitté, lorsque je devois être sûre que rien au monde ne vous feroit plus de plaisir : sur chacun de ces points vous avez, ce me semble, autant de tort que vous affectez de m'en croire. Vivant avec vous comme je fai-

ſois quand votre ami vint à me plaire ; & aſſez pour que je cruſſe qu'il n'y auroit rien que cet attachement ne rompît, ſe pouvoit-il que je ne vous en inſtruiſiſſe point ? Ne voulant pas plus aujourd'hui vous rendre vos premiers droits, que je ne voulois alors me partager entre vous deux, quel motif aurois-je eu de me preſſer tant de vous annoncer que je ſuis redevenue libre ? Vous exigez à préſent que je vous diſe comment une paſſion qui, par ſa violence, paroiſſoit devoir être éternelle, a pu, ainſi que toutes les autres, trouver un terme ; & je ne ſçais pourquoi vous avez, en me le demandant, cru me mettre dans l'embarras. Nous ne pouvons preſque jamais, à la vérité, donner des raiſons du goût que nous prenons pour vous ; mais, en revanche, vous nous rendez toujours très facile de dire pourquoi nous ne vous aimons plus. Si donc, j'ai quitté Thrazylle, ce n'a point été (comme, ne vous l'eût il pas dit, vous l'auriez toujours obligeamment ſuppoſé) pour me livrer à une nouvelle fantaiſie ; mais parce qu'à force de me tourmenter par des jalouſies auſſi déraiſonnables qu'elles étoient le plus communément outtageantes, il eſt enfin parvenu à me rendre ſon amour

&lui, aussi insupportables l'un que l'autre. Vous me blâmez encore de ce que rien de ce qu'il a tenté pour me rendre mon sentiment, ne lui a réussi. Vous devriez, d'abord, sçavoir, du moins pour l'avoir entendu dire, qu'on rend encore plus difficilement celui-là lorsqu'une fois il est éteint, qu'on ne l'inspire à un cœur qui s'obstine à s'y refuser. Cette vérité, fût-elle, au reste, moins généralement reconnue, seroit-ce ma faute s'il a détruit dans le mien jusques à cette commisération que nous donne souvent pour un amant qui a cessé de nous plaire, la certitude d'en être aimée: certitude à laquelle, ainsi qu'au respect que toute femme honnête a pour les nœuds qu'elle a formés, beaucoup plus d'amans qu'on ne croit, doivent notre constance ? En cessant de me faire un devoir de ce qui, depuis bien long-tems, n'étoit plus un plaisir pour moi, j'ai perdu tout ce qui m'attachoit à lui ; & quoique la longue patience qu'il m'a vue, le fasse peut-être se flatter du contraire, je crois pouvoir vous répondre que rien ne me ramenera dans ses chaînes. Non jamais je ne pourrois, mon cher Alcibiade, vous exprimer, & tout ce que

j'y ai souffert, & avec quelle satisfaction je m'en vois délivrée. Si j'eusse pu sçavoir le peu que l'on gagne avec les hommes à avoir pour eux de bons procédés, je m'en serois, je vous le jure, épargné l'ennui. Il ignore, le traître qu'il est, tout ce que j'ai sacrifié au desir que j'avois qu'au défaut de l'amour, l'amitié la plus tendre & la plus sincere nous unît encore. Persuadée que ce ne seroit pas en me refusant aux desirs qui lui restoient, que je l'amenerois au but que je m'étois proposé, j'ai, tout indifférent qu'il m'étoit devenu, pris assez sur moi pour ne m'y pas moins prêter que lorsqu'il étoit l'idole de mon ame. Si vous vous rappellez à quel point va l'indépendance de mon caractere, je n'aurai pas besoin de vous dire combien, pour l'obtenir de moi, il falloit que je me fisse de violence. Quoi qu'il m'en coûtât cependant, j'aurois persisté dans un projet que la façon de penser de Thrazylle ne rendoit pas moins absurde qu'il n'étoit honnête, jusques à ce que, ne me voyant plus qu'avec toute la froideur que la mienne pour lui me faisoit lui souhaiter, il me dispensât de ces pénibles complaisances; ou que moi-même,

formant de nouveaux liens, il ne m'eût plus été possible de me les prescrire, si, malgré toute la gêne que je m'imposois, il ne se fût pas enfin apperçu du motif des miennes. Interrogée par lui d'après cette découverte, sur le fond de mes sentimens, ma franchise ordinaire ne se démentit point. Mais, en ne lui dissimulant point que je n'étois plus la même pour lui, je lui confiai le plan que je m'étois fait : & quoique j'eusse peine à croire que sa vanité le lui permît, je le pressai d'y souscrire. Je ne l'avois malheureusement jugé que trop bien. Eh ! en effet, quel est l'homme à qui, quelque vivement même qu'il puisse être épris, on ne trouve pas toujours moins d'amour que d'amour-propre ? Quelque idée que vous deviez avoir de l'impétuosité de celui-là, vous vous peindriez difficilement la rage où le mit un arrangement dont il auroit dû me sçavoir plus de gré que de tout ce qu'auparavant j'avois fait pour lui, puisque ni le délire de la passion, ni la fougue des sens n'y entroient pour rien, & que par conséquent, tout y étoit plus visiblement contre moi. Trop vain pour être philosophe, le malheur de ne me plus posséder au

même titre, lui parut, ſans comparaiſon, plus cruel que le malheur de ne me plus poſſéder du tout. Après m'avoir accablée des noms les plus injurieux, il me quitta, en me jurant la haine la plus implacable. Il faut que, de tout ce que nous pouvons inſpirer aux hommes, le ſentiment qu'il me promettoit, ſoit le ſentiment auquel ils ſont le plus fidèles ; car je reçus de lui, dès le ſoir même, des vers où j'étois déchirée, à tous égards, de la façon la plus ſanglante, & qui ſurtout auroient été faits pour donner de mes charmes une bien terrible opinion ; ſi leur réputation eût été moins ſolidement établie. Cette vengeance de ſa part, loin de m'humilier, ne me paroiſſant donc que ridicule, je crus ne devoir y répondre que par le ſilence le plus profond. Ce ſilence, ſur lequel il n'avoit pas compté, & qui lui parut le comble de l'inſulte, ajoutant à ſa fureur, il m'envoya le lendemain de nouveaux vers, mais ſi remplis d'invectives, que j'ai encore peine à comprendre comment on en peut tant raſſembler ; & qui, malgré cela, & la menace qu'il me faiſoit de les répandre, ne m'émurent pas plus que les pre-

miers. Au défaut de la marche du cœur que vous n'avez pu obſerver que dans les autres, la marche & les effets de la vanité doivent vous être trop connus; vous ſçavez trop combien, lorſque nous bleſſons la vôtre, elle ſe plaît à nous dégrader, pour qu'il ne fût pas ſuperflu que je vous diſe que ma façon de vivre ne lui permettant abſolument point de ſe donner un ſucceſſeur déterminé, en attendant qu'il s'en vît un, il n'y eût pas dans Athenes d'homme un peu connu, que pour quelques inſtans du moins, il ne crût ou ne dît le ſien. Voyant enfin le peu que lui rapportoient, & les injures & les calomnies, il ne rougit pas de deſcendre aux plus humbles ſupplications. Ses plaintes vous diſent aſſez que les unes ne m'ont pas trouvée plus ſenſible que les autres. S'il ſe pouvoit que nous ſçuſſions à quel point, quand nous ceſſons de plaire, nous devenons indifférens à ce même objet qui n'exiſtoit que pour nous, & combien eſt foible le ſouvenir qui lui en reſte, les amans quittés, avec des ridicules très-aviliſſans, & des procédés qui, quelquefois ne le ſont pas moins, s'épargneroient des peines, toujours bien infruc-

tueuses. Mais il est si difficile, à quelqu'un qui aime encore, de se faire une idée juste d'un cœur rendu à sa premiere tranquillité, que je ne suis pas étonnée que, malgré toute son expérience, Thrazylle se soit flatté de n'être pas pour jamais banni du mien. Il ne doit point vous paroître plus singulier que je préfere le désagrément, & l'ennui de toutes les miseres qu'il met dans notre rupture, au raccommodement que je pourrois y faire succéder. Quand je sçaurois moins combien en ce moment, mon inconstance lui exagere ce qu'il sent encore pour moi, je suis trop sûre qu'on ne change pas de caractere, pour croire que, s'il se pouvoit, qu'il me retrouvât, il n'oubliât pas bientôt à quoi il auroit dû mon changement, & ne me mît point dans la nécessité de changer encore.--- Enfin, comme vous voyez, je raisonne ; c'est vous dire assez que je n'aime plus. Quant à l'offre que, tout en me blâmant d'avoir quitté votre ami, vous voulez bien me faire de le remplacer, tout ce que j'ai, mon cher Alcibiade, à vous répondre, c'est que s'il m'a désabusée de l'amour, vous m'avez, vous, dégoûtée du goût ; &

qu'à moins (ce dont, entre nous, je doute fort), que je ne reprenne l'habitude de me livrer sans en avoir l'un ou l'autre pour excuse, j'ai peine à croire que vous ayez plus que lui, à vous louer de ma complaisance. N'est-il pas vrai qu'en ce moment vous me trouvez des préjugés bien misérables ?

LETTRE CXLVII.

DIOPITHE AU MÊME.

UNE indisposition assez considérable me retient à Milet depuis plusieurs jours. Comme je ne sçais pas combien de tems encore elle pourra m'y arrêter, & que je ne voulois pas que les affaires de la république en souffrissent, j'ai prié Lysiclès de se rendre sans moi à Sardis, où Tisapherne, instruit qu'Athenes lui envoie des ambassadeurs, les attendoit avec beaucoup d'impatience. Quant, en la lui laissant, nous ne nous serions pas exposés à le prévenir contre nous, il nous étoit important de ne pas laisser aux ministres de Sparte, qui étoient déjà à sa

cour, le tems d'établir leurs intrigues, & de se procurer de nouveaux moyens de nous rendre plus épineuse notre légation. Ce n'est pas que, dans la crainte que si Lysiclès & moi, agissions séparément, l'un de nous deux ne risquât d'être accusé de s'être laissé corrompre, nous ne soyons convenus qu'il ne verroit le satrape qu'avec moi. Cette convention, à la vérité, rend assez inutile sa présence auprès de lui; elle prouvera du moins à Tisapherne que, comme le disent les Lacédémoniens, ce n'est point par hauteur que nous nous faisons attendre à Sardis. Pour moi, dès que ma santé pourra me le permettre, j'irai l'y joindre, quoique je desirasse vivement que quelque événement imprévu, en nous ramenant dans l'Attique, pût nous sauver des démarches que je crois aussi honteuses à la république, que je prévois qu'elles lui seront inutiles. Le séjour que je suis forcée de faire dans l'Ionie, n'est cependant perdu ni pour vous, ni pour moi, puisqu'il me met plus à portée de connoître les dispositions de ses peuples, que je ne l'aurois fait sans l'accident qui m'y retient. C'est donc d'après les connoissances

que j'en ai acquises, que je crois pouvoir vous assurer qu'elles n'ont jamais été telles que, pour vous flatter sans doute, Triopas vous les annonçoit, ou que depuis qu'il les a quittés, ces mêmes dispositions ont prodigieusement changé. Ces Grecs que l'on vous peignoit pourtant avec tant d'impatience le joug des Perses, ne m'ont, en effet, paru n'avoir avec vous plus rien de commun que le nom & le langage; & corrompus par l'or de leurs tyrans, amollis par leur exemple, n'être pas plus faits pour la liberté, que nous le sommes pour la servitude. Si, comme nous, ils ont un conseil, & à peu près la même forme de gouvernement, toutes leurs délibérations qu'en apparence rien ne contraint, ne leur en sont pas moins dictées par le gouverneur de Lydie; ou s'il arrive que, sans avoir attendu ses ordres suprêmes, ils en aient pris quelqu'une, & qu'elle ne soit pas telle qu'il la desire, d'un seul mot qui leur fait craindre son indignation, il sçait non-seulement l'annuller, mais leur faire prendre des résolutions absolument contraires à ce qui lui a déplû dans les leurs. Encore ne leur fait-il plus, comme autrefois,

l'honneur d'acheter leur complaisance pour ses volontés. Sûr de leur bassesse, il se contente de leur envoyer ses ordres ; & effectivement il est obéi. Ils en sont même venus au point de ne plus sentir leur état ; & dans cette dépendance absolue, d'oser encore se vanter d'être libres. Je doute toutefois que les affronts qu'ils essuient sans cesse, & qu'il leur est plus aisé de dissimuler que de ne pas sentir, leur permettent de croire ce qu'ils disent. Ils ne sont pas, à la vérité, tout-à-fait aussi esclaves qu'ils l'étoient avant ces fameuses journées qui, en comblant la Grece d'une gloire immortelle, ont jetté sur l'empire des Perses un opprobre qui ne s'effacera jamais. Ce prétendu roi des rois, moins par ménagement pour eux que par respect pour nos armes, est du moins forcé de sauver les apparences, & de les tyranniser sourdement. Eux, de leur côté, n'osent, par la même raison, avouer le penchant qui les porte à s'en laisser dominer, & se contentent d'y céder, en attendant peut-être, l'occasion de retourner ouvertement sous un joug qui leur étoit cher, moins sans doute, par la façon dont ils étoient gouvernés, que parce

qu'ils

qu'ils jouissoient du bonheur de l'être. Chose étrange! les honneurs qu'aujourd'hui nous rendent ces Perses, jadis si superbes avec nous, l'air humilié que, lors même qu'ils cherchent le plus à nous le déguiser, ils ont en notre présence, ne peuvent ni faire rougir les Miléfiens de leur état, ni peut-être même leur faire envier le nôtre. C'est en vain que je veux leur faire honte de leur lâcheté: ce n'a pas été avec plus de fruit que je leur ai promis au nom de la république, les secours les plus puissans, s'ils vouloient se soustraire à l'ignominie dont nous nous flattions de les avoir délivrés. Ces hommes vils, en osant me nier qu'ils fussent esclaves, ont achevé de me prouver à quel point ils sont faits pour l'être, & le peu d'utilité dont un peuple qui craint plus les dangers de la guerre, qu'il ne sent la gloire, & les avantages attachés à la liberté, seroit pour la cause commune. Je vois enfin avec douleur, combien peu je me trompois lorsque je ne prévoyois aucune sorte de succès au projet si noble & si grand que vous avez formé. Ce n'est pas que je doute plus que vous, que si tous les états qui composent la Grece, se réu-

nissoient contre les Perses, ils ne renversassent un empire à la ruine duquel tout semble visiblement conspirer, & de qui les forces ne peuvent paroître redoutables qu'à ceux qui ne les ont point éprouvées : mais vous flattez-vous que Lacédémone, que sa jalousie, & sa haine contre nous ont conduite jusques à la bassesse d'aller mendier chez ces barbares des secours pour perpétuer cette même guerre qu'ils ont allumée dans le Peloponnese, se prête jamais à l'union que vous projettez, ou qu'en y consentant, elle n'exigeât pas que tous les honneurs du commandement lui fussent déférés? Aurions-nous pour eux cette condescendence? Les Thébains, de leur côté, profitant des circonstances qui les ont faits, enfin, appercevoir dans la Grece, ne formeroient-ils pas les mêmes prétentions que Sparte & Athenes, & voudroient-ils plus nous céder un rang dont ils se croient devenus dignes, que nous-mêmes ne voudrions admettre leurs prétentions? Si par un hasard difficile à espérer, ces républiques convenoient de se céder tour-à-tour un honneur que, tout vain qu'il est, nous avons déja vu si âprement

diſputé, ſçavez-vous aſſez peu la guerre pour ignorer ce qu'on pourroit attendre d'un commandement ſi partagé, & les cruelles ſuites qu'il auroit néceſſairement ? Croyez-vous que les Grecs, déſunis entre eux depuis ſi long-tems, vouluſſent aujourd'hui ſacrifier des diſſentions qui, pour les écraſer, ne leur en ſont pas moins cheres, à la gloire d'aller, en les attaquant dans le ſein même de leur empire, faire repentir les Perſes de l'audace qu'ils eurent autrefois de vouloir les aſſujettir ; & le portrait fidele que je vous ai tracé des Ioniens, vous permet-il d'en rien attendre ? Enfin, mon cher Alcibiade, ſi nous avons encore le même orgueil, qu'il s'en faut que nous ayons ces vertus que nous admirons dans nos peres, & que peut-être nous n'y révérons tant que parce que nous nous ſentons moins en nous-mêmes la poſſibilité de les égaler ! Puiſſent donc les dieux ôter aux Perſes le deſir de tenter encore ce que ſous Xercès ils oſerent entreprendre, & leur laiſſer croire que nous ſommes toujours ce que nous étions, lorſqu'à Platée, à Salamine, & à Marathon, une poignée de Grecs triompha de l'orgueil & de la puiſſance de toute l'Aſie ! Auſſi-

tôt que je le pourrai, je me rendrai auprès de Tisapherne. Je sçais qu'il affecte d'avoir plus de penchant pour nous que pour les Lacédémoniens; mais ce barbare est si rusé que je ne crois pas que nous devions plus compter sur les sentimens qu'il affiche, que nos ennemis ne doivent les craindre. Ce dont je ne doute pas, c'est que, soit, comme on le dit, qu'il leur donne les plus grands dégoûts, soit, ainsi qu'on nous l'assure encore, que son intention soit de nous combler de faveurs, il n'a pas plus d'envie de nous mettre en état de les écraser, que de leur accorder ses secours qui nous forcent à nous taire devant eux. Comme, cependant, ce que nous desirons de lui, gênera moins ses dispositions intérieures, que ce que Sparte lui demande, je n'ai pas de peine à croire que nous ne soyons mieux accueillis à sa cour, que les Lacédémoniens, assez peu faits, d'ailleurs, par la prétendue rigidité de leurs mœurs, & par la rudesse de leur esprit, pour réussir auprès de lui, n'eussent-ils même pas à lui faire de propositions contraires à ses vues. Quelque séduisant que puisse donc être l'appas qu'ils lui présentent, il ne se peut point qu'ils le déterminent

jamais à cesser de tenir entre les deux peuples une balance qu'il juge nécessaire à sa sûreté. Encore une fois, soyez sûr que, malgré les fausses spéculations qui feront voir à Sardis, des Athéniens presque supplians, nous le verrons lui-même continuer à entretenir nos divisions, à moins que quelque prétention secrete que, dans l'état des choses, & avec la profonde connoissance qu'il a de ses véritables intérêts, il me paroît difficile de lui supposer, ne l'écarte de son plan, ou qu'une des deux républiques, ne venant à prendre sur l'autre une très-grande supériorité, ne le force à se tourner du côté de celle qui seroit sur le point d'être opprimée. Mais à l'égalité qui, au bout d'une guerre si longue & si cruelle, & dont les succès ont été si partagés, se trouve encore entre Lacédémone & nous, le malheur de voir l'un des deux états subjuguer l'autre, est, à mon sens, le malheur que Tisapherne doit craindre le moins. Je vous laisse à présent à juger quels sont ceux qui, dans le conseil, ont le mieux vu les objets, ou des citoyens qui ont regardé comme une démarche aussi honteuse à la république qu'elle lui seroit inutile, la légation dont nous sommes

chargés, ou de ceux qui l'ont regardée comme la plus puissante de ses ressources.

LETTRE CXLVIII.

NÉMÉE AU MÊME.

Je viens d'apprendre que Thrazylle va être forcé d'abandonner à ses créanciers le peu de bien qui lui reste; & je ne puis, sans la plus vive douleur, voir dans une situation si cruelle, un homme qui m'a été si cher, & que mon inconstance ne m'a pas fait oublier autant qu'il le suppose. Les dieux me sont témoins qu'il n'y a rien que je n'aie tenté pour le convaincre que l'amitié la plus tendre avoit succédé dans mon cœur à ce délire dont, quoiqu'il n'en doive la fin qu'à lui-même, il est toujours si blessé de me voir guérie. Plus fait, selon toute apparence, pour être l'objet d'un caprice, que pour inspirer un sentiment d'autant plus flatteur, quand il prend la place de l'amour, qu'on ne peut le devoir qu'à l'estime la plus sincere, il n'a jusques à présent ré-

pondu au mien que par tout ce que la haine peut ſuggérer de cruel & d'injurieux. Si, comme lui, je n'avois conſulté que ma vanité, il m'auroit, ſans doute, irritée au point que l'averſion qu'il me témoigne, toute violente qu'elle eſt, ou qu'il la croit, n'égaleroit pas l'averſion que je ſentirois pour lui. Mais je ſçais trop combien une paſſion malheureuſe offuſque notre raiſon, pour que je lui faſſe un crime de céder à des mouvemens dont il eſt ſi peu le maître de ſentir l'injuſtice. C'eſt bien aſſez que d'avoir ceſſé de l'aimer, ſans le haïr encore de l'amour qui lui reſte. Si, donc, ſes diſpoſitions m'affligent ; elles ne me changent pas. Quelque vivement, toutefois, que je deſire de le voir penſer ſur cela comme il le devroit, j'ai trop de preuves de l'inflexibilité de ſon caractere pour ſe flatter de l'y amener jamais, & pour continuer de le fatiguer d'un ſentiment auquel il ne veut pas croire, & auquel même n'en doutât-il point, il n'en voudroit pas plus répondre. Ce n'eſt point que mon amour-propre l'emporte dans mon ame ſur l'amitié que je lui ai vouée; accoutumée depuis longtems à le lui ſacrifier, en ceſſant d'être à lui, je n'ai point perdu l'habitude de

le lui soumettre, & même d'y trouver une sorte de plaisir; mais je craindrois de ne pouvoir lui paroître avoir conservé cette façon de penser, sans en faire, peut-être, soupçonner ce qui m'est, par rapport à lui, de la plus grande importance qu'il ne pénetre jamais. Je vous envoie, avec cette lettre, dix talens d'or * que je vous conjure de vouloir bien lui offrir comme un présent que vous lui faites. Sans compter que cette somme est loin d'excéder votre magnificence ordinaire, & que vous ne vous y borneriez sûrement pas, si ce que vous vous croyez obligé de sacrifier au faste ne mettoit point d'entraves à votre générosité, c'est un droit que l'amitié vous donne sur lui, & dont je ne sçaurois ignorer que vous avez usé plus d'une fois. Peut-être même me serois je contentée de vous instruire de l'état où il est, & dont j'ai de fortes raisons de croire qu'il ne vous dit point toute l'horreur, si je n'eusse pas si bien sçu que vous ne pouvez, en ce moment, l'aider que de votre crédit, & plus effrayer ses créanciers que les satisfaire. Mais il y a déjà si long-tems que la crainte de votre autorité les contient

* Dix mille écus.

qu'il ne se peut pas que cette même autorité les contienne toujours. En supposant même (ce que l'extrêmité où ils sont réduits ne rend point probable) que vous puissiez encore les arrêter, ce ne seroit, tout au plus, que retarder sa ruine, & ne lui prêter, par conséquent, qu'un secours purement illusoire. Toutes ces réflexions m'ont conduite à penser que vous voudriez bien, & que je prisse votre place en cette occasion, & que je vous sauvasse l'horreur de voir celui de tous les hommes que vous aimez le plus, dans un péril dont il vous est impossible de le tirer. Vous sçavez, d'ailleurs, combien, depuis que le luxe regne seul dans la république, le mérite & la vertu y ont perdu de leur considération, & le peu qu'ils y sont, lorsqu'ils ne sont pas étayés par les richesses ; & je pourrois vous nommer ici plusieurs de vos concitoyens que, tout faits qu'ils sont pour en être l'ornement, leur misere y condamne à la plus profonde obscurité. Thrazylle, aussi ambitieux que vous-même, pourroit-il, sans le plus horrible désespoir, se voir mis au même rang que le vertueux & infortuné Lamachus, dans une ville où il a si long-tems brillé ? Epargnons - lui

donc un affront si cruel, & ayons en même tems la gloire de conserver à sa patrie un homme que ses talens doivent lui rendre si précieux. Une voie détournée pour faire remettre à Thrazylle ce que je vous envoie, vous auroit, je le sens, mieux convenu que la voie que j'ai choisie. J'ai moi-même balancé long-tems si je ne la préférerois pas au parti que j'ai pris ; mais si je l'eusse fait, il n'auroit pas reçu un secours dont l'auteur se seroit caché à ses yeux, sans chercher, avec cette opiniâtreté que vous lui connoissez, & qui ne se lasse jamais, à qui il auroit pu le devoir ; & quelque bien que je me fusse cachée, il m'auroit devinée peut-être. Songez, mon cher Alcibiade, quelles seroient sa rage & ma douleur, s'il venoit à apprendre que c'est cette même Némée qu'il accable aujourd'hui du poids de toute sa haine, qui s'intéresse à la fâcheuse situation où il se trouve, & qui voudroit la rendre plus digne de lui. Quand, renonçant à son injustice ordinaire, il ne m'en haïroit pas davantage, vous connoissez sa hauteur ; & je vous laisse à juger s'il voudroit, à présent, me devoir quoi que ce fût, lui que, dans le tems que j'en étois le plus

00100580

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016